This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

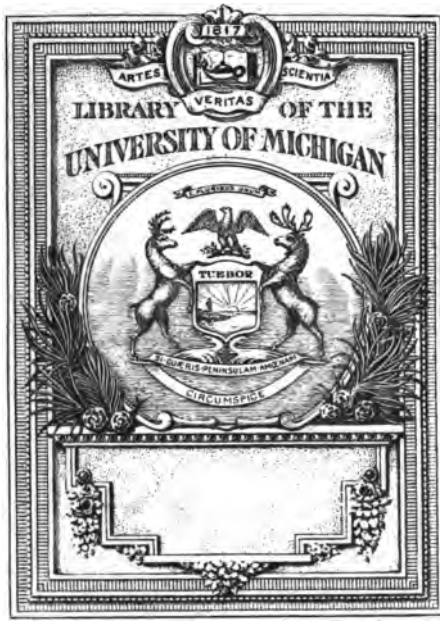
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 657328

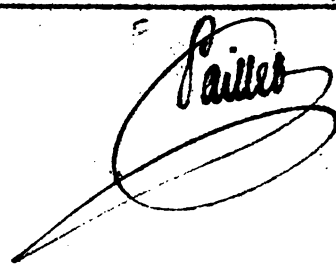

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

878
V9a0
P14

ÉTUDES
DE L'ÉNÉIDE
DE VIRGILE.

Les exemplaires ont été déposés, conformément au décret impérial du cinq février 1810.

Les exemplaires qui ne seront point revêtus de la signature de l'Auteur, seront réputés contrefaçon, et les distributeurs poursuivis selon la rigueur des lois.



L. 60/30

ÉTUDES
DE L'ÉNÉIDE
DE VIRGILE,

A l'usage des Lycées et des Collèges,

PUBLIÉES

PAR F.-H. PAILLET, Bibliothécaire de la Ville
et Professeur au Lycée de Versailles.

LYCÉE NAPOLÉON
CERCLE

DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, A VERSAILLES.

A PARIS,
CHEZ LEBEL ET GUITEL, LIBRAIRES,
Rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.° 27.

1810.

A MONSIEUR

LE COMTE LAUMOND,

Conseiller d'Etat, Préfet du département de Seine et Oise, l'un des Commandans de la Légion d'honneur.

MONSIEUR LE COMTE,

L'ESPRIT d'ordre, de sagesse et de justice qui préside à vos importans travaux ; les talens que vous développez dans la grande administration que notre

auguste Empereur vous a confiée; la rare modestie qui vous rend plus attentif à cacher votre mérite, que ne le sont les ambitieux à se mettre en évidence; l'affabilité avec laquelle vous accueillez et la demande du pauvre et la réclamation du foible; le vif intérêt que vous portez à la jeunesse qui peuple nos Ecoles; enfin l'amour que vous manifestez de tant de manières pour la gloire de votre patrie, et le bonheur de vos administrés, sont pour vous autant de droits à la reconnoissance publique. Me sera-t-il permis de vous payer ma part de cette commune dette, en vous faisant hommage d'un Livre composé en faveur de cet âge aimable, dont les succès ont fait couler plus d'une fois vos larmes vraiment paternelles? Je

Classical
Merlander
11-17-48
64801

sens mieux que personne, monsieur le Comte, le peu de valeur de mon offrande : aussi me serais-je abstenu de vous la faire, si je n'avois considéré que son propre mérite; mais je sais bien que, comme toutes les belles ames, vous regardez moins à la chose donnée qu'au cœur qui donne; je connois d'ailleurs votre goût pour les lettres, et surtout pour Virgile; et j'ai pris la liberté de vous offrir mon foible tribut.

Si, dans les courts instans de loisir, que vos nombreuses occupations vous laissent, la lecture de cet ouvrage, pouvoit, M. le Comte, attirer votre attention, je ne le croirois pas tout à fait inutile au public; persuadé que ce qui a pu mériter les regards d'un

homme dont le goût est aussi délicat et aussi exercé que le vôtre, ne sauroit être dénué de toute espèce d'intérêt.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Monsieur le Comte,

Avec le plus profond Respect,

PAILLET.

AVIS.

Les observations que je me permets de reproduire ici sous les yeux du lecteur, ne lui offriront sans doute rien de nouveau, ni rien de bien piquant; non-seulement parce qu'elles ont été faites nombre de fois, par tous les professeurs éclairés qui ont expliqué Virgile à leurs élèves; mais aussi parce qu'on les trouve en grande partie éparses dans différens auteurs qui ont écrit sur Virgile. Cependant si elles sont liées entr'elles de façon à faire un ensemble régulier, un corps d'ouvrage complet, propre à diriger la jeunesse dans l'étude et l'intelligence du plus beau génie poétique que nous ayons vu paroître depuis Homère, j'invite le lecteur à me passer condamnation sur le désagrément des redites

en faveur de l'utilité qu'elles peuvent offrir aux jeunes gens qui ont tant besoin de revenir sur les mêmes objets pour se les bien graver dans l'esprit.

ÉTUDES
DE L'ÉNÉIDE
DE VIRGILE.

ÉTUDE PREMIÈRE.

Pour se former une idée juste de ce poème, pour y trouver une source intarissable d'admiration, de plaisir et d'instruction, il faut, en le lisant, s'astreindre aux trois conditions suivantes.

La première est de se transporter aux temps où vivoit Virgile, et de se croire romain; la deuxième, de saisir parfaitement le dessein de l'auteur; la troisième, de connoître au moins Homère, que Virgile s'est particulièrement proposé d'imiter.

Si nous nous transportons au siècle de Virgile, nous serons surpris qu'il n'ait rien ignoré de ce que l'on savoit alors. Histoire, tradition des peuples, mythologie, géographie, cérémonies religieuses, rien n'a échappé à ses recherches. D'ailleurs, en nous supposant romains, mille choses qui pourroient paroître étrangères à certains français de notre siècle, deviendront tout à fait intéressantes pour nous.

En effet, dès que nous entrerons dans le dessein du poète, que nous envisagerons une partie du caractère d'Auguste dans celui d'Enée, et les promières familles de Rome dans les chefs des Troyens; enfin, que nous considérerons en eux les fondateurs de plusieurs grandes villes d'Italie, combien de fines allusions aux grands hommes de ce temps-là, combien de louanges délicates ne trouverons-nous pas d'un bout à l'autre du poème? Nous reconnoîtrons dans l'auteur qui paroissoit si peu propre au commerce des Grands, le courtisan le plus ingénieux à préparer les éloges et à les assaisonner.

On ne peut douter que Virgile n'ait pris l'idée de son ouvrage, qu'il n'en ait conçu le projet en lisant ces deux vers si frappans de l'Iliade XIV. 20, où Neptune, en exposant la raison pour laquelle il a sauvé Enée de la fureur d'Achille, dit : « Enée doit commander aux » Troyens, lui, les enfans de ses enfans, et » ceux qui en naîtront à l'avenir ».

Rien n'étoit plus capable, sans doute, d'éveiller l'imagination de Virgile. Il cherchoit à louer Auguste et le peuple romain d'une manière nouvelle. L'histoire, les traditions du pays, et Homère lui présentoient Enée, auquel Auguste rapportoit son origine. Ce héros étoit le fondateur de l'empire romain, Auguste en étoit le premier empereur. Il s'agissoit de représenter

ce dernier sous l'emblême du premier Troyen; aussi est-ce en cela que consiste la délicatesse de l'ouvrage, et ce qui constitue le talent de son auteur. Dans la construction de sa fable, on ne remarque pas moins l'étendue de son génie, que la finesse de son goût et de sa critique. La valeur d'Achille dans l'Iliade, et la sagesse d'Ulysse dans l'Odyssée, ont frappé Virgile. De ces deux caractères il forme celui de son héros. Pour dresser son plan, il vole de l'Iliade à l'Odyssée, du commencement à la fin, et de la fin au milieu de ces deux poèmes : il possède l'art de coudre avec un secret admirable différens morceaux qu'il sait assortir. Ici, c'en est un qu'il étend; là, c'en est un autre qu'il abrège et dont il ne conserve que le beau; ailleurs c'est un changement où il laisse entrevoir quelque reste d'Homère, afin que le lecteur averti, puisse faire la comparaison du travail de l'un et de l'autre, et juger de la justesse de la critique.

Les idées principales des deux poèmes sont ici réunies dans un seul, et fondues avec tant de force et de génie, qu'il seroit aussi difficile d'en marquer les liaisons que de dire de quelle mine on auroit tiré l'or dont est composé un vase précieux.

Les beautés de détail, comme les comparaisons, et nombre d'autres tours que le poète emprunte de son modèle, ne sont pas enchâssés

avec moins d'adresse et de discernement : en sorte que je ne sais lequel s'est acquis plus de gloire, ou d'Homère qui paroît n'avoir eu d'autre guide que son génie, ou de Virgile qui a pu de ses propres idées et de celles de plusieurs autres faire un tout si régulier, et d'une beauté telle qu'il a obtenu jusqu'à ce jour tous les suffrages.

SUJET.

Quoique l'Enéide tire son nom d'Enée, qui en est le héros, elle n'en est pas l'histoire. C'est une fable dont le sujet n'est pas moins simple que celui de l'Iliade. Le but du poète étoit de faire voir dans Auguste, sous le nom d'Enée, qu'un prince vaillant, sage et religieux, vient, avec le secours de la divinité, à bout des plus grandes choses. Pour prouver cette vérité, il prend une action connue, grande et illustre en tout point. C'est l'établissement de l'empire romain et de la religion par Enée, en Italie. Le poète a choisi cette action, à cause de son allusion heureuse à Auguste, qui en étoit regardé comme le restaurateur. Pour fonder son allégorie, il suffisoit que le commun des historiens apprît à Virgile qu'Enée, fils de Vénus et d'Anchise, avoit, après la ruine de Troye, passé de Phrygie dans le Latium, et s'y étoit établi. C'étoit la croyance de tous les Romains, et c'eût été offenser Auguste, démentir même

sa généalogie, que de le révoquer en doute. On disoit, en outre, que Dardanus, fondateur du royaume de Troye, étoit sorti de l'Italie pour se réfugier auprès de Teucer, dont il avoit épousé la fille; de sorte qu'il paroissoit assez vraisemblable qu'Enée allât chercher une retraite dans un pays dont il étoit originaire. Voici donc à quoi se réduit l'action de l'Enéide. Enée, après le sac de Troye, passe en Italie; il y est accueilli par le roi Latinus, qui lui donne sa fille. Des Troyens et des Latins, il se forme un seul peuple uni par les cérémonies d'une même religion. Quelle richesse dans ce seul point d'histoire! quel heureux concours de circonstances y découvre Virgile! D'abord, ce qui est pour lui le plus flatteur, il voit dans Enée un portrait d'Auguste, plus qu'ébauché: il sent en habile politique qu'il est à propos de diminuer par quelques moyens, dans les Romains, cet amour trop jaloux de leur liberté, et de les accoutumer à souffrir le joug du nouvel empereur. C'est ce que lui offre encore son sujet, sans que ce peuple altier puisse même l'en soupçonner. Il fait voir que les destins ont fixé dans la maison d'Enée, c'est-à-dire, dans celle d'Auguste son descendant, l'empire sur les Romains, ainsi que la souveraine sacrificature.

Ce n'est pas tout: cet illustre émule d'Ho-

mère aperçoit que son plan semble se partager de lui-même, et le forcer à réunir en un seul poème l'Iliade et l'Odyssée. En effet, quand Virgile n'auroit jamais connu Homère, il ne pouvoit s'empêcher de diviser son poème en deux parties : d'exposer dans la première les aventures d'Enée durant ses voyages ; ce qui répond aux travaux d'Ulysse ; et dans l'autre, de raconter les fatigues qu'il lui a nécessairement fallu essuyer pour s'établir ; ce qui revient aux combats de l'Iliade.

Après ces idées générales, Virgile conçut bien qu'il ne pouvoit pas *épisodier* * son action, ni l'amplifier d'une manière merveilleuse, qu'il n'eût auparavant choisi les divinités qui feroient mouvoir les principaux ressorts de l'ouvrage, à l'imitation d'Homère, dont l'Iliade est animée, d'un côté, par le ressentiment de Thétis, qui demande la vengeance de l'injure faite à son fils Achille ; et de l'autre, par la protection que les Grecs recevoient de Junon et de Minerve, ennemies déclarées des Troyens. Ce que nous voyons aussi dans l'Odyssée. Minerve protège Ulysse ; Neptune cherche à le faire périr. Virgile représente de même Vénus, mère d'Enée, toujours favorable aux Troyens, et portée na-

* Qu'on me pardonne cette expression : je sais qu'elle n'est pas reçue, mais je n'en trouve pas qui rende mieux ma pensée.

turellement pour la gloire de son fils ; Junon gardant toujours son ressentiment contre les Troyens. Le poète, qui ne laisse rien échapper de ce qui peut flatter sa nation, donne de plus, à la Déesse, une prédilection singulière pour la ville de Carthage : ce qui inspire un nouvel intérêt bien touchant en faveur des Romains. Dans l'une et dans l'autre partie, c'est Junon qui s'applique autant à faire naître les obstacles que Vénus est attentive à les prévenir et à faire triompher son fils.

PLAN.

Après le choix de ces deux divinités, la matière se développe d'elle-même et se partage en épisodes. Junon ne peut voir Enée sur le point de débarquer en Italie, sans que sa colère se rallume : et quel autre obstacle lui suscitera-t-elle sur mer, qu'une tempête ? Vénus, alarmée pour son fils, jeté sur des côtes soumises à Junon, ne peut que craindre le danger où il est. Elle va embrasser les genoux de Jupiter, lui demande le salut de son fils, et l'effet de ses promesses ; c'est ce qui fait le premier épisode.

Jupiter envoie Mercure pour préparer l'esprit de Didon : elle fait au Troyen un accueil favorable, reçoit Enée à sa table, éprise déjà de ce prince par les artifices de Vénus et les ca-

resses de Cupidon; ce qui termine le second épisode.

Le troisième n'est pas moins lié. Il étoit naturel que Didon s'entretînt du siége de Troye, où Enée avoit joué un si grand rôle, et des autres aventures de ce héros. Les grandes qualités d'Enée étoient de nature à exciter dans Didon un violent désir de le fixer en Lybie, et d'en faire son mari; Enée, après tant de générosité de la part de cette reine, ne pouvoit guère s'y refuser; c'est le quatrième épisode.

Comme les destins avoient arrêté qu'Enée fonderoit un grand empire en Italie, Jupiter envoie deux fois Mercure pour lui ordonner de partir, ce qu'il exécute. Le poète, pour préparer son sixième épisode, fait relâcher Enée en Sicile, où il célèbre l'anniversaire de la mort d'Anchise, son père, dont l'ombre lui apparoît en songe, et lui ordonne, de la part de Jupiter, de descendre au royaume de Pluton, par le lac Averne, dès qu'il sera arrivé en Italie, et avant de commencer aucune entreprise; c'est à ce songe que se termine le cinquième épisode.

Au sixième, Enée, conduit par la Sybille, descend chez Pluton, voit son père dans les Champs Elysées, et tous les héros qui doivent un jour illustrer sa maison.

Il n'est pas vraisemblable que ce prince n'ait

rencontré aucun obstacle à son établissement. Aussi Virgile, pour soutenir le merveilleux, feint que Junon est sur la terre, comme il l'a supposée sur la mer, la cause de tous les obstacles que son héros doit surmonter. Elle évoque des enfers Alecton, qui anime contre Enée la reine, épouse du roi Latinus, et Turnus, prince des Rutules; c'est le premier épisode de la seconde part

A la vue d'un parti aussi formidable, Enée cherche du secours : il apprend des gens du pays, qu'Evandre est établi à peu de distance de lui; il va rechercher son alliance; ce voyage est le sujet du second épisode.

Tandis qu'Enée est chez Evandre, Junon fait avertir Turnus d'attaquer le camp d'Enée. Cet assaut et la mort tragique de Nisus et d'Euriale, espions Troyens, remplissent le troisième épisode.

Au quatrième, Enée revient avec Pallas, fils d'Evandre; ce jeune prince est tué par Turnus. Sa mort est une préparation au dénouement. Dans le premier épisode de cette seconde partie, Latinus avoit envoyé des députés à Diomède : leur arrivée commence le cinquième.

Tandis qu'on tient conseil, Enée attaque vivement les Laurentins, et les réduit aux der-

nières extrémités; ce qui finit ce cinquième épisode, et conduit au sixième.

Dans ce dernier, Turnus veut combattre seul contre Enée, malgré les prières de Latinus et d'Amate; on convient des conditions; mais Tolumnius, excité par Juturne, viole le traité et commence le combat; Énée y est blessé; bientôt guéri par sa mère, il met de nouveau les Latins aux abois. Enfin, Turnus voyant tout désespéré, se présente pour le combat singulier, où il est vaincu et tué. Mais pour connoître plus parfaitement l'ordonnance de ce poème, et tout ce que Virgile a emprunté d'Homère, il ne suffit pas de remarquer dans le plan les liaisons des principaux épisodes; il faut entrer dans l'examen de chacun en particulier, considérer l'exorde, toutes les diverses parties qui composent le nœud général renfermé dans la narration; en un mot, la catastrophe. C'est ce que nous nous proposons de développer dans l'analyse suivante, le plus brièvement que peut le permettre un ouvrage aussi étendu (*a*).

EXORDE.

Virgile avoit à chanter un héros qui ne pouvoit s'établir en Italie, qu'après de pénibles voyages et de sanglans combats. Nous n'avons donc pas à nous étonner du rapport de son dé-

but à ceux de l'Iliade et de l'Odyssée. Enée, comme Achille, doit abattre un puissant ennemi, et comme Ulysse, être exposé à bien des périls dans ses courses.

Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris...

Je chante les combats et cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

A l'exemple d'Homère, le poète, pour autoriser le merveilleux de son ouvrage, et donner de la vraisemblance aux moyens qu'il doit employer, invoque sa muse, et lui fait détailler les différens sujets de haine que la déesse Junon nourrissoit éternellement dans son cœur.

(*b*) *Musa, mihi causas memora, quo numine læso, etc..*

Muse, apprends-moi les causes de cette persécution; dis-moi pour quelle offense la reine des Dieux voulut qu'un homme illustre par sa piété fût si long-temps en butte à tant de travaux et de périls. Les Dieux se livrent-ils donc à des transports de colère si violens (*c*)? Les motifs de la Déesse étoient le jugement de Pâris, le mépris de sa beauté, les honneurs accordés à Ganimède. La nation Troyenne lui est toujours odieuse; elle n'est point rassasiée des maux dont elle l'a accablée pendant un si long siége; c'est encore trop peu de la ruine de Troye: elle voit avec douleur, dans les destins,

sa gloire future; les Troyens doivent donner naissance au peuple qui subjuguera l'univers, et la superbe Carthage elle-même, cette ville plus chère à la Déesse qu'aucun pays du monde (*d*).

Cette fiction appartient à Virgile. On sent (comme nous l'avons observé dans le plan de ce poème) combien elle est heureuse par le grand intérêt qu'elle y répand. Quoi de mieux inventé en effet, et de plus attachant pour les Romains, que ces deux rôles opposés de Junon et de Vénus; l'une, en faveur de Carthage, l'ennemi jurée des Troyens; l'autre, pour la gloire de son fils, et leur constante protectrice. Il semble voir aux prises ces deux fameuses républiques, Rome et Carthage. Cette commune émulation anime tout l'ouvrage. Enfin, Junon cède et consent à la mort de Turnus, c'est-à-dire, à la supériorité de Rome sur sa ville favorite. Ce tour d'imagination ajoute un si grand relief à ces endroits que Virgile a imités d'Homère, qu'il leur donne un air de nouveauté, et prouve que ce n'est pas faute d'invention, s'il a mieux aimé les emprunter que d'y suppléer par d'autres de sa composition. Trois raisons l'ont engagé, ce semble, à imiter le poète grec: 1.° Enée étoit contemporain des héros d'Homère, ainsi la vraisemblance exigeoit qu'il y eût entre eux comme entre les Dieux de l'Iliade et de l'Odyssée, quelque ressemblance, soit dans

leur façon d'agir, soit dans le merveilleux des poèmes. 2.° Le héros de Virgile devoit passer dans les lieux où Homère avoit déjà conduit son Ulysse, ainsi il ne pouvoit guère se dispenser de retomber dans plusieurs descriptions que fait le poète grec : enfin les fictions de ce dernier plaisoient beaucoup aux beaux esprits de la cour d'Auguste, et Virgile n'étoit pas fâché qu'on les retrouvât en grande partie dans son poème. Il sentoit que le tour qu'il donneroit à ses imitations en feroit des originaux ; qu'il acquerroit même plus de gloire en parroissant assez hardi pour lutter contre Homère, qu'en cherchant à l'éviter par des routes détournées.

Une dernière raison qui justifie Virgile, et qui semble l'absoudre entièrement du crime de plagiat dont ses ennemis l'accusent, c'est que la plupart des fictions qu'il a prises d'Homère, ne sont pas même de l'invention de ce poète. Elles constituoient pour la plupart le langage des sages d'Égypte. A l'égard des plus brillantes, Homère les avoit recueillies dans ses voyages pour en enrichir ses poèmes. Ainsi, sous le rapport de l'érudition et du merveilleux, les deux poètes auront peu d'avantage l'un sur l'autre. La gloire doit être pour celui qui aura montré plus de génie et plus d'art dans la construction de sa fable, d'élégance et d'énergie dans sa versification. Comme on ne peut disconvenir qu'il

n'y ait dans Virgile plus d'art et de délicatesse, qu'il ne joigne l'exactitude à la sublimité; quelques-uns n'ont pas craint d'ôter la couronne à Homère, pour la placer sur la tête du poète latin. Sans pousser si loin la prévention, nous les mettrons à côté l'un de l'autre. Ces traits d'un genie plein de feu, ce naturel admirable qui domine alternativement dans Homère, suppléeront à cette précision scrupuleuse dont Virgile est redevable à la perfection qu'avoient acquise les études de son temps.

L'exposition du sujet se fait ici avec moins de magnificence que chez Homère. Dans l'Iliade, c'est le conseil des Rois où Agamemnon insulte Achille qu en fait l'ouverture; dans l'Odyssée, c'est le conseil des Dieux où Jupiter, touché du discours de Minerve en faveur d'Ulysse, prend des mesures pour la conservation de ce héros. Virgile a craint d'étaler d'abord tant de pompe: la fureur de Junon à la vue des Troyens qui touchent presqu'à l'Italie, conduit naturellement à sa narration (*e*).

NARRATION.

PREMIÈRE PARTIE.

Cette partie, comme nous l'avons dit dans le plan, se divise en six épisodes. Savoir: la tempête, l'accueil que Didon fait à Enée, le récit des aventures de ce héros à la reine, son

amour pour elle ; l'anniversaire de la mort de son père en Sicile, sa descente aux enfers.

Premier Episode.

Virgile savoit que l'action du poème épique devoit avoir ses bornes. Celles de l'Enéide comprennent sept ans et demi, dans toute leur étendue ; ainsi, pour la réduire, comme le demande Aristote, au point que le lecteur puisse la voir toute entière d'un coup-d'œil et distinguer ce poème de l'histoire, qui n'a d'autres liaisons que celle des temps, il n'a pu se dispenser, en commençant sa narration, de prendre le même tour qu'Homère dans son Odyssée, dont la durée excède encore celle de l'Enéide. Il transporte donc son lecteur à la circonstance de son action, qui semble l'approcher le plus de son accomplissement ; vrai moyen de piquer la curiosité et de captiver l'attention (*f*).

Vix è conspectu siculæ telluris in altum,
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant..... etc.

Les Troyens étoient encore à la vue de la Sicile ; à peine tous joyeux ils gagnoient la pleine mer et fendoient les flots écumans, que Junon, le cœur toujours ulcéré contre eux, et surtout indignée de leur transport, se dit à elle-même (*g*) : Faut-il donc que je sois vaincue, et que réduite

à la honte de céder, je ne puisse pas écarter de l'Italie un roi des Troyens?

Me ne incepto desistere victam? etc.

Il n'y a pas de mot dans ce discours qui ne mérite d'être pesé. L'indignation en est l'ame. C'est la déesse la plus altière qui parle; ainsi l'ellipse, l'exagération, le mépris, les parallèles piquans, la crainte de se voir déchue de son rang, tout y est exprimé avec la plus grande énergie. L'exorde consiste dans ce peu de paroles, *me ne incepto desistere victam?* Qu'une femme, qu'une déesse, et quelle déesse! soit obligée de renoncer à son entreprise! *Victam*, qu'elle soit forcée de se reconnoître vaincue malgré tous ses efforts et tous ses combats!....

Fus erit, qui est sous-entendu, rendroit la phrase languissante, s'il étoit exprimé. Voici la proposition: *nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem.* On sent l'étendue du terme *me ne*, que la Déesse expliquera bientôt, et son opposition avec *Teucrorum regem.*

Il s'agit, dans la confirmation, de montrer l'injustice des destins. *Quippe vetor fatis.* « Oui, les destins résistent à mes volontés. » Quelques interprêtes donnent un sens ironique à ces paroles; ce qui ne produiroit d'autre changement dans ce discours que d'ajouter, par ce mépris

impie, à l'indignation de la déesse. Elle prouve l'injustice des destins par un parallèle qu'elle fait d'elle-même avec Pallas.

. . . . . Pallas ne exurere classem
Argivum, atque ipsos potuit submergere ponto....

Elle nomme Pallas crûment, sans lui donner aucune épithète, pour faire sentir combien elle lui est supérieure. *Exurere classem...*, etc., elle exagère l'action de Pallas, qui n'avoit pas brûlé la flotte des Grecs, mais seulement celle des Locriens; elle ajoute que Pallas a eu le contentement de le faire elle-même : Jupiter lui a prêté sa foudre dont elle a percé Ajax, son ennemi, noyé ses compagnons, brisé ses vaisseaux, après l'avoir attaché lui-même à la pointe d'un rocher. Ensuite, s'élevant autant qu'elle abaisse Pallas, et avilissant autant les Troyens ses ennemis, qu'elle a grossi la flotte d'Ajax, elle dit d'un ton de fureur :

Ast ego, quæ divûm incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux. . . . . .

« Mais, moi, souveraine des Dieux; moi la sœur et l'épouse de Jupiter, je lutte depuis tant d'années contre une seule nation. » Pallas n'avoit à se plaindre que d'une faute commise à l'égard d'une troyenne par une grec, dont la nation lui est si chère; et Junon a été outragée

dans sa personne : qui désormais voudra adorer sa divinité et encenser ses autels? on voit que la péroraison répond parfaitement au discours. Du reste, consultez le traité des Etudes, tom. I.

La traduction de Ségrais renferme une grande partie de toutes ces beautés.

Ont-ils vaincu, dit-elle; et ma haine impuissante
Verra-t-elle aborder leur flotte triomphante?
Je ne puis l'écarter du rivage latin,
Et partout je me trouve esclave du destin.
Qui ne sait que Pallas, pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flotte des Grecs a pu lancer la foudre,
A pu la dissiper, l'abymer sous les eaux?
Pour la faute d'un seul, perdre mille vaisseaux!
Tout percé, tout brûlant, sa colère implacable
Dans un noir tourbillon enlève le coupable,
Et le précipitant par d'inhumains efforts,
Aux pointes d'un rocher elle brise son corps.
Et moi, reine des Dieux, du Ciel et de la Terre,
Moi la femme et la sœur du maître du tonnerre,
Je combats contre un peuple en tous lieux étranger,
Et depuis tant d'hivers je ne puis me venger!
Qui me reconnoîtra désormais pour déesse,
Et qui craindra Junon après tant de foiblesse?

Quoiqu'il n'y ait rien de plus naturel que ce discours de Junon, et que Virgile ait fort bien pu l'imaginer sans aucun secours, on retrouve pourtant avec plaisir les semblables idées au livre cinquième de l'Odyssée. Neptune entre en fureur à la vue d'Ulysse près d'aborder chez les

Phéaciens. Le Dieu en vouloit à ce héros, parce qu'il avoit tué son fils Polyphème, et dit une partie de ce que nous venons d'entendre : il achève au livre treizième, en se plaignant à Jupiter que sa divinité ne sera plus en honneur, puisque les Phéaciens osent, contre sa volonté, reconduire Ulysse en Ithaque. Le trait de Pallas est ici raconté différemment de ce que nous lisons au livre cinquième de l'Odyssée. Quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, qui pouvoit ne pas l'avoir remarqué, Virgile l'a emprunté des Troades d'Euripide (*h*).

Talia flammato secum dea corde volutans, etc.

La Déesse, roulant ces pensées, va dans les îles Æolides, séjour des vents : le tableau qu'en fait le poète représente bien ces esprits mutins ; elle aborde Eole, leur roi, et lui tient à peu près le même discours que celui que nous lisons dans le quinzième livre de l'Iliade, où la même Déesse prie le Sommeil d'endormir Jupiter, afin d'avoir le loisir de secourir les Grecs que les Troyens menoient fort mal. Cet Eole étoit un grand astronome très-habile dans la marine. Virgile l'a tiré du dixième livre de l'Odyssée (*i*). Le roi des Vents, à la prière de Junon, déchaîne ces furieux : aussitôt ils se répandent sur la mer avec des sifflemens horribles, la bouleversent jusque dans ses gouf-

fres les plus profonds, couvrent le ciel de nuages épais, enflamment le tonnerre. Les éclairs ne font qu'augmenter les horreurs de la nuit, et les Troyens n'ont devant les yeux que l'image terrible d'une mort inévitable. Cette tempête est imitée des livres cinquième et douzième de l'Odyssée. Si on les compare, on reconnoîtra que le génie de Virgile n'est pas moins inventif que celui d'Homère. Il ne semble travailler que sur des dessins à demi crayonnés, qu'il se plaît à corriger plutôt en maître hardi qu'à les remplir en timide copiste. Enée n'est pas moins saisi de frayeur qu'Ulysse. Son discours est à peu près le même; il se plaint de n'avoir point expiré sous les coups de Diomède, plutôt que de se voir exposé à devenir la pâture des monstres marins. *Extemplo Eneæ solvuntur.* On pourroit demander ici d'où vient cette crainte du chef des Troyens. Creüse, sa première femme, lui avoit prédit à son départ qu'il seroit le fondateur d'un nouvel empire dans l'Italie. Cette flamme miraculeuse qui étoit sortie de la tête d'Ascagne, et qui avoit déterminé Anchise à ne point se laisser consumer avec la ville de Troye, en avoit été d'abord le présage. Apollon, par la bouche d'Hélénus, le lui avoit encore prédit à Buthrote. La harpie Céléno avoit confirmé cet oracle. Pourquoi Enée avoit-il donc tant à craindre? Cette objection devient

plus sérieuse à mesure que l'on avance, et rend la valeur du héros Troyen un peu équivoque. Rassuré par tant d'oracles; de plus, instruit de ceux de Faunus par le roi des Laurentins, que risquoit-il dans les combats dont il étoit certain de ne sortir jamais qu'à son avantage? Turnus semble emporter la supériorité : rien ne l'intimide, quoi que lui dise le roi Latinus. D'ailleurs, son droit est si évident, qu'il prévient tous les suffrages; pour Énée, tout bien examiné, il n'est qu'un aventurier; au lieu que Turnus est neveu de la reine Amate, mère de Lavinie, et le prince le plus puissant de l'Italie, et le plus accompli. On ne peut disconvenir que la supériorité d'Achille sur Hector, ne soit beaucoup mieux caractérisée dans l'Iliade; ici, c'est Turnus qui attire toute l'admiration et la plus grande partie de l'estime. Énée frappe moins, et a contre lui un préjugé que toute la magnificence de la poésie ne peut dissiper. C'est là probablement un de ces défauts qui choquoient si fort Virgile, mais sur lequel les Romains, et particulièrement Auguste, n'ont point eu de peine à fermer les yeux. Énée, au contraire, leur étoit agréable. Il les touchoit, c'en étoit assez pour suspendre tout examen; nous répondrons à cette objection, qu'on peut faire contre l'Énéide, et que nous venons de présenter ici dans toute sa force, lorsque nous

traiterons du premier et du cinquième épisode de la deuxième partie, et nous nous efforcerons d'en faire voir le faux (*j*). Des vingt vaisseaux d'Énée, trois sont poussés sur des rochers, trois échouent contre des bancs de sable; celui d'Oronte périt à sa vue, douze autres du nombre desquels étoit celui d'Ilionée, alloient être engloutis, lorsque Neptune, au bruit de ses ondes, lève sa tête majestueuse, et voit la flotte du prince Troyen dispersée; il reconnoît le ressentiment de sa sœur Junon, il appelle les Vents, leur fait une réprimande mêlée de menaces.

Tanta ne vos generis tenuit fiducia vestri?

L'idée de ce discours est prise du livre treizième de l'Iliade; mais il est ici beaucoup mieux placé. Neptune, dans l'Iliade, s'emporte contre Jupiter, et fait à peu près les mêmes plaintes. Ici, les bienséances sont mieux observées: Neptune peut gourmander les Vents, et donner une leçon à Eole, mais non pas à Jupiter. Ce Dieu, sans autre raison que son mécontentement contre Eole, sauve Énée, et cela suffit. En quoi Virgile se sert de ces divinités avec plus de vraisemblance qu'Homère, qui, selon son caprice, les fait passer tantôt dans un parti, tantôt dans un autre. Le Dieu de la mer ramène le calme: la nymphe Cymothoé et le Triton dégagent les vaisseaux, à l'imitation de la déesse

Ino, dans le cinquième livre de l'Odyssée, qui donne son voile à Ulysse. La majesté de Neptune est relevée par une comparaison noble qui exprime bien l'obéissance qui lui est due.

Ac veluti magno in populo cùm sæpe coortæ est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus, etc...

Neptune, après avoir rétabli le calme, monte sur son char, et vole sur la surface des eaux.

. . . . . *Cœloque invectus aperto,*
Flectit equos, curruque volans dat lora secundo.

Cette image se trouve plusieurs fois dans Homère.

Les Troyens fatigués ne pensent qu'à gagner les rivages prochains; et abordent en Lybie.

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum. . . . . . .

Le petit détail qui suit, est une réunion agréable de circonstances rapprochées et tirées de différens livres de l'Odyssée. Ce beau port est la copie de celui que l'on voit au livre neuvième, et de cet autre admirable du livre treizième, lorsqu'Ulysse arrive en Ithaque. Virgile y a seulement ajouté l'île qu'il place à l'embouchure du golfe, et qui rend cet endroit assez difficile à entendre. Toutes les beautés de ce morceau sont empruntées d'Homère, mais on y trouvera de nouvelles grâces. Enée, comme

Ulysse, au livre dixième de l'Odyssée, tue des cerfs qu'il partage entre les vaisseaux qui l'avoient suivis; et à l'exemple du héros grec, ranime par ses discours le courage abattu de ses compagnons (*l*). L'appareil du repas ressemble assez à ce que nous lisons plusieurs fois dans les deux poèmes d'Homère. Le repos commençoit à succéder à tant d'agitation, lorsque Vénus, aussi surveillante pour son fils que Minerve l'étoit pour Ulysse, s'alarme de voir Enée porté sur une côte soumise à l'empire de Junon; elle se jette aux pieds du souverain des Dieux, et lui demande, comme Minerve au premier livre de l'Odyssée, avec toute la vivacité d'une mère affligée, quel si grand crime a donc commis son cher fils contre lui, que peuvent avoir fait les Troyens pour leur fermer toutes les entrées du monde, dans la crainte qu'ils n'arrivent en Italie?

O, qui res hominumque deúmque
Æternis regis imperiis, et fulmine terres.....

Elle rejette adroitement l'odieuse persécution de Junon sur Jupiter qui la souffre. Que sont donc devenues vos promesses? vos volontés seroient-elles changées?

Quæ te, genitor, sententia vertit?

Vénus, pour intéresser d'autant plus, se met à la place de son fils. Ces magnifiques espéran-

ces

ces pouvoient seules me consoler de la ruine de Troye, mais la même fortune s'opiniâtre à les poursuivre. Anténor, fils d'un mortel, a pu surmonter tous les obstacles et s'établir en Italie.

(*m*) *Antenor potuit, mediis elapsus achivis.....*

. . . . . .

(*n*) *Nos, tua progenies* . . . . . .

Et nous qui sommes votre sang, victimes d'une déesse implacable, nous périssons trahis et jetés dans ces pays ennemis. Est-ce donc ainsi que vous récompensez la piété et que vous rétablissez notre empire.

Hic pietatis honos? sic nos in sceptra reponis?

Il est aisé de distinguer toutes les parties de ce discours dont nous ne donnons qu'une foible esquisse. Le fond de l'exorde et de la péroraison, c'est la piété d'Énée, qui doit plus que toute autre chose toucher Jupiter; dans la confirmation, la déesse insiste sur les promesses de Jupiter, et prouve par un parallèle que son fils ne mérite pas moins les regards de Jupiter qu'Anténor, surtout après avoir essuyé tant de travaux. (*o*) Le père des Dieux prenant cet air de sécurité qui calme le ciel et la terre, embrasse tendrement sa fille.

Parce metu, Cytherea; manent immota tuorum
Fata tibi. . . . . . .

Cessez de craindre, déesse; les destins de votre fils sont irrévocables; vous verrez sa ville, les murs de Lavinie, et vous porterez vous-même ce cher fils dans l'Olympe, où vous lui donnerez une place. Non, ma volonté n'a point changé. Je veux calmer vos inquiétudes, et vous dévoiler le secret des destins. Ce tour du poète est fort ingénieux. Sous cet air de prédiction, si naturel dans la bouche de Jupiter, il découvre le dessein de son poème et donne un abrégé de l'histoire romaine, dont il rapporte toute la gloire à Énée et à ses descendans. Ils régneront à Albe, fonderont la ville de Rome,

Inde lupæ fulvo nutricis tegmine lætus.....

Leur empire n'aura point de bornes.

Imperium sine fine dedi. Quin aspera Juno....

La maison d'Assaracus asservira Mycènes, Phthie, Argos, villes où régnoient Agamemnon, Achille et Ménélas, les ennemis déclarés des Troyens; ce qui devoit être bien consolant pour Vénus. César, qui prendra le nom de Jules, du grand Iule fils d'Énée, sortira lui-même de cette illustre famille.

Imperium oceano, famam qui terminet astris
Julius, a magno demissum nomen Julo.

Il sera lui-même admis au rang des Dieux; alors la paix adoucira les siècles barbares.

Aspera tum positis mitescent secula bellis.

Alors la sainte foi gouvernera la terre,
Clorra de cent verroux les portes de la guerre,
Et la fureur impie enchaînée au-dedans
En vain rongeant ses fers de ses cruelles dents,
Et par ses cris affreux rappelant le carnage,
Au fond d'un noir cachot écumera de rage.

Le latin présente des images encore plus vives; la fidélité des premiers temps, la religion, un nouveau Romulus avec Rhémus son frère, établiront de sages lois. Les portes du temple de la guerre seront étroitement fermées au dedans. La fureur, ce monstre impie, étendu sur des monceaux d'armes, lié et garotté de cent chaînes d'airain, la bouche pleine de sang et d'écume, poussera d'affreux hurlemens. Le poète parle ici de la paix qu'Auguste donna au monde. Quoi de plus propre à inspirer de la vénération pour la famille des Césars, et leur gagner les cœurs de tous les Romains, qu'une louange si bien méritée, et à laquelle ils ont eux-mêmes tant de part (*p*)? Pour appuyer ce discours, Jupiter envoie Mercure disposer Didon à recevoir Enée, comme il l'envoie à Calypso, dans l'Odyssée, lui ordonner de laisser partir Ulysse.

On a fait, il y a long-temps, un reproche à Virgile d'avoir avancé la vie de Didon de plus de trois cents ans. Nous n'examinerons pas s'il

a commis cet anachronisme avec connoissance; il suffit, pour le justifier, que le poème épique soit une fable remplie de merveilleux, et par conséquent dégagée des règles de l'histoire. Pourquoi ne seroit-il pas permis aux poètes de tromper le lecteur par ces transpositions de temps, puisqu'ils le peuvent faire avec tant de liberté à l'égard des lieux? En cela comme en bien d'autres choses, Virgile a l'autorité d'Homère, son modèle; personne ne s'est avisé de blâmer le poète grec d'avoir transporté Mentor et Thilius, tous deux ses contemporains et ses amis, au temps d'Ulysse, c'est-à-dire, deux cent cinquante ans avant lui. A l'entendre, Thilius a fait les armes d'Ajax, et Mentor a accompagné Télémaque chez Ménélas. Il ose le dire du vivant de ces deux hommes, sans craindre que ceux qui lisoient ce poème y trouvassent à redire. Virgile pouvoit, avec bien plus de raison, placer Didon au temps d'Enée, l'histoire de cette princesse étant alors assez obscure pour rendre insensible cet anachronisme.

ÉTUDE DEUXIÈME

Second Episode.

Tandis que Mercure est allé à Carthage, Vénus se déguise en chasseresse, et se présente à son fils pour l'instruire du lieu où il est. On

aura sans doute beaucoup de plaisir à comparer cette fiction avec tout ce que fait Minerve pour Ulysse, LIV. 7 et 8 DE L'ODYSSÉE. Sous la forme d'une bergère elle s'introduit dans le palais d'Alcinoüs : la rencontre de la princesse Nausicaa, au même livre, et son entretien avec Ulysse, ne sont pas moins attachans. Minerve joue encore le même rôle au LIVRE 13.e de L'ODYSSÉE; mais Virgile, qui ne se répète point, rassemble ici toutes ces circonstances, et leur ajoute l'histoire de Didon, ce qui donne à tout ce morceau un air véritablement original. Virgile a su intéresser davantage; mais on trouvera dans Homère bien plus de charmes, et de ces grâces qui lui sont particulières.

Enée s'avançoit avec son fidèle Achate pour reconnoître les lieux, lorsque sa mère s'offre à lui sous les armes et les habillemens d'une guerrière, ou plutôt telle que l'on peint la reine de Thrace, la fameuse Harpalice : ses cheveux flottoient au gré du vent, et sa robe à longs plis ondoyans étoit retroussée sur le genou.

Mediâ sese tulit obvia sylvâ.

Elle lui demande s'il n'a pas rencontré quelqu'une de ses compagnes; le héros, sans la reconnoître, et frappé de sa majesté, la prie de lui dire en quelle contrée il est; il lui promet des victimes comme à une déesse. Son début est le même que celui d'Ulysse à la princesse

Nausicaa, LIV. 6.e de L'ODYSSÉE. Vénus lui répond avec modestie qu'elle n'est pas digne d'un tel honneur, qu'il est sur les terres de la reine Didon; elle lui raconte l'histoire de cette princesse, la mort de son mari Sychée; comme elle s'est enfuie de Tyr à l'insçu du cruel Pygmalion, son frère, et la ruse dont elle s'est servie pour obtenir le terrein où elle bâtissoit sa ville. Outre la poésie, qui se fait admirer d'elle-même dans ce riche morceau, on doit encore y remarquer l'habileté du poète. Cette funeste aventure de Sychée intéresse d'abord en faveur de Didon, montre sa vertu et son courage. Enée ne peut attendre d'elle que beaucoup de générosité. Cependant elle est artificieuse; elle a trompé ses voisins dans l'achat qu'elle a fait du terrein pour sa ville: aussi ce prince ne mettra pas en elle trop de confiance; ce qui fait un tableau non équivoque de la république de Carthage (q). Vénus demande à son tour au prince troyen qui il est, d'où il vient, et ce qu'il cherche. Mêmes questions de la part de Calypso à Ulysse, LIV. I.er de L'ODYSSÉE. Enée raconte en peu de mots ses malheurs, et emploie en commençant son discours les mêmes expressions que Nestor, au 3.e LIV. de L'ODYSSÉE, lorsqu'il dit à Télémaque que cinq à six années ne suffiroient pas pour raconter tous les maux que les Grecs ont souf-

ferts devant les murs de Troye; il emprunte en s'annonçant les termes d'Ulysse à Alcinoüs, LIV. 9.e de L'ODYSSÉE (r). La déesse ranime ses espérances, l'assure que ses vaisseaux ne sont pas perdus; elle en tire l'augure de douze cygnes échappés à la poursuite d'un aigle. Cette fiction ressemble assez à celle d'Ulysse, LIV. 2.e de L'ILIADE, où il fait entendre aux Grecs que la fin de la guerre de Troye, qui continuoit depuis neuf ans, étoit présagée par les huit passereaux qu'un énorme serpent avoit dévorés avec leur mère.

Aspice bis senos lætantes agmine Cycnos....

Enée, à l'exemple d'Hélène, ILIAD., LIV. 3.e, reconnoît sa mère à sa démarche majestueuse, et la suivant des yeux, lui fait de tendres reproches. Les paroles sont à peu près les mêmes que celles qu'Ulysse, ODYSS., LIV. 9.e, aux enfers, emploie dans les plaintes qu'il adresse à sa mère. Vénus, comme Minerve, ODYSS. LIV. 7.e, couvre son fils de nuages. Frappé de la même admiration qu'Ulysse, il considère avec satisfaction la ville de Carthage. L'ardeur des Tyriens, dont le poète fait une description magnifique, et qu'il relève encore par une comparaison prise des abeilles, est empruntée du LIV. 2.e de L'ILIADE.

Qualis apes æstate novâ per florea rura....

Enée, sans être plus aperçu qu'Ulysse, entre dans la ville de Carthage : il s'arrête surtout à considérer un temple superbe que les Tyriens élevoient à Junon, sur l'heureux augure que leur avoit donné une tête de cheval qu'ils avoient trouvée en fouillant dans ce lieu : c'étoit sans doute une tradition chez les Carthaginois, puisqu'ils en avoient fait l'empreinte de leur monnoie. Enée, en attendant la Reine, regarde avec surprise une longue suite de tableaux dont les sujets étoient tirés de la guerre de Troye (*s*). Il reconnoît Agamemnon, Ulysse et Priam, si terrible à tous deux; Diomède qui enlève les chevaux de Rhésus, LIV. 10.e de L'ILIADE; les dames qui vont en procession au temple de Pallas, ILIAD. LIV. 6.e; Hector, qu'Achille rend à son père : Virgile le représente tout couvert de blessures, tandis qu'Homère feint que les Dieux avoient rendu à son corps toute sa beauté, en récompense de ses vertus, comme Hécube le remarque expressément dans le 24.e LIV. de L'ILIADE. Enée se reconnoît aussi lui-même, et Penthésilée, reine des Amazones. Virgile a tiré de la petite Iliade dont parle Aristote dans sa Poétique, les personnages que nous ne voyons pas dans Homère, tels que Troïlus, et le fameux Sinon. Cependant Didon arrive avec un nombreux cortège.

Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi, etc.

Elle paroît avec une beauté éblouissante : telle Diane conduisant les jeux et les danses sur les rives de l'Eurotas, ou sur la montagne de Cynthe : mille Oréades s'attroupent de toutes parts et se rangent autour d'elle. La Déesse marche le carquois sur l'épaule, et passe de toute la tête les Nymphes de sa suite. Latone, sa mère, qui la voit, sent son cœur tressaillir d'une joie secrète ; cette belle comparaison est toute d'après Homère, Odyss. liv. 6e. Il compare de même la princesse Nausicaa à Diane. On remarque ici, avec raison, plus de justesse dans l'idée d'Homère que dans celle de Virgile ; car la princesse Nausicaa, qui étoit fille, et qui avoit sa mère, pouvoit mieux entrer en comparaison avec Diane, que Didon, qui avoit été mariée, et qui n'avoit point de mère dont elle pût flatter la vue.

Tandis que Didon rend justice à ses sujets, les Troyens arrivent, Ilionée à leur tête ; ils implorent la clémence de la reine. Énée se tient caché jusqu'à ce qu'il ait vu l'effet de leurs prières. Ilionée parle au nom de tous. D'abord, il félicite Didon de l'état heureux dont elle jouit : il s'efforce de l'émouvoir par le tableau qu'il fait des malheurs des Troyens. Nous ne sommes point venus ravager la Lybie : des vaip-

cus auroient-ils cette audace? Nous cherchions l'Italie pour nous y établir. La tempête nous a jetés sur vos côtes; quels sont donc ces hommes qui nous traitent si durement, et nous refusent l'hospitalité? Il parle au pluriel, comme s'adressant à d'autres sujets qu'à ceux de la Reine, crainte de la choquer. Si vous méprisez les hommes, du moins respectez les Dieux, vengeurs de l'injustice et protecteurs de l'innocence. Ensuite, afin que l'état misérable dans lequel ils paroissent, n'inspire point de mépris, il fait l'éloge d'Énée et d'Ascagne.

Rex erat Æneas nobis, quo justior alter
Nec pietate fuit. . . . . .

Il nomme aussi Aceste, pour faire entendre que si on les insultoit, ils ne manqueroient pas de vengeurs; enfin, il demande, s'ils n'ont pas le bonheur de retrouver leur roi et leurs compagnons, à jouir du moins de la liberté de retourner en Sicile. Deux passions font l'ame de ce discours. Ilionée s'efforce d'exciter en même temps la compassion et la crainte; ce qu'il mélange avec beaucoup d'art.

La Reine s'excuse avec bonté de la rigueur dont on a usé à leur égard. Son empire naissant l'oblige à prendre beaucoup de précaution: elle leur accordera tout ce qu'ils voudront; elle seroit même charmée qu'ils voulussent s'établir à

Carthage : elle enverra le long de la côte, pour découvrir si leur Prince n'est point errant dans quelque forêt écartée.

A ces paroles, Énée brûle d'impatience de se montrer et de percer le nuage. Enfin il se dissipe ; il paroît avec l'éclat d'un Dieu, au grand étonnement de tout le monde, tel qu'Ulysse au LIVRE SIXIÈME DE L'ODYSSÉE. Virgile n'a pas omis la comparaison.

Restitit Æneas, claraque in luce refulsit.....

Le début du beau discours qu'il tient à la Reine, est d'Ulysse, ODYSS. LIV. 24.e, lorsqu'il se fait reconnoître à son père Laërte ; la suite est en bonne partie d'Ulysse à Nausicaa, et la péroraison, d'une épitaphe du roi Midas, composée par Homère, selon le témoignage d'Hérodote.

Didon n'est pas moins surprise à la vue d'Énée, qu'Achille l'est à celle de Priam, ILIADE, LIV. 24e. Le poète, pour rendre vraisemblable la connoissance que cette Reine a des Troyens, imagine qu'elle a été instruite par Teucer qui, chassé de Salamine, venoit implorer le secours du roi Bélus son père. Ce héros avoit une grande estime pour les Troyens : le bruit de la guerre de Troye avoit rempli tout l'univers, et devoit fournir une matière fort intéressante aux

peintres; ne craignez donc pas, Guerriers, leur dit-elle, d'accepter nos demeures.

Quare agite, o tectis, Juvenes, succedite nostris!

Mes malheurs m'ont appris à plaindre les malheureux.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Elle conduit en même temps Énée dans son palais. L'accueil qu'elle lui fait est semblable à celui d'Alcinoüs pour Ulysse. Le Prince Troyen envoie chercher son fils, avec ordre d'apporter ce qu'il y a de plus riche pour en faire présent à la Reine.

Cependant Vénus, qui se défioit de l'inconstance de Didon, et de la perfidie des Carthaginois, fait prendre à Cupidon la figure du jeune Ascagne, afin d'enflammer le cœur de cette Reine pour Énée. En effet, dès qu'il est arrivé, elle en est éprise, elle le caresse, le prend sur ses genoux; mais elle ignore quel Dieu elle tient entre ses bras.

. . . . . Interdum gremio fovet, inscia Dido
Insideat quantus miseræ Deus. . . . . .

Cet épisode de Vénus est emprunté du livre 3.e des Argonautes, par Appollonius. Mais il est ici traité d'une manière bien supérieure. La métamorphose de Cupidon en Ascagne, appartient à Virgile; ainsi, il n'a d'Appollonius

que de faire intervenir Vénus dans l'action, ce qui est un tour assez ordinaire. L'art du poète se voit surtout dans les progrès insensibles des sentimens qu'il fait prendre à Didon en faveur d'Énée; l'amitié qu'elle a conçue pour ce Prince croît et se fortifie avant qu'elle s'en aperçoive elle-même.

Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longum que bibebat amorem.

Elle lui fait mille questions, et l'engage à lui raconter ses aventures. Rien de plus vraisemblable. On fait pourtant à Virgile quelque chicane sur ce long discours. Comment, dit-on, débiter de-suite plus de quinze cents vers? Nous ne répondrons pas que le récit d'Ulysse à Alcinoüs, dont celui d'Énée à Didon est une imitation, contient plus de quatre livres, qui font plus de deux mille vers. Il suffit, pour justifier le poète latin, qui est d'un tiers plus court que le poète grec, qu'il n'ait pas fallu au prince Troyen plus d'une heure et demie pour cette histoire, ce que l'on peut éprouver à la lecture. Il étoit environ une heure après minuit lorsqu'il commença.

. . . . . *Et jam nox humida cœlo*
Præcipitat. . . . . . .

Il finit aisément avant trois heures, ce qui ne choque en rien la vraisemblance. Quelque

fatigué que l'on suppose Énée après la tempête, tout l'engageoit à avoir cette complaisance pour une Reine aussi généreuse; son intérêt, sa gloire, le plaisir de se faire connoître.

ÉTUDE TROISIÈME

Troisième Episode.

Énée, en commençant, fait à Didon le même compliment qu'Ulysse à Alcinoüs, ODYSSÉE, LIV. 9.e

Infandum regina jubes renovare dolorem.

Nous voyons au livre huitième de l'Odyssée, le plan de tout ce que va dire Énée. Il y a tout lieu de croire que l'imagination de Virgile a été plus occupée ici à colorer qu'à inventer ces faits. Nombre d'auteurs, avant Virgile, avoient chanté la prise de Troye. Macrobe parle d'un certain Pysandre, dont il dit que Virgile a beaucoup profité. Aristote nous apprend dans sa Poétique, qu'il existoit une petite Iliade, où Sinon fait le personnage que lui donne Virgile. Si nous avons perdu ces ouvrages, la gloire de Virgile n'en doit pas souffrir. Il est à présumer qu'il les a imités avec le même génie et le même discernement que nous le voyons à l'égard des auteurs qui nous restent.

Les Grecs, rebutés d'un siége de dix ans, ont recours, pour surprendre Troye, à ce strata-

gème inspiré par Minerve. Ils construisent un cheval de bois, et y enferment les plus vaillans de leurs guerriers. Ils feignent que c'est un vœu à cette déesse pour en obtenir un heureux retour dans leur patrie; ce qu'ils accréditent, afin de se cacher plus sûrement derrière l'île de Ténédos. Les Troyens, à la vue du camp des Grecs abandonné, se livrent à la joie, ils s'y promènent avec complaisance, et se montrent réciproquement les différens terreins que chaque capitaine occupoit, ce qui fait ici un tableau d'un naturel achevé.

Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu :
Panduntur portæ; juvat ire, et dorica castra....

Mais ce qui les frappe le plus, c'est le fatal colosse, ce cheval énorme qui s'offre à leurs yeux.

Pars stupet inuptæ donum exitale Minervæ.....

Tout ce morceau est d'Homère, Odyss. liv. 8.e Les uns crient qu'il faut en faire un présent à Pallas, suivant la destination des Grecs; d'autres, plus sages, sont d'avis de le jeter dans la mer : Thymætès étoit du premier sentiment. Seroit-ce ici le Thymætès du dixième livre de l'Énéide. Sans doute il n'étoit pas de la suite du prince Troyen chez Didon. Énée n'auroit eu

garde, en sa présence, de le soupçonner de mauvaise fois.

Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.

Mais Capys et les plus sensés veulent qu'on le précipite.

Præcipitare jubent.

Entr'autres, Laocoon; Ah, malheureux! s'écrie-t-il, est-ce ainsi que vous connoissez Ulysse. *Sic notus Ulyssés?* Quoiqu'on puisse dire de cette énorme machine : je crains les Grecs, et même lorsqu'ils font des présens.

Quicquid idest, timeo danaos et dona ferentes.

En même temps, il lance un javelot dans les flancs du cheval; ses concavités retentissent de la violence du coup, et si nous n'eussions pas été si aveugles, oui, tu serois encore, ville de Troye, ô citadelle de Priam, tu subsisterois!

Et, si fata deum, si mens non læva fuisset.....

Que de vivacité dans toute cette narration, quel naturel, et combien de variété ne jettent point dans le style tous ces sentimens et du peuple troyen, et de Laocoon, et d'Énée lui-même, qui fait le récit. Dès l'abord, la piété de ce Prince et son amour pour la patrie, intéressent. Ensuite, la légèreté du peuple de

Troye inspire une pitié mêlée d'indignation. La prudence de Laocoon fait un nouveau contraste avec l'avis de ces téméraires, et inquiète le lecteur. On aime à entendre ce vieillard qui, sans prévenir le dénouement de cet épisode, le prépare par ses discours et par ses actions; mais c'est ici surtout que Virgile montre combien il s'entendoit à dessiner un caractère. Le fameux personnage de Sinon prouve jusqu'à quel point ce grand poète avoit étudié le cœur humain, car, comment eût-il pu autrement, lui qui étoit la candeur même, imaginer un fourbe aussi consommé.

Tandis que Laocoon s'efforçoit de donner de la défiance aux Troyens, des pâtres amènent au Roi un prisonnier qui s'étoit laissé prendre pour faire d'autant mieux réussir le stratagème qu'il méditoit, qu'il étoit déterminé ou à faire périr les Troyens, ou à périr lui-même. Enée s'adresse ici à Didon.

Accipe nunc danaûm insidias, et crimine ab uno
Disce omnes. . . . . . .

Apprenez, grande Reine, les fourberies des Grecs, et par ce trait d'un seul, jugez de quoi ils sont tous capables. Dans ce récit, il n'y a point de circonstances, point de vers même qu'il ne fallût détailler, si l'on vouloit n'omettre aucune des beautés remarquables qu'il ren-

ferme. Sinon, d'abord, fait le personnage qui exige la plus profonde dissimulation. Il est éperdu, troublé : d'un œil mal assuré il regarde tous ceux qui sont autour de lui.

Namque ut conspectu in medio turbatus, inermis,
Constitit, atque oculis phrygia agmina circumspexit.

Quelle image dans ce dernier mot seul, *circumspexit !* On voit le mouvement inquiet de tête du perfide. Qui peut être plus malheureux que moi, s'écrie-t-il ? Il faut que je périsse, soit par les mains des Grecs, soit par celles des Troyens.

Heu, quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere ? . . . . . .

Ce début produit tout son effet ; il suspend la violence. Tous calment leur fureur, ils le rassurent même et l'exhortent à se déclarer. Le fourbe, affectant un peu plus de fermeté, s'avoue Grec de nation : il ne dira rien que de vrai.

Vera inquit ; neque me argolicâ de gente negabo...

La fortune a bien pu rendre Sinon malheureux, mais elle n'en fera jamais un imposteur. Langage ordinaire aux fourbes, et dont on sera toujours la dupe. C'est son attachement pour Palamède, qui l'a rendu odieux aux Grecs, et en particulier à Ulysse. Palamède perdit la vie

pour avoir blâmé la guerre contre les Troyens. J'ai pleuré cet ami, ce parent, j'ai parlé. *Nec tacui demens.* J'ai menacé de le venger, et je me suis fait dans Ulysse un ennemi irréconciliable. Voilà la source de tous mes malheurs.

Hinc mihi prima mali labes. . . . . . .

Ulysse ne cessa pas, jusqu'à ce que, par le ministère de Calchas..... Mais à quoi bon vous raconter mes maux, si vous regardez tous les Grecs du même œil. Cette réticence est d'un grand art. Le traître s'aperçoit que l'émotion augmente dans le cœur des Troyens, qu'ils sont pleins d'impatience d'apprendre la suite de son discours, et il s'arrête comme pour les presser de le faire mourir. Il voit sa grâce presqu'assurée, c'est pourquoi il leur demande la mort, vous contenterez, dit-il, les Atrides, mes ennemis.

Hoc Ithacus velit..... C'est ce que souhaite Ulysse; vrai moyen de déterminer les Troyens à faire tout le contraire. On le croit bonnement, et on le prie d'achever. Sinon, après avoir ainsi gagné la confiance par ce tissu artificieux de mensonge et de vérité, trompe tout à fait le peuple par la fiction suivante qu'il ajoute. Les Grecs, continue-t-il, déterminés à partir, n'étoient arrêtés que par le mauvais temps; le cheval de bois étoit déjà construit: ils envoient

consulter Apollon; sa réponse est qu'ils ne peuvent espérer leur retour que par un sacrifice semblable à celui qu'ils avoient fait pour leur départ. Une Grécque avoit été immolée; c'étoit à un Grec à subir le même sort. Ulysse a forcé Calchas à me nommer. Je me suis échappé de l'autel, et je suis resté caché dans un marais jusqu'à ce qu'ils missent à la voile: c'en est fait, il n'est plus de patrie pour moi.

Nec mihi jam patriam antiquam spes ulla videndi,...

Il n'est plus d'enfans, plus de père, plus de femme pour moi, hélas! peut-être ma fuite causera-t-elle leur perte: peut-être que ces victimes innocentes expieront ma mort dans leur sang. Je vous conjure, aux noms des Dieux, de ces Dieux, qui connoissent la vérité de mes paroles, par le nom sacré de la justice, s'il en reste encore quelque trace parmi les hommes, ne refusez pas votre compassion à de si grands maux, à un malheureux qui mérite si peu un tel sort.

Per, si qua est quæ restet adhuc mortalibus usquam...

Priam attendri, commande qu'on lui ôte ses chaînes, l'admet au nombre de ses sujets, lui demande à quel dessein les Grecs ont construit ce cheval énorme. La bonté de Priam, au lieu de le toucher, ne fait que l'enhardir. Il lève les

mains au ciel, invoque ce qu'il y a de plus sacré, prie les Dieux qu'il lui soit permis de révéler les secrets d'une nation qui a voulu sa perte. *Vos æterni ignes*..... Je vous prends à témoins, feux sacrés, mais vous surtout, Troyens, si je vous dis la vérité, si je vous rends un service important, tenez la parole que vous m'avez donnée. Les Grecs mettoient toutes leurs espérances dans Pallas. Mais dès que Diomède et Ulysse eurent enlevé le Palladium, et que de leurs mains ensanglantées ils eurent osé toucher ses bandelettes, la Déesse s'est irritée contre eux : ce camp ne fut rempli que de prodiges effrayans ; Calchas prononça qu'il falloit aller à Argos chercher de nouveaux augures; mais pour calmer la déesse, il fit en attendant construire ce cheval d'une grandeur démesurée, de crainte que les Troyens ne le fissent entrer dans leur ville ; car l'oracle portoit que si cette machine étoit une fois transportée dans la citadelle de Troye, cette ville deviendroit la capitale du monde : qu'il arriveroit au contraire à cette même ville les plus grands malheurs, si l'on faisoit quelqu'outrage à ce don sacré de Minerve. Le parjure Sinon trouve croyance ; les larmes de ce perfide ont plus de force que n'en ont eu Diomède, Ulysse, et tous les Grecs ensemble. Mais le poète sentoit assez que la crédulité des Troyens eût été sans excuse, si quelque pro-

dige signalé ne lui eût donné une couleur de vraisemblance. C'est ce que produit le spectacle horrible de Laocoon et de ses deux fils dévorés par deux serpens affreux. Quelque bien placé que soit cet épisode, il est certain qu'il n'est point de l'invention du poète; c'étoit une fable connue de son temps, et le sujet de plusieurs groupes dont on a des copies si estimées, qu'il seroit à souhaiter que nous possédassions les poètes qui ont traité ce sujet : combien Virgile ne gagneroit-il pas à ce parallèle. Le poète n'oublie point la moindre circonstance qui peut donner de la vigueur et de la vérité à son tableau. Tout est parfait dans la versification et dans les images; il semble que l'on ait ces monstres sous les yeux. On les voit partir de Ténédos; aucun mouvement, aucun repli de leur corps tortueux n'échappe; ils élancent leur tête au-dessus des flots; leurs yeux étincellent, et de leurs gueules béantes, ils dardent leurs langues avec d'horribles sifflemens. Ils vont droit aux fils de Laocoon, s'entortillent autour de leurs corps, et les déchirent de leurs morsures. Envain le père veut les défendre; il périt lui-même, et les serpens, après l'avoir tué, vont se cacher sous le bouclier de Minerve. C'en est assez : on croit que c'est la Déesse qui a envoyé ces serpens pour le punir; on s'écrie tout d'une voix qu'il faut conduire le cheval à son temple.

On ouvre les portes : on met ce colosse sur des roues, chacun veut avoir part à cet ouvrage; les jeunes filles et les jeunes garçons chantent des hymnes à l'entour, et se disputent à l'envi le bonheur de toucher les cordes qui le traînent. *Pueri circum inuptæque puellæ*... Il entre et pénètre au milieu de la ville, qu'il semble menacer de sa ruine. Énée ne peut penser à l'aveuglement où étoient alors les Troyens, sans renouveler ses regrets. *O patria, o Ilium!*.... O ma patrie, demeure sacrée des Dieux! ô murs célèbres par tant d'assauts vaillamment repoussés! Quatre fois différentes on entend les armes retentir dans ses flancs. En vain Cassandre prédit aux Troyens leur perte prochaine; nous étions sourds, et notre dernière heure étoit venue. Nous plaçons ce monstre devant le temple, et tous s'abandonnent à la joie.

Cependant, la nuit sort de l'Océan, couvre de ses ombres la terre et les fourberies des Grecs, tandis que les Troyens sont ensevelis dans le sommeil et dans le vin. La flotte grecque s'avance, et Sinon, attentif au signal, fait sortir du ventre de ce cheval les principaux capitaines grecs qui y étoient enfermés. Aussitôt ils se répandent dans la ville, égorgent les sentinelles, s'emparent des portes et reçoivent leurs bataillons. Alors, continue Énée, je goûtois les douceurs du sommeil, lorsqu'il me sembla voir

Hector. Ces apparitions et ces songes sont fréquens dans les poètes : Virgile nous en fournit nombre d'exemples d'après Homère. Cette apparition d'Hector est tirée de l'ILIADE, LIV. 21e. Virgile savoit qu'Énée avoit été soupçonné de trahison pour quelques mécontentemens qu'il avoit reçus de Priam; l'estime qu'Hector fait ici de lui, et les éloges qu'il lui donne, prouvent que tant qu'Énée l'a pu, il n'a rien négligé pour le salut de sa patrie. Hector lui ordonne de quitter Troye.

Sat patriæ Priamoque datum.....

Il le regarde comme tenant le premier rang après lui. Troye, lui dit-il, vous confie ses Dieux pénates : après une longue course, vous établirez enfin une grande ville. Il dit, et du sanctuaire du temple de Vesta, il apporte la statue de la Déesse, les bandelettes et le feu sacré.

Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo!

Il ne faut que lire ce portrait d'Hector, pour en remarquer les beautés, soit de sentimens, soit d'expression.

Énée éveillé, monte au faîte de son palais, et voit quel progrès a déjà fait l'incendie. Ce que le poète exprime par différentes comparaisons tirées des livres 4.e, 5.e et 11.e de l'ILIADE. Déterminé à périr, je m'arme pour cou-

rir

rir à la citadelle, je rencontre le prêtre Panthée; notre dernier jour est venu, m'écriai-je à ce vieillard : *Fuimus Troes, fuit Ilium*.... Ces vives expressions sont empruntées d'un proverbe lacédémonien. Il m'expose le triste état de la ville ; quelques braves guerriers s'attroupent autour de moi ; parmi eux étoit Chorœbe, qui recherchoit Cassandre. Je leur représente en peu de mots qu'ils n'ont que la mort à attendre, que le salut des vaincus est dans le désespoir.

Una salus victis nullam sperare salutem.....
Sic animis juvenum furor additus.....

Ces paroles changent leur courage en fureur, ils courent à l'ennemi comme des loups affamés, ILIAD. LIV. 16.e Qui pourroit exprimer le carnage de cette nuit, et en concevoir une juste douleur! Les maisons, les temples, tout est couvert de morts. Les vainqueurs eux-mêmes tombent sous la main des vaincus. Le grec Androgée s'offre des premiers à nous ; il croit parler à ses compagnons, mais détrompé à l'instant, il recule comme un homme qui a marché sur un serpent sans l'avoir aperçu, ILIAD., LIV. 3e. Il est tué avec ses gens ; Chorœbe fait prendre à toute ma troupe les armes des Grecs (Le poète ne dit pas qu'Énée se soit déguisé lui-même, c'eût été trop méséant pour un héros). Sous ce déguisement ils tuent un grand nombre

d'ennemis. Mais tout effort est inutile lorsque les Dieux sont contraires. Les Grecs arrachoient Cassandre du temple de Minerve. Choræbe ne peut se contenir à cette vue. Nous nous trouvons accablés tout à la fois par les Grecs et par les Troyens; tous succombent, à l'exception d'Iphitus et de Pélias.

Panthée, et Riphée lui-même, le plus juste des Troyens.

. . . . . Ripheus justissimus unus
Qui fuit in teucris et servantissimus æqui.
Dis aliter visum. . . . . .

Il ne faut point entendre ici par ce *Diis aliter visum*, que les Dieux ne portoient pas de Riphée le même jugement que les hommes. La pensée d'Énée est que Riphée périt, quoiqu'il se flattoit que sa justice lui eût mérité de la part des Dieux de plus longs jours; mais que les Dieux en ont jugé autrement, la mort pouvant être en certains cas une récompense même d'une vie réglée. Cendres de Troye, je vous prends à témoins, continue Énée,

Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
Téstor. . . . . .

Je n'ai rien négligé pour tomber avec vous; et si je n'ai point été percé des traits ennemis, je l'avois bien mérité.

Enée détaille ici les assauts que les Grecs

donnent au palais de Priam. Il n'est pas possible d'entrer dans l'examen de toutes ces riches descriptions. Je monte, dit-il, au palais, par une porte dérobée. Le poète la relève et la désigne par cette circonstance touchante :

A tergo, infelix quâ se, dum regna manebant
Sæpius Andromache ferre incomitata solebat
Ad soceros, et avo puerum Astyanacta trahebat.

Là, je me joins aux combattans; nous faisons tomber une vaste tour qui écrase des bataillons entiers. Mais rien ne rebute les Grecs. Pyrrhus, fils d'Achille, étoit à la porte, semblable à un serpent repu d'herbes venimeuses, lorsqu'il paroît au printemps, revêtu d'une nouvelle peau. ILIAD. LIV. 22e.

Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus.....

Il fait enfoncer les portes : on perce jusqu'à l'intérieur le plus profond du palais; les Grecs y entrent avec la même impétuosité qu'un fleuve qui a rompu ses digues. ILIAD., LIV. 5e. Les cinquante appartemens des fils de Priam sont tous embrasés. ILIAD., LIV. 6e.

Le prince s'adresse ici à la Reine, ce qui rappelle assez à propos que c'est lui-même qui parle à Didon : il lui dit qu'elle sera sans doute curieuse d'apprendre de quelle manière est mort ce fameux monarque. Priam veut se mettre au-dessus de son âge; il s'arme.

Arma diu Senior desueta trementibus ævo
Circum dat nec quicquam humeris, et inutile ferrum,
Cingitur. . . . . .

Hécube et les autres princesses, qui, semblables à de timides colombes, se tenoient près de l'autel, l'arrêtent; et comme elles le ramènent auprès d'elles, voici que Polytès, blessé et poursuivi par Pyrrhus, vient tomber aux pieds de ce père infortuné. A ce coup, Priam ne peut se contenir : Ah! que les Dieux, lui crie-t-il, te payent dignement d'un tel attentat!

At tibi pro scelere exclamat, pro talibus ausis....

Tu as la cruauté de rendre un père témoin du meurtre de son fils ! non, tu n'es pas le fils d'Achille, il n'en usa pas ainsi envers moi; mais touché de me voir à ses pieds, il me rendit mon fils Hector, et me renvoya dans la ville. A ces mots, d'une main tremblante, il lance contre Pyrrhus un trait impuissant.

. . . . . Telumque imbelle sine ictu
Conjecit . . . . . .

A peine s'attache-t-il un instant au bouclier; l'airain le repousse aussitôt. Eh bien, lui répond Pyrrhus, tu iras faire toi-même ces plaintes à mon père Achille. Raconte-lui mes actions indignes; dis-lui que Pyrrhus dégénère : en même temps il lui plonge dans le sein son épée

jusqu'à la garde. Tel fut le sort de Priam. Ce fier monarque, qui régnoit sur tant de peuples, reste misérablement dans une salle du palais, la tête séparée des épaules, et le tronc étendu sans honneur. La peinture que fait ici Enée des malheurs de Priam est si touchante, et l'on se sent si fort indigné contre le cruel Pyrrhus, qu'on ne peut s'empêcher de demander à Enée pourquoi il n'a pas secouru son Roi, et vengé à l'instant sa mort sur son meurtrier. Il n'est pas douteux que ce tableau, si vif et si touchant, ne présente d'abord cette objection: mais après le premier mouvement d'indignation qu'Enée a certainement éprouvé, et que le poète lui auroit dû faire exprimer un peu plus sensiblement, pour prévenir cette difficulté, il faut examiner les circonstances où se trouve ce prince. Enée combattoit sur le faîte du palais, au plus fort du danger; sa valeur est donc à couvert de tout reproche. Priam étoit au fond d'une cour, avec sa femme et ses brus, hors de l'insulte de l'ennemi, du moins pour le moment. Enée ne pouvoit donc être auprès de lui, ce n'étoit pas là la place d'un héros; il devoit plutôt fermer aux Grecs l'entrée du lieu le plus commode. Cependant tous succombent sous les efforts de Pyrrhus; en un instant il voit Polytès et Priam tués. Devoit-il descendre seul pour se faire mettre en pièces lui-même?

Après avoir défendu les temples, le palais de son Roi, devoit-il s'exposer follement à une mort gratuite, tandis que son père, sa femme et son fils demandoient son secours. C'est aussi l'idée qui se présente à son esprit : c'est alors, dit-il, que je commençai à être saisi d'horreur, à la vue de ce vieillard indignement égorgé (*t*).

At me tum primùm sævus circumstetit horror :
Obstupui : subiit cari genitoris imago, etc..

Je jette les yeux autour de moi, et je me trouve abandonné. J'étois seul, lorsque j'aperçois Hélène retirée vers le sanctuaire de Vesta, qui se cachoit, craignant autant les Grecs que les Troyens. A cette vue, la fureur me transporte : *exarsére ignes animo*. Quoi ! ce monstre retournera tranquillement à Sparte ? elle y entrera en reine triomphante ? *Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mycenas aspiciet ?*. . . . . .

Elle y reverra son époux, sa maison, ses parens, ses enfans, suivie des dames troyennes, devenues ses esclaves ; et Priam aura péri par le fer ; Troye aura été réduite en cendres, et ce rivage aura été trempé tant de fois du sang troyen !

Non ita ; namque etsi nullum, etc. . . . . .

Il n'en sera pas ainsi : quoiqu'il n'y ait pas de gloire à faire périr une femme, du moins

j'aurai vengé les mânes de tant de citoyens. Je me livrais à ces mouvemens de colère, lorsque Vénus s'offre à mes yeux. Plusieurs critiques prétendent que Tucca et Varius avoient retranché ces vingt-trois vers qui regardent Hélène. Que ce retranchement soit d'eux ou non, il est fort ancien. On en rapporte deux raisons, que Ségrais réfute solidement. La première, c'est, disent ces critiques, qu'il y auroit contradiction entre les vers que débite Enée, et le récit que fait Déiphobe au LIV. 6e. La seconde est, ajoutent-ils, qu'il est fort indécent à Enée de s'emporter contre la belle Hélène, jusqu'à vouloir la tuer. Quand à la première objection, on reconnoîtra que les vers sont véritablement de Virgile, si l'on considère le tissu de l'ouvrage et le style (le poète n'en a jamais fait de mieux frappés); on verra que l'intelligence des vers qui suivent dépend absolument de ceux-ci; car, à quel propos Vénus empêcheroit-elle son fils de tuer Hélène, s'il n'en avoit conçu le dessein auparavant? et en quel endroit ce dessein sera-t-il annoncé, si l'on supprime ce morceau? On insiste sur ce qu'il y auroit contradiction entre ce que dit Enée dans ce livre second, et Déiphobe dans le sixième. Il faut entendre Déiphobe. Que dit-il? Hélène l'a trahi, l'a livré à son premier mari. Que dit ici Enée? Il représente Hélène trem-

blante et abandonnée. Voilà le fort de l'objection, que Ségrais ne fait pas assez sentir. Il distingue, il est vrai, fort à propos trois temps dans cette effroyable nuit; le premier, où Enée étoit encore couché, et auquel Déiphobé fut tué; le second, lorsque ce prince alla lui-même à la défense du palais; le troisième, qui est celui dont il est question, lorsqu'il aperçoit Hélène. Cette distinction est très-bien marquée dans Virgile; mais Ségrais convient qu'à cette troisième époque Hélène se trouve abandonnée par Ménélas, et c'est justement la difficulté de Varius et de Tucca, et ce qui leur a paru une contradiction; car voici leur raisonnement. Si, selon le récit de Déiphobe, Hélène a livré sa maison, comment, selon Enée, cette femme se trouve-t-elle abandonnée? Les princes grecs pouvoient-ils la payer si mal d'un service aussi important? Quelque forte que paroisse cette difficulté, elle se levera d'elle-même si l'on entre dans l'examen des circonstances; car, que Ménélas pouvoit-il faire d'Hélène? Il falloit qu'il la gardât lui-même, ou qu'il la donnât à garder, ou enfin qu'il la cachât dans le lieu le plus respectable qu'il connût: or, il ne pouvoit la garder lui-même; cette attention l'eût déshonoré: de plus il avoit en tête des ennemis qui ne lui donnoient pas ce loisir. S'il l'eût confiée à quelques Grecs, il avoit à craindre

qu'ils ne la sacrifiassent à leur ressentiment, ou que ces hommes armés n'eussent attiré sur eux des ennemis, et occasionné par-là quelque choc dont Hélène eût peut-être été la victime. Il ne restoit donc que de la mettre dans le lieu le plus sûr, tel que le temple de Vesta, et c'est ce qu'a fait Virgile. Le poète n'étoit pas obligé de prévenir le lecteur par tous ces raisonnemens; il suffit qu'on puisse les suppléer. A l'égard de la seconde objection, Enée y répond assez lui-même. On peut ajouter que c'eût été trop d'honneur pour Hélène d'être punie de son crime par une main aussi distinguée; d'ailleurs, puisqu'Enée ne la tue pas, n'est-ce pas une fausse délicatesse que de faire un crime à ce prince d'avoir délibéré avec lui-même s'il vengeroit dans le sang de cette femme criminelle la perte de sa patrie: en un mot, tout ce morceau n'est qu'un doute, qui fait honneur aux sentimens du héros.

Virgile, pour donner à son récit l'air du merveilleux, l'a exprimé d'une manière épique. Ce poète, pour sauver l'humanité de son héros, et caractériser sa soumission à la volonté des Dieux, imagine que Vénus lui apparoît; elle retient son bras, comme fait Minerve à Achille, Iliad. liv. 1er. Elle lui représente qu'il ne doit s'en prendre ni à Hélène, ni à Pâris, mais à la rigueur des destins. C'est ce que Priam dit

à Hélène, Iliad. liv. 3e. Il feroit mieux de penser à sa famille. *Nate.... quid furis.... non priùs aspicies, ubi fessum ætate parentem liqueris Anchisen ?*. . . . . .

Elle dissipe le nuage qui couvre ses yeux, comme Minerve à Diomède, Iliad. liv. 5.e; et afin, lui dit-elle, que vous reconnoissiez les ordres de votre mère, voyez-vous ces tourbillons de poussière, ces amas de ruines, ces murs écroulés; c'est Neptune qui les sape de son trident, Iliad. liv. 12e. Voilà Junon qui ouvre les portes aux Grecs, le glaive à la main; regardez Pallas d'un autre côté, revêtue de sa redoutable égide. Jupiter lui-même suscite les Dieux contre les Troyens; fuyez-donc, mon fils, fuyez; et mettez fin à vos travaux. Tel est l'art du poète. Il ne faut rien moins que la conspiration de tous les Dieux contre Troye, pour déterminer son héros à se retirer.

Eripe, nate, fugam, finem que impone labori.

Ce fut alors que je vis, continue Enée, les furies et les Dieux ennemis hâter la ruine de notre malheureuse ville.

Apparent diræ facies, inimica que Trojæ
Numina magna Deúm. . . . . . .

Je vois la taille énorme des Dieux, les Dieux mêmes en personne.

Tum vero omne mihi visum considere in ignes
Ilium. . . . . .

Troye en ce moment parut s'abîmer sous les flammes, et se renverser de fond en comble : tel un grand orme tombe enfin sous les coups redoublés.

Ac veluti summis antiquam in montibus ornum...

Je me retire donc sous la garde de ma mère. Le poète, pour intéresser d'autant plus son lecteur, et donner une idée encore plus grande de la piété de son héros, feint qu'Anchise s'opiniâtre à vouloir périr avec sa patrie ; fuyez, dit-il à son fils et à toute sa famille, qui le conjure de se rendre, fuyez, vous qui êtes encore à la fleur de votre âge.

. . . . . Vos ô quibus integer ævi
Sanguis ait, ...
Vos agitate fugam. . . . . .

Si les Dieux avoient voulu me laisser jouir de la vie, ils eussent conservé ma patrie : c'est assez et même trop de l'avoir vue une fois saccagée, et d'avoir survécu à ce désastre. Laissez-moi mourir ici ; prononcez sur mon corps les adieux funèbres, et partez.

Sic ô sic positum affati discedite corpus.

Objet de la haine céleste, je traîne ici une-

vie inutile. Toutes mes prières étoient sans effet; j'allois, dans le désespoir, m'exposer à de nouveaux dangers, et y chercher la mort: ah! mon père, lui dis-je, m'avez-vous cru capable de fuir sans vous.

Me ne efferre pedem, genitor, te posse relicto
Sperasti? . . . . . .

Si vous avez résolu d'ajouter la ruine entière de votre maison à celle de votre empire, vous allez être satisfait. Pyrrhus va paroître, Pyrrhus, qui vient d'égorger le fils aux yeux du père, et le père aux pieds des autels. O Déesse ma mère! à quoi me réserviez vous! Enée veut partir pour prévenir l'ennemi, et Creüse se jette à ses pieds. Son discours renferme ce qu'il y a de plus attendrissant. Dans celui d'Andromaque à Hector, ILIAD. LIV. 6.e, elle lui présente son fils, son père, et moi, lui dit-elle, qui vous fus autrefois si chère: *quondam tua dicta relinquor*.... Ce dernier mot est d'autant plus touchant, qu'il semble que cette princesse se regarde déjà comme veuve d'Enée (*u*). Elle parloit ici, lorsqu'un prodige étonnant frappe tout à coup leurs yeux: une flamme éclatante sort de la tête d'Ascagne; Anchise en tire un heureux augure, et à l'imitation d'Hécube, ILIAD. LIV. 24.e, il prie Jupiter de faire connoître sa volonté. Le tonnerre aussitôt se fait

entendre, et en même-temps une étoile se détache du ciel, et trace leur chemin vers le mont Ida, où elle s'arrête. Le vieillard se rend enfin; il remercie les Dieux. Enée ordonne leur marche. Il prendra son père sur ses épaules; Ascagne marchera à son côté, le tenant par la main; Creüse les suivra d'un peu loin, crainte de former une troupe trop nombreuse : les domestiques, par différens chemins, se rendront au vieux temple de Cérès; Anchise portera les Dieux, car il ne m'est pas permis, dit Enée, de les toucher, ayant les mains souillées de sang. Moi qui n'avois pas craint les bataillons les plus épais, je m'épouvante au moindre bruit, pour le cher fardeau dont j'étois chargé. Le poète n'avoit garde de manquer ce trait dans le caractère d'Enée. Nous touchions à la porte, lorsqu'Anchise s'écria : Ah! mon fils, fuyez, car ils approchent. Cette allarme fait prendre à Enée une route détournée : c'est le tour qu'emploie le poète pour faire égarer Creüse.

Tout le monde ne l'a pas goûté : rien pourtant de plus vraisemblable. Il est certain qu'Enée ne pouvoit point garder sa femme, et épouser décemment Lavinie : il falloit que le poète l'en débarrassât, ce qu'il ne pouvoit mieux faire qu'en cette rencontre. Mais la nécessité de la faire disparoître a donné occasion au préjugé,

et a pour ainsi dire insinué que ce morceau n'est pas un des plus heureux du poème, le tout uniquement parce qu'on n'examine pas assez les circonstances. Pourquoi demanderions-nous à Virgile plus de vraisemblance qu'il ne s'en trouve dans le cours ordinaire des événemens de la vie; et quoi de plus vraisemblable qu'une princesse qui s'égare dans une ville aussi étendue que Troye, et dans une nuit aussi affreuse? Que pouvoit faire Enée de plus pour la sauver? Il prend son père sur ses épaules. Lui eût-il préféré sa femme, et l'eût-elle souffert? Mais, dit-on, elle pouvoit se tenir aux côtés d'Enée. La prudence exigeoit qu'elle marchât à quelque distance, de peur que le nombre et le bruit ne les trahit : et peut-être même les suivoit-elle de fort près. Mais à la vue des ennemis, Enée est obligé de prendre la fuite, et c'est en ce moment qu'elle tombe entre leurs mains. Enée, rendu au lieu marqué, voit qu'il ne lui manque que sa femme. Quelle fut ma douleur, s'écrie-t-il! je cachai mon père et mon fils dans un vallon, et courus à de nouveaux périls. En même-temps qu'Enée satisfait à ce qu'il doit à son épouse, il instruit Didon de ce qui reste à savoir sur la ruine de sa patrie. Il voit son palais en feu, et celui de Priam; il reconnoît Phœnix et Ulysse, qui gardent le butin. On voit comme

le poète sait tirer parti des circonstances, et les accommoder à sa fiction. Le héros ne craint point d'appeler Creüse à plusieurs reprises; les Dieux en ont pitié: elle lui apparoît, l'instruit de ses grandes destinées, lui annonce qu'il retrouvera dans un pays étranger une nouvelle épouse. Elle le console, en l'assurant que Cybelle la retient dans son temple, et qu'elle ne sera point esclave de ses superbes vainqueurs. Adieu, lui dit-elle, cher époux; continuez d'aïmer notre cher Ascagne. Enée, pour répondre à cette tendresse, s'efforce de l'embrasser; mais il n'embrasse qu'une ombre vaine.

Ter conatus ibi collo dare brachia circum.

Après ses efforts inutiles, Enée rejoint son monde, qu'il trouve de beaucoup augmenté, et se retire, n'ayant plus d'espérance de forcer les Grecs, qui s'étoient rendus maîtres de la ville. Après qu'il eût plu aux Dieux de ruiner Troye, et d'exterminer la famille de Priam, qui n'avoit pas mérité un sort si cruel,

Postquam res asiæ, Priamique evertere gentem....

Enée entend ici que le parjure de Laomédon et l'adultère de Paris n'auroient pas dû être expiés par le sang d'une nation si nombreuse, ce qui ne le met pas trop à l'abri du reproche

d'impiété; car si les Troyens n'étoient pas coupables du dernier crime, leur opiniâtreté à soutenir le criminel suffisoit pour attirer justement sur eux le courroux du ciel. Le poète, sans y prendre garde de si près, fait allusion au discours de Jupiter, ILIAD. LIV. 4.e, et ailleurs, où il relève beaucoup la piété des Troyens. Nous construisîmes, continue Enée, une flotte sous les murs d'Antandros, au commencement de l'été; nous partîmes les yeux baignés de larmes; nous laissâmes ces rivages où Troye avoit été,

Littora tum patriæ lacrymans.....

et je m'en bannis pour jamais. Sans doute que les Grecs, satisfaits de s'être vengés, avoient permis à Enée de penser à un nouvel établissement : les savans croient qu'il n'est point sorti de la Troade. Enée, suivant Virgile, relâche en Thrace; il y bâtit une ville, qu'un prodige étonnant le force de quitter. Virgile abandonne ici Homère au sujet de Polydore, tué par Achille, ILIAD. LIV. 20e. Euripide, dans son Hécube, feint qu'il a été assassiné par Polymnestor, ce que notre poète adopte ici. Cet épisode est d'une poésie admirable; Virgile l'enchaîne avec tout l'art possible, et fait, par ce moyen, entrer dans son poème ce

trait d'histoire d'une ville fondée en Thrace par Enée. Mais la mort tragique de Polydore, qu'il y apprend, et sans doute les mœurs barbares de ses habitans, le déterminent à chercher un pays moins sauvage. Sur le point d'offrir un sacrifice, j'arrache, dit Enée, des arbrisseaux; je vois couler du sang des racines. Comme je demandois des auspices plus heureux : pourquoi me déchirez-vous, s'écrie une voix qui sort du tombeau?

Quid miserum, Ænea, Laceras?.....

Fuyez ce pays avare; je suis Polydore. A ces mots, je demeure immobile et sans voix. Enée explique à Didon ce fait surprenant. Le morceau qui suit cette explication a servi de modèle à quantité de poètes; aussi est-il d'une beauté frappante. *Vix ea fatus eram....* A peine eus-je prononcé ces mots, que la terre tremble sous nos pieds; la porte du temple, les lauriers d'Apollon, la montagne même en est ébranlée; et le sanctuaire s'entr'ouvrant, un mugissement épouvantable sort du fond de l'antre. L'oracle nous dit de chercher le lieu de notre ancienne patrie. *Dardanidæ duri....* Belliqueuse race de Dardanus, la terre qui a produit tes ancêtres te recevra avec plaisir dans son sein : cherche ton ancienne mère. Là

doit régner la maison d'Enée : c'est de là que sa postérité donnera des lois à l'univers.

Hæc domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

Ces deux vers sont copiés du 2.e LIV. de L'ILIADE. Plusieurs savans en tirent une conséquence bien opposée à celle de Virgile : ils prétendent prouver même par là qu'Enée n'a jamais vu l'Italie. Mais quoi qu'il en soit, on voit parfaitement quelle a été l'idée de Virgile : il a cru en faire une application heureuse, et appuyer les prétentions d'Auguste et de sa nation : il est même assez probable que c'est ce qui lui a fait entreprendre son poème, comme nous l'avons déjà remarqué.

Alors mon père, rappelant dans sa mémoire les anciennes traditions, nous dit qu'autant qu'il pouvoit se souvenir, il avoit appris dans son enfance que Teucer étoit venu de Crête à Troye : c'est ce peuple qui nous a apporté toutes ces cérémonies. Nous nous hâtons de partir à la nouvelle que Idoménée avoit été chassé de ses états : nous côtoyons Naxos, Donyse, Oléare, Paros : nous arrivons chez les Curètes, où je bâtis une ville : mais la peste s'étant mise parmi mes compagnons, nous étions près de retourner à l'oracle de Délos,

lorsque nos grands Dieux pénates m'apparurent en songe, et m'expliquèrent l'oracle d'Apollon. Ce n'est point, me dirent-ils, sur ce rivage, mais dans l'Hespérie, que vous devez vous fixer : cherchez l'Ausonie, d'où est sorti Dardanus, l'auteur de votre race; Jupiter vous interdit les campagnes.

Le poète insiste toujours sur les destins qui obligeoient Enée de passer en Italie, pour préparer à son départ de Carthage, et adoucir le préjugé qu'on pouvoit concevoir contre ce prince. Didon qui l'écoutoit, ne devoit donc pas se flatter de l'arrêter auprès d'elle.

Je remercie les Dieux d'un si heureux avertissement : j'en rends compte à mon père, qui se rappelle alors les prédictions de la princesse Cassandre. Mais qui s'y seroit attendu, s'écrie-t-il, que Cassandre nous eût alors parlé de l'Italie? Nous mettons à la voile; nous sommes trois jours battus par la tempête, sans tenir de route. Cette tempête est imitée du LIV. 5.e de L'ODYSS. Le quatrième jour nous abordons dans l'île des Strophades, où la cruelle Céléno faisoit son séjour avec les autres Harpies, depuis qu'elles avoient été chassées de la table de Phynée. Ce roi de Bythinie avoit fait mourir deux enfans qu'il avoit eus de sa première femme Cléopâtre, pour satisfaire la jalousie de sa seconde. Les Dieux, en punition, après

l'avoir privé de la vue, lui avoient envoyé les Harpies, qui le tourmentoient à sa table, et gâtoient toutes ses viandes. Zétès et Calaïs, fils de Borée, qui étoient du nombre des Argonautes, délivrèrent ce prince de ces monstres sales et hideux. Virgile a tiré ce trait du 2.e LIV. des ARGON.

Énée raconte à Didon tout ce qu'il eut a souffrir de ces vilains oiseaux, et de la prédiction que leur fit leur reine Céléno, qu'ils arriveroient en Italie, mais que ce ne seroit pas sans avoir été forcés par la faim de manger leurs tables. Il y a toute apparence que ces harpies étoient des oiseaux semblables aux autruches, qu'il a plu au poète de métamorphoser en furies. Le héros Troyen nomme les différentes îles qu'ils aperçurent dans leur chemin. Nous nous éloignâmes, dit-il, des rochers d'Ithaque, cette exécrable patrie du cruel Ulysse. Bientôt le promontoire de Leucate s'offrit à nos yeux; arrivés, contre notre attente, dans ce pays, nous y célébrâmes nos jeux sur le rivage d'Actium. Pour flatter Auguste, le poète feint qu'Énée célébra les mêmes jeux que cet empereur prétendoit avoir rétablis. Nous signalâmes notre joie, dit Énée, d'avoir si heureusement navigué à la vue de tant de villes de la Grèce, et de nous être frayé une route au milieu de tant d'ennemis. J'attachai à la porte du temple d'A-

pollon, un bouclier d'airain que j'avois autrefois enlevé au grand Abas, avec cette inscription : *Enée enleva cette armure au Grec vainqueur*. Que de délicatesse dans ce trait ' Virgile feint qu'Énée avoit choisi ce lieu pour y élever un monument de sa gloire, comme par pressentiment de la fameuse victoire d'Actium, qu'Auguste, son descendant, devoit y remporter. De là, il longe les côtes de l'Épire, et relâche, sur la fin de l'automne, dans un port de la Choanie, où il prend la route de Buthrote, sur la nouvelle surprenante qu'Hélénus y régnoit, assis sur le trône de Pyrrhus, dont il avoit épousé la veuve. Ce fait est autorisé par Trogue Pompée. Mais c'est d'Euripide que Virgile a emprunté la fiction. Cet épisode n'est pas moins attendrissant que curieux. La vertueuse Andromaque est parfaitement dans son caractère, quoique dans un état plus brillant qu'elle n'auroit dû l'espérer après la mort d'Hector. Quoiqu'épouse de son frère, elle ne peut oublier son premier mari, ni se consoler d'avoir été auparavant la femme d'un homme dont le père avoit été le meurtrier. Cette idée ne la quitte point : Polyxène, à son gré, est plus heureuse d'avoir été sacrifiée sur le tombeau d'Achille; elle offroit des dons à la cendre de ce cher mari, lorsqu'Énée parut; elle s'évanouit à la vue des armes troyennes, tant elle en fut étonnée

enfin, ayant repris ses esprits, est-ce vous, fils de Vénus, est-ce vous-même ? Vivez-vous encore, ou n'êtes-vous que l'ombre d'Énée ? Dites-moi où est Hector. *Nate deâ, vivis ne ?* Oui, c'est Énée que vous voyez, répond le héros Troyen : je vis, il est vrai, mais je traîne une vie malheureuse. Cette entrevue est extrêmement touchante. La Princesse lui raconte les différens états par lesquels la fortune l'a fait passer depuis la mort de son mari. Que Pyrrhus, épris des charmes d'Hermione, l'avoit donnée à Hélénus; mais que Pyrrhus avoit été tué par Oreste, qui recherchoit cette princesse; que par cette mort, Hélénus se trouvoit roi d'une partie de la Chaonie ; qu'il a bâti sur ces hauteurs une citadelle et une ville qu'il a nommée Pergame et Ilion : mais vous, Prince, quel est votre sort ! quel Dieu vous a fait aborder sur ces rivages ? Votre fils Ascagne vit-il encore ? il est né lorsque Troye..... Il y a ici un vers défectueux qu'on a voulu remplir en ces termes :

Quem tibi jam Trojâ peperit fumante Creüsa.

Mais outre que ce vers ne paroît point frappé au coin de Virgile, la réticence que présente le vers tronqué semble faire un plus beau sens. Votre fils, dit-elle, qui est né lorsque Troye... Elle n'achève point, parce que Troye lui offre

toujours des idées trop funestes. Que fait-il, continue-t-elle ? Regrette-t-il sa mère ? Sans doute qu'Andromaque, parmi les captives, avoit appris la mort de Creüse avant son départ de Troye. Les exemples de son père Énée, de son oncle Hector, l'excitent-ils à marcher sur leurs pas ? Tandis qu'ils s'entretiennent, Hélénus arrive. Virgile exprime ici d'une manière admirable l'amour naturel de la patrie, par les sentimens qu'il donne aux Troyens. Au seul nom du Xante, d'Ilium, ils croyent voir revivre leur patrie, ils en baisent les images imparfaites. Hélénus leur fait servir des rafraîchissemens; mais comme le vent étoit bon, Énée prie cet habile devin de l'instruire de la volonté des Dieux; il lui témoigne l'inquiétude que lui donne la prédiction de la harpie Céléno. Hélénus, après avoir fait un sacrifice, conduit Énée au temple d'Apollon : là, transporté d'une inspiration divine, il confirme au prince Troyen les ordres de Jupiter; il ne peut pas, lui dit-il, dévoiler tout ce que Junon et les Parques lui ordonnent de cacher. Il se contentera de lui donner des conseils pour achever heureusement sa course : il lui déclare qu'il ne touche pas encore à l'Italie, quoiqu'il s'en voie fort près; qu'il lui faudra auparavant aborder en Sicile, descendre aux enfers, passer devant le palais de Circé; qu'il sera au terme de ses tra-

vaux lorsqu'il rencontrera une laye blanche avec trente Marcassins; qu'il ne s'épouvante point des menaces de Céléno : il lui détaille les différens endroits de l'Italie où se sont établis plusieurs princes grecs, afin qu'il les évite; ainsi ce n'est pas sans raison que le poète fait faire le tour de l'Italie à son héros; il lui prescrit les cérémonies des sacrifices; il l'avertit des deux écueils qui sont au détroit de la Sicile, il l'invite à doubler le cap Pachin, surtout à se rendre Junon propice : dès qu'il sera arrivé en Italie, à aller consulter la Sybille de Cumes; c'est elle qui le fera réussir dans ses entreprises.

Tout ce discours est très-curieux; Virgile a su y insérer ce qu'il y a de plus remarquable au 12.e LIV. de l'ODYSS., et l'origine des différens peuples d'Italie; il relève l'ancienneté de la religion des Romains, et donne de l'autorité par ce tour prophétique aux traditions populaires de son temps. Ce qui frappe le plus dans ce morceau, c'est le tableau de la Sybille. La poésie s'y fait remarquer d'elle-même; Virgile y prépare adroitement la descente d'Énée aux enfers; c'est par cet art admirable qu'il lie les choses les plus incroyables : *sic veris falsa remiscet.* Après ces avis, Hélénus comble Énée de présens; il lui donne entr'autres les armes de Néoptolème; il vient ensuite à Anchise, qui

qui pressoit son monde d'appareiller ; aux dons qu'il lui fait il ajoute ces paroles obligeantes :

Conjugio Anchisa Veneris dignate superbo.

Illustre époux de Vénus, voici l'Italie, partez, les vents vous appellent : allez, heureux père d'un héros célèbre par la piété ; dois-je vous retenir plus long-temps ? Andromaque vient aussi faire son offrande. *Accipe hæc.....* Recevez aussi de moi ces dons que je vous offre ; ce sont les ouvrages de mes mains et les dernières marques que vous aurez de la tendre amitié d'Andromaque, la veuve d'Hector ; puis se tournant vers Ascagne :

O mihi sola mei super Astyanactis imago !

O chère et seule image qui me reste de mon fils Astyanax, il avoit votre air, vos yeux et vos manières ; il seroit comme vous dans la première fleur de l'âge. Je ne peux retenir mes larmes, continue Enée, en parlant à Didon. Je fis mille vœux pour leur bonheur, en les assurant que si je pouvois bâtir la ville que me promettoient les destins, nos peuples ne feroient qu'une nation ; que les enfans de Dardanus, soit dans l'Hespérie, soit en Epire, ne formeroient qu'une seule république. On trouve ici une allusion du poète aux bons traitemens qu'Auguste avoit faits à ses peuples ; c'est ainsi

qu'il sait mettre tout à profit et à sa place. Ces tendres adieux font voir que rien n'est plus capable de lier l'amitié, et d'attendrir le cœur de l'homme, que les malheurs qu'on a partagés; il faut avoir souffert pour savoir plaindre; et nous aimons naturellement ceux qui ont enduré les mêmes maux que nous, parce qu'ils ne peuvent pleurer pour eux, qu'ils ne gémissent pour nous. Enfin, nous partons; et vers le déclin du jour, nous arrivons au promontoire de Céranne. La nuit n'avoit pas encore disparu, que Palinure, comme Ulysse, ODYSS. LIV. 5.e, après avoir prêté l'oreille aux vents, donne le signal de partir. Au premier rayon de l'aurore, nous découvrons la cime des montagnes, Achate s'écrie, Italie! *Italiam primus conclamat Achates.* Tous répètent Italie! en saluant le pays; Anchise fait des libations aux Dieux; pour premier présage nous vîmes quatre chevaux. O terre étrangère, tu annonces la guerre, s'écrie Anchise! Cependant on dompte ces animaux belliqueux, nous pouvons donc espérer la paix. Ce présage d'Anchise est emprunté du 4.e LIV. des ARGON. Nous faisons notre prière à Minerve et à Junon, et nous nous éloignons d'une contrée suspecte et remplie de Grecs. Bientôt nous découvrons le golfe de Tarente; à peu de distance, nous aperçûmes que nous approchions de la fameuse Charybde. ODYSS. LIV. 12e. Aussi-

tôt Palmire tourne la proue en pleine mer; cependant une montagne d'eau nous élève jusqu'au ciel, *tollimur in cœlum*. Trois fois nous entendîmes les flots mugissans se briser dans les cavernes de ces affreux rochers, et trois fois nous vîmes l'onde bouillante s'élever jusqu'aux astres et retomber en pluie; *ter scopuli clamorem*, etc..... Au coucher du soleil, nous relâchons près la côte des Cyclopes; nous étions dans un bon port, mais nous y entendions le fracas effroyable du mont Etna, qui en est voisin.

Le poète nous en donne ici une description, où il rassemble en peu de vers tout ce qu'en dit Cornélius Sévérus dans un long poème.

Sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis....

Nous passâmes la nuit, qui étoit fort obscure, dans une crainte horrible, ne pouvant découvrir la cause de ces affreux prodiges. Enfin, l'aurore dissipe les ténèbres; le premier objet qui frappe mes yeux, est un homme d'une figure étrange, qui nous tend les mains. Le poète, pour amener ici un des plus curieux morceaux de l'Odyssée, imagine qu'Achémédide, compagnon d'Ulysse, a été oublié sur cette côte par ce prince grec, qui fuyoit pour se dérober à la cruauté de Polyphème : l'air, le triste état de ce grec, son discours, touche-

roient l'ennemi le plus opiniâtre; il débute par demander la mort, il s'avoue grec, la vie lui est à charge, il embrasse les genoux d'Énée; Anchise ne peut résister à ses prières, il lui tend la main et le rassure. Achéménide leur raconte l'histoire de Polyphème, Odys. liv. 9.e; comment Ulysse lui creva l'œil; il les avertit de ne pas rester long-temps sur ce rivage dangereux; que depuis trois mois, il a échappé avec bien de la peine à la barbarie des Cyclopes, qui sont toujours errans sur ces montagnes. A peine avoit-il parlé, que Polyphème paroît. Le tableau qu'en fait ici Virgile, est tiré en partie d'Homère, et en partie de l'Églogue de Théocrite, intitulée Galathée. Il jette un cri si horrible, dès qu'il entend le mouvement des vaisseaux, que toutes les mers en retentissent, et que les cavernes du mont Etna en poussent de longs mugissemens. Cette description poétique est terminée par une très-belle comparaison. Au cri de Polyphème, tous les Cyclopes accourent et bordent le rivage; leur troupe affreuse ressembloit à de hauts chênes, ou à de grands cyprès plantés sur le sommet d'une montagne.

Énée continue la description de son voyage; un vent du nord le porte au promontoire de Pachin; il le double et cottoie la partie méridionale de Sicile; il en nomme les villes prin-

cipales, et ce qui les rend remarquables : enfin, il arrive à Drépane. Triste contrée pour moi, où, après tant de travaux, je perdis mon père, l'unique consolation qui me restoit. *Hic me, pater optime....* Vous m'avez donc abandonné en ce lieu, ô mon père! vous que j'avois sauvé inutilement de tant de périls; ni le devin Hélénus, ni la cruelle Céléno, ne m'avoient point préparé à une perte si sensible. Cette dernière pensée est d'Achille, en apprenant la mort de Patrocle. Drépane fut le dernier terme d'une si longue navigation, et je sortois de ce port, lorsqu'un Dieu a voulu, grande Reine, que j'abordasse dans vos états. Énée se tut. *Conticuit tandem.....*

ÉTUDE QUATRIÈME.

Quatrième Episode.

Les grandes qualités et du cœur et de l'esprit, qu'Enée, sans le savoir, vient de faire paroître dans le récit de ses aventures, ne pouvoient manquer d'exciter en Didon un violent désir de l'avoir pour mari. De plus, la politique lui en offroit de puissants motifs. Elle voit dans Enée un secours formidable contre les peuples barbares qui s'opposoient à son établissement : ainsi l'amour et l'intérêt, sous les

personnages de Vénus et de Junon, la portent à rechercher le mariage de ce prince. Rien de mieux combiné ; tout est dans cette fiction d'une vraisemblance parfaite. Si Didon semble trop tôt éprise d'Enée, le poète a prévenu ce reproche par le merveilleux artifice de Vénus, que nous avons vu au second épisode : c'est un privilège non contesté au poème épique. Une seule difficulté se présente : c'étoit une tradition en Afrique, comme le dit Tertulien en plusieurs endroits, que Didon avoit mieux aimé mourir que de se remarier au roi Iarbas. Virgile a-t-il donc pu, dans son poème, noircir à ce point la réputation d'une Reine aussi vertueuse, uniquement pour flatter sa nation? Dans Virgile, Didon se tue au départ d'Enée, outrée de dépit, confuse et désespérée d'avoir violé le serment qu'elle avoit fait à son premier mari, de ne se remarier jamais ; tandis que dans l'histoire elle garde cette promesse, malgré les sollicitations d'Iarbas et de ses sujets : mais elle se donne la mort elle-même, pour mettre sa vertu hors de toute atteinte. Elle mérite donc ici le double éloge et d'avoir observé si religieusement la continence, et de s'être sacrifiée pour garder son serment ; comme dans Virgile elle est doublement blâmable et d'avoir succombé à l'amour, et de s'être tuée

ensuite de désespoir? D'un côté on voit un courage héroïque, de l'autre une foiblesse scandaleuse.

Il n'est pas douteux que la Didon de l'histoire ne soit une plus grande héroïne que celle de Virgile; mais le seul nom de poète suffit pour le justifier. D'abord, en donnant à Didon de l'inclination pour Enée, il ne lui ôte point son caractère, comme on le voit dans les différens combats où sa vertu lutte avec sa passion. De plus, on sait que la poésie est l'art de feindre, et que son but n'est pas de donner pour vrai ce qui n'est que le fruit de l'imagination, mais seulement d'imiter les actions, et d'instruire ainsi le lecteur. L'historien doit s'attacher au vrai, comme le dit Aristote, chap. 9 de sa Poétique, et le poète au vraisemblable; en sorte qu'après avoir formé le plan général de son poème, il n'est astreint dans le choix de ses personnages qu'à chercher ceux auxquels l'action qu'il doit traiter puissent s'appliquer vraisemblablement. Son unique dessein est l'imitation; et afin qu'elle soit parfaite, il n'est pas nécessaire que ce qu'il dit soit vrai, mais seulement qu'il puisse l'être; il commettroit même une faute contre son art, s'il inséroit quelque fait véritable, dépourvu de vraisemblance.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

C'est précisément ce qu'a senti Virgile dans cet épisode, comme sa conduite nous l'apprend. Pour la construction générale de sa fable, il lui falloit faire passer Enée chez quelque prince auquel il racontât les événemens qui précèdent l'ouverture de son poème. A l'imitation d'Homère, dans son Odyssée, il rencontre Didon, qui lui offre le plan du plus bel épisode, à l'aide d'un léger changement qu'il est même forcé de faire pour ramener ce trait d'histoire à la vraisemblance poétique. Les historiens disent effectivement que Didon a mieux aimé mourir que de se remarier; mais ce fait, quoique vrai, n'est nullement vraisemblable. Une Reine fugitive pouvoit-elle refuser l'alliance d'un Roi puissant, qui lui donnoit généreusement de nouveaux états? Pouvoit-elle prudemment s'exposer elle-même et ses sujets, par ce refus, au ressentiment de ce prince? Virgile fait donc une imitation bien plus parfaite, en donnant à Didon de l'amour pour Enée. Cette idée lui présente aussitôt le canevas de la plus intéressante tragédie. Plus Didon résistera à sa passion décente, plus ses regrets seront vifs, lorsqu'Enée la quittera. Son ame est grande et élevée : elle ne pourra donc être que très-sensible à la honte d'avoir manqué aux promesses qu'elle a faites à son premier mari Sychée, dans le préjugé où elle doit être,

comme tous les anciens, que le suicide est l'action la plus courageuse dont l'homme soit capable. Que doit-on attendre d'elle, que la mort? car si elle eût passé de la fureur au calme, la catastrophe eût-elle été naturelle? Il falloit donc, pour observer la vraisemblance, et soutenir jusqu'au bout le caractère de Didon, qu'elle s'ôtât la vie. Quand le poète n'auroit traité uniquement que ce point d'histoire, sans avoir égard aux autres circonstances de son poème, cela seroit suffisant pour prouver que ce n'est pas précisément pour réserver Enée à Lavinie que Virgile fait mourir Didon, mais pour remplir l'attente de son lecteur.

Le poète, pour exprimer ici avec plus d'énergie les étranges effets de l'amour, et marquer jusqu'où peuvent aller ces dangereux accès, semble avoir fondu dans ce livre tout ce qu'il a trouvé de plus fort et de plus passionné dans les auteurs anciens, et en particulier dans les Argonautes d'Apollonius. Le langage de Didon est souvent celui de Médée. Il est inutile de remarquer que le séjour d'Enée chez Didon est imité de celui d'Ulysse chez Calypso, chez Alcinoüs; et de Jason chez Eta, père de Médée : c'est presque là tout ce que le poète a de commun avec Homère, dans tout cet épisode. Tout est ici d'un bien autre intérêt : il débute par un tableau qui représente au vif la passion

naissante dans le cœur de la Reine, et ses combats; les qualités d'Enée, son esprit, son courage, sa piété : toute sa personne l'occupe jour et nuit. *Multa viri virtus animo.* Quel portrait n'en fait-elle pas à sa sœur! On sent à ses paroles, bien mieux qu'elle-même, quel progrès a déjà fait sa passion.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
Quem sese ore ferens!

Enée est le prince le plus accompli. Si elle n'avoit pas pris la résolution de ne se remarier jamais; si l'hyménée ne lui étoit odieux, elle donneroit volontiers sa main à un prince aussi parfait : mais que Jupiter la foudroie plutôt, que de violer les lois sacrées de la pudeur. *Anna, fatebor enim....* Ce discours, cet étalage pompeux des qualités du prince, ces répétitions passionnées signifient-ils autre chose, sinon qu'elle se repent d'avoir trop promis à Sychée? Les imprécations qu'elle fait n'assurent que plus certainement sa chute : Didon est vaincue avant qu'elle ait pensé à combattre; ses larmes annoncent sa défaite.

Sic effata, Sinum lacrymis implevit obortis.

Quelle leçon pathétique! Les plus belles maximes de morale n'apprennent pas comme un exemple aussi frappant, combien l'homme

doit se défier des premières impressions d'une passion aussi séduisante : elle s'insinue par l'admiration, s'autorise par l'estime, se fortifie par l'amitié, et dégénère en aveuglement.

Anne étoit trop intéressée au mariage de sa sœur, pour ne pas applaudir à cette ouverture. Par cette alliance, elle ne pouvoit rendre son état que plus certain, sans parler de plusieurs autres vues dont elle pouvoit se flatter : aussi n'oublie-t-elle rien pour la déterminer. La solitude, l'ennui du veuvage à la fleur de la jeunesse, les douceurs d'être mère, le peu de part que prennent les mânes à ce qui se passe dans ce monde....

Esto : ægram nulli quondam flexére mariti...

Je veux que vous ayez été insensible à la poursuite de tant de princes; mais résisterez-vous à un penchant qui vous plaît. De combien d'ennemis ne sommes-nous pas environnées? Elle en fait un éloquent détail. Ah! c'est Junon, s'écrie-t-elle, qui a porté ce prince sur nos côtes : que ce mariage va rendre Carthage puissante!

Quam tu urbem, soror, hanc cernes, quæ surgere regna.

Prions les Dieux qu'ils fassent régner les tempêtes sur la mer, et empêchent les Troyens de partir. Ce discours, si naturel, enhardit

Didon, et dissipe sa pudeur. Cependant elle fait tous les jours des sacrifices aux Dieux.

Instaurat que diem donis....

Mais que les devins sont aveugles! Semblable à Médée, Didon erre ça et là dans sa nouvelle ville, troublée par son amour, telle qu'une biche qui emporte en courant dans les bois un trait dont un berger l'a percée sans le savoir.

. . . . . *Qualis conjectá cerva sagittâ....*

Elle fait mille efforts pour s'ouvrir à Enée. Tantôt elle le conduit à ses travaux; tantôt elle lui montre ses richesses; elle commence un propos, et s'arrête sans l'achever; elle le retient à sa table, lui fait répéter souvent le récit de ses aventures, et l'écoute avec un nouveau plaisir.

Post, ubi digressi, lumenque obscura vicissim...

La nuit comme le jour, seule; en proie à ses inquiétudes, elle le voit et l'entend. En vain tente-t-elle le jour de charmer sa passion en carressant Ascagne; elle oublie sa ville; les travaux sont interrompus.....

Junon voyant la Reine en cet état, se plaint à Vénus de sa supercherie. Il est bien étonnant, dit-elle, qu'une femme succombe aux artifices de deux divinités. Mais serons-nous d'un sentiment opposé? Que ne faisons-nous

une alliance entre Didon et Enée? Que ne réunissons-nous ces deux peuples? Vénus, qui pénétroit les ruses de Junon, feint de consentir : elle doute seulement des ordres des destins; mais elle flatte Junon, qu'étant l'épouse de Jupiter, elle trouvera le secret de fléchir le souverain des Dieux. Junon se charge effectivement de faire réussir le projet, et indique à Vénus la manière dont elle amenera Didon et Enée à cette alliance : elle profitera d'une partie de chasse. Vénus ne s'oppose point à ce dessein, et sourit de l'expédient. Ce merveilleux ne signifie autre chose que les démarches d'Anne auprès d'Enée. L'artifice de Junon est emprunté du 14.e LIV. de L'ILIADE. Mais il faut avouer que Vénus est ici plus fine et plus spirituelle. C'est elle qui trompe Junon; au lieu que dans l'Iliade elle se laisse honteusement duper. Le poète peint ici avec toute la pompe imaginable les préparatifs de cette chasse, l'habillement de la Reine, et son cortège : il s'attache surtout à relever l'éclat de son héros, ce qu'il fait par une brillante comparaison tirée du livre 1.er des Argonautes, et d'Homère, livre 1er.

Qualis, ubi hybernam Lyciam, Xanti que fluenta.

Ils ne sont pas plutôt arrivés au sommet des montagnes, qu'une foule de chevreuils et de

cerfs se précipitent dans les vallons, en élevant un gros tourbillon de poussière.

Ecce feræ, saxi dejectæ vertice, capræ. . . .

Le jeune Ascagne, charmé du vif coursier qu'il monte, vole dans la plaine, et devance tantôt les uns et tantôt les autres. Parmi ces timides animaux, il brûle de voir un sanglier écumant ou un lion, descendre de la montagne. *At puer Ascanius...*, bien différent de ces jeunes efféminés dont parle Horace, Ode 24, liv. 3e. Un peu de témérité ne messied pas même à ce jeune héros. Cependant Junon exécute ce qu'elle a promis à Vénus, et Didon revient charmée d'avoir Enée pour époux :

Nec jam furtivum Dido meditatur amorem,

c'est pour elle un véritable hyménée.

Conjugium vocat.....

Ce beau nom sert de prétexte à sa foiblesse. Virgile dit *culpam*, une faute, parce que Didon n'avoit écouté que sa passion, sans réfléchir à ce qu'Enée lui avoit dit plusieurs fois, que les destins l'appeloient ailleurs.

A l'instant la renommée va porter cette nouvelle dans les grandes villes de la Lybie.

Extemplo Libyæ magnas it fama per urbes...

La renommée, le plus prompt de tous les

monstres, elle subsiste par son agilité, et sa course augmente sa vigueur. D'abord petite et timide, bientôt elle devient d'une grandeur énorme; ses pieds touchent la terre, et sa tête est dans les nues : c'est la sœur du géant Cœé et d'Encelade, monstres qu'enfanta la terre irritée contre les Dieux. Sous chacune de ses plumes, ô prodige! Cet étrange oiseau a des yeux ouverts, des oreilles attentives, une bouche et une langue qui ne se taisent jamais : il déploie ses ailes bruyantes au milieu des ondes; il traverse les airs durant la nuit, et le sommeil ne lui fait jamais goûter ses douceurs. Le jour il est en sentinelle sur les toits des hautes maisons, ou sur les tours élevées. De là il jette l'épouvante dans les grandes villes, et sème la calomnie avec la même assurance qu'il annonce la vérité. Les premiers traits de ce tableau sont empruntés d'Homère, Iliad. liv. 4.e; il les applique à la Discorde. Mais tout ce qui suit et ce qui fait véritablement le corps de cette riche image, appartient à Virgile. On jugera encore mieux de la belle imagination de ce poète, de sa précision et de son énergie, si on lui compare la description qu'a faite Ovide de la même renommée, liv. 12.e de ses Métamorphoses.

Au premier coup d'œil on reconnoît la supé-

riorité de Virgile, et dans la force de la poésie, et dans la justesse de la fiction. En moitié moins de vers il dit infiniment plus. On ne rencontre pas un mot qui ne fasse image. Rien d'omis, rien de superflu : son style n'en est pas moins rapide ; il ne donne cette description qu'en passant : Ovide ne fait pas de même. La demeure de la renommée interrompt le récit : on sent que le poète ne l'a mise que pour la faire admirer. Ce morceau, à l'examiner à fond, est plus brillant que beau. La fiction est bien moins heureuse que celle de Virgile : ce dernier a mieux aimé faire de la renommée un monstre qui court sans cesse le monde, et le douer de toutes les qualités que lui prête naturellement l'imagination. Cette idée est très-poétique, en même-temps qu'elle ne heurte point le sens commun. Ovide au contraire imagine une demeure à la renommée, qui de sa nature volage et inconstante n'en doit avoir aucune, même poétiquement. De plus, elle est aussi bizarrement placée qu'inventée. Dans l'univers poétique, comme dans le réel, que sont ces trois mondes, auxquels la demeure de la renommée sert de limites? Ovide lui attribue ensuite ce qui seroit beaucoup mieux appliqué au monstre qui l'habite. Dans ce lieu, séparé du ciel, de la terre et de la mer, on ne laisse pas que d'y voir une popu-

late. Toutes ces imaginations, vides de sens, forment un tout plus éblouissant que juste, et qui approche assez de celui dont parle Horace.

Cujus velut ægri somnia vanæ
Fingentur species. . . . . . .

Il faut une teinte de vérité, même dans la fiction.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'est ce que Virgile ne perd jamais de vue aussi nos plus grands poètes se sont-ils fai honneur de l'imiter.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre composé de bouches et d'oreilles, etc.
BOIL. LUT. CHANT 2.e

Voltaire HENRIAD, chant 8.e, enchérit encore en imitant Virgile et Boileau.

Du vrai comme du faux la prompte messagère
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère, etc.

Rousseau dans son ode au prince Eugène, semble aussi l'emporter.

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre....

La renommée répand donc parmi les peu-

ples de l'Afrique, que Didon a choisi Énée pour époux, et qu'ils passent tous deux l'hiver dans l'oubli de leur gloire et de leurs états; elle en porte la nouvelle au roi Iarbas, excite sa jalousie et allume sa fureur; dans le désespoir, il s'adresse à Jupiter dont il étoit le fils. Dieu tout puissant, à qui la nation des Maures est dévouée, à qui elle ne cesse de faire des libations, pouvez-vous voir ce qui se passe à Carthage? *Adspicis hæc?* ..... Est-ce donc en vain que nous craignons votre tonnerre? une étrangère fugitive refuse mon alliance et reçoit un Énée; elle lui donne sa main et sa couronne. Ce Pâris, cet efféminé Lydien, jouit du bien qu'il m'enlève, et cependant nous chargeons vos autels de présens, et nous nous glorifions, mais en vain, d'être nés de vous! Ce sont là les expressions de l'indignation même: quelle force dans ces mots! *Adspicis hæc? an te, genitor, cum fulmina torques...*, Quel sens dans ses paroles, *dominum Æneam!* Les bienfaits dont il a comblé Didon, et le choix que fait cette Reine, mis en opposition, font sentir avec toute l'énergie possible son ingratitude; *nos munera templis quippe tuis ferimus.* Cette ironie achève le discours, et vaut la péroraison la plus pathétique. C'est à un Énée à jouir des faveurs du ciel, et à nous à les demander par des sacrifices.

Jupiter entend la prière de son fils, et tourne les yeux vers Carthage; il y voit ces deux amans *Oblitos famæ melioris amantes*. Il envoye Mercure à Énée comme il fait à Calypso, ODYSS. LIV. 5.e, pour lui ordonner de sortir de Carthage, s'il est véritablement un héros tel que lui a dit Vénus sa mère, et s'il pense aux grandes destinées de son fils. Mercure obéit, *ille patris magni....* L'habillement de Mercure que nous voyons ici est pris du 24.e LIV. de L'ILIADE, avec tous ses attributs. Mercure vole et déjà il découvre la terre, et le contour escarpé du mont Atlas, dont la tête couronnée de pins et entourée de frimas, et sans cesse en butte aux vents et aux tempêtes, soutient le fardeau du ciel.

Jamque volans apicem. . . . . .

Les épaules du vieillard sont couvertes d'une neige entassée; de son menton se précipitent des fleuves rapides; sa barbe est toute hérissée de glaçons.

Nix humeros infusâ tegit.

On peut encore comparer Virgile avec Ovide, MÉTAM. LIT. 4e.

Quantus erat, mons factus Atlas nam barba comæque.

On voit assez que ces vers ne sont qu'une esquisse, si on les oppose au tableau parfait de

notre poète; les vers qui suivent ne sont pas moins beaux; il semble que l'on voit planer le Dieu. C'est une traduction de l'Odiss. liv. 3e. Mercure aborde Énée, lui déclare les ordres de Jupiter et disparoît sans attendre de réponse. Ce n'est pas sans raison que le poète la supprime; le lecteur la prévoit assez, et l'action en eût langui.

Énée, troublé de cette apparition, perd la voix; ses cheveux se dressent; pressé d'obéir aux ordres absolus du ciel, que fera-t-il, pour s'arracher d'un pays qui lui est si cher? Il faudroit, s'il étoit possible, s'arrêter à tous ces portraits qui se succèdent sans cesse les uns aux autres. Mais comme ce détail n'est pas possible, il est aisé d'y suppléer; et pour en sentir au moins les principales beautés, il suffira de s'enthousiasmer avec le poète, et d'écouter les sentimens de la nature;

At vero Æneas adspectu obmutuit amens....
Heu! quid agat?

Enfin, il donne ordre de disposer secrètement tout pour le départ; pendant ce temps il épie les momens favorables pour informer la reine de son dessein. *Tentaturum aditus.*

Mais qui peut tromper une amante?

At regina dolos (quis fallere possit amantem?)
Præsentit. . . . . . .

La Reine devine qu'elle est trahie ; elle qui craignoit tout lorsqu'elle n'avoit aucun sujet de craindre. Quelle est sa fureur ? elle aborde Énée : perfide lui dit-elle, t'es-tu flatté de pouvoir me cacher un si grand crime ? Ni mon amour, ni la foi que tu m'as jurée, ni la mort que ta fuite me causera, ne peuvent t'arrêter ? Cruel ! quand tu n'irois pas dans un pays qui t'est inconnu, mais à Troye, ta patrie, pourrois-tu confier ta flotte à une mer orageuse ? Est-ce donc moi que tu fuis ? *Crudelis ? quid ?* Quelle adresse dans tout ce discours ! le début est d'une véhémence à étonner l'ingrat le plus déterminé. Didon veut d'abord abattre son amant ; ensuite, pour achever de le gagner et de l'attendrir, après l'avoir épouvanté, elle cesse d'employer les reproches et en vient aux prières les plus touchantes.

Per egote has lacrymas, dextram que tuam, te ....

Notre langue, comme la latine, ne peut exprimer par le seul arrangement des mots, le trouble et la douleur, comme le fait Virgile. *Per has lacrymas..... per connubia nostra.....* Ces vers sans césure semblent tomber aux pieds d'Éné[illegible]ec Didon pour le fléchir. Virgile le doit à Catule. Elle lui rappelle l'accueil qu'elle lui a fait. Elle lui représente qu'elle s'est exposée pour lui à la haine de tous les

princes de l'Afrique, à celle de ses peuples; qu'elle a même pour lui négligé sa gloire: après ces paroles, redoublant de sentiment: A qui m'abandonnez-vous, cher hôte, puisque je ne puis plus vous appeler mon époux; *quid moror?*... Attendrai-je Pygmalion, ou que le Gétulien Iarbas me fasse son esclave? Et pour finir par un trait qui flatte Énée, elle exprime sa tendresse le plus vivement qu'il lui est possible. Encore si j'avois dans mon palais un jeune prince qui me rappelât les traits de son père, je craindrois moins l'abandon ou la captivité. On retrouve dans ce discours quelques-uns des tours qu'emploie Médée dans celui qu'elle tient à Jason, LIV. 4.e des ARGON. Le discours que Boileau met dans la bouche de la femme du sieur Lamour, pour arrêter son mari est absolument fait d'après celui-ci; le poète, en observant exactement la différence de condition qui existe entre la Reine de Carthage et la femme du sieur Lamour, lui fait dire tout ce que Didon dit de fort et d'attendrissant: mais comme la dame Lamour n'avoit pas à beaucoup près tant de sujets de s'allarmer que Didon, l'imitation paroît un peu forcée.

Osés-tu bien encor, traître, dissimuler,
Dit-elle? Et ni la foi que ta main ma donnée,
Ni nos embrassemens qu'à suivi l'hyménée,
Ni ton épouse enfin, toute prête à périr

Ne sauroient donc t'ôter cette ardeur de courir ?
Perfide, si du moins, à ton devoir fidèle,
Tu veillais pour orner quelque tête nouvelle,
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une église ?
Où vas-tu, cher époux ? est-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
Quoi, d'un œil sans pitié, vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers, jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout temps facile à tes désirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs ;
Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses
Je n'ai point exigé ni sermens, ni promesses ;
Si toi seul à mon lit, enfin, eus toujours part,
Diffère au moins d'un jour ce funeste départ.

Monsieur Lefranc de Pompignan, dans sa tragédie de Didon, rend ainsi une partie de ce discours, acte 3.e scène 5.e

Est-ce vous que j'entends ? interdite, confuse,
Je sens ma foible voix dans ma bouche expirer.
Est-il bien vrai, ce jour va donc nous séparer....

A comparer ces vers avec le latin, il semble d'abord que le feu de Virgile tombe ici en langueur, et que la tendresse de Didon dégénère en mollesse, mais ce seroit faire injure au poète français, de ne point considérer que deux passions bien différentes animent Didon dans les

deux poètes. Dans Virgile la crainte et la honte n'agissent pas moins fortement sur le cœur de cette Reine que l'amour. Elle s'exprime donc comme une femme qui craint de tout perdre, ce qui touche beaucoup plus le lecteur; dans le français, c'est un amour libre en quelque sorte; Didon est toujours Reine, elle est même déterminée à tout événement, comme on le voit dans les vers qu'elle prononce plus haut, lorsqu'on lui propose de se saisir de la personne d'Iarbas, qui étoit venu lui-même à Carthage, lui demander son alliance, et qui, d'après ce refus, qu'elle avoit fait de sa main, l'avoit menacée de porter et le fer et la flamme dans sa nouvelle ville.

Le retenir ici? qu'ose t'on proposer?
De son funeste amour est-ce à moi d'abuser! *Act. 3.*

Avec ces sentimens, elle doit donc montrer moins de foiblesse. Tandis que Didon parloit ainsi, Enée fait tous ses efforts pour cacher son embarras. Enfin il lui répond: grande Reine, vous m'avez comblé de bienfaits, et je n'en perdrai jamais la mémoire: je vais me justifier en peu de mots. Mon dessein n'a point été de vous céler mon départ; cependant je ne me suis jamais regardé comme votre époux, et je n'ai point été lié avec vous par les liens de l'hyménée.

me

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas;
Urbem trojanam primùm, dulcesque meorum
Relliquias colerem. . . . . . .

Quelques interprètes ont donné un sens grossier et impertinent à ces paroles d'Enée, faute d'avoir expliqué le verbe *colerem* par le plus-que-parfait, comme le verbe *posuissem*, qui vient après, le demande. C'est ainsi qu'ils font parler Enée : Si les destins me laissoient la liberté, je vous quitterois pour aller rebâtir Troye : mais l'oracle d'Apollon m'ordonne d'aller en Italie. Enée oppose Didon à elle-même. Si elle a tant de plaisir à voir les murs de Carthage s'élever, pourquoi enviera-t-elle aux Troyens la même consolation? Son père, la nuit dans son sommeil; son fils Ascagne, le jour; Jupiter lui-même, par la bouche de Mercure, commandent son départ.

Cessez donc, Reine, de vous plaindre; c'est malgré moi que je vous quitte. Plusieurs critiques ne goûtent pas les raisons d'Enée : ils trouvent qu'il répond trop durement aux bontés de Didon. Il est vrai que Virgile auroit pu le peindre un peu plus sensible, et lui faire encore ajouter à ces motifs. M. Lefranc tire, de l'empressement des Troyens à partir, une raison fort solide. L'empire d'Enée sur ces fu-

gitifs n'étoit pas encore assez absolu pour qu'il les pût forcer à rester avec lui à Carthage. C'est donc ce qu'Énée devoit représenter à la Reine : cependant à peine Virgile l'insinue-t-il. A l'égard des motifs tirés des oracles, nous ne comprenons pas comment on a pu les trouver foibles. Le caractère d'Enée est la piété, et il allègue tout ce qu'il y a de plus respectable dans sa religion. Didon ne pouvoit les regarder comme des prétextes, avant qu'il fût question de mariage : elle avoit entendu de la bouche d'Enée que les oracles, en plusieurs occasions, lui avoient promis l'empire d'Italie. Enée, instruit de la volonté des Dieux, a donc fait une faute de condescendre à la passion de la Reine; on ne peut en douter. Mais quoique pieux, le poète n'étoit pas obligé d'en faire un héros plus fort que toutes les passions. Cependant, comme nous ne prétendons pas être adorateur aveugle de Virgile, nous avouerons qu'il est inexcusable d'avoir mis dans la bouche d'Enée qu'il n'a jamais prétendu être l'époux de Didon. Enée, dans son caractère, nous ne disons pas d'homme pieux, mais seulement d'honnête homme, n'a jamais dû le penser, et beaucoup moins le dire. D'après Virgile, c'est un parjure qui trompe Didon de propos délibéré, ce qui est tout à fait contraire au caractère tendre et religieux qu'il soutient dans tout

le poème. Il lui étoit facile de s'excuser sur les charmes et le bon accueil de Didon, de l'oubli dans lequel il avoit mis les ordres des Dieux, en s'engageant avec elle. On a beau représenter que les anciens répudioient leurs femmes sans façon; Enée n'étoit point dans ce cas : c'eût été plutôt à Didon à le congédier. Il ne pouvoit donc pas, sans la plus noire ingratitude, et sans manquer à la probité la plus ordinaire, lui tenir un pareil langage. S'il y avoit eu quelque chose qui eût dû arrêter la critique de Tucca et de Varius, c'étoit cet hémistiche et le vers suivant qu'ils pouvoient retrancher, pour la gloire et de l'ouvrage et de l'auteur.

Si le discours de la dame Lamour est calqué d'après celui de Didon, celui du perruquier l'est d'après la réponse d'Enée à Didon : on peut s'en convaincre par les vers suivans :

. . . . . Son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu.
Mais enfin rappelant son audace première;
Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce et fière,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;
Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire.
Mais ne présume pas qu'en te donnant ma foi,
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le ciel en mes mains eût mis ma destinée
Nous aurions fui tous deux le joug de l'hyménée,

Et sans nous opposer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaisirs défendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre :
Et toi-même donnant un frein à tes désirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes soupirs.
Que te dirai-je enfin ? C'est le ciel qui m'appelle,
Une église, un prélat m'engage en sa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble pas par ces indignes pleurs.

On voit par-là que le sieur Lamour n'est guère plus délicat qu'Enée sur les nœuds de l'hymen. Dans Virgile, le héros troyen dit cruement à Didon qu'il n'a pas prétendu se marier avec elle. Lamour, avec plus d'esprit, mais pas moins libertin, répond à sa femme que s'ils se sont mariés, ce n'est pas sa faute; qu'il n'a jamais eu de goût pour un hymen éternel. Si ce caractère est très-vicieux dans la morale, il n'est que trop bon pour la poésie, et communément trop ressemblant.

Tandis qu'Enée parloit, Didon le regardant avec horreur, et roulant des yeux enflammés, observoit sa froide contenance. Perfide, lui dit-elle, tu n'es ni le fils d'une Déesse, ni le sang de Dardanus : l'affreux Caucase t'a enfanté sur ses rochers arides, et tu as sucé le lait des tigresses d'Hyrcanie. Tout ce discours est emprunté de celui de Patrocle à Achille,

ILIAD. LIV. 16e. On y trouve aussi plusieurs traits de celui de Calypso à Ulysse, ODYSS. LIV. 5e. Elle lui reproche sa froideur dans les termes les plus animés. *Nam quid dissimulo ?... Num fletu ingemit nostro ?* Elle en vient à sa perfidie; elle lui rappelle tous les biens dont elle l'a comblé; elle tourne en ridicule ce qu'Enée allègue des oracles, comme si un homme tel que lui méritoit l'attention des Dieux; elle finit par les plus grandes imprécations. Pars : va chercher ton Italie; *i, sequere Italiam.....* Si les Dieux justes ont quelque pouvoir, j'espère qu'un naufrage vengeur te fera échouer contre des rochers : alors tu regretteras Didon, et tu l'appelleras vainement à ton secours. Absente, je te poursuivrai la flamme à la main, comme une furie; et lorsque mon ame aura quitté sa dépouille mortelle, mon ombre attachée à tes pas, fera ton supplice dans le séjour des morts. Je serai informée de tes malheurs, et je m'en réjouirai. Dans ce discours, tout est fureur. Didon n'insiste cependant pas sur le trait dont nous avons parlé. Seroit-ce parce qu'elle se condamne elle-même d'avoir agi trop légèrement? ou bien le poète n'auroit-il pas jugé à propos de ne pas toucher ce point délicat? Un aveu de cette nature devoit pourtant la révolter plus que cette froideur du

héros qu'elle relève avec tant d'aigreur. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser son admiration à l'enthousiasme du poète, et M. Lefranc l'a imité en partie.

> Non, tu n'est point le sang des héros ni des Dieux;
> Au milieu des rochers tu reçus la naissance,
> Un monstre des forêts éleva ton enfance, etc.....

Enée n'avoit rien à répliquer à ce discours: aussi Virgile fait-il retirer brusquement Didon. Le prince troyen persiste dans la résolution des Dieux. Les Troyens travaillent à leur départ avec une ardeur merveilleuse, semblables à des fourmis qui s'empressent de faire leur provision, *ac veluti*.... Cette comparaison est tirée du 4.e LIV. des ARGON. Le poète, par une belle apostrophe à Didon, plaint ici l'état cruel de son ame, à la vue de l'empressement des Troyens.

> *Quis tibi nunc, Dido, cernenti talia sensus?*

Cruel amour, quel est ton empire sur le cœur des foibles mortels, *improbe amor*..... Cette Reine superbe a recours encore aux humbles prières. Avant de mourir, elle veut faire une nouvelle tentative: elle s'adresse à sa sœur, lui montre ses préparatifs, *Anna, vides*.. Elle lui demande pour dernière grâce d'aller

trouver ce perfide : il a toujours eu pour elle des déférences. Qu'elle tâche donc d'attendrir ce fier ennemi.

> Et qu'ai-je fait hélas ! pour être ainsi trahie ?
> Ai-je d'Agamemnon partagé la furie ? Ac. 5.

Ai-je donc violé le tombeau de son père ? *Nec patris*..... Je le prie seulement de m'accorder quelques jours. Ma sœur, aie pitié de moi : après cette grâce il pourra partir, et ma mort comblera les vœux de l'ingrat.

> . . . . . *Cumulatam morte remittam.*

C'est jusqu'à ce point que la passion peut rabaisser l'ame la plus élevée. On voit qu'elle n'oublie rien ; elle connoît sa foiblesse, et ne peut la cacher. *Tempus inane peto.* Anne, pénétrée de douleur, porte en vain plusieurs fois ses plaintes au héros : les Dieux lui bouchent les oreilles. Didon désespérée souhaite la mort. Le poète y prépare par plusieurs prodiges. Le vin sur les autels se change en sang. Toutes les nuits, d'une voix lugubre, Sychée l'appelle. Le hibou fait entendre ses accens funèbres. En mille songes elle voit Enée, et semble s'égarer dans des pays déserts. Elle est agitée des mêmes furies que Penthée et Oreste. La plupart de ces idées, quoique communes, font un fort bel effet dans la poésie, par le rapport

qu'elles ont avec la fiction, et à cause des différentes images qu'elles présentent, comme on le voit, dans ces vers admirables.

Didon, déterminée à la mort, ne s'occupe plus que des moyens de se la donner. Elle compose son visage, trompe sa sœur sous les apparences d'un sacrifice; lui dit qu'elle a eu le bonheur de trouver une magicienne assez habile, ou pour fixer Enée à Carthage, ou pour la guérir de sa passion. Cette femme étoit la gardienne du temple ou du jardin des Hespérides. Le poète étale ici une quantité d'images poétiques. Nous remarquerons en passant que la magie étoit regardée alors comme un art criminel.

Testor, cara, deos, et te, germana, tuumque
Dulce caput, magicas invitam accingier artes.

Je prends les Dieux à témoins que c'est malgré moi que j'ai recours à cet art. Elle ordonne à sa sœur de dresser un bûcher, et d'y mettre tout ce qui lui reste d'Enée. Anne obéit, sans se douter que le départ d'un amant puisse inspirer des sentimens plus vifs que la mort d'un époux tendrement aimé. Didon fait tomber sur ce bûcher des branches funèbres; fait placer sur le lit l'épée du prince et son portrait. L'appareil de ce sacrifice est décrit avec une pompe admirable; et quelque ridicules que

puissent paroître ces cérémonies magiques, elles attachent par leur singularité. Le bûcher est environné d'autels, autour desquels la prêtresse, les cheveux épars, invoque à grands cris les Dieux des enfers.

Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton
Et l'inflexible Hécate et l'horrible Alecton.
Sur l'autel tout sanglant l'affreux bûcher s'allume
La foudre dévorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour... Rousg.

Didon elle-même, devant l'autel, un pied nud, atteste les Dieux, et les conjure de la venger.

Cependant il étoit nuit, et tout ce qui respire sur la terre goûtoit, après les fatigues du jour, le repos et le sommeil. *Nox erat, et placidum....* Après ce tableau charmant, que Virgile a fidèlement copié d'après Apollonius, il représente Didon comme on voit Médée dans le même poète, livrée à mille agitations. On sent la beauté de ce contraste. Mais il n'en est pas ainsi, s'écrie-t-il, de l'infortunée Didon. *At non infelix animi Phœnissa.* Le poète exprime avec le même succès les différentes pensées qui troublent son esprit, ses doutes, ses regrets, son irrésolution. S'exposera-t-elle aux railleries de ses premiers amans? Courra-t-elle après les Troyens? Mais ses Tyriens vou-

droient-ils la suivre? Ah! malheureuse, s'écrie-t-elle, tu ne connois pas la perfidie de la race de Laomédon : meurs plutôt, comme tu l'as mérité. *Quin morere, ut merita es.* C'est le seul remède à tes maux. Ah! ma sœur, ta complaisance m'a perdue. Faut-il que j'aie violé la foi promise aux cendres de Sychée? Tel est le langage de la honte, de la crainte et du dépit.

Enée, qui se voyoit assuré de son départ, prenoît un peu de sommeil au haut de sa poupe, après avoir tout disposé pour mettre à la voile. On reprochera peut-être ici à Virgile l'insensibilité de son héros. Doit-il donc dormir, et partager si peu les inquiétudes de Didon? Il est vrai qu'Enée devoit être très-affligé de l'état où il laissoit cette princesse. Mais d'un autre côté, content d'avoir pu tout préparer, et de plus fatigué d'avoir porté ses ordres partout, il n'est pas surprenant que malgré son chagrin, il se soit laissé aller, pendant quelques momens, au sommeil : d'ailleurs, le poète avoit besoin d'un songe. Mercure apparoît à Enée une seconde fois, lui reproche sa lenteur. Ce songe est imité de celui d'Agamemnon, Iliad. liv. 2e. Fils de Vénus, vous dormez au milieu des périls qui vous environnent.

Nate dea, potes hoc sub casu ducere somnos?

Didon médite une cruelle vengeance, ne per-

dez point de temps; l'esprit d'une femme peut changer à chaque instant. Le prince, effrayé, se lève, et fait mettre à la voile. Didon, au lever de l'aurore, voyant la flotte en mer, tombe dans le plus affreux désespoir. La passion est ici à son comble.

. . . . . Proh Jupiter! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis?....

Elle entre dans un horrible transport, appelle ses Tyriens.... *Ite : ferte citi flammas.....* Puis revenant à elle : Mais que dis-je, où suis-je? *Quid loquor? aut ubi sum?* Malheureuse Didon! tu sens maintenant toute l'horreur de ton sort. Il falloit le prévoir; voilà le prix de ta foi! Voilà donc cet homme pieux, qui transporte, dit-on, les Dieux de sa patrie, et qui chargea son père sur ses épaules! Le parjure! pourquoi l'ai-je laissé partir? Ici sa fureur se rallume. Il m'échappe! Que ne l'ai-je fait mettre en pièces; que ne lui ai-je donné son fils à manger; que n'ai-je brûlé toute la flotte troyenne, immolé le père et le fils! tous auroient péri, et moi-même après eux.

Non potui abreptum divellere corpus, et undis.....
Spargere?.....

Elle prend ensuite tous les Dieux à témoins. Soleil, dont les feux éclairent les actions des

humains, Junon, Hécate, et vous furies vengeresses, écoutez la prière de Didon mourante; exaucez ses tristes vœux! Presque tous les poètes ont imité cette véhémente apostrophe. Virgile la doit à la Médée d'Ennius.

Jupiter tu que adeo summe sol qui res omnes inspicis
Quique tuo lumine, mare, terram, cœlum contines,
Inspice hoc facinus.

Racine, dans son Iphigénie, *acte* 5.e : c'est Clytemnestre qui parle.

Et toi, soleil, et toi, qui dans cette contrée,
Reconnoît l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin...

S'il faut que le perfide aborde en Italie!

. . . . . *Si tangere portus*
Infandum caput ac terris adnare necesse est,...

Virgile rassemble dans les malédictions dont cette Reine accable Enée, tous les maux que ce héros endurera dans la suite. Plusieurs historiens prétendent qu'il fut noyé dans le fleuve Numicus, sans qu'on ait retrouvé son corps. Mais sa fureur ne se borne pas là : elle veut que les deux nations soient à jamais ennemies, et que du sang tyrien il naisse un vengeur.

On entre aisément dans l'esprit du poète, qui parle des fameuses guerres puniques, et du célèbre Annibal.

. . . . . Fuis cruel, fuis perfide,
Et conduis tes sujets où l'oracle les guide.
Au bout de l'univers la guerre les suivra;
Tremble ingrat, je mourrai, mais ma haine vivra...
Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre,
Un feu qui sur la terre aille ailleurs se répandre.
Excités par mes vœux puissent mes successeurs,
Jurer dès le berceau qu'ils seront mes vengeurs;
Et du nom des Troyens ennemis implacables
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.
Que l'univers en proie à ces deux nations,
Soit le théâtre affreux de leurs dissentions.
Que tout serve à nourrir cette haine invincible,
Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ses derniers efforts signalent sa fureur,
Et qu'enfin parvenue à son heure fatale,
Elle cède en tombant le monde à sa rivale.

(*Lefranc. Acte* 5e.)

On pourroit demander au poète français si sa Didon peut, sans quelque injustice, faire contre Enée de semblables imprécations, après le service signalé que ce prince lui a rendu en tuant le roi Iarbas.

Enfin, pour se déterminer à mourir, Didon se représente tout ce qu'elle a fait de grand.

Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi :

J'ai bâti une superbe ville, j'ai vengé la mort de mon époux. Heureuse, hélas! heureuse, si la flotte troyenne n'eût jamais approché de ces bords. Ensuite, attachant son visage sur le lit, faut-il, s'écrie-t-elle, mourir sans être vengée? Oui, mourons. Que le cruel voie du haut de sa poupe la flamme qui va me consumer; qu'il en repaisse ses yeux barbares, et qu'il emporte avec lui ce funeste présage. Elle dit, et aussitôt ses femmes la voient tomber.

Le trouble de Carthage est imité ici de celui de Troye à la mort d'Hector. Dans la sœur de la Reine on voit Hécube et les sentimens d'Andromaque. *Extinxti te, me que, soror, populumque, patresque....* Ah! cruelle, en vous donnant la mort, vous l'avez donnée à votre sœur, aux princes tyriens, à tout votre peuple; c'en est fait de Carthage. Elle ordonne d'apporter de l'eau pour laver la plaie, embrasse en gémissant sa sœur expirante, la baigne de ses larmes, et tâche d'étancher le sang de sa blessure. Les yeux mourans de la Reine s'ouvrent un moment, et se referment aussitôt. Trois fois elle fait effort pour se lever, trois fois elle retombe sur le lit. Ses yeux s'ouvrent encore, et ses regards errans cherchent la lu-

mière des cieux : elle la retrouve, et gémit en la retrouvant. Il ne faut que du sentiment pour faire l'éloge de ce tableau; chaque vers, chaque expression concourent à sa perfection.

On pourroit demander comment les femmes de Didon, qui la voient tomber, ne l'ont pas suivie pour l'arrêter. Mais on sait combien la fureur est industrieuse, et d'ailleurs tous les discours que le poète lui met dans la bouche sont sensés n'être entendus de personne : c'est à elle-même qu'elle parle, et elle a toujours eu soin de se cacher, jusqu'à ce qu'elle se soit porté le coup mortel.

Junon voyant cette princesse lutter douloureusement contre la mort, envoye Iris pour lui couper le cheveu consacré à Proserpine. Cette fiction du cheveu consacré à Proserpine, est tirée d'Alceste, d'Euripide; cet épisode contient le temps qu'Énée a séjourné à Carthage, sept mois environ.

ÉTUDE CINQUIÈME.

Cinquième Episode.

Cet épisode est une nouvelle preuve de la justesse du plan de cet ouvrage et de la brillante imagination de l'auteur; dans le premier et dans le second, quantité d'objets piquent alternativement la curiosité du lecteur, et sai-

sissent son admiration : d'abord intéressé comme il est au sort d'Énée, la colère de Junon l'alarme, la tempête l'effraye, mais le discours de Jupiter à Vénus le rassure. L'apparition de la Déesse le récrée; la nouvelle Carthage fixe ses regards et le charme; enfin Didon, sans tromper son attente, le surprend; il est attendri de son humanité, il se croit de la suite d'Énée, et prends part au bon accueil que lui fait cette Reine. Les sacrifices de Vénus mettent de nouveau son esprit en suspend; il n'est pas moins satisfait des deux parties du troisième épisode. A la première, il est transporté hors de lui-même, toujours rempli de l'effroi que donne une ville saccagée; il passe successivement de l'indignation contre la fourberie des Grecs, à la compassion envers Priam, Énée, et tous les Troyens. Après tous ces tableaux terribles, la deuxième partie offre au même lecteur un heureux contraste : savoir, une navigation pleine d'agrémens, et quantité de choses bien capables d'exciter la curiosité d'un voyageur; l'aventure de Polydor en Thrace, l'accueil du prêtre Anius à Délos, l'oracle d'Apollon, le départ de Crête, le combat des Harpies, les jeux à Actium, l'entrevue d'Andromaque, les avis d'Hélénus et ses prédictions, ses touchans adieux; l'écueil de Carybde, le mont Etna, l'aventure

d'Achémenide, Polyphème, en un mot, le reste du voyage d'Énée jusqu'à Drépane. Au quatrième épisode, quelle scène tragique Didon n'offre-t-elle pas au lecteur; il voit dans les agitations de cette Reine jusqu'où peuvent aller l'amour, la honte et le dépit. Mais quelle est l'adresse et le jugement du poète à varier son ouvrage, crainte de fatiguer son lecteur; il ne le laisse reposer sur aucun sujet, qu'autant de temps qu'il en faut pour en goûter toutes les beautés et en prendre les sentimens. A peine, en effet, a-t-il vu expirer Didon, et donné quelques regrets à la mort de cette princesse infortunée, qu'aussitôt il le distrait de sa douleur par le spectacle le plus gai et le plus amusant; c'est ce qui remplit ce cinquième épisode.

Quelques critiques semblent ne pas le goûter autant que les précédens; ils ne le trouvent pas du même ton : il est vrai que la matière en est moins épique; la trompette héroïque s'y fait entendre avec moins de force, mais la poésie en est-elle moins admirable? Le style ne peut pas toujours être sublime. Comme la nature manqueroit de variété si tous les objets, soit plantes, soit animaux, soit tout autre genre, étoient de cette grandeur majestueuse que l'on admire dans plusieurs; il semble même que les grâces et les agrémens sont le partage de ceux dont

la grandeur est moins frappante. C'est ce que savoit si bien Homère, et après lui Virgile, qui paroît entrer ici en lice avec son maître et même l'égaler. Nous ferons nos efforts pour découvrir les avantages qu'ils prennent tour à tour l'un sur l'autre. D'abord, le plan de Virgile donne à ses jeux une place favorable; ils occupent presque le milieu de son poème, et procurent un repos au lecteur, qui prend par ce moyen de nouvelles forces pour aller jusqu'au bout, ce qui produit une diversion plus sensible que dans Homère, où les jeux pour la mort de Patrocle, ne pouvoient trouver de place qu'à la fin. C'est pourquoi ils ont été regardés comme superflus par quelques personnes qui, ne pouvant fournir une carrière si longue sans perdre haleine plusieurs fois, se sont fachées de voir cette pause placée si peu commodément.

Comme le poète latin est redevable au poète grec de l'invention, il s'est efforcé d'enchérir même, sur les traits délicats et les tableaux de son modèle. Il semble qu'on le voie s'attacher ici plus fortement, et forcer pour ainsi dire, son imagination pour y ajouter de nouvelles couleurs, ou en retrancher ce qu'il pourroit y avoir d'irrégulier; nous y reconnoissons en effet un coloris plus vif et d'un goût plus nouveau; il y fait même quelques corrections

heureuses; cependant quoiqu'il fasse, les tableaux d'Homère seront toujours, à l'égard de ceux de Virgile, comme ces antiques précieux, en comparaison de nos chefs-d'œuvres modernes. Nous admirons la nature dans les premiers, et l'art dans les seconds, encore l'incident d'Antiloque et de Ménélas a-t-il désespéré Virgile. Il paroît n'avoir pas osé porter l'imitation jusque là : la noblesse de sentimens se montre d'une manière frappante chez Homère, même jusque dans les divertissemens. Avec quelle grâce, quelle politesse le fils de Nestor n'excuse-t-il pas sa ruse? La complaisance de Ménélas et sa générosité ne procurent pas moins de plaisir, surtout après les vivacités d'Ajax et d'Idoménée, qu'Homère place auparavant pour contraster avec ce combat de générosité. Mais c'est peut-être hasarder notre jugement; voyons si Virgile, dans l'examen, ne nous fournira pas de nouvelles réflexions. Énée voguoit au milieu du golfe de Carthage, et les rames fendoient les flots soulevés par l'aquilon (le poète entend ici tout vent en général, car c'étoit le vent du midi qui pouvoit seul le pousser d'Afrique en Italie); comme il jetoit les yeux du côté du rivage qu'il venoit de quitter, il voit la flamme du bûcher de Didon, sans en savoir la cause; il se livre avec les Troyens aux plus tristes conjectures;

les sentimens que Virgile donne à Énée sont l'expression des regrets naturels que devoit avoir ce héros en quittant Carthage. Andromaque, ILIAD. LIV. 6.e, tourne de même la tête en quittant son mari.

Dès qu'ils sont en pleine mer, une nuit épaisse se répand sur les ondes; Palinure, épouvanté de l'orage qui le menace, ô Neptune! s'écrie-t-il, que nous préparez-vous? En même temps, il fait amener les voiles, et s'adressant à Énée: Non, lui dit-il, quand Jupiter m'en assureroit, je ne croirois pas, avec les vents qui soufflent, que nous puissions arriver en Italie. *Non, si mihi Jupiter auctor spondeat....* Énée consent que le pilote présente les voiles au vent du couchant qui vient de s'élever, et qu'il s'avance vers la Sicile : Est-il un rivage plus agréable à mes yeux, et où je souhaite plus de relâcher, que celui où règne Aceste, troyen d'origine, et où repose la cendre de mon père Anchise. *An sit mihi gratior ulla....* Aussitôt les proues sont tournées vers cette île, et bientôt ils entrent dans le port de Drépane. Aceste chassoit sur le mont Erix, il vient les recevoir; son habillement a, pour un roi, quelque chose de singulier.

Horridus in jaculis et pelle libystidis ursæ.

Mais en poésie comme en peinture, ces vê-

temens singuliers semblent offrir quelque chose de plus héroïque; d'ailleurs, la description d'un habillement commun seroit superflue.

Aceste se félicite de les revoir, leur fait servir des rafraîchissemens, et les console par toute sorte de témoignages d'amitié. Le lendemain, Énée assemble tous ses Troyens, leur rappelle qu'il y a un an que son père est mort dans cette île, ajoutant que ce n'est pas sans une permission particulière des Dieux qu'ils ont été poussés en Sicile; qu'il va célébrer ce grand anniversaire avec toute la pompe qu'il mérite : la fête durera neuf jours, le neuvième sera terminé par divers combats dont il fait le détail. Après ce discours, il se couronne de myrthe, lui et tout son cortège, et marchent au tombeau d'Anchise, sur lequel ils jettent des fleurs, après y avoir fait des libations de vin, de lait et de sang.

Fundit humi, duo lacte novo, duo sanguine sacro.

Il y joint ces paroles, qu'il adresse à l'ombre de son père, *salve, sancte parens*... Je vous salue, mon père, je vous salue, cendres et mânes d'Anchise renfermés dans ce tombeau! faut-il que je n'aie pas la consolation, ô mon père, de chercher avec vous cette terre d'Italie, ces fatales contrées, ce Tibre quel qu'il soit, où les destins m'appellent?

L'épopée demande du merveilleux; et parce que les serpens ont toujours quelque chose d'effrayant dans l'idée qu'ils offrent, ils ont aussi beaucoup de part aux fictions; il en sort un du tombeau d'Anchise; son dos étoit semé d'azur, et ses écailles mouchetées d'or, brilloient d'un éclat pareil à celui de l'arc-en-ciel, lorsqu'il emprunte du soleil qui lui est opposé, des couleurs différentes : il s'avance formant mille replis tortueux, embrasse paisiblement le tombeau et se glisse entre les vases et les coupes: il goûte de toutes les viandes offertes, et rentre dans le sépulcre sans faire aucun mal. Énée croit que c'est le génie tutélaire du lieu, ou que c'en est un attaché au service de son père; sa dévotion redouble et chacun apporte son offrande. Cependant le banquet sacré se prépare, les neuf jours se passent en sacrifices; enfin, le jour tant désiré arrive; le bruit de la fête, le nom d'Aceste, la curiosité de voir les Troyens, et l'envie de disputer les prix avoient attiré à Drépane un peuple nombreux. Énée, à l'imitation d'Achille, comme nous aurions pu déjà le remarquer dans les sacrifices, fait étaler les prix aux yeux de l'assemblée. Le premier combat est celui des vaisseaux, il répond à celui des chars dans Homère; il se présente quatre concurrens; le but est un rocher dans la haute mer, que les combattans doivent

doubler; on tire les sorts; il seroit difficile de décider lesquels dans Homère ou dans Virgile, montrent le plus d'ardeur; ces deux tableaux sont parfaits chacun dans son genre. Virgile, pour ajouter à son original, les joint tous deux par une comparaison *tum loca sorte legunt....* Le spectateur se sent atteint de la même impatience que les concurrens. Que l'aptitude de ces rameurs est bien peinte! Leurs yeux et les bras parlent. *Intenta que brachia remis; intenti expectant signum....* Cloanthe, qui étoit comme Diomède le dernier, gagne aussi dans sa course le second rang, Gias les devance tous; mais sa brutalité lui fait perdre l'avantage; il jette son pilote dans la mer, parce qu'il ne lui obéit pas assez promptement; cette culbute divertit le spectateur, tandis que Sergeste et Mnesthée tâchent de profiter de cette faute; on les voit voguer l'un et l'autre à l'envi : il faudroit suivre le poète dans ces détails admirables, et remarquer les différentes figures qui animent et embellissent la narration. Mnesthée encourage ses compagnons; un accident lui donne un avantage auquel il aspire; Sergeste, furieux de se voir devancé, tourne son navire vers les rochers, à fleur d'eau, mais il y brise ses rames et sa proue. Mnesthée, réjoui de ce malheur, comme l'est Diomède de voir

rompre le char d'Eumelus, n'en est que plus ardent; sa galère vole comme une colombe.

Qualis speluncâ subitò commota columba.....

Il n'a plus de rival que Cloanthe. Celui-ci, qui se voit la victoire presqu'arrachée des mains, s'adresse aux Dieux de la mer. Ces divinités, pour le récompenser de sa piété, poussent elles-mêmes sa galère. Palœmon lui prête son bras puissant, comme Minerve le fait à Ulysse au combat de la course à pied. Le vaisseau, plus rapide que le vent, entre triomphant dans le port. Enée distribue les prix: celui de Cloanthe est une cotte d'armes tissue d'or. Le poète décrit la broderie qui la relevoit: c'étoit un Ganimède chassant, que l'oiseau de Jupiter enlève. Le poète ajoute que l'ouvrage étoit d'un travail admirable; mais au récit qu'il en fait, il paroît que le poète ne le cède guère à l'ouvrier. Le second prix, qui étoit pour Mnesthée, consistoit en un corcelet qu'Enée avoit enlevé lui-même à Dœmolée. Achille donne pareillement à Eumelus la cuirasse dont il avoit dépouillé Asterope. Gyas a le troisième prix: ce sont deux cuvettes d'airain et deux vases d'argent, ornés de figures en relief. Il est bon de remarquer ici que la vivacité de Gyas, qui contraste avec la piété de Cloanthe, ne ressort

pas,

pas, à beaucoup près, autant que ce que nous lisons d'Ajax et d'Antiloque dans Homère.

Déjà les prix étoient distribués, et les capitaines, fiers de leur victoire, marchoient la tête ceinte d'un ruban rouge; lorsque Sergeste, s'étant dégagé avec peine, revint au port couvert de honte. Le poète exprime ce retour par une riche comparaison tirée d'un serpent que la roue d'un char ou un coup de pierre a blessé dangereusement.

Enée, content que Sergeste ait sauvé son vaisseau et ramené son monde, lui fait présent de l'esclave Pholoé, et des deux enfans qu'elle allaitoit. Achille console ainsi Eumélus. Dans ce combat Virgile l'emporte peut-être sur Homère par le nombre et l'exactitude de ses brillantes descriptions, mais Homère excelle par l'intérêt qu'il a su y répandre. De plus, combien le discours de Nestor à son fils ne plaît-il pas par le naturel admirable qui y règne? on voit en lui ce vif empressement qu'ont tous les pères pour la gloire de leurs enfans. L'attention d'Achille et sa libéralité envers Nestor, auquel il donne un prix, pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de sa sagesse, sont encore de ces beautés de caractère qui font souvent des impressions plus profondes et plus durables que des peintures éblouissantes.

Après ce premier combat, Enée se rendit

dans une prairie entourée d'arbres et de collines. Le vallon formoit une espèce de cirque (C'est ainsi que Virgile est attentif à varier le lieu de la scène : variété qui ajoute un nouvel agrément à ses jeux. Homère, en grand poète, néglige ces petites circonstances). Lorsque ce prince y eut pris place, il proposa les prix pour la course. Les principaux concurrens sont Nisus et Euryale, les mêmes qui font un épisode si touchant au livre 9e. Le poète y prépare ici habilement son lecteur, sans le paroître. Avec eux quatre autres se présentent, savoir : Diorès, Salius, Helymus et Panope. Enée les assure d'abord qu'aucun ne s'en retournera sans récompense. Il y aura trois prix pour les vainqueurs. Ce combat est le troisième dans Homère, où les concurrens sont Ajax, Ulysse et Antiloque. On trouve la même ardeur dans le poète latin que dans le grec. Nisus, comme Ajax, est le plus léger ; mais tous les deux tombent malheureusement dans un endroit fangeux ; ce qu'Homère attribue à la déesse Minerve, qui vouloit donner le prix à Ulysse, parce qu'il l'avoit invoquée. Nisus, qui vouloit le donner à son ami Euryale, se relève, et se mettant sur le passage de Salius, le fait tomber à la renverse ; de sorte qu'Euryale arrive le premier. Il paroît que Virgile manque au moins de délicatesse. Il est de mauvaise grâce et con-

traire à la bonne foi que Nisus aille ainsi culbuter Salius : il pouvoit cacher son désir d'une manière plus adroite. Par cette conduite, il fait ouvertement une injustice blâmable : mais la beauté d'Euryale et sa jeunesse lui gagnent tous les suffrages. Virgile n'a point copié ce trait d'après Homère. Ajax se plaint noblement de son sort, et fait d'Ulysse l'éloge le plus délicat. Les Grecs viennent entendre Ajax, et le voir tout couvert de sang et de fange. Le débat à l'occasion de Salius est fort amusant : on admire l'adresse de Virgile pour faire éclater la générosité du prince. On n'a pas moins de plaisir dans Homère au beau dépit d'Antiloque, de se voir vaincu par de plus âgés que lui, et surtout par Ulysse, qui étoit déjà d'un âge avancé. Sa politesse est le trait délicat qu'il laisse échapper; en se plaignant, même, il mérite l'éloge d'Achille et de toute l'assemblée.

Enée, après avoir décerné les prix de la course, propose le combat du Ceste : c'est le troisième dans Homère. Le poète grec ne s'est appliqué que fort légèrement à le décrire. Il représente cependant avec sa force de génie accoutumée les deux athlètes. Epœé et Euryale se chargent l'un et l'autre; mais on éprouve quelque mécontentement qu'Epœé, qui est un fanfaron, brave insolemment tous les Grecs, et remporte cependant la victoire, sans être puni

de sa sotte présomption. Peut-être Homère l'a-t-il voulu ménager, parce que ses discours, hardis et pleins de confiance, étoient du goût d'Achille. Quoi qu'il en soit, Virgile semble ici le censurer, en privant le présomptueux Darès du prix, pour le donner au modeste Entelle. Moins Homère lui fournit en cet endroit, plus il prend plaisir à montrer combien il a de ressources dans son imagination. D'abord il attache le spectateur par l'éloge pompeux qu'il fait de Darès. Cet athlète, impatient de ce que personne ne se présente, veut sans façon s'arroger le prix : tous paroissent le lui céder. Mais Aceste pique le vieux Entelle. L'athlète s'excuse sur ce qu'il n'a pas la vigoureuse jeunesse de l'insolent Darès. *Non laudis amor....* Je combattrai pour l'honneur, et non pour la récompense promise. A ces mots il jette sur l'arène deux cestes d'un poids énorme. Toute l'assemblée en est épouvantée, et Darès surtout. Il refuse de s'exposer au combat avec de telles armes. Entelle fait remarquer à Enée que ces deux cestes étoient ceux de son frère Eryx (ce compliment est délicat et digne d'Enée). Il veut bien les quitter pour combattre à armes égales. En même-temps il met bas ses habits; il découvre ses grands os et ses bras terribles. Les deux champions s'étant rendus au milieu de l'arène, Enée (comme Dio-

mède fait à Euryale) attache au bras de chacun des cestes égaux. Aux traits que Virgile emprunte ici d'Homère, et qu'il étend sans leur rien ôter de leur vivacité, il ajoute cette comparaison, qui exprime merveilleusement la fermeté d'Entelle. *Ille velut et....* Darès, semblable à un guerrier qui assiège une ville fortifiée ou un château situé sur un roc, parcourt toute la place, et en cherche les endroits foibles; mais il ne fait que de vains efforts, et... Il faut lire cette admirable description dans les deux poètes; on verra comme Virgile sait amplifier un sujet sans l'affoiblir. Il expose surtout avec un grand succès les avantages que les deux athlètes tirent chacun de leur âge différent: ce parallèle est parfait. *Constitit indigitos extemplo....* Pour intéresser encore plus le spectateur, et animer Entelle au point d'accabler son ennemi, le poète feint que ce vieux athlète se laisse tomber en portant un coup à faux. Toute l'assemblée prend part à cet accident. Aceste accourt le premier, et lui aide à se relever. Entelle ne se déconcerte point. La colère, la honte, le courage redoublent ses forces : il se jette avec furie sur son rival étonné; il le poursuit sans relâche; il frappe, sans mésure. Ses coups précipités tombent sur lui comme la grêle sur un toit. Il le presse, il l'accable. *Tum pudor incendit vires....* Enée est obligé de faire

cesser le combat, et reproche à Darès sa témérité. Ses amis l'emportent vomissant ses dents brisées avec des flots de sang épais; et pour finir par un trait qui comble la surprise de l'assemblée, le poète attribue à Entelle le fait célèbre de Milon de Crotone. Le combat de l'arc, qui est le septième dans Homère, est traduit ici assez exactement : Virgile a seulement mis Aceste au rang des combattans; mais le sort ne lui ayant donné que la quatrième place, et l'oiseau ayant été percé au troisième coup, il tire une flèche pour montrer la manière dont il fait usage de son arc; mais cette flèche s'enflamme dans les airs. Ce prodige étonna tous les spectateurs, et les devins ne connurent qu'à l'évènement le malheur qu'il annonçoit. Cependant Enée accepte l'augure comme heureux, et fait au Roi un présent, qu'il accompagne d'un compliment à peu près semblable à celui d'Achille à Hector. Cette circonstance revient encore à celle où Agamemnon se présente pour disputer la gloire de lancer le javelot avec Mœrion. Mais Achille, fidèle aux bienséances, ne souffre point que ce Roi entre en lice.

Virgile auroit manqué à ce qui pouvoit flatter le plus Auguste, s'il eût oublié aux funérailles d'Anchise, les jeux que cet Empereur avoit rétablis à Actium; ce qu'il fait en donnant en même temps aux Troyens le spectacle

le plus satisfaisant. Ascagne paroît à la tête d'un nombreux escadron. Chacun admire l'ordre et la contenance des jeunes guerriers qui le composent. Ils sont reçus au milieu des applaudissemens universels. Tout le monde les regarde avec plaisir, et se plaît à reconnoître sur leurs visages les traits de leurs ancêtres. Au premier signal ils partent, et les trois brigades se séparent; au second, ils font une conversion, présentent leurs armes, et avancent les uns contre les autres. On les voit s'étendre, puis se replier. On croit, à leurs mouvemens, à leurs marches, à leurs différentes évolutions, que c'est un combat réel. Tantôt ils fuient, tantôt ils font volte-face; ensuite ils se rassemblent sous le même drapeau, et un traité de paix semble les avoir réunis. Le poète compare ces différens mouvemens aux circuits multipliés du fameux labyrinthe de Crète. Ces jeunes gens donnent le même plaisir que les dauphins lorsqu'ils jouent sur les ondes; exercice qu'Ascagne a établi lui-même à Albe, et que Rome a voulu ensuite adopter, par vénération pour les coutumes de ses ancêtres.

Au milieu de ces divers spectacles, la fortune, qui sembloit regarder les Troyens d'un œil plus favorable, leur fit encore sentir son inconstance perfide. L'implacable Junon envoie Iris sur le rivage, où la flotte étoit aban-

donnée. Les femmes troyennes y pleuroient à l'écart la mort d'Anchise; et regardant tristement la vaste étendue des mers, elles poussoient des soupirs. Iris, sous la figure de la vieille Béroë, leur fait mettre le feu aux vaisseaux. Rien n'est plus artificieux que son discours. Le début est un tableau touchant de tous les maux qu'elles ont soufferts depuis leur départ de Troye. Ces raisons ne sont que plausibles. N'est-ce pas ici qu'Eryx, frère d'Enée, a régné? Aceste, notre ami, y règne aujourd'hui. Elle réveille par ses regrets l'impatience naturelle de ces femmes : elle apostrophe sa patrie. *O patria!* Chère patrie...., ne verrai-je jamais une ville qui porte le nom de Troye! Elle s'autorise de l'apparition de Cassandre. Mettons le feu à ces malheureux vaisseaux : Cassandre m'a apparu cette nuit en songe; elle m'a mis le flambeau à la main; hâtons-nous d'obéir à l'ordre des Dieux. Elle leur montre quatre autels consacrés à Neptune. Un Dieu nous fournit des armes, ayons le courage de nous en servir. A ces mots elle prend un tison ardent; elle le lance de toute sa force au milieu de la flotte. Pyrgo leur fait remarquer la marche de la déesse, sa voix, sa vivacité : elle les assure que ce n'est point Béroë qu'elle vient de quitter malade. Les Troyennes demeurent incertaines jusqu'à ce qu'elles voient

Iris s'envoler. Transportées de fureur, à l'aspect de la trace lumineuse qu'Iris laisse après elle dans les airs, elles enlèvent le feu des autels, arrachent les branches dont ils sont parés, et les jettent dans les vaisseaux. Eumélus, le premier, aperçoit la flamme; il court en avertir Enée. Ascagne arrive avant tous, et leur demande si elles s'imaginent mettre le feu à la flotte des Grecs. Enée le suit de près. Ces femmes, reconnoissant leur faute, vont se cacher où elles peuvent. Mais rien ne peut éteindre l'incendie. Enfin il s'adresse à Jupiter, qui, touché de ses prières, envoie un grand orage, et sauve la flotte, à l'exception de quatre galères. Enée étoit sur le point de se fixer en Sicile, mais le sage Nautès lui représente qu'il doit suivre sa destinée : qu'il n'a rien de mieux à faire que de laisser ceux qui sont rebutés de son entreprise, et de leur bâtir une ville. Anchise, dans un songe, confirme Enée dans cette résolution; lui donne les mêmes avis que Nautès, lui rappelle les conseils d'Hélénus. Venez me voir, mon fils, venez dans le séjour des morts : ma demeure n'est point dans le Tartare; j'habite avec les hommes vertueux : une chaste Sybille vous conduira : c'est là que vous apprendrez quels seront vos descendans. Adieu, mon fils; je sens déjà l'haleine des chevaux du Soleil qui m'obligent à disparoître. Il disparoît

en effet comme une ombre légère. Enée remercie les Dieux, assemble son conseil, déclare l'ordre de Jupiter et l'apparition d'Anchise. On approuve sa résolution. Il trace l'enceinte de la nouvelle ville; en nomme les habitans et les magistrats; bâtit un temple à Vénus, sur le mont Eryx, et plante un bois autour du tombeau d'Anchise. Neuf jours s'étant écoulés dans les sacrifices et dans les festins, on pense à démarer. Les femmes qui avoient paru rebutées de la mer, ne peuvent voir cet embarquement sans verser des pleurs. Elles brûlent d'envie de suivre Enée : il les console, et part enfin, après les avoir recommandées à Aceste.

Cet incident de l'embrasement des vaisseaux par les dames troyennes n'est point une fiction de Virgile; Plutarque et plusieurs autres en parlent, sans l'attribuer pourtant à celles qui suivirent Enée. Virgile ne pouvoit le placer plus adroitement.

Vénus craignant, au départ de son fils, que Junon ne lui suscitât de nouveaux obstacles, va trouver le Dieu des mers, et lui expose la fureur de Junon contre son fils. Elle brave les ordres de Jupiter et des destins. Elle hait jusqu'aux cendres de Troye. Pour entretenir elle-même le motif d'un courroux si furieux, Vénus ne manque pas de rappeler la tempête qu'Eole a excitée à la prière de cette déesse vindicative.

Voilà, ajoute-t-elle, ce qu'elle a osé commettre dans votre empire : elle finit par l'embrasement des vaisseaux. Ah! Neptune, que désormais il soit en sûreté sur vos ondes! et qu'il puisse arriver aux rivages du Tibre, si ma demande est juste.

Quod super est, oro, liceat dare tuta per undas...

Neptune rassure la Déesse par le détail de tout ce qu'il a fait pour Enée. Il s'étend particulièrement sur le combat où ce héros s'étoit engagé contre Achille, ILIAD. LIV. 20, et dont il ne seroit point sorti, s'il ne fût arrivé, quelque mécontentement qu'il eût contre la ville de Troye; ce qu'il entend de la perfidie de Laomédon. Il abordera selon vos désirs sur les bords de l'Averne, et dans sa route il ne perdra qu'un seul homme, sacrifié au salut de tous les autres. Après avoir réjoui, par ces douces paroles, le cœur de la Déesse, Neptune fait atteler ses chevaux, et vole sur la surface des ondes. Cette majestueuse description de la cour de Neptune est toute d'Homère, ILIAD. LIV. 13e. Ce calme dissipe les inquiétudes d'Enée, et lui rend la joie. Les Troyens rament à l'envi. Palinure conduisoit le vaisseau d'Enée, que suivoit toute la flotte. Mais le sommeil trompeur prend la forme de Phorbas. En vain Palinure, fidèle à son prince, s'efforce de résister à ses

discours séduisans; le Dieu, piqué de son indocilité, secoue sur ses tempes un rameau soporifique trempé dans les eaux du Styx. A peine Palinure abattu commence-t-il a éprouver les effets de ce rameau, que Morphée le précipite dans les ondes, avec le gouvernail et une partie de la poupe, et s'envole aussitôt comme un oiseau léger. Enée ne s'aperçoit que tard de la perte de son pilote, et prend lui-même pour une nuit la conduite de son navire, en plaignant le sort de cet infortuné, qu'il chérissoit.

Il y a assez d'apparence que la fiction de la chute de Palinure, trompé par le sommeil, est tirée du LIV. 3.e de l'ODYSS., où Nestor raconte à Télémaque comment Ménélas perdit, par la supercherie d'Apollon, Frontès, le pilote le plus habile qui fut jamais. Cet épisode contient dix jours, en comptant celui où Enée arriva, et les neuf jours de funérailles. Il partit probablement le onzième.

ÉTUDE SIXIÈME.

Sixième Episode.

Il est évident que cet épisode est une imitation de la descente d'Ulysse aux enfers, ODYSS. LIV. 11.e; mais il faut avouer que la copie est bien supérieure à l'original. Virgile est infini-

ment plus heureux dans sa fiction, plus sage dans sa conduite, et plus intéressant dans les objets qu'il présente aux yeux d'Enée.

Ulysse va chercher l'enfer chez les Cymmériens. Il arrive dans ce pays où le soleil ne se montre ni à son lever, ni à son coucher. Là, suivant l'ordre de Circé, il sacrifie aux mânes, leur fait des libations de lait, de miel et de vin; il creuse une fosse dans la terre (comme le décrit si bien Horace dans la 5.e satyre du liv. 2.e), où il verse du sang des victimes. Les ames évoquées accourent pour s'y abreuver; mais Ulysse, l'épée à la main, les poursuit, jusqu'à ce qu'il voie l'ame de Thyrrésias, qu'il vient consulter. Après que ce devin l'a instruit, Ulysse, sans autre raison que la curiosité, laisse approcher ces ames les unes après les autres, et leur fait conter leurs aventures. D'un fort grand nombre qu'il interroge, il n'y a que sa mère, Agamemnon, Achille, Ajax et Elpénor qui lui apprennent quelque chose qui le touche; les autres ne parlent que pour étaler l'érudition du poète. Homère oublie même qu'il a fixé son héros à cette fosse remplie de sang : il le transporte dans le Tartare, et lui fait voir les différens supplices des impies; de sorte qu'il est assez probable qu'il a copié sans scrupule la descente aux enfers qu'Orphée et quelques autres poètes avoient faite avant lui.

On trouve dans Virgile beaucoup plus de critique et de réflexion : sa conduite s'accorde bien mieux avec la vraisemblance poétique. D'abord son héros descend aux enfers d'une manière plus convenable, savoir, par un de ses soupiraux, l'Averne, cet antre si redoutable. Il a pour guide une Sybille. Le rameau d'or, les colombes, et tous ces autres préliminaires mystérieux, donnent des couleurs à ce fait incroyable. Qui plus est, le héros n'arrive pas tout d'un coup auprès de son père, comme Ulysse joint Elésias. Virgile, chemin faisant, lui fait connoître toutes les particularités du noir séjour, et les objets qu'il rencontre en passant l'intéressent : c'est Palinure, Didon, Déïphobe. Mais que de choses l'attachent, lorsqu'il est arrivé auprès de son père. D'abord avec quelle éloquence Anchise ne développe-t-il pas à son fils tous les secrets de la philosophie? Avec quelle pompe ne lui présente-t-il pas la grandeur future de Rome? Quel contentement pour Enée de compter là tous ses descendans, et d'admirer avant le temps tous les grands hommes qui illustreront un jour son empire!

Ce n'est pas sans raison que cet épisode a mérité l'éloge de tous les savans. Il n'étoit pas possible à la poésie, avec tout son art, de renfermer en moins de vers plus de choses, avec

plus de sublimité, de délicatesse et d'érudition; nous n'avons rien d'approchant dans Homère, et je ne sais si la plus parfaite imitation produira jamais rien qui puisse être comparé à ce morceau : il falloit que le poète fût Virgile, et ce sujet l'empire romain.

Monsieur Warburton, savant anglais, donne à ce livre un sens mystérieux qui n'est pas hors de vraisemblance; il pense que Virgile ayant à chanter un législateur et un capitaine, a voulu imiter dans son Énéide la coutume des Egyptiens. Les sages de ce pays, avant d'instruire ceux qui venoient les consulter sur leurs lois, les initioient d'abord aux mystères; c'est-à-dire, les conduisoient à un spectacle qui représentoit l'état des hommes après la mort. On y distinguoit un enfer, des Champs Élysées, etc. Ils vouloient que les initiés fussent pénétrés de cette croyance, et en faisoient dépendre toute la vigueur de leurs lois. En effet comment réprimer la méchanceté des hommes, s'ils n'y avoit eu rien à craindre et à espérer dans l'autre vie? Dieu, sans cela, n'auroit pas pourvu assez sagement au bonheur de l'univers.

C'est donc à ce spectacle de l'autre vie, que Virgile a voulu introduire son héros, pour qu'il y apprît sur quels fondemens il devoit établir ses lois. Ce qui donne occasion au poète de mettre au jour, sans affectation, les con-

noissances qu'il avoit puisées dans Platon, Pythagore, et les autres philosophes.

C'est de ce même spectacle que viennent les mystères éleusiniens, que les législateurs ont transportés dans la Grèce, où la représentation de l'histoire de Cérès donnoit occasion de faire paroître sur le théâtre, les cieux, les enfers, les Champs Élysées et tout ce qui appartient à l'état futur des hommes. Ce dessein montre assez que Virgile a dû donner pour fond de caractère à son héros, la piété et l'humanité, deux vertus assez rares dans les politiques, et dont Saint-Evremont n'a pas connu assez le prix ni la nécessité, à en juger par la critique piquante qu'il fait du héros de l'Énéide : à l'entendre, Énée eût été plus propre à fonder un ordre monastique qu'un royaume; comme s'il n'étoit pas d'un fondateur d'empire, qui doit être et législateur et guerrier, d'avoir autant de sagesse que d'humanité?

Énée arrive enfin à Cumes : *juvenum manus emicat ardens....* L'ardente jeunesse s'élance des vaisseaux, rien de plus vif que ce débarquement; Énée, toujours occupé des ordres des Dieux, s'avance vers l'antre de la Sybille. Déjà il étoit près du magnifique temple d'Apollon. Le poète en fait une description pompeuse; c'étoit Dédale lui-même qui l'avoit élevé, lorsque fuyant la vengeance de Minos, et porté

sur des ailes, dont il est le premier inventeur, il se reposa sur les rochers de Cumes : il avoit gravé sur les portes la mort d'Androgée, fils de Minos, tué par les Athéniens; l'île de Crête, le fameux labyrinthe..... ô Icare, s'écrie le poète, si la douleur de ton père l'eût permis, tu aurois été sans doute le principal sujet de tant de reliefs, *tu quoque magnam partem....* ; deux fois il essaya d'exprimer sur l'or ta funeste aventure ; deux fois le burin tomba de ses mains paternelles. Tandis que les Troyens parcourent des yeux ces merveilles, la sybille Déiphobe arrive avec Achate, et ordonne un sacrifice de sept taureaux et de sept brebis choisies; ensuite elle entre dans le temple, et y appelle les Troyens. Au fond du sanctuaire étoit un antre profond taillé dans le roc, où l'on arrivoit par cent chemins, dans lequel on entroit par cent portes, enfin d'où sortoient autant de voix terribles, qui faisoient entendre les réponses de la prophétesse. Lorsqu'ils furent à l'entrée de la grotte : Il est temps, s'écrie la prophétesse, de consulter l'oracle. *Poscere fata tempus ait...* Je sens le Dieu qui me saisit, je le sens. *Deus, ecce Deus....* A l'instant son visage change, ses cheveux se hérissent, sa poitrine s'enfle, elle respire à peine, la fureur la transporte; sa voix n'est plus une voix humaine, sa taille semble s'être accrue, *subito*

non vultus, non color unus; les Dieux s'étoient emparés de tous ses sens. Énée, dit-elle, tu tardes à offrir des vœux? Tu tardes? Sache que les portes de ce temple auguste ne s'ouvriront point, que tu n'ayes fait des promesses à la divinité qui y préside. A ces mots elle se tait, et les Troyens sont glacés d'effroi : pour faire l'éloge de cette image frappante de la Déesse, il ne faut que citer ces vers de Rousseau, LIV. 3.e ODE à M. le comte du Luc. Si la traduction ne répond pas tout à fait à l'énergie du latin, on y reconnoît du moins un vif enthousiasme.

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans.

Énée adresse donc sa prière à Apollon, il lui rend grâce de la protection dont il a toujours honoré les Troyens. C'est par ses traits qu'Achille a expiré; il lui remet devant les yeux combien il lui a coûté de travaux pour arriver en Italie; il implore le secours des Dieux ennemis d'Ilion; qu'à présent du moins ils épargnent ce peuple fugitif! il s'adresse à la prêtresse : qu'elle permette que les Troyens s'établissent dans le Latium; il promet un

temple à Apollon et à Diane; il institue des jeux en l'honneur du premier; il exposera dans le sanctuaire les oracles de la Sybille; mais qu'elle veuille bien ne les point écrire sur des feuilles volantes jouets des vents.

Ne turbata volent rapidis ludibria ventis....

Faites-vous entendre vous-même : *ipsa canas, oro...* Virgile fait ici allusion au temple d'Apollon, qu'Auguste éleva de son temps, et aux jeux Troyens qu'il avoit institués. On sait aussi qu'une femme avoit apporté à Rome des livres de prophéties qui contenoient, disoit-on, les destinées de cette ville; ils furent déposés dans le capitole, et on les consultoit dans les malheurs de la république. A l'égard des Sybilles, ce n'étoit que des femmes fanatiques, qui prétendoient deviner l'avenir. On en a compté jusqu'à dix, selon Varron. La Sybille résiste en vain aux efforts du Dieu qui l'agite; enfin les cent portes de l'antre s'ouvrent, et les paroles de la prêtresse se répandent dans les airs.

O tandem magnis pelagi defuncte periclis!...

Elle détaille au prince les travaux qui lui restent à faire, et ce sont les plus grands. Mais l'espérance certaine du succès doit le soutenir. Quel feu dans tout ce discours! Quelle rapi-

dité! Le poète, dans ce peu de vers, fait habilement le précis de tous les événemens qui vont suivre : Je vois s'écrie la prêtresse, d'horribles combats; je vois le Tibre regorger de sang. Énée n'est point étonné des nouveaux périls que la prêtresse lui annonce; il s'y attend, il ne lui demande qu'une grâce, c'est de pouvoir descendre dans le royaume de Pluton, pour y voir son père. C'est lui, dit-il, qui m'a exhorté à venir implorer votre secours; daignez vous intéresser au père et au fils. Ce n'est pas en vain qu'Hécate vous a confié la garde du bois sacré de l'Averne. Orphée et tant de guerriers ont pu y pénétrer. Il est inutile de remarquer dans le discours d'Énée, avec quelle tendresse il parle de son père, *illum ego per flammas*..... Son caractère est la piété : la Sybille lui répond que quoiqu'il soit fils d'une déesse, il ne peut franchir le noir Cocyte sans une singulière faveur de Jupiter : que peu de héros en ont été honorés; pour l'en détourner, elle lui en fait la peinture; elle lui déclare qu'il ne pourra jamais y pénétrer, qu'il ne trouve au milieu d'une épaisse forêt, un rameau d'or dans un arbre touffu; il est consacré à la Reine des enfers; on ne peut arracher ce rameau sans sa permission; et il faut lui en faire une offrande à la porte de son palais. Il est assez difficile de dire à quoi Virgile fait

ici allusion par ce rameau d'or. La Sybille avoit ajouté à Énée que la mort lui avoit ravi un de ses compagnons, que son corps étendu sur le rivage infecte les vaisseaux; qu'il devoit le faire inhumer et purifier le camp; après cette expiation, il pourra traverser les rives du Styx. Les anciens se regardoient comme souillés, lorsqu'ils avoient touché ou même vu un mort. C'étoit une loi chez les juifs de se purifier en pareil cas, comme on le voit dans plusieurs endroits de l'écriture; cette loi étoit instituée pour cause de propreté et de santé.

Énée s'en retourne fort inquiet; en arrivant au camp, il trouve gissant sur le sable Misène, fils d'Eole, qui n'eut jamais d'égal pour emboucher la trompette; ancien compagnon d'Hector, il avoit dédaigné de s'attacher à d'autres capitaines qu'à Énée, ce qui fait honneur à ce prince, auquel le poète donne habilement le premier rang parmi les Troyens après Hector; mais l'insensé Misène avoit osé défier les Dieux de la mer. Triton, s'il est permis de le croire, jaloux de son talent, le saisit et le plongea dans la mer.

Sed tùm fortè cavâ dum personat æquora conchâ.

Ces *a* répétés dans les vers, marquent bien les fanfares d'une trompette, et font une es-

pèce d'écho. Cette aventure est imitée de celle de Thamiris, qui défia les Muses. ILIAD. LIV. 2.e Les cérémonies des funérailles de Misène, sont empruntées en grande partie de celles de Patrocle. Tandis qu'Énée pleure la mort de ce Troyen, deux colombes que sa mère lui avoit envoyées volent devant lui; il les suit des yeux, et les voit se reposer sur deux arbres, à l'un desquels étoit attaché un feuillage d'or; il l'arrache : sans doute c'est son impatience qui lui fait sentir de la résistance à le cueillir, puisqu'il devoit suivre le mouvement de la main de celui à qui les Dieux le destinoient; le héros l'apporte à la Sybille, et achève les obsèques de Misène. Après l'aspersion faite d'une eau lustrale, et avoir receuilli les cendres, il fit élever un tombeau, sur lequel il met comme Ulysse, sur celui d'Elpenor, une rame et une trompette, armes du mort, ODISS. LIV. 12. La montagne où étoit élevé ce tombeau, fut appelée depuis le *cap de Misène*. Le poète nous montre ainsi dans son ouvrage plusieurs antiquités curieuses qui instruisent le lecteur. Le prince Troyen, après ces cérémonies, s'empresse d'exécuter les ordres de la Sybille. Au milieu d'une ténébreuse forêt, et sous d'affreux rochers, est un antre profond environné des noires eaux d'un lac : de sa large ouverture s'exhalent d'horribles vapeurs, et les oiseaux

ne peuvent voler au-dessus; de là lui vient le nom d'Averne que les grecs lui ont donné. Énée, à l'imitation d'Ulysse, fait aussi des libations et des sacrifices aux divinités infernales; il offre à Proserpine une génisse stérile, parce que la mort ne tend qu'au néant; les victimes sont toutes consumées par le feu pour marquer que le feu dévore tout.

A peine le jour commençoit à paroître, que les forêts ébranlées, les montagnes émues, la terre mugissante, et d'horribles hurlemens annoncent l'arrivée de la déesse des enfers. Loin d'ici, profanes, s'écria la Sybille; toi Énée, suis-moi le fer à la main; c'est en ce moment qu'il faut être courageux et intrépide : à ces mots, elle s'élance dans l'ouverture du souterrain; Énée s'y précipite avec elle. Quelle image effrayante! C'est par là que le poète prépare à l'horrible spectacle qu'il va dévoiler aux yeux des mortels; une partie de ce tableau est copiée du LIV. 3.e des ARGONAUTES.

Dès l'ouverture de la scène, Virgile interrompt sa narration. C'étoit une impiété en Grèce, que de révéler les mystères éleusiniens. Il s'écrie, comme pour faire solemnellement son apologie.

Di quibus imperium est animarum, umbræque Silentes.....

Dieux de l'empire des morts, souffrez que je raconte ce que j'ai entendu, et que je révèle des secrets ensevelis dans les ténébreux abîmes de la terre! Puis il reprend son récit;

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram....

Il marchoit seul dans ces lieux déserts et obscurs, habités par de vaines ombres. Ce vers lent et lugubre, exprime parfaitement la marche inquiète du héros, l'horreur de ce séjour où la lumière ne paroît que foible et trompeuse.

Le poète, pour représenter l'affreuse entrée du gouffre infernal, emploie toutes les ressources de la poésie : les passions, les monstres, les maladies y sont représentés avec tous leurs attributs, qui forment autour d'eux autant de satellites. *Vestibulum ante ipsum....* Ils sont à la porte qui voltigent; Énée, saisi d'horreur, leur présente la pointe de son épée, mais la Sybille l'avertit que ce sont de vaines ombres. Ici commence le chemin qui conduit à l'Achéron, gouffre vaste et bourbeux, rapide torrent qui décharge son limon dans l'étang du Cocyte. *Hinc via tartarei.....* Charon règne sur ces eaux; nouvel objet de terreur; sa barbe est blanche et hérissée, ses yeux vifs et perçans; couvert d'un sale vêtement, il conduit

conduit lui-même sa barque; il est vieux, mais sa vieillesse est verte et vigoureuse.

Terribili Squalore Charon.....

C'est là qu'on voyoit accourir en foule les fameux guerriers, les époux et les mères, et tant de jeunes gens dont le corps a été porté sur le bûcher aux yeux de leurs tristes parens. Odyss. liv. 11. Ce que le poète rend encore plus sensible par deux belles comparaisons, tirées, l'une des feuilles qui tombent en automne, l'autre des oiseaux de passage.

Enée est surpris des mouvemens de toutes ces ames, et du choix qu'en fait Charon. Mais la Sybille lui apprend qu'il n'y a que celles dont les corps ont été inhumés qui passent à l'autre bord, et que les autres restent errantes l'espace de cent ans. Enée s'arrête, et semble plaindre leur sort. En effet, rien n'étoit si injuste de rendre des ames malheureuses parce que leur corps n'étoit point inhumé; ce qui ne dépendoit pas d'elles. L'abbé Desfontaines auroit pu ajouter à cette réflexion que cette croyance venoit d'un système de politique qui vouloit effrayer les vivans, et les rendre vigilans et attentifs à enterrer leurs morts; ce qui étoit d'ailleurs une précaution fort sage. M. Warburton attribue à cette croyance l'établissement des enterremens solemnels qu'on

ordonne, afin de pouvoir connoître dans chaque ville, en quel temps et comment étoit mort chaque citoyen, et mettre par là un frein aux violences. Mais leur origine est bien plus ancienne que toutes ces idées poétiques. Le célèbre enterrement de Jacob, commandé par Joseph, le prouve assez. La solemnité des enterremens a commencé à celui d'Adam : la vénération l'a inspirée ; la politique en ayant ensuite senti l'avantage, l'a perpétuée par des lois.

Enée reconnoît parmi ces ombres infortunées Leucaspis et Oronte ; il aperçoit aussi son pilote Palinure. Cette rencontre ressemble à celle d'Elpénor, Odyss. liv. 11. Le héros se plaint tendrement à lui de ce qu'Apollon l'a trompé. Il m'avoit assuré que vous aborderiez heureusement dans l'Ausonie. Palinure justifie le lieu, et raconte comment il est tombé, par sa faute, dans la mer. Il ne faut point omettre, en rendant compte de ce discours, ce beau sentiment de Palinure, qui exprime si bien la fidélité et l'attachement d'un bon serviteur. Je jure par ces mers, dit-il à Enée, que dans ce moment votre danger m'alarma plus que le mien. *Maria aspera juro.* Il lui dit qu'après avoir nagé trois jours il touchoit la terre ; mais que des hommes barbares l'avoient massacré, dans l'espoir de s'enrichir de sa dépouille. Il

conjure le prince de faire inhumer son corps, qui est étendu sur le rivage de Vélie, ou plutôt il le prie de lui donner la main, et de lui faire passer le Cocyte avec lui. La Sybille le reprend de sa demande téméraire, mais elle le console. Toutes les villes de la contrée, lui dit-elle, où ton corps est étendu sur le rivage, frappées par des signes célestes, t'éleveront un tombeau, et ce lieu portera dans tous les siècles le nom de Palinure.

Sed cape dicta memor, duri solatia casûs.

Ces paroles diminuent sa douleur; il est flatté qu'un pays porte son nom, *gaudet cognomine terrâ;* c'est-à-dire, *terrâ donata tali cognomine.* Dès que Charon aperçoit Enée et la Sybille, il leur crie de ne point avancer. *Quisquis es, fare age quid venias....* C'est ici l'empire des ombres; il m'est défendu de recevoir des vivans dans ma barque; je me souviens d'Hercule, de Thésée, de Pyrrithoüs, héros issus des Dieux. Il rappelle en peu de mots leur entreprise téméraire. La Sybille le calme, et lui montre le rameau d'or, qu'il considère avec admiration. Sans répliquer il tourne sa poupe pour recevoir Enée, et fait reculer avec violence toutes les ombres assises sur les bancs (ce qui marque la brutalité ordinaire des Nautonniers). La légère nacelle, composée d'écor-

ces cousues ensemble, car tout est pauvre et chétif dans les enfers, gémit sous le poids du héros, et fait eau de toute part. Ce trait est du 4.e LIV. de l'ILIAD., lorsque Minerve marche sur le char de Diomède. Sur cette rive est l'affreux Cerbère. La Sybille jette dans ses énormes gueules une pâte soporifique : le chien affamé la dévore. Bientôt il s'étend dans son antre, qu'il remplit de son vaste corps; et il s'assoupit.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici, et ce que nous verrons dans la suite de cet épisode, n'est autre chose qu'un mélange bizarre des cérémonies funèbres des Egyptiens, et des folles imaginations que les poètes y ont ajoutées. Charon étoit un personnage réel. Ce mot, en langue égyptienne, signifie *Nautonnier*. Les Egyptiens, dans leurs enterremens, passoient les cadavres d'un bord du Nil à l'autre; de là vient le passage du Styx. Ils examinoient ensuite les actions du mort, et le jugeoient : ce qui revient aux sentences de Minos et de Rhadamante. Mais pour un plus parfait éclaircissement, il est bon de remarquer encore que dans les mystères d'Eleusis, que les Grecs ont tirés d'Egypte, la région des enfers étoit divisée en trois parties, savoir : le Champ des Larmes, ou les Limbes, le Tartare, et les Champs Elysées. Virgile partage le premier en quatre parties.

La première est celle où sont les enfans à la mamelle; il y ajoute les hommes qui ont été condamnés sur la terre, mais dont on n'a pas assez approfondi les actions. Minos en fait un nouvel examen. Dans la deuxième se trouvent ceux qui, dégoûtés d'une lumière importune, se sont donné la mort volontairement. Le poète exprime bien leurs regrets. Mais le triste et odieux marais du Cocyte, et le Styx qui se replie neuf fois sur lui-même, les tient pour toujours emprisonnés. La troisième contrée est appelée la campagne des Pleurs. Là est un bois de myrte, où se promènent tristement tous ceux que l'amour a consumés : Virgile, sans autre scrupule, y met tous ces monstres dont la brutalité et la perfidie a déshonoré le genre humain; telles qu'une Hériphile, une Phèdre, une Pasiphaé. Parmi ces misérables, il confond l'infortunée Didon. L'estime que l'Enéide inspire en faveur de cette Reine, indispose contre le peu de délicatesse du poète, qui la met en si mauvaise compagnie. Il est vrai pourtant qu'elle est un peu à l'écart. Enée l'entrevoit dans l'obscurité; il s'approche, lui témoigne sa surprise et sa douleur; il veut se justifier, mais elle ne daigne pas le regarder. Elle fuit d'un air irrité, et s'enfonce dans le bois où Sychée son premier mari a pour elle la même tendresse qu'elle conserve pour lui. Enée la suit

long-temps des yeux. Ce passage est copié du LIV. II.e de l'ODYSS., où Ajax Télamon fuit Ulysse. Tous deux sont également touchans.

Enée continue sa route, et arrive chez les guerriers, et c'est la quatrième contrée. Tous les Troyens l'environnent. Ces ombres s'arrêtent autour de lui et le questionnent; Virgile place d'un autre côté les capitaines Grecs. Ils sont séparés; leur aversion duroit encore. Agamemnon et les soldats fuient à la vue d'Enée, comme autrefois on les vit fuir vers leurs vaisseaux. Ils s'efforcent de crier; mais leurs cris meurent dans leurs bouches ouvertes; quelques-uns font entendre une foible voix. Qui ne goûteroit point cet éloge d'Enée, tourné avec tant d'adresse! Les Grecs le craignent même dans les enfers. Parmi les Troyens, Enée aperçoit Déiphobe, fils de Priam; tout son corps étoit mutilé; son visage paroissoit déchiré cruellement; il étoit sans nez, sans oreilles et sans mains. Honteux et tremblant, il cachoit son ignominieuse difformité. Enée lui adresse la parole : illustre guerrier, quelle main barbare a pu se venger si inhumainement, et vous faire un si indigne outrage. *Deiphobe armipotens*..... J'avois appris que dans la dernière nuit de Troye vous étiez mort percé sur un tas d'ennemis abattus à vos pieds. Je n'ai pu, cher ami, que vous élever un tombeau, sur lequel

J'ai gravé votre nom et vos armes. C'en est assez, lui répond Déiphobe : vous avez fait tout ce que l'amitié pouvoit exiger : c'est ma cruelle destinée et l'horrible trahison d'Hélène qui ont causé mes malheurs. Il lui raconte de quelle manière cette femme perfide l'a livré, pour racheter l'amitié de son premier mari ; comment elle a trompé les Troyens, ouvert son appartement à Ménélas et à Ulysse. Grands Dieux, si c'est avec raison que j'implore votre vengeance, rendez-leur le traitement que j'en ai reçu ! *Di, talia...* Mais vous, fils d'Anchise, descendez-vous vivant dans le royaume des morts ? Le soleil avoit déjà achevé la moitié de sa course ; la Sybille interrompt leur entretien, et presse Enée. Nous passons ici le temps en soupirs inutiles ; voici deux chemins, lui dit-elle ; celui de la droite conduit au palais de Pluton et aux Champs Elysées, l'autre au Tartare. Déiphobe les quitte, en adoucissant la Sybille. Allez, prince, allez, gloire des Troyens, et soyez plus heureux que moi.

I, Decus, i, nostrum ; melioribus utère fatis !

Enée ayant tourné la tête, aperçoit sur une roche, à gauche, une vaste prison, fortifiée d'une épaisse muraille, et environnée du Phlégéton, fleuve de feu. Une tour défend cette affreuse prison : mais quelle tour ! elle est toute

de fer ; les portes sont soutenues par des colonnes de diamans (ils ne sont pas employés ici pour l'éclat, mais pour la dureté). Tysiphone fait nuit et jour sentinelle à cette porte : on n'y entend que des voix gémissantes, des coups de fouets. Enée demande à la prêtresse quelle sorte de crimes on y punit; d'où viennent ces cris..... Elle lui répond qu'il n'y a que les coupables qui entrent dans cet horrible séjour; qu'elle ne sait ce qui s'y passe que parce qu'Hécate l'y a conduite. C'est Rhadamante qui y préside : Tysiphone et ses sœurs, armées d'un fouet, frappent impitoyablement les criminels. En ce moment la porte s'ouvre avec un bruit épouvantable : à l'entrée paroît un hydre à cinq têtes, les gueules ouvertes. La Sybille distingue les différens criminels : les premiers sont les géants et les athées; ensuite les mauvais fils, les avares et leurs supplices. Thésée entr'autres est condamné à être éternellement assis, parce qu'il avoit voulu enlever Proserpine. Il donne le conseil suivant à tous les Phlégiès, peuple impie et sacrilège de la Boétie, et fait entendre sa voix dans tout le Tartare. Apprenez par mon exemple à respecter la justice, et à ne point mépriser les Dieux.

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

On fait ici une objection à Virgile, et on lui

demande à quoi sert cette leçon au milieu des enfers, lorsqu'il n'y a plus d'espoir de pardon. On peut expliquer ce passage de deux manières, et toutes deux fort sensées. D'abord dans le sens littéral, qu'on n'a pas assez pénétré, Thésée, en parlant aux damnés et à lui-même, ne prétend pas les exhorter à la justice, comme la plupart l'ont cru : mais il exprime son repentir, et dit aux autres impies : Apprenons par votre supplice et par le mien, qu'il y a des lois et une justice, et qu'on ne se joue pas impunément des Dieux. Ce sens là doit satisfaire. Il n'est pas douteux que ces sentimens ne soient actuellement ceux des damnés. L'autre interprétation est celle de M. de Warburton, qu'il tire des mystères Eleusiniens; elle est assez probable. Virgile pouvoit fort bien avoir l'une et l'autre en vue. Il prétend que sous la personne de Thésée le poète représente ceux qui se sont initiés aux mystères, ou qui les ont violés (En effet, ils étoient punis de mort). Il conjecture par tout ce qu'on débite de l'attentat de Thésée sur Proserpine, qu'on avoit voulu marquer qu'il s'étoit clandestinement introduit dans les mystères. Il est certain que chaque criminel qui y étoit représenté dans quelque supplice; faisoit une exhortation aux assistans, pour les éloigner du crime qu'il avoit commis, comme le dit Pindare d'Ixion. Aristide rapporte qu'on

ne chantoit nulle part des paroles plus propres à frapper d'étonnement, que dans ces cérémonies; ainsi personne ne convenoit mieux que Thésée pour faire cette leçon, puisqu'il les avoit profanées. La Sybille fait à Enée un court détail des crimes et des supplices. Eussé-je, dit-elle, cent bouches et cent langues, une voix de fer, je ne pourrois vous les décrire. *Non, mihi si linguæ...* Ensuite elle le conduit au palais de Pluton, où il attache le rameau d'or.

Après s'être purifié, il entre dans les Champs Elysées, *devenére locos lætos....*, dans ces heureux bocages, dans ces délicieux vergers, dans ces demeures fortunées, où les ames jouissent d'un bonheur parfait. Les Egyptiens avoient pris cette idée du paradis terrestre. Là règne un air pur, et une douce lumière est répandue sur les campagnes. Les habitans de ces lieux ont leur soleil et leurs astres. Cette description est admirable. Virgile l'emporte ici beaucoup sur Homère, qui représente ses héros dans l'enfer, tous mécontens d'avoir quitté la vie. Achille dit, sans façon, qu'il aimeroit mieux être garçon jardinier sur la terre, que Pluton dans les enfers. Platon avoit raison de condamner Homère sur ce point; de pareilles maximes ne sont propres qu'à attacher les hommes à la vie, et à leur faire commettre mille crimes pour la conserver. Virgile est en même-temps

plus vrai, et parle d'une manière bien plus conforme aux intérêts de la société. Les Champs Elysées ne se partagent point en différentes régions. Ces ombres heureuses ont la liberté de se promener partout, comme le dit Musée à la Sybille. Virgile les range cependant en différentes classes. La première est composée des législateurs : Orphée, ce chantre de la Thrace, prêtre d'Apollon, revêtu d'une longue robe, y marie sa voix aux sept cordes de sa lyre. Les fondateurs d'empires, tels que Teucer et ses descendans. En effet, quels hommes ont fait plus de bien sur la terre que ceux qui ont donné des lois sages aux peuples. Un peu plus loin sont les guerriers, mais ceux qui ont versé leur sang pour leur patrie, et non les conquérans insensés; les prêtres chastes; les poètes religieux, qui n'ont chanté que des vers dignes des Dieux; les inventeurs des arts; tous ceux enfin qui par leurs bienfaits ont mérité de vivre dans la mémoire des hommes. Toutes ces ombres avoient la tête ceinte d'un bandeau blanc comme la neige. Le poète feint que le Pô arrose ces plaines charmantes, parce qu'il fertilise le plus beau pays de l'Italie. Musée se promenoit environné d'une foule d'ombres. Le poète exprime la grandeur de son génie par l'avantage de la taille qu'il lui donne sur les autres ombres. Ce poète n'a eu guère moins de

réputation qu'Homère dans l'antiquité; il ne reste rien de ses ouvrages. La Sybille s'adresse à lui pour savoir la demeure d'Anchise : Nous n'en avons point de fixe, lui répondit Musée; cependant montez sur cette hauteur. Et tout en conversant, il les conduit dans un vallon, séjour des ames destinées à animer des corps sur la terre. Là, s'occupoit Anchise à reconnoître ceux qui devoient un jour former sa race. Il comptoit avec plaisir sa chère postérité, et recherchoit avec attention leur destinée et leurs exploits; plaisir le plus grand que peut goûter un aïeul, comme on peut s'en convaincre par la complaisance excessive que la plupart ont sur la terre pour leurs petits-fils : ils croient revivre en eux.

Virgile a su profiter ici bien heureusement du dogme de Pythagore, qui prétendoit que les ames passoient successivement d'un corps dans un autre. Platon a aussi enseigné que Dieu avoit crée toutes les ames à la fois; qu'il les avoit placées dans un certain lieu, et que selon qu'elles l'avoient bien ou mal servi, il les envoyoit dans des corps mortels pour expier leurs fautes; ou s'il en étoit content, il les plaçoit dans le ciel.

Dès qu'Anchise aperçoit Énée, il accourt et lui tend les bras; que de tendresse dans cette entrevue de la part du père et du fils!

Venisti tandem, tua quæ expectata parenti
Vicit iter durum pietas ! . . . . . .

Quelle impatience dans Anchise ! Je supputois, dit-il, le temps qui s'est écoulé depuis notre séparation. Après combien de périls vous revois-je aujourd'hui ? Que j'ai craint votre séjour dans la Lybie : ce tour est bien ingénieux ; il rappelle à son fils la faute qu'il a commise sans paroître le vouloir. Énée répond à l'empressement de son père comme il le doit, il n'est venu que pour lui. C'est votre ombre, ô mon père ! qui m'a fait descendre dans ce sombre séjour ; *tuta me genitor*..... Permettez-moi de vous prendre la main ; ne vous dérobez pas à mes embrassemens. Trois fois il tend les bras, et trois fois l'ombre lui échappe comme une vapeur légère.

Cependant Énée aperçoit dans le fond du vallon, un bocage isolé où voltigeoit sur le bord du Léthé une foule d'ombres de toutes les nations de l'univers. Anchise dit à son fils que ce sont des ames destinées à animer de nouveaux corps ; l'eau qu'elles boivent dans le fleuve leur fait perdre le souvenir du passé. Depuis long-temps je souhaite de vous faire connoître celles qui doivent composer votre glorieuse postérité ; cette connoissance augmentera la joie que vous devez avoir de votre

heureuse arrivée en Italie. Énée ne peut comprendre comment des ames peuvent avoir tant de goût pour cette malheureuse vie. Anchise, pour satisfaire sa curiosité, lui révèle les plus profonds secrets de la nature. Ce discours d'Anchise renferme ce que les Payens avoient de plus sublime dans leur philosophie; on y retrouve avec plaisir la doctrine de Platon et de Pythagore sur l'autre vie. Anchise commence par l'opinion de Platon; ce philosophe prétendoit qu'une âme universelle répandue dans tout le monde, imprimoit le mouvement à la matière; que les ames étoient autant de portions de cette substance intelligente; que ce Dieu étoit uni à l'univers, comme l'ame l'est à notre corps. Il est bon de remarquer que ce sage, en comparant l'union de Dieu avec la matière à celle de nos ames avec nos corps, ne prétendoit pas pour cela que la substance divine fût passible et souffrît des mouvemens irréguliers de la machine, comme l'ame souffre des dérangemens du corps. Cette union étoit indépendante de la part du Créateur; la matière dépendoit seule de son moteur.

Anchise attribue aux impressions du corps sur l'ame, les vices et les mauvaises habitudes, soit dans les animaux, soit dans l'homme; ils possèdent tous, dit-il, une portion céleste de cette ame universelle : mais la matière terres-

tre dont ils sont composés, étant sujette à l'altération, en produit aussi dans leurs ames. C'est l'origine des passions, de la crainte, du désir, des chagrins, de la joie : tant que l'ame est empoisonnée dans le corps, elle est courbée vers la terre, et offusquée de ténèbres : est-elle, par la mort, dégagée de ses liens, elle conserve les souillures contractées durant la vie par son union avec un corps terrestre; les vices dont elle s'étoit fait une longue habitude, subsistent avec elle dans les enfers; c'est pourquoi on fait expier aux ames par divers supplices les crimes qu'elles ont autrefois commis sur la terre. Anchise dit ensuite qu'il faut que chaque ame lave ses taches, et qu'après elle passe dans les Champs Élysées; mais cette grâce n'est accordée qu'au petit nombre. C'est là le *pauci electi* des chrétiens; il n'y a que celles dont les souillures ont pu s'effacer. Les Payens ont senti que dans les fautes humaines, il y en a de si légères et d'autres si énormes, qu'il existe entre elles une distance presqu'infinie; par exemple, quel intervale immense n'y a-t-il pas entre un mensonge fait pour sauver une ville ou un Etat d'une perte prochaine, et la conjuration de Catilina? ces deux actions sont mauvaises, sans contredit; mais quel est précisément le point de section entre

l'une et l'autre, c'est ce que l'homme ne peut déterminer.

Un très-petit nombre d'ames, dit Anchise, passent dans les Champs Élysées; mais au bout de mille ans, un Dieu les conduit au fleuve de l'oubli, pour les rappeler à la vie et les unir suivant leur désir à de nouveaux corps; il faut que les ames soient pures pour entrer dans les Champs Élysées; mais pourquoi ne jouissent-elles pas d'un bonheur éternel? Monsieur de Warburton, qui loue si fort la politique égyptienne, ne fait ici aucune réflexion. Les Egyptiens promettoient une récompense pour l'autre vie; mais qu'est-ce que cette vie, si on peut la perdre? Les ames qui ont eu le bonheur d'être purifiées pour entrer dans cet heureux séjour, en jouiront-elles encore une fois à leur seconde mort? On ne sort point du Tartare; il n'y en a que peu qui passent du Champ des Epreuves aux Champs Élysées; ainsi les ames qui reviennent sur la terre, quittent un bonheur certain, ou du moins sans mélange, pour courir le danger d'être malheureuses éternellement. Il y auroit eu plus d'équité et de sagesse dans ce système, de choisir parmi les ames du Champ des Epreuves, celles qui devoient animer les autres corps. Une nouvelle erreur dans la religion des Egyptiens,

ou dans celle de Virgile, c'est de laisser éternellement la plupart des ames dans le Champ des épreuves ; elles n'ont de moins que les supplices que les criminels subissent dans le Tartare.

Après ce discours, Anchise conduit son fils et la Sybille, au milieu d'une brillante troupe d'ombres, et monte avec eux sur une hauteur pour les lui faire connoître à mesure qu'elles se présenteront. Je vais maintenant, dit-il à Énée, vous dévoiler le sort glorieux réservé à la nation troyenne en Italie. Le poète passe ici en revue les principaux rois d'Albe, avec les circonstances les plus remarquables de leur vie. Sylvius, fils posthume d'Énée ; Procas, Capis, Numitor, Sylvius deuxième ; les fondateurs des villes principales du Latium, Romulus ; le vengeur de Numitor ; voyez-vous ces deux aigrettes qui ornent son casque, et cet air divin qu'il tient de Jupiter ; ce sera sous ses auspices que la superbe Rome obtiendra l'empire de la terre : elle enfantera des citoyens que leur courage égalera aux Dieux. Ville immense, s'écrie Anchise, d'un ton sublime, qui renfermera sept montagnes dans son enceinte ! Ville heureuse dans ses enfans. *Felix prole*... Telle Cybèle, la tête couronnée de tours, parcourt sur son char de triomphe, les villes de la Phrygie, glorieuse d'être la

mère des Dieux, et de compter dent petits-fils, tous habitans de l'Olympe. Il continue avec la même noblesse, l'éloge d'Auguste, qu'il fait remarquer au milieu de tous les Romains : voilà César et toute la posterité qui doit naître d'Ascagne. Mais voici le héros qui vous a été promis si souvent; César Auguste qui rappellera l'âge d'or et le règne de Saturne en Italie. Il fait un détail magnifique de ses immenses conquêtes. Auguste fera plus qu'Hercule; il ira plus loin que Bacchus. *Hic Cæsar....* A la vue de ces destinées, balancerons-nous encore à nous immortaliser par nos exploits? Après cet épiphonème, il montre à son fils le successeur de Romulus, le sage Numa, le guerrier Tullus, l'ambitieux Ancus, les superbes Tarquins, le grand consul Brutus, qui sacrifiera ses enfans à la liberté publique (Anchise plaint son sort); les Décius, le brave Camille, vainqueur des Gaulois. Il s'arrête particulièrement à Pompée et à César; il les voit les armes à la main. O mes fils! s'écrie-t-il, touché de la plus vive douleur, cessez de vous faire une guerre si funeste.

Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella.

Cessez de déchirer les entrailles de votre patrie, et d'employer vos forces à la détruire : Et toi, César, qui descends des Dieux (cette

distinction entre César et Pompée, prouve bien la finesse du poète); toi, mon sang, sois le premier à mettre bas les armes, et à te réconcilier avec ton rival. Anchise voit aussi avec plaisir Memnius, le destructeur de Corinthe, d'Argos et de Mycènes; il vengera, dit-il, les Troyens. La même pensée se trouve dans le discours de Jupiter à Vénus, où il la félicite de ce que les Troyens, dans la personne des Romains, se vengeront un jour sur Mycènes du mal que leur a fait Agamemnon. Anchise n'oublie point Caton l'ancien, Fabius illustre par sa pauvreté, Fabius, etc..... il finit ce détail par une réflexion pleine d'une noble fierté et digne des maîtres du monde: D'autres peuples plus industrieux, dit-il, feront respirer l'airain, et sauront animer le marbre; ils auront des orateurs plus éloquens, de plus habiles astronomes: pour toi, Romain, songe à subjuguer et à régir les nations; c'est à toi de faire la guerre et la paix, de pardonner aux peuples soumis et de dompter ceux qui te résistent: tels sont les arts qui te sont réservés.

Le poète avoit à faire un éloge particulier du jeune Marcellus, dont la mort récente avoit mérité les pleurs d'Auguste et de tout l'empire; il le tire habilement hors de la foule. Énée s'imagine que le détail est fini à la

réflexion que vient de faire Anchise, on sent que cette pause n'est pas sans dessein.

Sic pater Anchises; atque hæc mirantibus addit.

Ainsi parloit Anchise, la Sybille et Énée l'écoutoient avec étonnement; par cette adresse Virgile réveille l'attention du lecteur, et la fixe sur le grand Marcellus, si célèbre dans la deuxième guerre punique. Jettez les yeux sur ce guerrier chargé de riches dépouilles, sur cet illustre vainqueur, sur Marcellus dont l'air triomphant efface tous les autres.

Hic rem Romanam, magno turbante tumultu,
Sistet; eques sternet Pœnos, Gallumque rebellem.

Mais Énée aperçoit, près de ce romain, un jeune homme d'une grande beauté, couvert d'armes éclatantes, mais triste et abattu. Il interrompt Anchise, et lui demande quel est celui qui l'accompagne; est-ce son fils, est-ce quelqu'un de notre illustre race? Quelle foule s'empresse autour de lui? Qu'il ressemble au héros qui est à ses côtés! Cependant une triste nuit l'environne de ses ombres! O mon fils! répond Anchise les larmes aux yeux, ne m'interrogez point sur l'éternel objet des pleurs de vos descendans.

O nate, ingentem luctum ne quære tuorum.

Les destins ne feront que le montrer à la

terre et le lui enleveront aussitôt. Ce tour est-il heureux, est-il délicat? Jamais a-t-on lu compliment de condoléance moins attendu, plus touchant et plus naturel? La princesse Octavie pouvoit-elle savoir mauvais gré au poète, d'avoir renouvelé sa douleur en témoignant la sienne d'une manière si ingénieuse, et dans un éloge capable seul d'immortaliser son fils? Aussi cette princesse, la plus vertueuse de son temps, ne manqua point à la reconnoissance; trente talens, qui répondent au nombre des vers que renferme l'épisode de Marcellus, en furent pour le panégyriste un monument honorable et solide. O Dieux, s'écrie Anchise, si Rome eût pu jouir du présent que vous lui aviez fait, elle vous auroit paru trop puissante; de combien de gémissemens et de quels cris sa mort fera retentir le champ de Mars. Dieu du Tibre, quelle pompe funèbre tu verras sur tes bords, lorsqu'on lui élevera un tombeau que tu baigneras de tes ondes! Jamais aucun rejeton de la nation troyenne ne donnera tant d'espérances à ses aïeux : jamais Rome ne se glorifiera d'un citoyen si accompli; que de vertu, que de probité, que de valeur! aucun ennemi ne se seroit offert impunément à ses yeux, soit qu'il eût combattu à pied, soit que monté sur un

superbe coursier, il eût entrepris de rompre un escadron. Jeune Romain, dont le sort est à plaindre, si tu peux te dérober aux rigueurs du destin, tu seras un Marcellus. A ces mots la princesse Octavie s'évanouit; Auguste et tous ceux qui étoient présens, fondirent en larmes. Il faut remarquer que le poète ne contrevient pas aux défenses qui avoient été faites de parler de ce cher fils à Octavie : il ne le nomme point, mais l'équivoque est si heureuse qu'on ne peut le méconnoître.

Voltaire n'a pas manqué de mettre à profit ce beau morceau, pour l'appliquer à M. le duc de Bourgogne, père du Roi, dont la mort ne toucha pas moins Louis XIV et la France, que celle de Marcellus l'empire romain. Quoique la transition ne soit ni aussi fière, ni aussi heureusement ménagée que celle de Virgile, le tableau ne laisse pas de plaire beaucoup par la richesse de l'expression (*Voyez* le Chant 7.e de la Henriade).

C'est ainsi qu'Anchise inspiroit à son fils l'amour de la gloire. En le reconduisant, il lui donne les instructions nécessaires pour achever heureusement ses desseins, et le fait sortir avec la Sybille par la porte d'ivoire. Les poètes, avant Homère, avoient inventé deux portes des songes; l'une de corne, par laquelle sor-

toient les songes vrais qui venoient des Dieux; l'autre, d'ivoire, étoit celle des vaines images, dont l'esprit est agité par le sommeil. Ils faisoient aussi sortir par cette dernière toutes leurs fictions; c'étoit avouer d'une manière moins ouverte qu'elles n'étoient que d'ingénieux mensonges et les fruits de leur imagination. Voilà tout le mystère renfermé dans les paroles de Virgile, qui ont occupé tant de critiques. Il a voulu dire que la descente d'Enée aux enfers n'étoit autre chose qu'un spectacle, tel que les mystères Eleusiniens, et non pas, comme l'ont entendu certains critiques, que l'autre vie fût une fable. Le dessein du poète est au contraire d'établir ce dogme comme un point fondamental de bonne politique.

Enée, de retour sur la terre, rejoint sa flotte. Il ordonne d'appareiller, et se rend aux portes de Cajète, où, après avoir célébré les obsèques de sa nourrice, dont le poète honore la mémoire par une belle apostrophe, au commencement du 7.e LIV.

Tu quoque litteribus nostris, Æneïa, nutrix.

Il sort du port, rase le promontoire de Circé lorsqu'il étoit nuit déjà avancée, *sera sub nocte rudentum;* et non pas au commencement de la nuit; l'abbé Desfontaines s'y est trompé. Ce

que le poète dit ici de Circé et des monstres qu'elle tient enfermés dans son palais, est imité d'Homère, Odyss. liv. 5.e et 8e. Neptune fait passer à Enée ce cap avec beaucoup de vîtesse. Il entre enfin dans le Tibre, dont le poète fait une fort belle description.

Jamque rubescebat radiis mare, et æthere ab altô..

Les vents se calment. Enée, du haut de sa poupe, aperçoit le long de la côte une vaste forêt, traversée par le Tibre, dont les eaux rapides, coulant sur un lit de sable jaune, vont se décharger dans la mer.

Atque hîc Æneas ingentem exæquore lucum..... prospicit.

Sur ses bords agréables, mille oiseaux divers, habitans de ces lieux, volent dans la forêt, et remplissent l'air de leur chant mélodieux : c'est là qu'Enée donne ordre de prendre terre. La flotte s'approche du rivage et entre dans le canal du fleuve, ombragé d'arbres touffus.

Nous ne pouvons fixer au juste l'étendue de cet épisode, Virgile n'ayant pas marqué le temps qu'Enée séjourna à Cajète; on peut le fixer à huit jours environ. Cet épisode fait partie du dénouement de la première partie, lequel commence au discours de Vénus à Neptune, vers la fin du cinquième épisode.

ÉTUDE

SECONDE PARTIE DE L'ÉNÉIDE.

ÉTUDE SEPTIÈME

L'Enéide, comme nous l'avons remarqué dans le plan, se divise naturellement en deux parties; savoir, le voyage du héros troyen en Italie, et son établissement dans ce pays. Junon, l'ennemie déclarée des Troyens, fait d'abord tous ses efforts pour les empêcher d'aborder. Cette première partie a trois nœuds, qui forment le nœud général : le premier, c'est la tempête; Neptune le dénoue en sauvant les Troyens. Le deuxième est l'union d'Enée avec Didon, préparée par Vénus et achevée par Junon : mais Jupiter, pour accomplir les destins, ordonne à Enée de sortir de la Lybie; c'est le dénouement de ce second nœud. Le troisième est le vent impétueux qui empêche Enée d'avancer vers l'Italie, et le jette sur les côtes de la Sicile. Vénus, qui craint pour son fils, implore le secours de Neptune; le Dieu rassure cette mère alarmée, et lui promet qu'Enée arrivera en Italie. C'est le dénouement de ce dernier nœud, et de tous les obstacles qui avoient retardé l'arrivée du héros. Mais Junon restera-t-elle tranquille? Verra-t-

elle Enée fonder son empire, sans lui susciter quelqu'ennemi? La chose n'est pas même vraisemblable dans l'ordre naturel; car, sans employer le courroux d'une Déesse, se peut-il qu'un étranger, un inconnu, un fugitif, épouse la fille unique d'un prince puissant, sans rencontrer de rivaux, ni essuyer aucune contradiction? Tel est le fond de cette seconde partie.

Le poète, pour former sa fiction et lui donner ce tour merveilleux qu'exige l'Epopée, attribue à la déesse Junon tous les obstacles que le héros doit rencontrer naturellement dans une pareille entreprise. Avant d'examiner les nœuds de cette seconde partie, on ne doit pas ignorer que les personnages ont été fournis à Virgile par l'histoire. Denis d'Halicarnasse prétend que Latinus a donné sa fille à Enée; que la reine Amate s'y étoit opposée de tout son pouvoir; que Turnus, neveu de la Reine, et qui recherchoit la princesse en mariage, offensé de ce refus, avoit fait une cruelle guerre au beau-père et au gendre. Mézence n'est donc plus un personnage d'imagination. Il en est de même d'Evandre et de plusieurs autres princes, que le poète a fait entrer avec tant d'art dans sa fable.

Junon, voyant le bon accueil que Latinus faisoit à Enée, fouille jusque dans les enfers pour le traverser: elle appelle Alecto à son secours.

D'abord la furie se saisit de l'esprit de la Reine, puis elle l'alarme et anime Turnus; enfin elle excite les Troyens, à l'occasion d'un cerf tué par Ascagne. Quoi que fasse Latinus, on prend les armes : Turnus se met à la tête des troupes. Ce prince envoie solliciter Diomède. De son côté Enée cherche du secours; il va chez Evandre, qui l'adresse aux Thyrréniens. Cependant Turnus assiège les Troyens; mais Enée arrive et le repousse. On en vient à une seconde action, dans laquelle Turnus est encore défait, ce qui l'oblige d'accepter le combat singulier. Tous ces nœuds, enchaînés les uns dans les autres, sont tous dénoués par la mort de Turnus. Nous les développerons dans chaque épisode. Ils se réduisent à ces trois obstacles : le mécontentement de la Reine; les grandes qualités de Turnus, et l'aversion naturelle que le peuple devoit avoir pour un prince étranger. La constance de Latinus, sa fidélité aux oracles et la valeur d'Enée, sont enfin victorieuses.

Quelques critiques trouvent mauvais que Virgile ait fait de Latinus un roi si foible. Mais l'histoire, qui nous dit que ce prince a donné sa fille à Enée, et la structure du poème permettoient-elles de lui donner un caractère impétueux? Latinus fait ici le rôle de Priam. Ce prince devoit des déférences à son épouse : il en a moins que Priam pour Hélène. Il estime

Turnus avec raison, et ne lui résiste que malgré lui. Priam écoutoit plus volontiers Hector, qui vouloit la guerre, uniquement pour sa gloire; tandis qu'il eût été bien plus sage de renvoyer Hélène avec une juste satisfaction. Personne ne s'est avisé pourtant de condamner Homère pour avoir ainsi représenté ce prince, quoi qu'il le donne comme un homme consommé en sagesse : « Priam, dit-il, que sa sagesse égale aux Dieux. » Latinus voit tous ses états révoltés de ce qu'il veut donner sa fille à un étranger. Que feroit-il, quand il auroit toute la fierté d'Agamemnon? il ne peut que recourir aux voies de douceur, pour ramener son épouse et ses sujets dans le devoir.

On fait encore une autre objection. Turnus, dit-on, efface Enée : Virgile lui donne des qualités trop brillantes. Mais où brille-t-il? ce n'est qu'en l'absence du héros troyen. Que l'on compare les exploits de l'un et de l'autre, on verra qu'Enée ne le cède en rien au chef des Rutules. Il a de plus la prudence et l'humanité, qui le distinguent de Turnus. Ce dernier, comme Hector, ne suit que son impétuosité : il est cruel, violent; il est plus soldat que grand homme. La seule objection raisonnable que l'on peut faire à Virgile, c'est, comme nous l'avons dit au premier épisode de la première partie, qu'Enée est toujours sûr du succès. Cent oracles lui

ont prédit qu'il sortiroit de tous les dangers; qu'il échapperoit à tous les périls qu'il court : voilà la difficulté la plus sérieuse, et à laquelle nous ne chercherons point de réplique. Virgile l'avoit sans doute sentie. Mais quelle qu'elle puisse être, il s'est jugé trop rigoureusement. Combien nous resteroit-il d'ouvrages, s'il falloit condamner au feu tous ceux où se trouvent des défauts réels.

Le poète, en commençant cette seconde partie, à l'imitation d'Apollonius de Rhodes, LIV. 3.e des ARGON., invoque la muse Erato. *Nunc age, qui reges, Erato, et*.... Elle présidoit aux mariages, ce qui annonce le dénouement du poème. Mais il se présente ici une matière bien différente à chanter, en comparaison des aventures qu'Enée vient de courir dans ses voyages; ce sont d'horribles combats, l'Hespérie toute en feu. Une plus vaste carrière s'ouvre à nos regards; jamais mon esprit n'embrassa de si grands objets. *Tu vatem, tu diva mone*... Le poète, pour préparer ces épisodes, développe, comme s'il commençoit un nouvel ouvrage, les raisons qui ont porté Latinus à faire à Enée un accueil si favorable, même jusqu'à lui offrir sa propre fille en mariage, sans qu'il la lui demandât. C'est là le point essentiel, et la base de tout l'édifice. En effet, est-ce assez pour un poète que l'histoire dise que

Latinus a donné sa fille à Enée? Quand le fait ne pourroit être contesté, il faut qu'il soit vraisemblable dans le poème : c'est au poète à deviner les motifs que tait l'histoire. Rien de plus certain que Lavinie étant l'héritière unique des principaux états de l'Italie, ait été recherchée par plusieurs princes. Amate devoit s'intéresser pour un seigneur tel que Turnus, qui joignoit à la parenté toutes les qualités qui rendent un prince aimable et digne du trône. Quelle raison donc assez puissante trouvera Latinus pour passer sur tant et de si fortes considérations en faveur d'un inconnu? D'où tirera-t-il cette raison décisive? ce n'est ni de la personne d'Enée, ni des Troyens; ils ne lui ont rendu aucun service. Quand le poète auroit imaginé quelqu'émotion arrivée dans les états de Latinus, et qu'Enée l'eût calmée, en joignant ses forces à celles du Roi, cet incident eût fait languir, peut-être même oublier l'action, et n'eût pas suffi pour autoriser la préférence donnée au prince Troyen sur le Rutule. Sans parler encore des vraisemblances dont il eût fallu étayer une semblable fiction, Virgile, pour soutenir son action, a donc recours au plus prompt expédient, qui est une espèce de reconnoissance préparée à l'aide des prodiges et des oracles.

Dans l'enceinte du palais de Latinus, il y

avoit un laurier qu'un respect religieux conservoit depuis long-temps; un jour il arriva qu'un essaim d'abeilles traversant les airs, vint se reposer sur le sommet de ce laurier; elles demeurèrent suspendues à une des branches, entrelacées les unes les autres par leurs pattes. Le devin consulté, répondit : Je vois un prince étranger arriver sur ces bords. *Continuo vates*.. Je le vois suivi d'un peuple nombreux venant du même côté; je le vois s'établir dans ce palais. Une autre fois dans un sacrifice, le feu prit à la belle chevelure de Lavinie. Les devins augurèrent de cet événement, que la princesse auroit une brillante destinée, mais que sa gloire coûteroit beaucoup de sang aux peuples. Il faut supposer avec Virgile, la soumission aveugle qu'on avoit autrefois pour les oracles. Le Roi, inquiet de ces présages, va consulter le Dieu Faune son père, près de la fontaine d'Albunée. Le poète fait la description du lieu, et de la manière dont il rendoit ses oracles. Latinus fait à Faune un sacrifice de cent brebis, et se couchant sur leurs toisons, comme la cérémonie l'exigeoit, il s'endort, et le Dieu lui apparoît en songe; il lui défend de donner sa fille à aucun prince du Latium : il lui dit que bientôt il arrivera des étrangers dont le sang, mêlé avec le sien, élevera jusqu'au ciel la gloire de son nom. Latinus ne manque pas de rendre

publique cette réponse de l'oracle. Le poète, après avoir ainsi préparé sa matière, revient à son héros.

Premier Episode.

Énée, Iule et les principaux Troyens, se reposoient sous un grand arbre; après quelques mets on leur apporte dans cet endroit des fruits secs, des gâteaux plats; effet d'une inspiration divine. La faim les oblige d'avoir recours à ces gâteaux, qui, posés sur l'herbe, leur servoient de tables; mais à peine commencent-ils à rompre cette pâte fatale, et a y imprimer une dent hardie, que le jeune Ascagne s'écrie : Oh! nous mangeons jusqu'à nos tables; ce qu'il prononce d'un ton badin. Mais Énée recueille ces paroles et reconnoît l'accomplissement de la prédiction des harpies, qui lui avoient donné tant d'inquiétudes. Rempli de joie, il s'écrie : Je vous salue, terre qui m'êtes réservée par les destins; je vous salue Dieux tutélaires de Troye! c'est ici notre demeure et notre patrie. Énée se ressouvient qu'Anchise l'en avoit averti dans plusieurs entretiens. Voilà donc, ajoute-t-il, cette prétendue famille, et en même temps le terme de nos malheurs. Cette fiction des tables que doivent manger les Troyens, se lit dans Lycophron. Il ordonne des sacrifices à tous les Dieux; Jupiter, agréant sa prière, fait gronder

son tonnerre trois fois et paroître dans les airs un nuage rempli de lumière, que le Dieu secoue lui-même; les Troyens, transportés d'allégresse à la vue de ces heureux présages, passent le reste du jour dans les festins. Le lendemain Énée nomme cent ambassadeurs pour aller de sa part trouver le roi Latinus. Ce grand nombre fait honneur à Énée et à sa politique; il vouloit donner par là une idée de lui-même et du peuple qu'il amenoit; les ambassadeurs, couronnés de branches d'olivier, et chargés de présens pour le Roi, partent en diligence, tandis qu'Énée s'occupe à tracer sur le bord du fleuve, le plan d'un fort qu'il entourre d'un fossé profond, précaution qu'il prend avec raison, en attendant la réponse du Roi. La jeunesse de la ville de Laurente prenoit ce jour là ses exercices devant les murs de la ville; un des jeunes cavaliers ayant aperçu les Troyens, court annoncer au Roi l'arrivée d'une troupe d'hommes de haute taille, et qui, à leur habillement, paroissent étrangers. Virgile relève les Troyens par l'avantage de la taille, comme fait Homère; en effet, le peuple n'est pas le seul à qui elle en impose. Le roi les fait paroître devant lui, assis sur le trône de ses ancêtres et environné de toute sa cour.

Le poète s'applique à décrire le palais de Latinus; c'étoit l'ancienne demeure de Picus.

Rien de plus auguste, et par la construction de l'édifice, et par les différentes statues dont le vestibule étoit orné; c'étoit là que se faisoit l'inauguration des Rois; c'étoit le sanctuaire de la justice; on y voyoit en statues de cèdre, Italus, Latinus, Saturne, Janus, avec leurs attributs, et les généraux les plus distingués. A la face du palais, au milieu de quantité de trophées, paroissoit Picus, que Circé avoit changé en piver; métamorphose d'Ovid. liv. 15; tous ces portraits étoient pour les Romains de précieux antiques qui les flattoient. Latinus parle aux Troyens avec bonté; d'abord, pour leur donner de la confiance, il leur dit qu'il n'ignore ni leur nation, ni leur ville, ni leur origine: Que demandez-vous, quel motif, quelle nécessité vous fait aborder ici? Vous êtes-vous égarés dans votre route? Est-ce la tempête qui vous a jetés sur ces côtes? acceptez l'hospitalité que je vous offre, et sachez que les Latins sont le peuple de Saturne. La crainte des lois ne nous fait point pratiquer la vertu; justes par inclination, nous conservons les mœurs du règne de ce Dieu: il ajoute, qu'il sait par tradition que Dardanus étoit sorti de Corète, ville de Toscane, pour aller s'établir en Phrygie. Il n'y a rien dans tout ceci qui ne soit vraisemblable; qui ne connoissoit les Troyens après leur fameux siége? Il

ne faut pas s'étonner si le Roi, avant de les avoir entendus, les appelle descendans de Dardanus; les ambassadeurs s'étoient assurément annoncés. Cette espèce de consanguinité des Troyens avec les Italiens, doit être, comme elle est en effet, un puissant moyen pour prévenir Latinus en faveur d'Énée. Le début de ce discours est à peu près le même que celui de Nestor à Télémaque et à Mentor, qui vient lui demander des nouvelles d'Ulysse (Odys. liv. 3.). Ilionée, qui étoit à la tête de l'ambassade, répond aux paroles obligeantes du Roi par un autre discours dont la force et l'art méritent également l'admiration. Illustre fils de Faune, lui dit-il, notre flotte, fidèlement guidée par les étoiles, ne s'est point méprise; nous venons en ce lieu de notre propre mouvement, chassés du plus florissant royaume de l'Asie. Il corrige la mauvaise impression que pouvoit faire cet aveu, en relevant la naissance des Troyens et d'Énée. *Ab Jove principium generis*..... Puis il s'efforce d'attendrir le Roi par une vive peinture de tous les malheurs qu'ils ont éprouvés et des dangers qu'ils ont courus. *Quanta per Idæos*.... Est-il quelqu'un dans l'univers, fût-ce aux extrémités de l'Océan, fût-ce sous les feux de la zone torride, qui n'ait entendu parler de l'armée formidable des Grecs,

de cet impétueux torrent qui inonda les champs de la Phrygie? Est-il quelqu'un qui ne sache l'issue de cette guerre funeste entre l'Europe et l'Asie? Echappés de ce déluge affreux, après avoir long-temps erré sur les flots, nous demandons un asile dans ces climats. Après ces traits frappans, bien dignes de l'éloquence de Démosthène, l'orateur expose ce que demandent Énée et les Troyens; c'est l'usage de l'eau et de l'air, qui appartiennent à tout le monde, un coin de terre pour y établir leurs Dieux Pénates. *Di sedem exiguam patriis*..... Il diminue l'objet de leurs prières, pour faire valoir d'autant plus la reconnoissance; Énée et les Troyens ne peuvent que relever la gloire de ses États; en peu de mots il fait connoître son prince : il est aussi fidèle dans les traités, que redoutable dans les combats; s'il paroît suppliant, ce n'est pas qu'on ne leur ait offert ailleurs des retraites, mais les Dieux leur ont ordonné expressément de s'établir dans l'Ausonie, ce qui cadre avec les prédictions de Faune : il presse enfin Latinus dans sa péroraison, par une ingénieuse prosopopée, *hinc Dardanus ortus, hinc repetit*, etc... C'est Dardanus lui-même qui vient se fixer dans ces climats, c'est lui qui vous offre ces médiocres présens sauvés des flammes de Troye. L'ora-

teur les présente les uns après les autres, et n'oublie pas ce qui les rend respectables.

Hoc pater Anchises auro libabat ad Aras....

Voici la coupe dont Anchise, père d'Énée, se servoit dans ses libations : voici le sceptre et la thiare que Priam portoit lorsqu'il dictoit ses lois aux peuples assemblés ; ces étoffes brodées sont l'ouvrage de nos dames troyennes.

Le Roi, frappé, demeure immobile ; il n'est occupé que des oracles, il voudroit que ce prince fût celui à qui le ciel destine sa fille. Dans ces sentimens il promet sa protection aux Troyens, charge les ambassadeurs de dire à Énée qu'il désire ardemment de le voir à sa cour ; qu'il veut faire alliance avec lui. Il s'ouvre même sur les oracles qui réservoient sa fille à un prince étranger ; votre Roi, selon les apparences, est celui qui m'est annoncé ; je le crois, et si je ne me trompe dans l'interprétation des Dieux, je le désire : cette ouverture de Latinus amenée de la sorte, n'est pas si ridicule que quelques critiques l'ont bien voulu dire. La parole que donne ici Latinus, n'est que conditionnelle, et n'est au vrai qu'un compliment. *S'il conjecture bien*, dit-il, ce qui fait entendre qu'il examinera la chose de plus près ; c'est d'ailleurs un père empressé et qui désire ardemment de connoître

le gendre que les Dieux doivent lui envoyer. En outre le Roi ne dit que ce qu'Énée peut apprendre de la bouche de tout autre, puisque cet oracle étoit répandu dans le Latium avant son arrivée. C'est une précaution que le poëte a prise plus haut fort sagement; le Roi fait présent à chacun des ambassadeurs, d'un cheval magnifique; il envoye à Énée un char attelé de deux chevaux pareils; le feu leur sortoit des naseaux; ils étoient de la céleste race de ceux du soleil. Les ambassadeurs s'en retournent sur ces superbes coursiers, et annoncent au camp l'alliance conclue avec le Roi des Latins. Cependant l'implacable épouse de Jupiter venant d'Argos, jette les yeux sur l'Italie: elle aperçoit Énée, qui d'un air content animoit les Troyens à se bâtir une ville. Vivement irritée à cette vue, et secouant la tête: Peuple odieux, dit-elle, ta destinée triomphe donc de tous mes efforts! *Heu Stirpem invisam!*..., Le fond de ce discours est le même que celui du 1.er livre; il étoit imité de celui de Neptune, Odyss. liv. 5.e, comme nous l'avons dit: le premier est plus court, la fierté et l'indignation en font l'ame; mais la confiance que Junon avoit alors dans ses ressources, qui n'étoient pas encore épuisées, fait qu'elle ne s'y répand point en paroles: elle ne pense ici qu'à agir, le désespoir se joint à

la vengeance; elle se voit poussée à bout par le courage invincible des Troyens, ce qui fait en passant un éloge indirect et bien délicat de cette nation; elle ne peut comprendre ni souffrir qu'ils aient pu échapper à tous les maux qu'elle leur a causés; elle se rappelle tous les dangers qu'elle leur a fait courir, comme pour se demander s'il elle eût pu leur en susciter de plus grands. *Num sigæis occumbere campis*... Outrée de tant d'efforts inutiles, elle jette les yeux sur d'autres divinités moins élevées qu'elle; sur Mars, sur Diane, qui ont trouvé le secret de satisfaire leur vengeance. C'est ce qui met le comble à sa fureur. *Mars perdere gentem*.... Ensuite se considérant elle-même, et se mettant en parellèle : Et moi, s'écrie-t-elle, la sœur et l'épouse de Jupiter, je suis vaincue par un Énée! *At ego magna Jovis conjux*. Trop convaincue de sa foiblesse, elle n'auroit pas honte d'appeler à son secours les enfers.

Flectere si nequeo superos, acheronta movebo.

Les destins sont immuables, soit; mais du moins elle se consolera en traversant les projets d'Énée; elle allumera une cruelle guerre qui fera périr les sujets de l'un et de l'autre Roi. Malheureuse princesse! ta dot sera le sang des Troyens et des Rutules. Bellonne fera les apprêts de tes noces; Hécube ne sera pas la seule

qui aura porté un flambeau dans son sein; Vénus aura le même sort que la fille de Ciscée; son fils sera un autre Pâris, et redeviendra la cause funeste de l'embrasement de la nouvelle Troye.

Sanguine Trojano et Rutulo dotabere, virgo...

Quel affreux dépit! S'il étoit possible que les Dieux fussent méchans et vindicatifs, le seroient-ils davantage? Ce discours offre toutes les figures qu'exige la vivacité de sa passion; de fréquentes ellipses, l'exclamation, l'interrogation, la suspension. On ne doit point blâmer Virgile si Junon se met ici en parallèle avec Mars et Diane, comme elle l'a fait au premier livre avec Pallas. Ces tours, quoique ressemblans, sont commandés par la nature même. La passion, quelle qu'elle soit, cherche toujours à s'autoriser d'exemples. L'amour-propre nous dicte que nous avons toujours plus de raison de nous plaindre, de nous venger, ou de recevoir une grâce, que tels ou telles. C'est pourquoi, si ces comparaisons sont fréquentes dans Virgile, comme nous l'avons déjà remarqué, c'est moins par envie d'étaler son éloquence, et de multiplier les ornemens, que par une connoissance profonde de la passion qui devoit animer ses personnages, et le désir qu'il a de leur faire parler un langage qui y répondît.

Le poète a aussi employé quelques expres-

sions d'Ennius, tirées du liv. 10.e des annales, où il parle aussi des Troyens.

Quæ nec Dardaniis campis potuêre perire
Nec cum capta capi nec cum combusta cremari....

On juge, à la lecture de ces vers, avec quel goût Virgile imitoit : il se sert des mêmes expressions qu'Ennius ; mais quelle différence dans le tour ! L'interrogation y répand une toute autre chaleur, lui donne un tout autre feu. La Déesse évoque des enfers la cruelle Alecto, et c'est ici que l'action se noue. Quel portrait !... *Cui tristia bella... iræque....*

Pluton ne voit ce monstre qu'avec horreur ; il est détesté de ses sœurs mêmes. Junon n'oublie rien de ce qui peut piquer l'orgueil de cette horrible fille. D'abord, combien ne doit-elle pas être flattée ? La reine des Dieux s'abaisse jusqu'à lui dire : Fille de la nuit, rends-moi un service ; tu es la seule qui le puisse ; il s'agit de me garantir d'un affront : fais en sorte que le roi des Latins refuse sa fille à Enée.... Elle lui représente tout ce dont elle est capable. *Tu potes unanimes....* Tu as cent moyens de nuire : consulte ton génie fécond ; romps l'alliance ; jette des semences de guerre entre les nations.... Alecto ne réplique point : trop charmée de satisfaire Junon, en se contentant elle-même. Armée du poison des Gorgones,

elle se rend au palais de Latinus, trouve la Reine irritée de la rupture du mariage de sa fille avec Turnus : elle arrache de sa tête un de ses serpens ; elle le glisse dans le sein de la Reine : le poison s'insinue peu à peu... La description qu'en fait le poète répond à tant d'autres que nous avons vues. D'abord, la princesse n'éprouve que de foibles atteintes, et ne tient à Latinus que le tendre langage des mères. Elle le presse, dans les termes les plus affectueux...

Exulibus ne datur ducenda Lavinia Teucris.
O genitor ! nec te miseret, natæ que, tui que ?...

Quoi ! Seigneur, vous donnez Lavinie à un aventurier ; vous n'avez pitié, ni de votre fille, ni de sa mère, ni de vous-même ! Cet étranger l'emmenera comme Pâris a fait d'Hélène ! Où est la foi que vous avez donnée à Turnus ? Si les Dieux veulent que ma fille épouse un étranger, Turnus ne l'est-il pas ? Il n'est pas du nombre de nos sujets, mais il tire son origine de Mycènes. C'est ainsi que n'écoutant que l'intérêt, on a coutume d'interpréter en sa faveur les arrêts des Dieux et des hommes. Le Roi ne se rend point à ces instances, et ne goûte point cette explication subite de l'oracle. Sa résistance remplit la Reine de colère. Alors, dit le poète, continuant son allégorie, le serpent verse son venin dans ses veines ; elle se trouble, traverse

la ville d'un air insensé, semblable à ce jouet de l'enfance, qui, tournant rapidement autour de son centre, et traçant dans un vaste lieu plusieurs cercles par son mouvement, est admiré de la jeune troupe ignorante qui l'entoure et le réveille sans cesse à coups de fouets.

Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo...

Cette comparaison est prise d'Homère, ILIAD. LIV. 14e. Quelques critiques la trouvent basse; mais pour condamner Virgile, il faudroit ce me semble savoir de quelle façon on jugeoit dans son siècle cette sorte de jeux : ce sont des objets sur lesquels le goût peut varier. Peut-être cette comparaison ne nous déplaît-elle que parce que nous manquons d'expressions propres à la rendre avec autant de noblesse que dans le latin. Nous trouvons le terme de sabot ridicule : en est-ce assez pour en dire autant de la comparaison ? Mais Virgile ne pouvoit pas le deviner. Le poète a imité du Panthée d'Euripide le tableau qui suit, et dans lequel on voit la Reine, travestie en Bacchante, courir de ville en ville, réclamer, avec les dames latines, le droit des mères. Mais le coloris de Virgile est plus vif, plus brillant, et ses personnages bien autrement passionnés. Plusieurs personnes pensent que la poésie de ces six derniers livres de l'Enéide n'est ni aussi riche, ni aussi châtiée

que celle des six premiers. Mais cette fiction d'Alecto, et tout ce que nous voyons de Junon et du palais de Latinus, ne fortifie pas, à beaucoup près, cette opinion; et sans parler du bel ordre et de la disposition de cette deuxième partie, peut-on trouver poésie plus forte, plus fleurie, plus tendre? elle est telle enfin que l'exigent les différentes situations des personnages ou des lieux. Que de beautés n'aurions-nous pas à admirer dans ce morceau de Turnus, s'il étoit possible de l'analyser mot à mot? Mais il nous suffira de dire que Virgile se montre ici autant poète que partout ailleurs. La première partie de son poème est pleine de quantité de traits historiques que l'auteur raconte, il est vrai, d'une façon très-poétique. Ici tout est de son invention. Quoi de plus épique que cette Alecto? quel effet ne produit-elle pas? Ce n'est pourtant que le ressentiment de la Reine et de Turnus, personnifié. Tout porte sur cette pensée. La Reine et Turnus, outrés de la conduite du Roi, prennent ensemble toutes les mesures pour traverser son dessein. Comment le poète amplifie-t-il cette idée commune? Il prend un tour merveilleux. Le ciel et l'enfer s'intéressent à Turnus. C'est Junon qui fait agir tous les ressorts. Naturellement ce prince ne devoit pas croire au premier bruit, que Latinus voulût se choisir un autre gendre; il faut qu'il soit ins-

truit à n'en pas douter : aussi nous allons voir que Virgile observe, même dans sa fiction, ces petits ménagemens. Turnus ne se rend pas aux premières paroles d'Alecto.

Cette furie, satisfaite d'avoir mis le désordre dans le palais de Latinus, vole vers Ardée, colonie fondée par Danaé, fille d'Acrisius. La nuit étoit au milieu de sa course, et Turnus plongé dans un sommeil profond. Elle quitte sa terrible figure, pour prendre celle de la vieille Calybé, prêtresse de Junon. Le tableau du poète est d'après nature.

Alecto torvum faciem et furialia membra
Exuit : in Vultus sese transformat aniles.

Elle s'approche du lit, et lui parle en ces termes. Quoi! tu souffriras, Turnus, qu'une colonie de Troyens te ravisse un sceptre mérité par tant de travaux ?

Turne, tot incassum fusos patiêre labores....

Que le Roi des Latins te refuse sa fille? Vas donc à présent verser ton sang pour un ingrat.

I nunc ingratis offer te, irrise, periclis...

Elle continue, avec cette ironie amère, le détail des exploits de Turnus, et conclud qu'il ne lui reste plus qu'à forcer le roi des Latins par la voie des armes, à lui donner sa fille. On en-

tend que ces paroles sont celles que Turnus a dû s'adresser à lui-même, avant de passer à sa réponse. On croit apercevoir ici une petite contradiction : Virgile, en plusieurs endroits, assure que les Italiens jouissoient d'une paix profonde, comme nous le verrons surtout dans le discours de Diomède. D'où viennent donc ces exploits militaires de Turnus, et ces services importans rendus à Latinus? Il faut sans doute mettre ici quelque restriction. Turnus réplique à Calybé de la même manière que Télémaque à sa mère Pénélope, Odyss. liv. i.er, où il la renvoie un peu trop cavalièrement à ses fuseaux. Les dames, du temps d'Homère, ne se piquoient point probablement de s'appliquer à d'autres ouvrages, comme le fait entendre Jupiter, en parlant à Vénus, et Hector lui-même à sa chère Andromaque. Ton âge décrépit te rend crédule, répond Turnus à la prêtresse; cesse de vouloir m'effrayer; les querelles des Rois te causent de fausses alarmes : mêle-toi du culte des Dieux; voilà ton ministère. Quant à la guerre et à la paix, c'est notre affaire. La fausse Calybé n'écoute point ce compliment avec complaisance; elle reprend aussitôt sa terrible figure, fait siffler ses serpens, et roule avec fureur ses yeux enflammés. A cet aspect, le prince, épouvanté, se trouble; il ouvre en vain la bouche pour la fléchir; elle le repousse,

fait dresser sur sa tête deux de ses serpens; et déployant son fouet vengeur, voilà, dit-elle, d'un ton menaçant, voilà cette vieille décrépite, que son âge rend ridicule.

En ego victa situ, quam veri effeta senectus.

Regarde-moi : sortie des enfers, je suis cette furie redoutable qui porte dans ses mains la guerre et la mort. En parlant ainsi, elle lui jette une torche ardente, et le couvre de flammes et de fumée.

Turnus s'éveille, transporté d'une fureur martiale; il cherche des armes jusques dans son lit; il ne respire que les combats; ce que le poète exprime par une comparaison tirée de l'eau qui bouillonne dans un vase, ILIAD. LIV. 23e. Il assemble les chefs de sa nation, et leur déclare que Latinus a rompu son alliance, et qu'il marche contre lui. Il ordonne à ses sujets de prendre les armes : lui seul, à l'entendre, suffit pour vaincre les deux nations. Les hautes qualités de ce prince animent tous les Rutules.

Tandis qu'il leur communique son ardeur guerrière, Alecto, portée sur ses aîles infernales, passe au camp des Troyens; elle excite contre un cerf tous les chiens d'Ascagne. Funeste chasse! les enfans de Tyrrhée, intendant des troupeaux du Roi, l'avoient nourri : il étoit

d'une beauté parfaite et d'une haute ramure. Sylvie, leur sœur, chérissoit ce cerf apprivoisé, ornoit sa tête de fleurs, et avoit soin de le peigner et de le laver souvent dans de l'eau pure. Docile, il se laissoit approcher et caresser, et étoit accoutumé à la table de son maître. Le jour il erroit dans les bois : le soir, il ne manquoit jamais, quoique tard, de revenir à la maison.

Ipse domum serâ quamvis se nocte ferebat.

Il est clair qu'on doit l'entendre d'une nuit fermée depuis quelque temps, et non pas, comme l'explique Desfontaines, du commencement de la nuit. On sent que ce n'est pas sans raison, ni simplement pour donner carrière à son génie, que Virgile s'est arrêté à cette belle description : il étoit nécessaire, pour la suite, que l'on connût combien ce cerf étoit cher, et à qui il appartenoit. Ce jour-là il se reposoit sur l'herbe, au bord du fleuve. La meute d'Ascagne le relance ; et le jeune prince, brûlant d'envie de se distinguer, lui décoche un trait que conduit Alecto. L'animal, blessé, revient tout en sang, et paroît implorer le secours de son maître. Sylvie, informée de ce malheur, rassemble tous les paysans des environs. Tyrrhée, lui-même, qui étoit dans la forêt, accourt avec tous ses bûcherons. La furie vole

vole se placer sur le toit de l'étable, et sonne d'un cor dont le bruit épouvantable ébranle les arbres. Les mères effrayées serrent les enfans entre leurs bras, *et trepidæ matres*.... Cet endroit est imité du 7.e LIV. des ARGON. Tout le monde court aux armes. Les Troyens sortent de leur camp : on se bat, non avec de simples bâtons pointus, mais avec la lance et le javelot. La description du champ de bataille est relevée par une comparaison tirée de la mer, HOMÈRE, LIV. 4e. Dans ce choc, Almon, l'aîné des fils de Tirrhée, et Galésus, le plus juste et le plus riche seigneur de l'Ausonie, sont tués. Ce n'est point au hazard que Virgile fait tomber ces deux personnages : leur mort ne pouvoit qu'indisposer beaucoup les gens du pays contre les Troyens.

Tandis qu'ils se battent, Alecto, fière de ses beaux exploits, en va rendre compte à Junon. Déesse, lui dit-elle, j'ai semé la discorde, allumé la guerre, versé le sang ausonien par les mains des Troyens; je vous défierois vous-même de réconcilier ces deux nations. Si vous voulez, je vais soulever toute l'Ausonie. C'est assez, dit Junon; que le brave fils de Vénus et le roi des Latins célèbrent à présent l'hyménée qu'ils ont résolu. Pour toi, il faut que tu te retires; Jupiter ne te permettroit pas d'er-

rer plus long-temps dans les airs : s'il reste encore quelque chose à faire, je me charge de ce soin. A ces mots, la noire furie reprend le chemin du Cocyte. Au pied de la montagne d'Amsancte, il y a une profonde carrière, affreux soupirail du royaume de Pluton. C'est par là que, se replongeant dans le Tartare, elle délivre le ciel et la terre de son odieuse présence. Le poète attribue à Junon le désir de la vengence, si naturelle à Tyrrhée. Il accourt à la ville avec les pasteurs, emportant le corps du jeune Almon et celui de Galésus. Turnus profite de la circonstance. Voilà, s'écrie-t-il, ces nouveaux alliés! on les reconnoît, et on me chasse. Les femmes, qui célébroient les orgies avec la Reine, veulent qu'on prenne les armes. Le Roi résiste : il est aussi inébranlable qu'un rocher, ILIAD. LIV. 15e. Enfin, ne pouvant calmer les esprits, il prend les Dieux à témoins que c'est malgré lui qu'il cède à la tempête. Il ne consent à la guerre, que parce qu'il voit clairement que son autorité sera méprisée s'il persiste plus long-temps : il se contente de donner les conseils nécessaires. Instruit, comme il l'est, de la volonté des Dieux, il annonce aux Latins et à Turnus lui-même ce qui leur en coûtera. Toi-même, ô Turnus, tu en porteras la peine.

O miseri! te, Turne, nefas, te triste manebit
Supplicium.

Voilà le nœud entièrement formé : le peuple lui-même entre dans la querelle par le crédit de Tyrrhée, et le désir qu'ils ont tous de venger Galésus et de répondre aux intentions de la Reine.

Virgile, pour faire honneur à sa nation, et donner du poids aux cérémonies que l'on observoit en déclarant la guerre, établies par Numa, rapporte à une coutume déjà ancienne du temps de Latinus, l'usage religieux d'ouvrir le temple de Janus; il donne en même temps la plus grande idée de Rome, par l'énumération qu'il fait des peuples chez lesquels elle a porté ses armes..... *Nunc maxima rerum Roma colit....* Après quoi, pour marquer l'ardeur naturelle des Romains pour la guerre, lorsque le sénat, dit-il, a résolu une guerre, le consul, revêtu de la Trabée romaine, et ceint à la manière des Gabiens, ouvre ses portes terribles, et annonce les combats; alors toute la jeunesse romaine applaudit, et la ville retentit du son guerrier des trompettes. Avant de déclarer la guerre aux Troyens, il falloit que le Roi fît cette cérémonie, mais il refuse ce triste ministère; la Reine s'en charge, et pour continuer le merveilleux, le poète fait

descendre Junon du ciel : elle brise les barres de fer et les verroux, et fait tourner les portes sur leurs gonds : à ce signal toute l'Ausonie prend les armes.

Ardet inexcita Ausonia atque immobilis antè.

Il faut lire dans le poète la description admirable de ce passage subit de la paix à la guerre; tout y est exprimé en termes également riches et heureux.

Le poète, à l'imitation d'Homère ILIAD. LIV. 2.e, invoque les muses en commençant le dénombrement des guerriers. Ayant bien moins de héros à faire connoître que le poète grec, il lui a été facile de varier son détail par différens tableaux; aussi personne ne s'est-il ennuié en le lisant; on y prend la connoissance d'une grande partie de l'Italie.

Pandite nunc Helicona, deæ, cantusque movete.

Muse, dévoile à mes yeux les secrets de l'Hélicon, et daigne conduire ma voix; apprends-moi quels furent les princes qui s'engagèrent dans cette fameuse ligue contre les Troyens. Virgile a pu commodément placer plus loin le dénombrement des alliés et des Troyens. Le premier qui parut fut le cruel Mézence; Tite-Live dit, liv. 1.er chap. 2.e, qu'il a véritablement fait la guerre contre Enée, et qu'en bon politique, il se ligua avec Turnus; mais il ne

parle point de son caractère impie, ni du mécontentement de ses peuples. Caton l'ancien, dans ses origines, dit que ce Roi avoit commandé à ses peuples de lui d'onner les prémices que l'on offroit à Jupiter; ce qui a suffi à Virgile pour en faire un impie.

Contemptor divûm Mezentius.....

Il étoit accompagné de son fils Lausus, le plus beau prince de l'Ausonie après Turnus. C'est ce que dit Homère de Nirée, qui ne le cédoit qu'à Achille, ILIAD. LIV. 2.e; le poète en fait un prince parfait pour contraster avec son père.

. . . . Dignus patriis qui lætior esset
Imperiis. . . . . .

Digne de tout autre père, digne d'être le fils d'un Roi moins détesté, il avoit mille soldats de la ville d'Agilline.

Après eux brilloit sur son char, Aventin, fils d'Hercule.

Victoresque ostentat equos satus Hercule pulchro
Pulcher Aventinus.

Ce n'est pas que ce fils d'Hercule ait eu des traits fort délicats; mais il étoit bien fait et d'une haute taille, il portoit gravé sur son bouclier les travaux de son père, et comme son père, il étoit

vêtu de la peau d'un lion, dont la crinière et le muffle garni de ses dents, lui couvroient la tête. Ensuite Catille et Coras, fondateurs de Tivoli, paroissent à la tête d'une jeunesse accoutumée à percer les plus épais bataillons; Cæculus, fils de Vulcain, prince de Préneste et de Gabie, ne manqua pas de se joindre aux combattans; de l'autre côté arriva Messape, fils de Neptune, conduisant les Fescennins et les Falisques; tous marchent en ordre chantant des vers en l'honneur de leur chef; ils étoient à cheval, comme nous l'apprendrons dans la suite. Virgile les compare à une troupe de cygnes, *voy.* aussi ILIAD. LIV. 2.

Clausus, chef de la famille des Claudiens, suivoit avec une nombreuse troupe de guerriers des différentes villes des Sabins et des environs; lui seul valoit un corps d'armée; d'une autre part venoit Halésus, fils d'Agamemnon, ennemi du [illegible]m troyen; le poète fait ici un éloge d'Œbale comme d'un grand conquérant, dont il rappelle les exploits. Il avoit sous ses ordres les Æquicoles; le brave Umbrom, grand prêtre de Marrubium, étoit aussi venu de la part du roi Archippe son maître, grand enchanteur; mais son art lui fut inutile. Enée lui fit une blessure que toutes les herbes des Marses ne purent guérir. Au nombre de ces guerriers, parut le beau Virbius, le fils d'Hip-

polyte et d'Aricie. Le poète en raconte l'histoire : Diane touchée des malheurs d'Hippolyte, le rappela à la vie par le secours de certaines plantes médicinales : Jupiter, irrité qu'un mortel plongé dans les ombres des enfers pût revenir à la lumière, foudroya l'inventeur de cet art, Esculape, fils d'Apollon; Diane, pour garantir Hippolyte du courroux du maître des Dieux, le cacha dans une forêt, et le confia à la nymphe Egérie; il passa le reste de ses jours inconnu sous le nom de Virbius. On écarte les chevaux du temple de Diane, parce que les coursiers d'Hippolyte, effarouchés à la vue d'un monstre marin, le renversèrent de son char, et le firent périr cruellement; cependant son fils se plaisoit à exercer dans la plaine des cheveaux fougueux. Turnus, par la noblesse de son air et la hauteur de sa taille, effaçoit tous ces guerriers. Le cimier de son casque orné d'une triple aigrette, représentoit la chimère vomissant des flammes comme l'Etna; plus le carnage s'échauffoit, plus elle devenoit furieuse, et sembloit lancer de feux. Virgile auroit-il voulu nous faire entendre par cette espèce de symbole, que ce prince se nourrissoit d'idées chimériques, en prétendant à l'empire d'Italie? Son bouclier offroit aux yeux l'histoire d'Io, et annonçoit la haute origine de ce prince; des

cornes s'élevoient sur le front d'Io, déjà son corps se couvroit de longs poils, déjà elle étoit génisse; à côté d'elle, on voyoit Argus son gardien, et son père Inachus avec son urne, d'où sortoit un fleuve; ce prince étoit à la tête d'une nombreuse infanterie.

On vit aussi arriver du pays des Volsques, à la tête d'un brillant escadron, la belliqueuse Camille :

.....Non illa colo calathis ve Minervæ
Fœmineas assueta manus;

Dès son enfance, dédaignant l'aiguille et le fuseau de Minerve, elle s'étoit endurcie aux pénibles travaux de Mars. Plus rapide que le vent, elle auroit pu voler sur un champ couvert d'herbes hautes ou d'épis, sans les faire plier sous ses pas; ou se frayer une route au milieu de la mer, et courir sur les flots sans mouiller ses pieds légers.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret.....
gramina.....

On quittoit ses foyers et ses champs; on s'assembloit de toute part, pour voir sa course rapide dans les plaines; les hommes comme les femmes accouroient pour l'admirer; sa légèreté fixoit tous les regards, et étonnoit tous les esprits. Un manteau d'écarlate couvroit ses

délicates épaules, chargées d'un carquois lycien; une boucle d'or attachoit ses cheveux, et sa main étoit armée d'une lance de bois de myrthe, semblable à une houlette de berger, et garnie d'une longue pointe de fer. Cette belle hyperbole qui exprime si bien la légèreté de Camille, est tirée du 20.e LIV. de L'ILIAD. Homère l'applique à Achille; Apollonius en a aussi profité; et il semble qu'Homère lui-même l'ait empruntée d'Orphée dans sa louange d'Iphicus. Il seroit difficile de rien ajouter à la grandeur et à l'éclat de ce tableau. On croiroit que Virgile en a pris quelque chose de celui qu'Homère fait du petit Astyanax, où il représente ses concitoyens sortant de leurs maisons pour le voir passer chargé de dépouilles.

On pourroit fixer cet épisode à une quinzaine de jours. Turnus étoit assez ardent et avoit assez de pouvoir pour former en aussi peu de temps cette puissante ligue contre Enée. Il suffit qu'il y ait de la vraisemblance.

ÉTUDE HUITIÈME

Second Episode.

Turnus n'eut pas plutôt déployé, du haut de la citadelle, l'étendard de la guerre, que la fureur s'empara de tous les esprits. Messape,

Ufens et Mézence dépeuplent les campagnes de laboureurs. Ils députent au grand Diomède, pour lui apprendre qu'Enée avoit abordé dans le Latium; qu'il prétendoit être appelé par les destins à l'empire de l'Italie; que plusieurs nations voyant en lui un descendant de Dardanus, secondoient ses intérêts; qu'étant Grec, ce prince devoit savoir mieux que personne ce qu'on pouvoit attendre des Troyens. Enée, pendant tous ces mouvemens, se trouve dans le plus grand embarras; incertitude que le poète représente par une comparaison prise de la lumière du soleil ou de la lune, réfléchie de la superficie tremblante d'une eau agitée dans un vase. ARGON. LIV. 3e. Ce prince, accablé de soucis, et couché sur le bord du Tibre, succombe au sommeil. Le fleuve, sous la figure d'un vieillard, lui apparoît, sortant à travers des peupliers, les épaules couvertes d'un voile bleu, et la tête couronnée de roseaux.

Huic Deus ipse loci, fluvio Tyberinus amœno.

Il le rassure, lui dit qu'il sortira victorieux des combats dont on le menace; qu'Ilium doit renaître sur ses bords, et y durer éternellement. *Hic tibi certa domus.....* La colère des Dieux est calmée; et afin que tu ne croies pas que ce soit ici une illusion, tu trouveras trente marcassins blancs, autour d'une laye blanche

qui les allaite : ce présage t'apprendra que dans trente ans ton fils Ascagne bâtira la célèbre ville d'Albe. Je vais maintenant t'indiquer les moyens de vaincre ces obstacles. Il lui annonce qu'Evandre a établi près de là une colonie d'Arcadiens; qu'il y a bâti une ville nommée Pallantée; qu'il est en guerre avec les Latins; qu'il faut qu'il se ligue avec lui. Je te conduirai moi-même à sa cour. Lève-toi donc, fils d'une Déesse; tâche de fléchir Junon. Lorsque tu auras triomphé de tes ennemis, tu me rendras les honneurs. Je suis le dieu du Tibre; mon palais est au fond de ces eaux. A ces mots il disparoît. C'est ainsi que le poète, pour donner à son ouvrage le grand et le merveilleux de l'Epopée, attribue au Tibre, qu'il personnifie, des connoissances qu'Enée pouvoit prendre des bergers du pays. Ce songe est imité du 20.e LIV. de l'ILIADE, où Patrocle apparoît à Achille. On trouvera dans l'Iliade et dans l'Odyssée, plusieurs autres songes, auxquels le poète a pu faire allusion.

Aussitôt Enée s'éveille, prend des eaux du fleuve dans ses mains, cérémonie ancienne; remercie le dieu et les nymphes de Laurente, en implorant leur secours. *Nymphæ Laurentes*.... Il proteste qu'en reconnoissance il lui rendra toujours ses hommages. Aussitôt il choisit deux galères, qu'il pourvoit d'excellens ra-

meurs et de bons soldats. Alors la laye s'offre à ses yeux avec ses petits. C'est à toi, s'écrie le poète, comme pour calmer lui-même Junon, c'est à toi, puissante Reine des Dieux, qu'Enée l'immole avec ses marcassins.

Cependant le Tibre, dont les eaux avoient été agitées pendant toute la nuit, les rend le matin aussi calmes qu'un paisible étang. Enée s'embarque plein de joie. Les deux galères volent sur le sein des ondes, *labitur uncta vadis abies*. Les eaux du fleuve, les grands arbres qui le bordent admirent ces étrangers, peints de diverses couleurs : *mirantur et undæ*.... S'il étoit permis de comparer le profane avec le sacré, on diroit que Virgile se rencontre ici avec les belles idées du Psalmiste. *Flumina plaudent manu, simul montes exultabunt a facie Domini.*

Le soleil étoit au milieu de sa course, lorsqu'ils aperçoivent de loin un fort et quelques maisons, *Rara domorum tecta videntes*, que la magnificence romaine a depuis changées en superbes palais : ce n'étoit alors qu'une pauvre ville où résidoit Evandre. Le contraste de ces deux images ajoute encore à l'idée que l'on a de la grandeur romaine. Ce jour là le prince Arcadien, avec son modeste sénat, *pauper que senatus*, sacrifioit dans un bois près de la ville, à Hercule et aux autres Dieux. A la vue des

deux galères et des hommes armés, tout le monde se lève et veut s'enfuir. Pallas, fils du Roi, défend d'interrompre le festin, et saisissant un javelot, vole au rivage. Là, monté sur une hauteur, il leur demande qui ils sont, et ce qu'ils cherchent. Virgile fait d'abord connoître la noble fierté et l'ardeur du jeune Pallas, pour préparer à ce qu'il doit dire dans la suite. Enée, dans une courte réponse, lui dit tout ce qu'il faut pour être bien reçu. Avant de parler, il prévient Pallas en lui présentant une branche d'olivier. C'est là son exorde. Il ajoute ces mots : Vous voyez les Troyens, ennemis des Latins, qui nous ont déclaré la guerre pour nous chasser de l'Hespérie. Nous venons trouver Evandre. Dites-lui que les chefs de la nation troyenne sont ici, et qu'ils demandent à faire avec lui une ligue contre leur ennemi commun. Pallas, frappé d'un si grand nom, tend la main à Enée, et le conduit à son père. Enée prévient d'abord le Roi, par l'éloge qu'il fait de la droiture de ce prince, et par la confiance qu'il met en elle. Tel est l'exorde de son discours. *Optime grajugenûm....*

Quoique vous soyez un prince Grec et un Arcadien ; quoique vous soyez parent des Atrides, ces titres ne m'ont inspiré aucune défiance. La droiture de mon cœur, les ordres des Dieux, une commune origine, enfin, votre

renommée, m'ont déterminé à chercher votre alliance. Il explique cette origine. Dardanus étoit fils d'Electre, dont le père étoit Atlas; Evandre descendoit du même Atlas, par Maya, un autre de ses enfans.

Sic genus amborum Scindit se sanguine abuno.

Ainsi nos deux familles sortent d'une même tige. Il appuie ce motif tiré de la parenté, d'un nouveau motif, qui n'a guère moins de force : c'est l'intérêt qu'ils ont l'un et l'autre à repousser leurs ennemis. Il expose que Turnus ne pense à rien moins qu'à l'empire de toute l'Italie. On ne se plaindra pas ici, comme dans Homère, d'une érudition mal placée. Ces traits d'histoire, quoique recherchés, entrent ici nécessairement : il falloit qu'Enée connût Evandre et sa famille, même avant qu'il abordât en Italie, pour rendre vraisemblable cette entrevue. Il faut convenir que Virgile fait usage de son érudition avec beaucoup plus d'adresse et de sobriété que le poète grec. Virgile a profité des réflexions critiques que l'on avoit déjà faites sur cet écrivain. Evandre répond à cette connoissance par l'accueil qu'il fait aux Troyens. Il reconnoît dans Enée les traits de son père; il a vu Anchise à Salamine; il l'a reçu chez lui dans les murs de Phénée. En me quittant, dit-il, il me fit présent d'un magnifique car-

quois, d'un manteau brodé d'or, et de deux freins d'or que j'ai donnés à mon fils Pallas. Nouvelles expressions de mœurs. C'est l'ordinaire que les pères et les mères gardent ce qu'ils ont de plus précieux pour leurs enfans. Ainsi, continue Evandre, l'alliance que vous désirez est depuis long-temps formée entre nous. Demain, au retour de la lumière, je ferai partir des troupes avec vous. En attendant, daignez, comme ami, prendre part au sacrifice. L'arrivée de Télémaque à Pile, chez Nestor, offre à peu près le même tableau. Odyss. liv. 3e. Evandre fait apporter les viandes que l'on avoit desservies. Les Troyens se reposent sur des lits de gazon, et le Roi fait asseoir Enée auprès de lui, sur un lit de bois d'érable, couvert d'une peau de lion. Après le repas, Evandre raconte à Enée à quelle occasion le sacrifice qu'il célébroit avoit été institué en l'honneur d'Hercule. Ce héros avoit délivré le pays d'un insigne voleur, appelé Cacus. Tous les ans on renouveloit dans une fête solemnelle la mémoire d'un si grand bienfait. Virgile orne cette histoire du merveilleux de l'Epopée. Ce morceau de poésie est d'une force et d'un éclat qui marqueroit seul le génie de l'auteur. Il feint que ce Cacus étoit un monstre demi-homme, fils de Vulcain; qu'il jetoit le feu par les yeux et par la bouche. Sa demeure étoit une ca-

verne profonde, au milieu d'un rocher escarpé, environnée de vastes débris. Des têtes sanglantes pendoient à sa porte. Ce scélérat avoit dérobé quatre bœufs des plus gras, et quatre génisses des plus belles, d'un grand troupeau qu'Hercule avoit enlevé au tyran Gérion, après sa défaite. Le départ des autres bœufs décéla le vol. Une des génisses renfermées dans la caverne, répondit aux mugissemens que faisoient les autres en s'en allant. Hercule reconnut le larcin. Transporté de colère, il prend ses armes, sa noueuse massue : Cacus fuit dans sa caverne, qu'il bouche d'un énorme rocher. Hercule tourne vainement de tous côtés : il frémit de rage. Trois fois il essaie de renverser le rocher, trois fois il se rebute. Une roche pointue et isolée en couvroit l'entrée; elle penchoit à gauche, du côté du Tibre. Hercule, appuyant ses épaules contre le côté droit, l'ébranle, la déracine, et la précipite sur le rivage. Le ciel retentit de l'effroyable bruit de sa chute, et le fleuve épouvanté recule vers sa source, *refluit que exterritus amnis;* vers que Racine a traduit dans le beau récit de Téramène, tragédie de Phèdre.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Alors la lumière pénètre pour la première fois dans la vaste et noire demeure de Cacus.

Si le sein de la terre, par quelques violentes secousses, s'entr'ouvroit jusque dans ses abîmes, nos yeux découvriroient ainsi les demeures infernales, le sombre empire des morts, détesté des Dieux; l'horrible torrent du Styx, et les mânes effrayées des nouveaux rayons d'une lumière inconnue. Virgile fait ici allusion à ce morceau frappant de l'Iliad. liv. 20.e, où Pluton pâlit au tremblement de terre qui se fait lorsqu'Achille marche au combat. On trouve que Virgile s'exprime ici avec moins de force qu'Homère; mais dans son imitation, le poète ne devoit pas appuyer davantage. Ce n'est pas que l'expression lui ait manqué, mais le lieu lui en ôtoit la permission. S'il n'a point employé ailleurs ce trait d'Homère, c'est qu'il l'a jugé trop hardi; il ne pouvoit entrer que dans l'Iliade. Jamais, après Homère, on ne pourra dire d'un héros qu'il fait trembler le ciel, la terre et la mer, lorsqu'il s'avance contre l'ennemi : cette fiction n'eût point été du goût du siècle de Virgile : les Dieux alors ne se familiarisoient plus avec les hommes, comme du temps du poète grec.

La clarté du jour ayant pénétré dans cet antre, elle offre aux yeux des spectateurs, Caçus, tremblant et poussant d'affreux hurlemens. Alcide fait pleuvoir sur lui des pièces de bois et des pierres énormes. Mais, ô pro-

dige! le monstre se voyant assiégé sans pouvoir fuir, tire de sa poitrine une épaisse fumée, mêlée d'étincelles, qui répand le feu et la nuit dans son antre, et le dérobe aux yeux de son ennemi. Irrité de sa résistance, Alcide s'élance dans la caverne, à travers les plus épais tourbillons de flamme et de fumée : il saisit Cacus, malgré les vains feux qu'il vomit; il l'embrasse, l'étreint, lui serre la gorge, lui fait sortir les yeux de la tête, et l'étrangle. Il renverse ensuite le rocher qui fermoit l'entrée : alors on vit les bœufs et tous les larcins de ce brigand, exposés à la lumière : on traîna son corps hideux hors de la caverne. Tous les peuples d'alentour ne se lassoient point de considérer son visage terrible, ses yeux menaçans, sa poitrine couverte d'un poil semblable à celui des bêtes, et sa redoutable bouche qui ne lançoit plus de flammes. Depuis cette mémorable victoire, nous célébrons cette fête par reconnoissance. Potitius en est le premier instituteur. La famille Pinaria, dépositaire des cérémonies, a érigé un autel, qui sera pour nous un autel respectable. Sans doute que cette famille subsistoit encore à Rome. Virgile a tiré ce fait des traditions du pays : Denis d'Halicarnasse le raconte assez au long. Virgile, comme nous venons de le voir, l'enrichit et l'orne conformément au privilège de son art : c'est un

des plus beaux modèles d'amplification poétique que l'on puisse rencontrer; il l'emporte sur plusieurs fictions d'Ovide, et sa manière de narrer.

Après cette histoire, Evandre engage les Troyens à célébrer ce jour : il ceint sa tête d'une branche de peuplier, et fait des libations : tous les convives suivent son exemple. On apporte des fruits; les prêtres Saliens entourent l'autel, chantent en deux cœurs les louanges du Dieu et ses travaux, dont le poète fait un précis éloquent, en s'adressant lui-même à Hercule. *Tu nubigenas, invicte, bimembres....* Les prêtres Saliens, ainsi nommés parce qu'ils faisoient leurs processions en dansant et frappant sur de petits boucliers, avoient été établis par Numa. Virgile fait remonter leur origine bien plus haut, afin de la rendre plus respectable. Ce repas ressemble beaucoup à celui d'Ulysse chez Chrysès, ILIAD. LIV. 1er. Après cette cérémonie, on s'en retourna à la ville. Evandre, accablé du poids des années, marchoit appuyé sur Enée et sur son fils Pallas qui étoit à ses côtés, et soulageoit, par ses discours, l'ennui du chemin. Ces mœurs sont admirables dans leur simplicité; mais qu'elles sont peu imitées! Le prince troyen s'instruit avec plaisir des traditions et des antiquités de la nation. Evandre lui raconte comme Saturne

civilisa les hommes sauvages qui habitent ces montagnes. Ce fut l'âge d'or : mais la soif des richesses les fit dégénérer. Les Ausoniens et les Sicaniens, peuples d'Espagne et de Sicile, envahirent le pays, qui changea plusieurs fois de nom. Enfin le Tibre, guerrier d'une taille énorme, le conquit, et donna son nom au fleuve, appelé auparavant Albula. Pour moi, ajoute Evandre, banni de ma patrie, je me suis fixé en ces lieux, suivant les avis de ma mère Carmente, et les ordres d'Apollon. En avançant, il lui fait remarquer un autel, érigé en l'honneur de cette nymphe, où est aujourd'hui la porte Carmentale, du nom de cette princesse. Il lui montre la forêt où Romulus devoit dans la suite établir un asile ; et au pied d'un rocher, le fameux Lupercale, lieu consacré au dieu Pan, adoré en Arcadie. Il lui fait tourner la vue sur le bois d'Argilète. Evandre se plaint ici de ce qu'il avoit été obligé de faire mourir un certain homme venu d'Argos, et qui, violant l'hospitalité, avoit osé conspirer contre sa vie. Ce prince ressent de la peine de cette mort, quoi qu'elle ait été justement ordonnée. Ces regrets prouvent la sensibilité du poète, et combien il savoit jusqu'où s'étend l'humanité dans un honnête homme. Il conduit aussi Enée vers le capitole. Le poète, pour en perpétuer la vénération, donne un air

merveilleux et une cause surnaturelle au tonnerre et aux tempêtes qui se forment sur le sommet de cette montagne. Il nomme aussi les fondateurs de deux anciennes fortes villes, l'une appelée Janicule, de Janus; et l'autre Saturnie, de Saturne. En parlant ainsi, ils approchent de la maison. Ils avoient devant les yeux un lieu champêtre, qui est aujourd'hui la grande place de Rome; et le quartier magnifique des Carênes étoit alors une prairie couverte de troupeaux mugissans. Lorsqu'ils furent arrivés: Voilà, dit Evandre, la maison où je reçus autrefois le grand Alcide: tel est le palais où il a logé: osez, comme lui, dédaigner le faste. Pardonnez notre pauvreté.

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo.

Ne soyez pas plus difficile qu'un Dieu. A ces mots, il introduit le Prince. Cependant, Vénus, alarmée des mouvemens de toute l'Hespérie, a recours à Vulcain. Elle lui représente que pendant tout le temps de la guerre de Troye, quelqu'affligée qu'elle fût du sort de ce peuple, elle ne lui avoit rien demandé pour son fils, parce qu'elle savoit que la ruine de cette ville étoit arrêtée par les destins. Mais aujourd'hui c'est par l'ordre de Jupiter qu'il est en Italie: souffrez que je vous demande des

armes pour lui : vous voyez la ligue formée contre moi et mes Troyens. Elle s'appuie sur ce que Vulcain en a accordé à Thétys pour Achille, et à l'Aurore pour Memnon. Vulcain paroît s'offenser du peu de confiance que Vénus lui marque, et de ses instances trop pressantes. Il lui offre tous les secrets de son art; se lève, va dans ses forges, et explique ses volontés aux Cyclopes. Le poète marque ici la situation de l'île de Vulcain, qui est entre la Sicile et Lipari : elle est couverte d'affreux rochers, dont le sommet vomit des tourbillons de flammes et de fumée. On trouve ici un magnifique détail des ouvrages auxquels travaillent les Cyclopes : on voit le fer étinceler sous les enclûmes. Cessez tous ces ouvrages, leur dit Vulcain, et recevez mes ordres : déployez vos forces et tout votre art; hâtez-vous. Les Cyclopes obéissent; et aussitôt ils commencent l'ouvrage, qu'ils partagent entr'eux. A l'instant coulent des ruisseaux d'or et d'argent; et l'homicide acier bouillonne dans d'immenses fourneaux. De ces feuilles appliquées l'une sur l'autre, ils forment un vaste bouclier impénétrable à tous les traits des Latins. Cependant les uns reçoivent l'air dans de grands soufflets, et l'en font sortir avec impétuosité : les autres trempent le fer dans l'eau frémissante. Toute la caverne retentit des coups redoublés

sur les enclûmes : ils lèvent tour à tour et en cadence leurs bras nerveux; et avec de fortes tenailles, ils retournent le fer qu'ils ont battu.

Tandis que Vulcain fait fabriquer ces armes, Evandre se lève au premier chant des oiseaux nichés sous son humble toît; il prend sa tunique et son baudrier, et se revet d'une peau de panthère : occupé de l'entretien qu'il avoit eu la veille avec Enée, il se rend à l'appartement où couchoit ce prince, accompagné de deux chiens, sa garde fidèle; cette simplicité a de la grandeur dans le poème épique; on se plait encore aujourd'hui, à le retrouver dans les tableaux et dans les écrits des peintres et des littérateurs. Homère, Odyss. liv. 2, donne la même garde à Télémaque, mais elle sied mieux à Evandre; il trouve son hôte aussi diligent que lui; Achate et Pallas étoient avec eux; ils s'asseyent; Evandre prenant la parole, dit à Enée : illustre prince des Troyens, tant que vous vivrez, je ne croirai jamais que l'empire de Troye soit éteint; après ce compliment flatteur, il se plaint de ne pouvoir lui fournir qu'un secours modique; mais il lui donne la connoissance d'un peuple puissant; ce sont les Etruriens originaires de la Lybie. Mécontens de leur roi Mézence, ils se cherchent un chef qui puisse les défendre contre cet ennemi. Evandre, fait ici la peinture des

cruautés qu'exerçoit ce tyran. *Quid memorem infandas cædes ?* Vous dirai-je le sang qu'il a versé, et tous ses barbares forfaits ? Que les Dieux les lui fassent éprouver à lui-même, et à toute sa postérité! Il prenoit plaisir à étendre un homme vivant sur un cadavre, nouveau genre de supplice; à lui coller la bouche et les mains sur celles du mort; il les faisoit périr ainsi lentement dans la pourriture et l'infection de cet affreux embrassement. Ses sujets, fatigués de tant d'inhumanité, l'assiégèrent dans son palais; mais il s'est sauvé chez Turnus. Le poète attribue à Mézence un supplice qui étoit autorisé par les lois de toute la nation. Évandre assure Enée, que l'Etrurie entière a pris les armes, qu'il ne manque plus qu'un chef. Un vieil aruspice les arrête : Un juste ressentiment, leur dit-il, vous anime; mais les Dieux défendent qu'aucun capitaine italien commande dans cette guerre; choisissez un étranger. Il n'est pas aisé d'expliquer pourquoi les oracles vouloient plutôt un étranger dans cette guerre. On sent assez que cet ordre convenoit fort au dessein du poète, et qu'il ne l'a imaginé que pour cet effet; mais il faudroit pourtant quelque chose de plus, pour étayer sa fiction. On pourroit dire que Virgile aime mieux attribuer le choix que les Toscans font d'Énée aux volontés des Dieux, qu'à la

la recommandation d'Evandre; ce Roi ajoute que ce peuple lui avoit offert le commandement, mais que son grand âge ne lui avoit pas permis de l'accepter. Pallas son fils étoit originaire d'Italie par sa mère; il conclud qu'il n'y a qu'Enée qui puisse l'accepter. Prince, votre naissance, votre âge, les Dieux mêmes semblent vous appeler au commandement de ces troupes; je veux que mon fils, mon espérance et ma consolation, vous suive, et que formé par vous au dur métier de la guerre, il fasse sous un tel maître ses premières armes; qu'il s'accoutume à voir vos exploits et que dès sa première jeunesse, il sache les admirer; je lui donnerai deux cents jeunes cavaliers Arcadiens d'élite, et il vous en fournira autant lui-même en son nom.

Pendant le discours d'Evandre, Enée et Achate gardoient un profond silence, et se représentoient les dangers de la guerre qu'ils auroient à soutenir; lorsque tout à coup la déesse Vénus leur envoie un signe favorable. Il se fait dans les airs un grand bruit, accompagné d'une vive lumière; on entend sonner une trompette étrusque; des armes brillent à travers un nuage, et tous sont effrayés. Mais Enée reconnoît sa mère, et l'accomplissement de sa promesse. Ne soyez point inquiets, leur dit-il, c'est moi que ce prodige regarde; plein

de confiance en ces armes divines, ô que de sang va couler, s'écrie-t-il, dans les plaines des Laurentins! téméraire Turnus, que tu vas être puni de ton audace! Et toi, Dieu du Tibre! que de boucliers, que de casques, que de cadavres tu rouleras dans tes flots! qu'ils rompent maintenant l'alliance qu'ils ont jurée, et qu'ils assemblent leurs bataillons. *Heu! quantæ miseris cædes Laurentibus instant!* Cette apparition est une réflexion d'Enée sur le seçours qu'il espéroit de sa mère, et tournée selon le goût épique.

Enée rend grâces aux Dieux et retourne à ses galères. Il choisit les plus braves pour le suivre au camp des Etrusques, les autres vont annoncer à Ascagne le succès du voyage; Evandre donne des chevaux aux Troyens; et à Enée un coursier superbe. Le bruit se répand dans la ville que la jeunesse arcadienne va faire la guerre à Mézence. Déjà toutes les mères alarmées font des vœux pour leurs fils, rien de plus touchant que les adieux d'Evandre à Pallas. O mon fils! si j'étois encore à cet âge, où je battis les Prænestins, où je tuai leur Roi Hérile à trois corps et à trois armes, je ne te laisserois pas partir seul, l'odieux Mézence seroit puni de ses crimes; ô Dieux! et vous surtout grand Jupiter, ayez pitié du Roi des Arcadiens, et écoutez les vœux d'un d'un père.

Si vous conservez mon fils, si je vis pour le revoir et l'embrasser, je vous demande de prolonger mes jours et mes ennuis!

At vos, ô superi, et Divûm tu maxime rector, Jupiter....

Mais si tu me prépares, ô fortune, le coup le plus terrible, qu'il me soit permis de les finir tandis que je suis dans l'incertitude, et que je tiens encore entre mes bras mon cher fils, seule joie de ma triste vieillesse ! en achevant ces mots, le vieillard tombe en foiblesse, et ses officiers le reportent dans le palais. Dans ce discours d'Evandre, on trouve le style de Nestor, la tendresse de Priam et de Laërte; ce dernier tombe de même en foiblesse, en reconnoissant son fils Ulysse, ODYSS. LIV. 24.

Enée et sa troupe sortent de la ville : Pallas, au milieu de cette belle jeunesse, se distinguoit, semblable à l'étoile du matin; *qualis ubi Oceani perfusus Lucifer undâ*, ils marchent en bataille; après avoir passé par des défilés, et traversé une grande plaine, ils arrivent près du fleuve qui baigne les murs de Cærée. Là étoit un grand bois, auprès duquel Tarchon s'étoit campé. Enée se voyant à peu de distance, ordonne à sa troupe de mettre pied à terre, et fait repaître les hommes et les chevaux, fatigués de la marche. Cependant Vé-

nus voyant son fils qui se reposoit à l'écart, se présente à lui, avec les brillantes armes de Vulcain; mon fils, lui dit-elle, voici le présent que je vous ai promis, ne craignez point maintenant de défier au combat, et les surperbes Laurentins et le belliqueux Turnus; elle dit, et après avoir embrassé son fils, elle laisse les brillantes armes vis-à-vis de lui, au pied d'un chêne. Ici le poète imite fidèlement Homère, Iliad. liv. 19. Enée voit ses armes avec le même plaisir qu'Achille; le bouclier surtout arrête ses regards. L'idée du bouclier est du poète grec : mais Virgile, au lieu de travailler d'imagination, comme a fait Homère, qui dans ses tableaux n'a cherché qu'à délasser son héros et son lecteur, par des objets amusans, représente les plus beaux traits de l'histoire romaine, ce qu'il exécute avec toute la grandeur digne de cet empire. Ce tour a paru si nouveau et si heureux, les sujets de chaque tableau, si bien choisis, les dessins si parfaits, les couleurs si vives, et le tout si expressif, que l'on n'a pas craint, en laissant à Homère l'honneur de l'invention, de donner à Virgile toute la gloire de l'exécution. Sans nous passionner plus pour l'un que pour l'autre, nous croyons trouver dans le dessin d'Homère, au moins autant de magnificence que dans celui de Virgile. Ce poète resserre dans son bouclier, le tableau de

tout l'univers. On y voit le ciel, la terre, la mer, les différens états de la vie, les villes en paix et en guerre, les campagnes dans leur éclat; quoi de plus grand et de plus digne d'Achille! Virgile donne aux Romains la fleur de leur histoire. Ce tour est adroit et flateur; mais quand même cette idée seroit venue à Homère, il n'auroit pu l'exécuter. Que lui auroit fourni la postérité d'Achille, et qui en auroit su gré au poète grec? Homère a fait certainement tout ce qu'il pouvoit imaginer de mieux, et il a cet avantage sur Virgile, que ce héros comprenoit tout le dessin de son ouvrage, et auroit pu en admirer l'intelligence et toutes les finesses, au lieu qu'Enée n'a dû en juger que d'une manière fort générale. Peut-être même, si l'on vouloit pousser la critique jusqu'à un certain point, trouveroit-on que le poète a péché de propos délibéré contre son art, qu'il est sorti de sa fable, en oubliant son héros, pour s'occuper entièrement de son lecteur, ce qui est à peu près la même faute, que si un tragique ou un comique, interrompant son action, faisoit dire à quelque personnage une tirade de vers qu'il auroit faits pour flatter les spectateurs. On pourroit répondre qu'on reconnoît souvent les grands génies à ces sortes de libertés, qu'ils savent racheter par des beautés ravissantes, il est vrai;

mais on aura toujours à répliquer contre Virgile, quant au fond de sa fable, qu'Enée n'entend rien à ce qu'il voit, et n'en tire que très-peu de plaisir; au lieu que l'admiration d'Achille est d'autant plus agréable, qu'elle est plus éclairée.

Certains critiques prétendent encore que les vers sont beaucoup mieux frappés en cet endroit dans Virgile que dans Homère; mais ils ne considèrent pas que la plupart des tableaux d'Homère étant des sujets d'agrément, ils demandoient une versification légère. Lorsqu'il s'agit de peindre dans le même bouclier une bataille ou un lion en furie, ses vers ont-ils moins de force que ceux du poète latin? A peser toutes choses avec équité, on peut dire que Virgile, sans rien ôter à la gloire d'Homère, s'en est acquis une immortelle, par un si riche morceau.

Huit tableaux remplissent la circonférence de ce bouclier. Il paroît que Virgile ne les nomme pas selon la place qu'ils doivent occuper, puisque celui qui est cité le cinquième, doit être au haut du bouclier: c'est le capitole que gardoit Manlius. On y voyoit la maison royale de Romulus couverte de chaume: une oie, volant sur les portiques dorés du temple, semoit l'alarme, et avertissoit les Romains de l'approche des Gaulois. Le poète peint jusqu'à

leur chevelure et à leurs barbes. *Aurea Cœsaries ollis, atque aurea vestis* (*Vestis*, dans Lucrèce, est pris pour la barbe). Après ce tableau, qui remplissoit le haut du bouclier, les autres suivoient sans doute vis-à-vis l'un de l'autre, suivant l'ordre des temps. Le premier tableau à droite (il faut observer que la droite d'un tableau répond à la gauche de celui qui le regarde), étoit la louve avec Rémus et Romulus. A gauche, vis-à-vis, étoit Rome : on y voyoit Romulus au milieu du cirque, qui enlevoit les Sabines. Au-dessous, à droite, c'étoit l'alliance de Romulus et de Tatius. Vis-à-vis, Tullus faisoit écarteler le perfide Métius, dictateur Albin, parce qu'il l'avoit quitté dans la chaleur du combat, pour aller se ranger du côté des ennemis. A droite, au troisième rang, Porsenna assiégeoit Rome : on y voyoit Horatius-Coclès défendant le pont; et l'audacieuse Clélie traversant le Tibre à la nage. A l'opposite étoient les Saliens, dansant avec leurs petits boucliers; les dames Romaines allant en procession. Virgile imagine que Vulcain avoit aussi représenté l'empire des morts, mais loin des autres tableaux : sans doute qu'il occupoient la partie inférieure du bouclier. D'un côté on voyoit le Tartare; on y distinguoit Catilina. *Hinc procul addit... Tartareas etiam sedes....* De l'autre côté étoient les Champs

Elysées, où le plus juste des Romains, Caton le Censeur, dictoit ses lois. Dans le grand espace, qui faisoit le centre du bouclier, et se trouvoit enfermé par deux demi-cercles dont les extrémités s'allongeoint en pointe et se joignoient vers les bords ; des deux côté, étoit représenté en or une vaste mer, enflée par les vents : les dauphins, nageant en cercle, balayoient de leur queue la plaine liquide, et fendoient les flots argentés. On y voyoit deux flottes ennemies. Le poète décrit ici les armées d'Auguste et d'Antoine avec tous leurs attributs convenables : on reconnoît les chefs, les principaux officiers. Auguste à l'étoile de son père César, qui brille sur sa tête ; Agrippa à la couronne rostrale qu'il portoit sur son front ; Antoine avoit avec lui toutes les forces de l'Orient ; la reine d'Egypte, son épouse, ô honte ! le suivoit sur ses vaisseaux : les deux armées se choquent. Les navires d'Antoine ressemblent aux îles Cyclades par leur énorme grandeur. Une foule de Dieux monstrueux, à la suite de l'aboyante Anubis, ose combattre contre Neptune, Vénus et Minerve. Mars, représenté en fer (cette attention de Vulcain est à remarquer), paroît au milieu des combattans, et leur inspire sa rage. *Omnigenum que Deum monstra, et latrator Anubis.* Virgile se moque ici des dieux d'Egypte, et les regarde

comme des divinités imaginaires, en comparaison de Minerve et de Vénus, qui protègent l'empire Romain; il veut par là faire entendre qu'Antoine étoit un rebelle, en contestant l'empire à Auguste. Ses Dieux impuissans ne peuvent le garantir de la défaite.

Pour avoir une idée distincte de tant d'objets, et concevoir facilement leur disposition dans ce grand cercle du milieu, il faut se le représenter comme une carte géographique dont le nord est en haut, le midi en bas, l'orient à droite, l'occident à gauche. Au nord est le promontoire d'Actium, d'où Apollon regarde le combat; et de son arc menaçant fait prendre la fuite à tous les peuples ligués contre Auguste. Le poète a choisi ce Dieu parce que les Romains ont cru avoir toujours en lui un zélé défenseur. En effet, il a toujours été du parti des Troyens; et Auguste, comme descendant d'Enée, avoit pour lui une dévotion singulière. La reine Cléopâtre, effrayée, fuit à toutes voiles, secondée par le vent Japix, qui souffle du nord-ouest au sud-est, où est située l'Egypte, relativement à Actium. Le dieu du Nil, d'une taille énorme, touché du malheur de la Reine, déploie tous les pans de sa robe, et ouvre son sein pour y recevoir les vaincus, et les dérober aux vainqueurs. Cette image du Nil suffiroit seule pour faire l'éloge

du poète : le sentiment y est bien exprimé, et son attitude marque bien la part qu'il prend au sort de Cléopâtre. A l'occident on voit Rome, où César, de retour, recueille trois fois les honneurs du triomphe. Tous les temples sont ouverts; on ne voit qu'autels et que victimes. Dans le vestibule d'Apollon, construit de marbre blanc, César reçoit les présens des diverses nations : marche une longue file de peuples vaincus, dont les habillemens et les armes sont aussi différens que le langage. On voit l'Euphrate rouler ses eaux moins fièrement. *Euphrates ibat jam mollior undis*... Enfin, l'Araxe en fureur, sous le pont qui l'enchaîne. *Et pontem indignatus Araxes*. Racine, dans son poème de la Religion, livre 4.e, rend cet endroit de Virgile. Une imitation aussi heureuse vaut une traduction fidèle.

Dans ces hardis vaisseaux une Reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'aurore :
Elle fuit, l'insensée! avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gélon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante,
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhêtes sont cachés :

La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement, etc....

Les triomphes les plus magnifiques ont-ils jamais pu flatter autant Auguste, ni lui faire autant d'honneur qu'un tableau aussi pompeux? Si Virgile a été heureux de rencontrer une si riche matière à chanter, Auguste ne l'a pas moins été de trouver en lui un poète si capable de la bien traiter. Tels étoient les objets gravés par Vulcain sur le divin bouclier. Enée, comblé de joie, admire l'ouvrage : il prend le bouclier, le porte à son bras, et, pour ainsi dire, charge avec lui sur ses épaules, sans le savoir, la gloire et les destins de sa postérité.

Cet épisode renferme un jour et demi : celui de l'arrivée chez Evandre, et le lendemain commencé. Le poète quitte Enée lorsqu'il est sur le point de traiter avec les Toscans : il laisse les lecteurs y suppléer. C'est une alliance telle que celle qu'il vient de faire chez Evandre. Pallas annonce Enée à Tarchon : les Etruriens ne demandent pas mieux, et le choisissent pour leur chef. Virgile passe habilement toutes ces circonstances, afin de ne point se répéter, ni faire languir son action. Tout se fait pour ainsi dire derrière la toile; et c'est même un effet de l'adresse du poète de tenir son hé-

ros occupé ailleurs à des choses essentielles à l'action, et de se ménager par là un autre épisode que sa présence auroit pu empêcher. Le héros reparoîtra au dixième livre, à la tête de ses nouveaux alliés.

ÉTUDE NEUVIÈME.

Troisième Episode.

Turnus ne pouvoit ignorer que le prince troyen fût allé chez Evandre et chez les Etruriens, leur demander du secours et faire alliance avec eux. Le poète, pour continuer le merveilleux de son poème, feint que Junon envoie Iris avertir Turnus de l'absence d'Enée. Turnus, lui dit-elle, ce qu'aucun des Dieux n'eût osé promettre à tes désirs, l'occasion te l'offre aujourd'hui. *Turne, quod optanti divûm promittere nemo auderet...* Après avoir abandonné son armée, son camp, sa flotte, Enée est allé chercher des troupes chez Evandre, et jusqu'au pays des Corites. Pourquoi balances-tu? Il est temps de faire marcher tes chevaux. Hâte-toi, et vas porter le trouble dans le camp ennemi. *Rumpe moras omnes...* Elle dit, s'envole aussitôt vers le ciel, et trace dans la nue un grand arc de lumière. Turnus, la suivant des yeux, lui adresse ces paroles : Iris, ornement de l'Olympe, quelle divinité t'a fait des-

cendre sur la terre, portée sur un brillant nuage?.... *Iris decus cœli*.... Mais d'où vient cette soudaine sérénité? Je vois le ciel s'ouvrir; je vois errer des étoiles : je me livre à un si grand présage. Dieux, qui m'ordonnez de combattre, qui que vous soyez, je vous obéis. Ces sortes d'apparitions sont très-fréquentes dans Homère. Minerve, ILIAD. LIV. 5.e, se présente à Diomède, et le ranime. L'éclat de ce morceau répond parfaitement à l'image brillante que nous avons de l'Iris. Turnus s'approche du fleuve, y puise de l'eau et s'y purifie, en adressant au ciel mille vœux.

Cet épisode est une imitation du 5.e LIV. de l'ILIADE, où Hector donne l'assaut aux Grecs. Il y a plusieurs autres traits de rapport, que nous remarquerons en leur lieu.

Les troupes de Turnus se mettent en marche; Messape conduit l'avant-garde : la marche est fermée par le fils de Tyrrheus. Turnus brille au centre par l'éclat de ses armes, et surpasse de la tête tous les autres combattans. Homère donne de même une taille avantageuse aux héros qu'il veut louer. Cet ordre des troupes est pris du conseil de Nestor, ILIAD. LIV. 4.e et 7.e. Caïcus, en faction sur le rempart des Troyens, les aperçoit et crie aux armes. On borde les retranchemens; car Enée avoit défendu, quoi qu'il arrivât pendant son absence, de sortir du

camp. Les Rutules en sont étonnés. Turnus, comme Hector, les défie : il décoche une flèche pour signal de la guerre déclarée, et fait voltiger superbement son coursier dans la plaine. Les troupes applaudissent à leur Roi : elles croient que c'est par lâcheté que les Troyens refusent de se mettre en bataille. Turnus, furieux, fait le tour du camp, et cherche quelqu'endroit par où il puisse le forcer. Tel, au milieu d'une nuit orageuse, un loup battu de la pluie et des vents, rode autour d'une bergerie, tandis que les agneaux en sûreté tètent leurs mères. *Ac veluti pleno lupus insidiatus ovili....* Le cruel animal, dévoré de faim et altéré de sang, ne pouvant jouir de sa proie, frémit de colère et de désespoir. *Ille asper et improbus irâ, sævit in absentes.* La fureur de Turnus s'allume ainsi à la vue du camp ennemi où il ne peut pénétrer. Que fera-t-il? Par quel moyen pourra-t-il le forcer? Comment attirera-t-il les Troyens dans la plaine? Cette belle comparaison est tirée d'Homère, ILIAD. LIV. 5e. Virgile y a fait quelques petits changemens, qu'il a empruntés d'autres comparaisons semblables qui se rencontrent en foule dans le même poète. Turnus, désespéré de la constance des Troyens, prend le parti de mettre le feu aux vaisseaux. Un flambeau à la main, il donne l'exemple à ses soldats : ils y courent

tous avec des torches ardentes. Virgile ne veut pas dire simplement que l'ennemi brûle les vaisseaux : cet aveu n'eût pas fait grand honneur aux Troyens, qui seroient restés dans leur camp, spectateurs de cet incendie. Il a donc recours au merveilleux, et imite Homère, qui fait changer en rocher, par Neptune, le vaisseau du Phéacien, qui avoit reconduit Ulysse dans Ithaque, Odyss. liv. 13e. Virgile montre pourtant ici plus de jugement qu'Homère; car on ne sait à quel propos ce dernier imagine ce grand prodige; au lieu qu'on voit dans Virgile un sens allégorique. Pour autoriser cette métamorphose miraculeuse par quelque vraisemblance, il feint que pendant qu'Enée construisoit sa flotte sur le mont Ida, Cybèle avoit demandé comme une grâce à Jupiter que les vaisseaux formés de ces pins qui lui sont consacrés, ne pussent jamais devenir la proie des flammes. A quoi le souverain des Dieux répondit : Prétendez-vous, ma mère, forcer les destinées? Voulez-vous que ces vaisseaux, construits par une main mortelle, aient le sort des immortels, et qu'Enée n'ait rien à craindre au sein des périls. Cependant, pour la tranquilliser, il lui promet de les changer en nymphes de la mer. Ce seroit chicaner Virgile, et ne point se prêter à la poésie, si on lui répondoit que Jupiter ne devoit pas trouver moins de

difficulté à changer des vaisseaux en déesses, que de les rendre incombustibles. Virgile a sans doute senti lui-même cette objection; mais il savoit que dans une allégorie on n'exige point une justesse philosophique. Jupiter confirme cette promesse par un serment solemnel. *Id que ratum stygii per flumina fratris....* Après avoir juré par le fleuve de son frère, par les rives de ce gouffre de bitume enflammé, Jupiter incline doucement sa tête, et tout l'Olympe trembla. Ces vers sont fort au-dessous de ceux d'Homère. On pourroit dire, pour justifier Virgile, que comme il parle d'une chose passée depuis long-temps, il n'a pas cru devoir donner à cette action de Jupiter toute la vivacité ni tout l'appareil qui frappe dans le poète grec.

Plus le fait dont Turnus va être témoin est incroyable, plus Virgile lui donne d'éclat et de pompe. Il s'adresse aux muses, et leur demande quelle divinité préservera la flotte. *Quis Deus, ô Musæ, tam sæva incendia teucris avertit?* Il s'appuie sur la croyance de l'antiquité.

Le jour destiné étoit venu, la fureur de Turnus éveille Cybèle. Quel spectacle! on voit tout à coup briller une nouvelle lumière : un grand nuage passe avec rapidité de l'aurore au couchant. *Hic primum nova lux oculis.....* Des chœurs de Choribantes font retentir les airs,

et une voix redoutable se fait également entendre des Troyens et des Rutules. Troyens, ne vous armez pas pour la défense de mes vaisseaux; Turnus embrasera plutôt la mer que cette flotte sacrée. Galères, nagez, et devenez déesses de la mer; c'est la mère des Dieux qui vous l'ordonne. Aussitôt chaque galère brise son câble, et se plongeant comme des dauphins dans le sein des flots, ô prodige! elles reparoissent à l'instant, et offrent aux yeux autant de Nymphes.

Continuò puppes abrumpunt vincula ripis, etc...

La crainte et la surprise s'emparent des Rutules; Messape lui-même en est épouvanté, et ses chevaux s'effrayent. Le Tibre frémissant, s'arrête, et recule vers sa source; le seul Turnus n'est point ému, il reproche même aux autres leur effroi, et interprétant ce prodige en sa faveur, la route des mers est enfin fermée aux Troyens, leur dit-il, ils ne peuvent plus fuir. *Ergo mania inuia teuoris.* L'Italie entière est armée contre eux, leurs destins sont accomplis, ils ont abordé en Italie. Mon destin à moi, est de les exterminer par le fer; les Atrides ne sont pas seuls sensibles aux outrages: n'étoit-ce pas assez pour ces perfides ravisseurs, d'avoir commis un premier crime, et d'en avoir subi le châtiment; n'étoit-ce pas assez

qu'ils n'eussent point en horreur toutes les femmes? Ces retranchemens, ces fossés, impuissantes barrières entr'eux et la mer, les rassurent vainement. Troye bâtie par Neptune, a-t-elle pu résister aux flammes? Il ne faut ici, ni mille vaisseaux, ni surprises nocturnes, ni les armes de Vulcain (données à Achille), ni les flancs du cheval de bois : c'est en plein jour que je veux embraser cette nouvelle ville; ils n'auront point affaire à des Grecs, dont Hector seul a rendu pendant dix ans les forces inutiles. Compagnons, employez le reste du jour à vous reposer de vos fatigues, mais attendez-vous, et demain soyez prêts à livrer l'assaut. En même temps, il donne ordre à Messape de poser des sentinelles devant toutes les portes du camp troyen; quinze officiers sont commandés avec chacun cent hommes pour garnir les postes et relever les gardes.

Au mouvement des ennemis, Mnesthée et Séreste, qu'Enée avoit chargés du commandement, prenoient toutes les mesures possibles pour soutenir vigoureusement l'attaque; la garde d'une des portes du camp, avoit été confiée à Nisus, fils d'Hyrtacus, guerrier distingué; il étoit à ce poste avec Euryale son ami; ils s'aimoient tendrement l'un et l'autre, et ne se quittoient jamais dans les combats. Nisus lui dit qu'il se sent un désir violent d'aller à la

ville de Pallante, avertir Enée de ce qui se passe; il lui fait remarquer comme tout étoit paisible du côté des ennemis, et semble le porter à cette action hardie; Euryale se plaint à Nisus de ce qu'il ne veut point l'emmener avec lui. Ce cœur, dit-il, ce cœur brave la mort, et acheteroit volontiers au prix de la vie, cet honneur auquel tu aspires. Nisus réplique en vain qu'il n'a jamais douté de sa valeur, qu'il craint pour la vie d'un si cher ami; que s'il périt dans cette entreprise, il veut au moins que son ami lui survive pour lui rendre les devoirs de la sépulture; qu'il craint la fortune et la douleur qu'il causeroit à sa mère, en lui permettant de l'accompagner. Il lui rappelle la tendresse de cette mère: elle seule a suivi son fils jusqu'en ces lieux, et a refusé de s'établir dans le royaume d'Aceste: Tu m'opposes de vaines raisons, répart Euryale, ma résolution ne peut changer, partons. Le dialogue de ces jeunes guerriers est admirable; on reconnoît à leurs paroles et la différence de leur âge, et leurs sentimens héroïques, sans que le poète ait besoin d'en tracer exprès le portrait. C'est un secret d'Homère et de Virgile, que de peindre leurs héros dans leurs discours, et dans leurs inclinations; des caractères toujours frappés de la main de l'auteur même, répandroient trop d'uniformité dans la narration. C'est ce que

bien des auteurs n'ont point observé dans leurs compositions; ils croient faire beaucoup mieux en présentant des tableaux détachés de leurs héros, et pour ainsi dire de commande, comme on le voit dans la Henriade; ce qui fait pour ainsi dire, de leurs ouvrages, une espèce de cabinet de peintures, toutes sorties d'une même main.

Quelle grandeur d'ame, quelle générosité dans Nisus! il ne veut de récompense que pour en gratifier son ami; sa prudence, ses craintes, marquent la maturité de son âge; à l'impatience d'Euryale on voit qu'il est plus jeune; quelque solides que soient les raisons de Nisus, elles ne font qu'irriter son ardeur: rien de plus conforme à la nature. Ce petit épisode est imité du LIV. 10.e de L'ILIAD., où Diomède et Ulysse vont reconnoître le camp des Troyens. Diomède dans le conseil, fait admirer son amitié pour Ulysse, et son intelligence: Ulysse ne montre pas moins d'impatience qu'Euryale avec une modestie qui lui fait également honneur. On voit dans les uns, et dans les autres, le même courage, ils font à peu près les mêmes actions. Virgile a cependant trouvé moyen d'enchérir beaucoup sur le poète grec, par l'intérêt touchant qu'il y a répandu. Le retour tranquille de Diomède et d'Ulysse, ne produit aucune émotion, et laisse

l'esprit du lecteur dans son assiette : au lieu que la mort funeste des deux héros Troyens, d'après l'idée qu'on a conçue d'eux, fait naître des regrets et n'agit pas moins sur l'ame, que la tragédie la plus pathétique, comme nous allons le voir. Il étoit nuit, et le sommeil faisait oublier à tous les animaux leurs peines et leurs soucis; les principaux des Troyens debout, appuyés sur leurs longues piques, tenoient conseil par rapport aux affaires présentes, et au choix de celui qu'on députeroit vers Enée. Cette attitude est copiée de plusieurs endroits d'Homère; elle marque l'inquiétude; ils sont si occupés, qu'ils ne pensent pas à s'asseoir; Nisus et Euryale se présentent et supplient qu'on les écoute sur une chose importante. Nisus parle et expose son dessein; le sage vieillard Alétès, transporté de joie, embrasse ces jeunes guerriers : Dieux de Troye! s'écrie-t-il, vous n'avez donc pas résolu notre perte, puisque vous suscitez parmi nous des jeunes gens d'un si grand courage? A ces mots, il leur serre la main, les embrasse, et mouille leur visage de ses larmes. *Quæ vobis, quæ....* Comment payer le service que vous voulez bien nous rendre? Votre vertu et la justice des Dieux, seront les premiers auteurs de votre digne récompense : comptez ensuite sur les bienfaits du Roi, et soyez assurés que le jeune

Ascagne son fils, n'oubliera point un si grand service. Quelle tendresse et quelle piété dans ce peu de paroles : Alétès reconnoît que les Dieux seuls peuvent être la digne récompense de nos actions ; Ascagne, touché d'un si grand courage, les comble de louanges et de promesses, et avec la confiance que l'on a à son âge, il dit à Nisus, qu'il doit regarder déjà comme à lui les armes de Turnus. Cette pensée est de Dolon, qui est rencontré par Ulysse et par Diomède, et qui avoit demandé à Hector les chevaux d'Achille, que ce héros ne doute point de lui promettre. La jeunesse rend Ascagne plus excusable que son oncle ; puis se tournant vers Euryale : pour vous, Euryale, dont la vertueuse jeunesse est respectable ; vous dont l'âge surpasse à peine le mien, vous serez désormais mon ami, mon confident, le compagnon de mes travaux dans la guerre et dans la paix.

La réponse d'Euryale à ces paroles obligeantes du jeune prince, met le comble à l'estime et à l'admiration qu'on l'on a pour lui. Que les parens seroient heureux, s'ils trouvoient toujours dans leurs enfans des sentimens aussi tendres et aussi nobles ! Si je survis à cette glorieuse entreprise, replique le jeune guerrier, on ne me verra jamais me démentir ; mais je vous demande, seigneur, une seule

grâce, que je préfère à tout ce que vous me promettez : j'ai une mère issue de l'ancienne race de Priam, qui m'a suivi dans ces climats; ni les rivages de Troye, ni la ville d'Aceste, n'ont pu l'arrêter; je lui cache le péril où je vais m'exposer, et je pars sans l'embrasser. J'atteste, et cette nuit et votre main, seigneur, qu'il me seroit impossible de résister à ses larmes; je vous conjure de la consoler de mon absence, et de la soutenir dans ce cruel abandon; permettez-moi d'emporter cette douce espérance, qui me fera braver tous les dangers. A ce discours, on ne peut retenir ses larmes. Un si bel exemple de piété filiale attendrit toute l'assemblée, et fait sur le jeune Iule une vive impression. Je vous promets, dit-il à Euryale, de faire pour vous tout ce que mérite votre généreuse entreprise. Je regarderai votre mère comme la mienne, il ne lui manquera que le nom de Créuse; quel que soit le succès de son fils, nous lui tiendrons compte de la naissance qu'elle lui a donnée : Ainsi parla ce jeune prince, les larmes aux yeux; en même temps, il fait présent de son épée à Euryale; à son exemple, les généraux Mnesthée et Alétès changent leurs armes avec celles de ce jeune guerrier, comme nous le voyons dans Homère, Iliad. liv. 10; ils les accompagnent jusqu'à la porte du camp, et font mille vœux pour leur

retour. Ascagne, dont la prudence étoit au-dessus de son âge, les charge de dire de sa part plusieurs choses à son père. Vaines paroles qu'emportent les vents, et qui se perdent dans les airs! Ces réflexions du poète préparent au dénouement de ce petit épisode. Ils entrent dans le camp des Rutules, et font un carnage affreux. Nisus, à l'exemple d'Ulysse, modère la vivacité d'Euryale, qui s'emportoit trop loin; ce jeune guerrier ne laisse pas de se saisir, mais inutilement, du riche baudrier de Rhamnès et du casque de Messape. Quelque rapide que soit le récit de leurs exploits, quelque vraies que soient les images qui le remplissent, nous le passerons sans nous arrêter; il faut le lire dans le poète; on y remarquera une comparaison de Nisus avec un lion, tirée de L'ILIAD. LIV. 12.e

Cependant Volscens emmenoit de Laurente au camp de Turnus trois cents chevaux; les deux jeunes Troyens sont aperçus; à la voix de Volscens ils se jettent dans un bois; Euryale trop chargé ne peut suivre son ami et s'égare: Nisus étoit déjà de l'autre côté; mais ne voyant point son ami, quel est son trouble! *Euryale infelix*... Euryale! s'écrie-t-il, en quels lieux t'ai-je laissé? Malheureux que je suis! De quel côté te chercherai-je? Il retourne et l'aperçoit entre les mains des ennemis. Le poète exprime

son

son doute ; que fera Nisus pour délivrer son ami ? Le peut-il de vive force ? *Quid faciat ? quâ vi juvenem, quibus adeat armis eripere ?* Il invoque Diane, ILIAD. LIV. 1er.

Tu dea, tu præsens nostro succurre labori !

Sa prière est la même que celle de Chrysès : Si j'ai suspendu aux voûtes de vos temples les dépouilles des forêts, faites que je dissippe cet escadron, et conduisez les traits que je vais lancer ; il dit et perce le dos à Sulmon : d'un autre trait, il tue Tagus. Volscens, transporté de fureur, ne sachant à qui s'en prendre, se tourne vers Euryale : ta mort va venger celle de ces deux guerriers ; à l'instant il s'avance l'épée nue pour le percer : Nisus se trouble à cette vue, il ne peut plus se tenir caché, *me, me : adsum qui feci : in me convertite ferrum ô Rutuli....* C'est moi, s'écrie-t-il, c'est moi, ô Rutules, qui ai lancé les traits ; punissez-moi, je suis le seul coupable. Celui-ci n'a ni osé, ni pû vous nuire, j'en jure par le ciel et par ces astres ; son crime est d'avoir trop aimé son malheureux ami. Tandis qu'il parle l'épée du furieux Volscens perce impitoyablement le flanc et le sein délicat du jeune Euryale ; il tombe mourant : des ruisseaux de sang coulent sur son corps, et sa tête languissante se penche sur une de ses épaules. Ainsi meurt une fleur nouvelle

coupée par le tranchant de la charrue; ainsi des pavots courbés par une pluie d'orage, baissent leurs têtes fanées; ILIAD. LIV. 8e. Nisus se jette à l'instant au milieu de l'escadron ennemi. Il cherche Volscens, il n'en veut qu'à lui; on l'environne, on l'écarte, on s'oppose à sa fureur : rien ne l'arrête, tout cède à sa foudroyante épée; ayant enfin atteint Volscens, il la lui plonge dans la bouche jusqu'à la garde, au moment qu'elle s'ouvre pour le menacer, et il ne perd la vie qu'en l'arrachant à ce barbare; percé aussitôt de mille coups, il tombe sur le corps sanglant d'Euryale, et content de l'avoir vengé, il expire sans regret. Heureux amis, s'écrie le poète, *fortunati ambo!*... Si mes vers ont quelque pouvoir, vous ne serez jamais effacés de la mémoire; vous y vivrez tant que le capitole sera la demeure des descendans d'Enée, tant que les Romains seront les maîtres de l'univers.

M. Atterduri, évêque de Rochester, prétend que ce retour de Virgile sur lui-même n'est pas permis dans le poème épique, où l'auteur ne doit être occupé que de son récit, et ne parler de lui que pour invoquer les Muses. A son avis, Virgile ne pourroit être excusé que sur la grande sensibilité qu'il fait paroître aux douceurs de l'amitié. La réflexion de ce savant anglais est si conforme à la nature

de la fable, dont le poème épique est une espèce, qu'on ne peut que lui en savoir beaucoup de gré. L'Iliade et l'Odyssée n'offrent en effet aucun retour semblable. On le lit cependant avec plaisir, et le sentiment du lecteur s'unit si bien à celui du poète, qu'il n'est pas étonnant que cette réflexion ait échappé jusqu'à ce jour. Le savant anglais que nous venons de citer, pense aussi que Virgile a eu en vue deux jeunes Romains, vrais et intimes amis dont il vouloit éterniser la tendresse mutuelle. Virgile, dit-il, a copié dans son Enéide des originaux vivans, dont il nous a donné les caractères sous des noms feints; et quelque charmans que soient ces portraits, nous ne découvrons pas la moitié de leur beauté, parce que nous ne connoissons pas tous les objets de ces peintures; on peut admettre ce principe pour un certain nombre de tableaux travaillés avec peu de soin; mais en poussant plus loin, on courroit risque de donner dans plusieurs chimères. Nous avons quelques allusions pareilles dans l'Iliade et dans l'Odyssée, comme celles de Tityus et de Mentor, personnages réels qui vivoient du temps d'Homère, et aux quels ce poète a voulu faire honneur; nous lui vons cette découverte à Hérodote.

Les Rutules emportent Volscens au camp, et trouvent leurs camarades aussi affligés qu'eux

de la mort de plusieurs chefs, que les jeunes gens avoient enveloppés dans leur massacre. Furieux, ils se mettent en marche, portant au bout de deux lances, les têtes de Nisus et d'Euryale; horrible trophée! Les Troyens les reconnoissent, la renommée va bientôt l'apprendre à la mère d'Euryale. Quelle peinture!

Telle qu'Andromaque à la mort d'Hector, ses forces et sa chaleur l'abandonnent; ses fuseaux et l'ouvrage qui l'occupoit s'échappent de ses mains; ayant enfin repris ses sens, elle s'arrache les cheveux; et remplissant l'air de ses cris lamentables, elle court toute éperdue, monte sur les remparts et s'avance jusqu'au premier rang; elle ne craint ni de se mêler avec les soldats, ni d'être en butte aux traits des assiégeans. *Hunc ego te, Euryale, aspicio?* Est-ce toi que je vois, mon cher Euryale?... Tout ce discours est imité de celui de l'Electre de Sophocle, laquelle tenoit à sa main une urne où elle croyoit que les cendres de son frère Oreste étoient renfermées. On y reconnoît la douleur et la tendresse d'Hécube et d'Andromaque: As-tu pu, cruel, me quitter ainsi: *potuisti linquere solam, crudelis?* Malheureuse mère! je ne t'ai point fermé les yeux; je n'ai point lavé tes plaies; je ne t'ai point rendu les honneurs funèbres; je n'ai point couvert ton corps de ces habits que je travaillois

pour toi nuit et jour; travail qui soulageoit les ennuis de ma triste vieillesse. Où irai-je? où trouverai-je les malheureux restes de ton corps? Cruels Rutules! s'il vous reste encore quelque pitié, lancez contre moi tous vos traits! Grand Jupiter, que votre foudre tombe sur cette tête, objet de votre haine, et me précipite dans les enfers, si je ne puis autrement me délivrer d'une cruelle vie. Ces plaintes jettoient les soldats dans l'abattement; Ilionée fait transporter chez elle cette mère éplorée. Les Rutules s'approchent au son des trompettes, les Volsques forment la tortue, que les assiégés aguerris rompent après les plus grands efforts; Mézence et Messape se distinguent, mais le poète s'adresse à Calliope, et la prie de soutenir sa voix, pour raconter les sanglans exploits de Turnus dans cette journée, ce qu'Homère fait à l'égard d'Achille et d'Hector. *Vos ô Calliope precor...* Il y avoit une haute tour de bois à plusieurs étages, d'où les Troyens se défendoient avec vigueur. Turnus prenant lui-même un brandon de feu, le lance contre cette tour où il s'attache; le feu gagne la charpente: tandis que les Troyens se poussent et se précipitent vers le côté opposé aux flammes, la tour surchargée en cet endroit s'écroule tout à coup avec un horrible fracas. De tous les Troyens, le seul Hélénor échappe à peine; il se fait un horrible combat,

où Mézence tue, d'un coup de fronde, le fils d'Arcens; nombre d'officiers s'y distinguent à l'envi.

Ce fut alors qu'Ascagne lança son premier trait contre un ennemi; il n'avoit encore épouvanté que les hôtes timides des forêts; Numanus, qui avoit épousé la dernière sœur de Turnus, s'étoit avancé à la première ligne, d'où, sans aucun ménagement, il vomissoit les injures les plus affreuses contre les Troyens: il rassemble ici tout ce que Thersite dit de piquant aux Grecs, Iliad. liv. 2.e, et dans plusieurs autres livres; enfin ce que reproche Hector à Pâris. Lâches Phrygiens, leur crioit-il, vous ne rougissez pas d'être pour la seconde fois assiégés; voilà donc cette nation, qui, les armes à la main, veulent nous enlever nos épouses! quel Dieu, ou plutôt quelle fureur vous a conduits en Italie? Vous ne trouverez ici ni le fils d'Atrée, ni le fourbe Ulysse, mais des hommes nés robustes. Après ce début, il fait un parallèle pompeux de l'éducation mâle des Italiens, qu'il oppose à la vie molle et efféminée des Phrygiens. Nous avons sans cesse le fer à la main, un dard est l'aiguillon dont nous nous servons pour presser nos bœufs attelés à la charrue; la lente vieillesse n'abat ni nos forces, ni notre courage; pour vous, Troyens, vos cœurs lâches ne respirent que la danse et

les vains amusemens. Vos mitres ornées de rubans annoncent votre mollesse; allez, Phrygiennes, car vous ne méritez pas le nom de Phrygiens, allez au son des tambourins, allez danser sur votre montagne de Dindyme, renoncez aux armes, et cédez le fer aux hommes. *O verè Phrygiæ, neque enim Phryges, ite per alta Dindyma.* On peut juger ici de l'effet que peut faire un beau parallèle, surtout lorsque le contraste est bien marqué.

Ascagne ne peut soutenir ces outrageantes bravades; l'arc à la main, il s'adresse à Jupiter. Ce Dieu l'exauce, et fait gronder son tonnerre à gauche; soudain la flèche d'Ascagne part, vole, siffle, frappe Numanus à la tête et lui perce les deux tempes : Insulte maintenant à la valeur par des discours insolens; voilà la réponse de ces lâches Phrygiens, deux fois vaincus. *I, verbis virtutem illude superbis.* Le courageux Ascagne ne dit que ces mots, et tous applaudirent par un cri général. Cependant Apollon sur un nuage considéroit les deux armées; courage, généreux enfant, dit-il à Ascagne, c'est ainsi qu'on se rend immortel; tu descends des Dieux, et de toi des Dieux doivent descendre. La race d'Assaracus fera un jour cesser toutes les guerres que le destin aura allumées : l'empire de Troye n'étoit pas digne de toi. On sent que le poète fait ici allusion à la paix générale

qu'Auguste donna au monde; cette louange est digne de cet empereur, et elle ne pouvoit que le flatter beaucoup sortant de la bouche d'Apollon : A ces mots, le Dieu sort de la nue, prend la figure du vieux Butès, gouverneur du jeune prince (on pénètre assez le sens que renferme ce merveilleux). Il avoit sa voix, son teint, ses cheveux blancs. Fils d'Enée, lui dit-il, c'est assez pour vous d'avoir vaincu le brave Numanus : vous devez ce glorieux coup d'essai à la faveur d'Apollon, qui n'est point jaloux de vous voir égaler son adresse. Cependant, cessez, courageux enfant, de vous exposer dans les combats; ce tour est bien ingénieux, il fait honneur en même temps, et à l'ardeur d'Ascagne, et à la prudence des officiers qui le dérobent au danger; pour eux, ils continuent d'affronter les périls; l'attaque redouble. Pandarus et Bitias, dont la taille énorme égaloit la hauteur des montagnes et des sapins, comptant sur leurs armes, ouvrent la porte dont on leur avoit confié la garde, et défient l'ennemi de pénétrer dans le camp. Le casque en tête, et le fer à la main, ils se tiennent fièrement aux deux côtés de la porte, vis-à-vis des tours dont elle étoit flanquée. Tels deux grands chênes élèvent jusqu'aux cieux leurs têtes battues des vents. Tout ce morceau est imité du LIV. 12.e de L'ILIAD., où l'on voit deux pareils

géans défendre l'entrée du camp des Grecs. Turnus ne montre pas moins de vivacité et de bravoure qu'Hector; les Rutules voyant le camp ouvert y accourent en foule, mais ils succombent sous les coups de ce redoutable guerrier; on avertit Turnus qui abandonne son attaque; il marche droit à Bitias, et jonche, chemin faisant, la terre de morts, avec une formidable phalarique qu'il lance aussi impétueusement que Jupiter lance la foudre. Blessé à mort, le géant tombe de toute sa hauteur avec le même poids qu'un vaste amas de pierres que l'on jette dans la mer, pour former une puissante digue; la masse écroulée bouleverse les flots, et soulève un sable noir aux fonds des abîmes. *Dat tellus gemitum....* Pandarus voyant son frère étendu par terre, et le danger des Troyens, appuye en dedans ses larges épaules contre la porte, et la fait tourner sur ses gonds; l'insensé ne s'aperçoit pas que le Roi des Rutules entre avec les fuyards. Tel qu'un tigre cruel au milieu d'un timide troupeau, bientôt on le reconnoît au bruit effroyable de ses armes, à l'aigrette rouge qui flotte sur son casque, aux foudroyans éclairs de son bouclier, à son air ennemi et à sa haute taille. Les Troyens se troublent à cet aspect, mais Pandarus, brûlant de venger son frère : Ce n'est point ici, lui dit-il, le palais d'Amate; te voici, Turnus, au mi-

lieu des ennemis, tu n'échapperas pas. Turnus, souriant à ce sarcasme, répond: Si tu as du courage, viens l'essayer contre moi, tu pourras bientôt raconter à Priam, que tu as trouvé un nouvel Achille. Pandarus lance son javelot; mais Junon le détourne; Minerve en fait autant pour Diomède, Iliad. liv. 3.e; tu ne l'éviteras pas ainsi, reprit Turnus, c'est un autre bras que le tien, dont tu vas éprouver l'adresse et la vigueur. Il dit, et de son cimeterre, lui décharge un coup si violent, qu'il lui fend la tête jusqu'au menton, elle tombe partagée sur ses épaules. C'en étoit fait des Troyens, si Turnus avoit profité de leur désordre. Virgile le fait tomber dans la même faute qu'Achille, dont il a le caractère. Le prince Rutule s'abandonne à sa fureur : cependant les deux commandans Mnesthée et Sereste apprennent le carnage qu'il fait dans le camp. Ils tiennent aux Troyens le même langage que Nestor aux Grecs : Où fuyez-vous? Avez-vous d'autres remparts que ceux-ci? Un seul homme cause ce désordre; lâches, vous oubliez ainsi ce que vous devez à votre patrie, à votre Roi, à vos Dieux! A ces paroles, les Troyens se rallient, et font tête. Turnus, tel qu'Ajax, Iliad. liv. 11, 16 et 17 (Virgile rassemble ici tous les morceaux frappans), évite le combat, et se retire insensiblement du côté du fleuve. Les Troyens se

réunissent pour l'attaquer ; tel qu'un lion redoutable pressé par une troupe de chasseurs armés, recule en rugissant, lance des regards terribles ; sa colère et son courage l'empêchent de fuir : il voudroit, mais il ne peut s'élancer sur les chasseurs, et se faire jour à travers les dards et les pieux. Tel le fier Turnus incertain, furieux, recule lentement et malgré lui ; deux fois il repousse lui seul un gros d'ennemis ; deux fois il le fait fuir le long des remparts ; mais toute l'armée s'étant rassemblée pour l'investir, Junon n'ose plus le protéger. Jupiter lui avoit envoyé Iris pour lui annoncer de sa part des ordres menaçans, si Turnus ne se hâte de sortir du camp des Troyens, ce qui répond à la défense que Jupiter fait à Hector de combattre devant Agamemnon. Turnus sent alors que ses forces et son courage l'abandonnent ; à peine peut-il lever le bras pour frapper, à peine peut-il opposer son bouclier aux coups terribles qu'on lui porte ; son casque et toutes ses armes retentissent des traits et des pierres dont elles ne peuvent plus soutenir les atteintes ; son panache est renversé ; le foudroyant Mnesthée, à la tête de ses guerriers armés de lances, le laisse à peine respirer ; enfin, couvert de sueur, de sang et de poussière, et hors d'haleine, il s'élance tout armé dans le fleuve ; le Tibre le reçoit dans son sein, il le soutient sur

les flots tranquilles, et après avoir lavé le sang dont il étoit souillé, il le rend à son armée.

Tandis que les Troyens et les Rutules se battent avec tant de chaleur, le palais de l'Olympe s'ouvre, et Jupiter y rassemble les Dieux autour de son trône. Il leur tient un discours concis et plein de majesté : il parle en maître et d'un ton sévère, sans néanmoins leur faire aucun reproche qui les avilisse et qui les blesse. Ce conseil répond à celui que nous voyons, Iliad. liv. 8e. Virgile est plus circonspect qu'Homère, et garde mieux les bienséances. Grands citoyens des cieux, d'où vient cette partialité et cette haine qui vous divise? J'avois défendu que les peuples de l'Italie fissent la guerre aux Troyens; d'où vient cette discorde? Qui les a excités à se livrer des combats? Ne prévenons point le temps fatal : un jour viendra que l'Italie sera le théâtre d'une guerre sanglante; quand la féroce Carthage, s'étant ouvert une route à travers les Alpes, menacera de renverser le Capitole, alors il vous sera permis de donner un libre cours à vos inimitiés. En attendant, faites régner la paix parmi vous. Après ce peu de mots, Vénus prenant la parole, fait une vive peinture des dangers auxquels les Troyens se trouvent exposés dans l'Italie. Elle détaille l'attaque de

Turnus en l'absence de son fils Enée. Un nouveau Diomède sort des Champs Ætoliens pour venir les attaquer; et la fille de Jupiter (en parlant d'elle) doit s'attendre à se voir blessée de la main d'un mortel. Elle rappelle à Jupiter ses volontés. Si c'est contre vos ordres qu'ils sont en Italie, qu'ils expient leur audace : mais s'ils ont obéi au ciel et aux enfers, pourquoi donc ose-t-on aujourd'hui enfreindre vos lois. Sans nommer Junon, elle la rend odieuse par l'énumération de tous les maux qu'elle a suscités aux Troyens. L'embrasement des vaisseaux en Sicile, la tempête d'Eole, le message d'Iris à Turnus, les fureurs d'Alecton. Ensuite, par un tour plein de finesse, elle feint de renoncer à l'empire du monde, d'abandonner son fils à son malheureux sort : elle ne demande que la conservation d'Ascagne. Elle finit son discours en rappelant, de la manière la plus touchante, tous les désastres d'Enée. Elle se joint aux Troyens; et se mettant dans leur situation : Que nous sert, dit-elle, d'avoir essuyé tant de périls pour arriver en Italie? Ne valoit-il pas mieux nous établir dans ce pays infortuné, où Troye a cessé d'être : rendez-nous le Xante et le Simoïs, et faites encore supporter aux malheureux Troyens tous les travaux du siége de leur ville. Elle ne pouvoit rien dire de plus pressant. Elle fait entendre

que les Troyens sont sans ressource, et plus à plaindre que lorsqu'ils étoient investis par les Grecs. Junon, piquée des traits mordans de Vénus, et désespérée de se voir au bout de toutes ses ressources, interrompt la déesse, et lui demande avec aigreur si l'on ne doit pas s'en prendre à l'imprudence d'Enée, qui abandonne à un enfant la défense de ses retranchemens. Elle répond avec force aux reproches de Vénus, et soutient par d'assez bonnes raisons les droits de Turnus. A l'entendre, les Troyens sont eux-mêmes les agresseurs : elle déguise habilement le fait. Les Troyens, dit-elle, demandent la paix en déclarant la guerre : vous avez l'art, Déesse, de dérober votre fils au fer des Grecs : vous savez bien lui substituer un nuage et du vent. Ce sarcasme est tiré de l'Iliad. liv. 5.e, où Vénus sauve Enée des mains de Diomède. Vous avez le pouvoir de transformer des vaisseaux en Nymphes; et moi je n'aurai pas droit de protéger les Rutules. Enée, absent, ignore, dites-vous, ce qui se passe dans le camp : n'êtes-vous pas souveraine de Paphos, d'Idalie et de Cythère, où vous pouvez l'établir ? (Le dessein de Junon étoit précisément d'enlever l'Italie aux Troyens) Nous voulons, si on vous en croit, exterminer les restes de Troye : mais est-ce nous qui avons allumé la guerre entre les Grecs et les

Troyens? Fut-ce par mon ordre que l'adultère Troyen saccagea la ville de Sparte? Elle insiste sur le crime de Pâris. C'étoit alors, reprend-elle, que vous deviez trembler pour votre chère nation : aujourd'hui vos plaintes tardives sont injustes, et toutes vos invectives vaines. Ces dernières raisons sont très-fortes. Mais Junon ne considère point que les Troyens ont expié, par la ruine totale de leur patrie, et par mille autres maux, le crime de Pâris. Les discours des deux Déesses partagent la troupe céleste. Enfin le souverain arbitre de l'univers prononce son arrêt. Il parle; tous les Dieux se taisent; la terre tremble; un profond silence règne au haut des airs; les vents retiennent leur haleine; la mer calme ses flots. Ecoutez-moi, dit Jupiter, et gravez dans vos esprits ce que je vais vous dire. Je suis le même Jupiter pour tous, et quelque chose qui arrive, les destinées s'accompliront. En maître absolu il ne veut point expliquer ses volontés. Après cette décision politique, il jure par le fleuve de son frère, le roi des enfers : il incline sa tête, et ce signe fait trembler tout l'Olympe. Rien de plus majestueux que ce qui précède le discours du Dieu; mais le poète répète après, pour exprimer le serment, les mêmes vers qu'il a employés dans le discours de Cybèle. C'étoit ici le lieu de rendre avec toute sa magnificence,

cet endroit d'Homère qu'il imite. Il l'eût fait, sans doute, s'il eût eu le temps de retoucher son ouvrage. Ces vers répétés sont comme ces pierres d'attente ou plutôt ces pièces de bois qui servent à étayer un portique, en attendant que les colonnes de marbre qui doivent en faire l'ornement soient taillées et parfaites. Virgile sentoit assurément que Jupiter devoit se montrer dans son conseil au moins avec autant de grandeur qu'il parpît devant Thétys, seule, au 1.er LIV. de l'ILIADE.

Cependant les Rutules continuent leur attaque et réduisent les Troyens à la dernière extrémité. Les officiers font des efforts incroyables; Ascagne lui-même, juste objet des tendres soins de Vénus, parcourt les rangs la tête nue, et brille au milieu des chefs, comme une perle enchâssée dans de l'or. Et toi aussi, brave Ismare, tant de belliqueuses nations t'ont vu signaler ton adresse à lancer des flèches trempées dans des sucs vénéneux. Mnesthée, que la fuite de Turnus couvroit de gloire, les animoit tous par ses grands exploits.

Cet épisode remplit le temps qu'Enée a mis pour aller chez les Toscans, et revenir aux retranchemens; c'est-à-dire, un jour, et la nuit suivante; Turnus ayant attaqué le matin, et ayant continué son assaut jusqu'à l'arrivée d'Enée, qui lui fait lever le siége et le bat avec

Mézence, comme nous allons le voir dans l'épisode suivant.

ÉTUDE DIXIÈME.

Quatrième Episode.

Tandis que les Rutules et les Troyens sont acharnés les uns contre les autres, Enée, au milieu de la nuit, vogue sur la mer. Le poète exprime en racourci, comme nous l'avons vu plus haut, les motifs qui engagèrent Tarchon à écouter le prince Troyen. Les Lydiens le regardent comme l'étranger que leur avoient désigné les oracles, et le suivent. Le vaisseau d'Enée avoit sa proue ornée de deux lions de Phrygie, qui sembloient le tirer : au-dessus étoit représenté le mont Ida, objet agréable pour les Troyens bannis de leur patrie. Pallas, assis à la gauche d'Enée, s'instruisoit de la navigation, et le prioit de lui raconter ce qu'il avoit souffert sur la terre et sur la mer. Le poète s'adresse encore aux Muses dans cette seconde partie de son dénombrement, où il détaille les alliés des Troyens. Celui-ci, comme le premier, à cause de sa brièveté, laisse la liberté à Virgile de le rehausser par de brillantes images, et d'y insérer plusieurs particularités curieuses. Massicus montoit un vaisseau qui avoit un tigre à sa proue, sous sa conduite

marchent mille guerriers qui avoient abandonné Clusium; sur la même ligne, vogue le vaisseau du féroce Abas, dont la poupe est ornée d'un Apollon doré; il avoit six cents soldats de la ville de Populonie, et trois cents de l'île d'Ilva; après eux, l'augure Asylas, suivi de cent braves fantassins de la ville de Pise, ensuite, le bel Astur, Astur cet excellent cavalier, accompagné de trois cents soldats, sortis de plusieurs villes arrosées par le Mincio; Cinyras conduisoit les Lyguriens, le poète n'en dit pas le nombre; Cupavon, fils de Cygnus, montoit un grand navire, nommé le Centaure; la figure de ce monstre élevée à fleur d'eau, sembloit vouloir précipiter un rocher dans les flots, tandis que le reste de son corps plongé dans les ondes, formoit un long sillage; Ocnus, fils du Tibre et de la prophétesse Manto, suivoit avec ses soldats levés dans son pays. C'est lui, s'écrie Virgile, célèbre Mantoue, qui a bâti tes murs, et qui t'a donné le nom de sa mère : le poète, pour faire honneur à sa patrie, en marque ici l'antiquité et la noblesse. Trois nations, dont chacune a sous elle quatre peuples différens, partagent son territoire, et tous reconnoissent Mantoue pour leur capitale; mais la force principale du pays mantouan, est dans la nation Etrusque. Cet Ocnus est le même que Bianor; ces trois nations sont probablement

les Tusques ou Etrusques, les Enèthes ou Venètes, et les Gaulois. La guerre contre Mézence avoit rangé sous les mêmes drapeaux, et embarqué sur le même navire, cinq cents guerriers des bords du Mincio. Auletès, leur respectable chef, montoit cette galère, qui de cent rames fendoit les flots écumans; un triton représenté à la proue, enfloit une conque recourbée, dont le son terrible épouvantoit les mers. Sa figure hideuse offroit jusqu'aux reins un homme nageant, et pour le reste du corps un poisson énorme; l'onde bruyante bouillonnoit sur sa poitrine hérissée de poils. Il n'est pas possible de savoir au juste le nombre de combattans qu'Enée menoit avec lui; Virgile se contente de dire que sa flotte étoit de trente vaisseaux, dont le plus fort portoit cinq cents hommes de guerre. Si l'on ne trouve pas le même nombre de vaisseaux dans cette énumération, c'est qu'il se contente de nommer ceux des principaux chefs.

La lune étoit déjà au milieu de sa carrière, Enée veilloit, et conduisoit lui-même son vaisseau; il avoit achevé la moitié de sa route, lorsque les nymphes de la mer, qui avoit été autrefois ses vaisseaux, s'assemblent autour de sa galère, en nageant en ordre et formant un chœur. Cymodocée, la plus éloquente d'entre elles, appuyant sa main droite sur la poupe,

et nageant de la gauche, informe ce héros de tout ce qu'il ignore. C'est encore un tour merveilleux que le poète supplée à quelque courrier qu'Ascagne auroit envoyé, et qui, dans l'épopée, ne paroîtroit pas avec le même éclat que toutes ces nymphes : elle lui raconte comment Cybèle les a métamorphosées pour les sauver des flammes dont le perfide Rutule les menaçoit. C'est cependant malgré elles qu'elles ont rompu leurs câbles, *rupimus invitæ tua vincula*. Cette expression de mœurs fait honneur à l'humanité du héros, et marque l'attachement que son peuple avoit pour lui. Elle lui expose le danger où est Ascagne; que Turnus se propose d'empêcher la jonction des Arcadiens : levez-vous donc, hâtez-vous, mettez vos alliés sous les armes; vous-même, couvrez-vous de l'impénétrable bouclier que Vulcain vous a forgé; si vous ne prenez pas mes paroles pour de vaines promesses, soyez sûr que le jour qui va suivre verra un horrible carnage des Rutules. On demandera comment la Nymphe a pu savoir que Vulcain avoit fait des armes à Enée; sans doute que, selon Virgile, les Déesses avoient le don de deviner; Homère ne les fait pas si savantes, car Junon, et Minerve elle-même, se trompent souvent dans leur calcul. La Déesse dit, et savante dans l'art de naviguer, elle pousse habilement la poupe, et fait

voler habilement le vaisseau sur le sein des ondes avec plus de rapidité qu'un dard ou qu'une flèche qui égale la vîtesse des vents. Le héros ne sait d'où vient ce prodige ; mais il accepte l'augure ; et demande à Cybèle sa protection. Il exhorte les troupes à bien combattre ; debout sur sa proue, il aperçoit les retranchemens. Les Troyens le reconnoissent ; à sa vue, l'espérance les anime, mille traits partent de leurs mains et sifflent dans les airs : Turnus en est étonné, mais bientôt sa surprise cesse dès qu'il voit Enée, dont le casque étincelant orné d'un cimier d'or et d'une aigrette rouge semble vomir des flammes. *Ardet apex capiti*, ILIAD. LIV. 5.e en parlant de Diomède. Telle une lugubre comète répand une lumière effrayante ; au milieu d'une nuit sans nuages ; telle l'ardente canicule s'élevant sur l'horison, apporte aux malheureux mortels, la sécheresse ; les tristes maladies ; et infecte l'air de ses funestes rayons. *Non secus ac liquidâ si quando nocte cometæ, sanguinei lugubre Rubent.*

Au LIV. 22.e de l'ILIAD., Homère peint ainsi Achille. Turnus ne se rebute point ; il excite ses soldats ; marchons, leur dit-il, vers le rivage ; attaquons les ennemis épars et chancelans au sortir de leurs vaisseaux ; la fortune favorise l'audace, *audentes fortuna juvat.* Il choisit ceux qu'il opposera au débarquement.

Énée se hâte de mettre son monde à terre. Tarchon, par trop de vivacité, brise son vaisseau contre un écueil, dont le poète fait une belle peinture; on le voit balancer long-temps sur les flots, se briser enfin; tout l'équipage tomber dans la mer, et flotter les débris du naufrage. On sonne la charge : Énée taille en pièces les milices latines, et fait des exploits prodigieux. Vénus détourne les flèches que l'on décoche contre lui; les deux partis se disputent le terrein avec une égale valeur, ils avancent et reculent tour à tour. Ainsi luttent des vents contraires, dont le souffle également impétueux excite un affreux combat dans les airs; ni les nuages, ni les flots, ni les vents ne se cèdent les uns aux autres. La résistance est opiniâtre des deux côtés. La victoire reste long-temps indécise : tel est le choc des deux armées. Cette comparaison est composée de plusieurs semblables qui se rencontrent fréquemment dans l'Iliade, et dont Virgile rassemble les circonstances. Le fonds de celle-ci est tiré du LIV. 12.e Homère, y parle de la violence des loups, Virgile l'applique aux vents.

La cavalerie arcadienne, resserrée dans un endroit embarrassé de cailloux et d'arbres déracinés, se voit obligée de mettre pied à terre. Attaquée par les Latins, elle plie, et tourne le dos. Pallas tâche de rappeler leur courage; à

force de prières et de reproches. Où fuyez-vous, mes compagnons! au nom de vos fameux exploits, au nom d'Evandre, au nom de l'espérance que j'ai de marcher sur les traces de mon père, ne cherchez point votre salut dans une lâche fuite. Il faut nous ouvrir un chemin à travers le plus épais de ces bataillons. C'est par cette route que la patrie veut nous voir de retour avec Pallas, votre chef. Les Dieux ne combattent point contre nous: Mortels, nous ne sommes attaqués que par des mortels. De ce côté, la mer est pour nous une barrière; de l'autre, la terre nous refuse tout asile, où fuir? Ce discours est celui que tient Ajax, ILIAD., LIV. 15e. Apollon et Hector parlent aussi de même aux Troyens, en différens endroits de l'Iliade. Aux paroles, Pallas joint l'exemple, et abat à ses pieds plusieurs capitaines. O vous, Larida et Thymber, fils jumeaux de Daucus, votre parfaite ressemblance trompoit vos parens mêmes, et leur causoit une agréable erreur. Mais Pallas met en ce jour une funeste différence entre vous deux. Le cimeterre d'Évandre te tranche la tête, malheureux Thymber, et en même temps, infortuné Larida, tu perds ta main droite; tombée par terre, elle cherche le bras dont elle est séparée; tes doigts remuent et semblent encore manier les armes.

Vos etiam gemini rutulis cecidistis in arvis.

Que d'agréables images dans ce petit détail! Homère les envieroit à Virgile.

Les exploits du jeune héros raniment les Arcadiens. Le poète exprime la satisfaction qu'en reçoit Pallas, par une comparaison tirée de l'Iliad. liv. iie. Halesus, un des plus grands officiers de Turnus, tombe sous les coups de Pallas. Il étoit fils d'un fameux devin qui, prévoyant son sort, l'avoit caché dans les forêts; mais après la mort du vieillard, les Parques le dévouèrent aux armes du fils d'Evandre; c'est à la prière que Pallas adresse au Tibre, qu'il est redevable de sa victoire. Ces petites particularités ornent le récit, et y répandent de la variété et de l'intérêt.

Lausus, fils de Mézence, accourt pour le venger; il fait un horrible carnage des Etrusques, des Arcadiens, et des Troyens même. Les officiers de part et d'autre comptoient leurs troupes. On serre les rangs; Pallas et Lausus paroissent chacun à la tête de leurs bataillons, tous deux à peu près du même âge, tous deux également bien faits, mais condamnés tous deux à ne plus revoir leur patrie; Jupiter ne permet pas qu'ils combattent l'un contre l'autre

l'autre ; ils doivent recevoir le trépas d'un ennemi plus illustre encore.

Cependant Juturne avertit Turnus du danger où est Lausus ; il vole, perce les bataillons : Arrête, s'écrie-t-il en arrivant, c'est moi qui vais combattre contre Pallas ; cet adversaire m'est réservé. Qu'Evandre son père soit spectateur du combat. Virgile dans ce combat de Turnus et de Pallas rassemble quantité de circonstances des combats de Patrocle et d'Achille contre Hector, dont il fait cet épisode admirable. Il est évident que Pallas sert ici au dénouement du poème latin, comme Patrocle sert à celui du poème grec. Mais Pallas est tué de meilleure guerre et d'une manière moins révoltante que Patrocle. On voit dans Turnus la hauteur et la dureté d'Hector. Les paroles qu'il adresse à ses soldats pour les empêcher de frapper Pallas, sont d'Achille courant après Hector. Pallas admire le fier commandement de Turnus, et la prompte obéissance des dociles Rutules. Il fixe sa vue sur lui, considère sa haute taille, la mesure des yeux, lance sur toute sa personne des regards terribles, et lui rend ainsi sa superbe menace : Ou je me couvrirai glorieusement de tes dépouilles, ou je m'immortaliserai par un illustre trépas ; quel que soit mon sort, le roi mon père sera content de moi. Que de noblesse et de sens dans ce peu

de paroles. En vain Turnus insulte Evandre ; ce père généreux sera consolé, puisque son fils ne succombera qu'à une mort glorieuse. Turnus saute de son char dans la plaine, semblable à un lion qui du haut d'une montagne aperçoit de loin, dans les vallons, un taureau qui s'apprête au combat. Pallas se voyant à la portée du javelot, adresse sa prière à Hercule; ce Dieu l'entend, et gémit intérieurement sur sa destinée. Jupiter, attentif aux paroles de son fils, le console : Les jours des mortels, lui dit-il, sont comptés; le temps de la vie humaine est court et irréparable; mais la vertu assure une vie immortelle dans la mémoire des hommes. Combien de héros issus du sang des Dieux ont péri sous les murailles de Troye. Sarpédon, mon fils, y a perdu la vie; Turnus lui-même est déjà appelé par les destins, et touche au terme de sa carrière. Ce trait est imité du LIV. 16.e de l'ILIAD., où Jupiter parlant à Junon plaint le sort de Sarpédon, et voudroit en sa faveur changer les destinées, mais Junon s'y oppose; la fiction de Virgile est sans contredit plus sensée. Il fait parler Jupiter d'une manière plus conforme à l'idée que l'on a du souverain des Dieux. *La vertu assure une vie immortelle dans la mémoire des hommes*, est une pensée digne de lui. Virgile prépare aussi le lecteur au dénouement par ces mots que Jupiter ajoute au sujet

de Turnus. Cependant les deux héros en viennent aux mains. Pallas est percé à la poitrine; alors Turnus, debout vis-à-vis le corps de son rival : Arcadiens, dit-il, rapportez fidèlement ces paroles à Evandre. Je lui renvoie son fils tel qu'il mérite de le revoir, je lui accorde les honneurs du tombeau et la consolation de la sépulture. Son alliance avec Enée lui coûtera cher. Il dit et dépouille son ennemi.

Le poète, à la vue de Turnus qui s'applaudit de sa victoire, emprunte d'Homère la réflexion que fait Jupiter lorsqu'Hector se couvre des armes de Patrocle. Oh ! que les hommes sont aveugles sur l'avenir et sur leurs destinées !

Nescia mens hominum fati sortis que futuræ, etc.

Qu'enflés de leurs succès ils savent peu se modérer ! Un temps viendra où Turnus souhaitera de racheter chèrement sa victoire, et détestera le jour où il remporta cette dépouille. Cependant les Arcadiens enlèvent leur prince. Malheureux Pallas, s'écrie le poète touché de son sort, quel glorieux et quel triste retour chez ton père ! Le premier jour qui te voit combattre, te voit périr ; mais tu laisses sur le champ de bataille des monceaux de Rutules, dont ton bras l'a couvert. Homère apostrophe aussi Patrocle, mais c'est avant le combat. Plusieurs critiques reprochent à Virgile

de faire mourir Pallas si tôt, sans lui donner le temps de se distinguer. Ils ajoutent que probablement Virgile eût retouché ce morceau, et fourni à Pallas d'autres occasions de se signaler. Mais si l'on considère le plan du poème, on verra facilement que Virgile lui donne tout ce qu'on peut désirer. Pallas, dans le peu de temps qu'il paroît, fait voir tout ce qu'il est, et par rapport à son esprit, et par rapport à son courage. Il contient les Arcadiens, ou plutôt il les rallie dans leur défaite, rétablit le combat, et oblige Turnus à quitter son poste pour venir le combattre. La noblesse de ses sentimens et sa tendresse pour son père achèvent son tableau. Virgile ne pouvoit retarder sa mort sans multiplier les combats, et reculer son dénouement, ce qui ne pouvoit s'ajuster avec son dessein. Nous le verrons, à l'exemple d'Homère, produire sur la scène les principaux officiers des deux armées. Mnesthée a soutenu le siége en l'absence d'Enée, et a chassé Turnus; Pallas, à son tour, soutient le choc un certain temps. Mézence attirera bientôt tous nos regards. Après lui, la princesse Camille; mais Turnus brille plus que tous ces héros, comme Hector dans l'Iliade. Enée seul l'efface; c'est l'Achille de l'Enéide, mais avec l'humanité et la sagesse qu'il faut aux législateurs. Le poète, dans la crainte de fatiguer son

lecteur, a cru qu'il suffisoit, pour faire connoître les héros subalternes de son poème, de leur faire occuper une fois à chacun le champ de bataille. S'il l'eût fait à plusieurs reprises, comme Homère pour Diomède et les Ajax, il n'eût pu éviter les redites qu'on reproche au poète grec. La longueur des combats eût ennuyé; et l'ouvrage auroit été presque aussi long que l'Iliade. Pour plaire au plus grand nombre de lecteurs, il a cru devoir se resserrer dans des bornes plus étroites.

Enée apprend la mort de Pallas. Il part à l'instant, renverse tout ce qui s'oppose à lui; c'est à toi Turnus, qu'il en veut, toi que ton dernier triomphe enivre d'orgueil; Pallas et le Roi Evandre sont devant ses yeux; l'hospitalité, l'alliance de ce prince, la reconnoissance de tous ses bienfaits sont présentes à son esprit.

Nec jam fama mali tanti, sed certior auctor
Advolat Æneæ, etc.

D'abord il fait huit prisonniers pour les immoler, à l'exemple d'Achille, Iliad. liv. 21.e, aux mânes de Pallas; ce trait d'inhumanité contredit un peu le caractère d'Enée, mais la religion des payens le permettoit; le héros, poursuivant sa vengeance, lance un terrible javelot contre Magus qui l'évite en baissant la tête, et se jette à genoux, en lui adressant les prières

les plus pressantes. Cet endroit est une imitation de celui d'Homère, où Lycaon, fils de Priam, demande grâce à Achille, ILIAD. LIV. 21.e; on trouvera peut-être la situation de Magus moins touchante que celle du jeune Lycaon; on donneroit même volontiers au premier coup-d'œil la préférence à Homère, tant on se sent ému à la vue de ce jeune prince; ses prières, ses larmes, ses gestes, tout porte en lui la plus tendre compassion. Virgile a sans doute eu ses raisons pour ne pas suivre jusques là son modèle; il a pu craindre d'abord qu'en s'attachant si fort à un fait particulier, et en multipliant trop les dialogues, il ne fît oublier son action; que l'ardeur ne se rallentît avec celle de son héros, et que ce morceau, qui dans l'Iliade est proportionné à l'étendue des autres parties, ne semblât d'une longueur surprenante dans l'Enéide, qui est beaucoup plus resserrée; de plus, c'est qu'en donnant à Magus ce pathétique si touchant que nous voyons dans Lycaon, Enée, quelque furieux qu'il soit, eût montré trop de cruauté, en ne se laissant pas fléchir; comme en effet, on se sent révolté de voir Achille le tuer après des instances si pressantes. Virgile vouloit faire l'éloge d'Auguste dans la personne d'Enée, au lieu qu'Homère ne prétend marquer dans Achille que les effets de la colère; c'étoit le but de son poème; il faut donc faire

attention, lorsque Virgile paroît au-dessous de son modèle, que souvent le plan général de son ouvrage ne lui permet pas de le suivre avec une entière liberté : le jugement régloit son génie, et il doit aussi régler notre critique. Dans la comparaison d'un morceau original et d'une imitation, on ne doit pas toujours juger de leur mérite par l'énergie de l'expression que l'un aura de plus que l'autre, mais par le rapport de chacun au dessein de l'ouvrage où il est enchâssé, et aux circonstances dont il dépend. Un endroit peut être défectueux pour être trop frappé, comme pour être trop foible; le récit de la mort d'Hippolyte par Théramène, dans la Phèdre de Racine, pèche par un détail trop pompeux et trop travaillé. Cet endroit au contraire du 10.e LIV. de l'ENÉIDE, où Virgile représente Jupiter prononçant le serment solemnel, manque de force, et n'a pas à beaucoup près la majesté du tableau d'Homère, qu'il a voulu imiter. Les circonstances demandoient pourtant à Virgile plus de grandeur encore, puisque dans l'Iliade Jupiter est seul, et ne parle qu'à Thétis, au lieu que dans l'Enéide, il est dans son conseil, assis sur son trône et dictant ses arrêts. Mais dans le morceau de Magus (il est temps d'y revenir), Virgile étoit obligé de retrancher beaucoup dans son imitation, et il

n'en est pas moins parfait, quoiqu'il ne soit pas aussi énergique.

Enée terrasse Hémon, abat la tête à Tarquitus en lui tenant à peu près le même discours que Diomède à Pâris, ILIAD. LIV. II.e : Redoutable guerrier, reste ici étendu sur la poussière; ta mère ne t'ensevelira point, et ne te fera point porter au tombeau de tes pères; tu seras abandonné aux oiseaux de proie, ou bien ton corps, jeté dans le fleuve, sera le jouet des flots et la nourriture des poissons affamés. Il attaque et renverse plusieurs autres braves capitaines. Semblable à Egéon, ce géant à cent bras et à cent mains, à cinquante bouches et à cinquante poitrines, vomissant des torrens de flammes, et opposant, dit-on, aux foudres de Jupiter autant d'épées et de boucliers : tel paroît le prince troyen sur le champ de bataille. Les chevaux de Nyphée reculent à son aspect, se cabrent, et renversent leur conducteur. Virgile ne suit pas ici la théologie d'Homère, qui dit, ILIAD. LIV. I.er, qu'Egéon, à la prière de Thétis, avoit sauvé Jupiter d'une conspiration que les Dieux avoient faite contre lui. Il a suivi sans doute d'autres mémoires. Liger et son frère Lucagus, élevés sur un char, enfonçoient les bataillons troyens; Enée fond sur eux. Liger, d'un ton insultant, lui crie : Ce

ne sont pas ici les champs de la Phrygie ; ce ne sont ni les chevaux de Diomède, ni le char d'Achille : tu vas trouver en ces lieux la fin de la guerre et de tes jours. Mais Enée leur ôte la vie à tous deux, comme Diomède, ILIAD. LIV. 5.e, l'enlève aux deux frères Théon et Xantus. En vain Liger lui crie : Illustre troyen, je te conjure par toi-même et par les auteurs de ta vie, d'épargner la mienne. Tu ne parlois pas ainsi il y a un moment, lui réplique Enée ; meurs, et suis ton frère aux enfers. Pendant qu'Enée, tel qu'un torrent furieux, renverse tout ce qui s'oppose à son courroux, Ascagne et tous les jeunes troyens, se voyant foiblement investis, sortent du camp. Le poète, pour faire remarquer la valeur inouie d'Enée et des troyens, imagine, comme on le voit souvent dans Homère, que Jupiter, d'un ton simulé, tient ce discours à la reine des Dieux : O ma sœur, ma chère épouse ! vous aviez bien raison de croire que Vénus protégeoit les Troyens : car ils n'ont ni feu, ni courage, ni fermeté dans les périls. Junon, d'un air humble et soumis : Pourquoi, aimable époux, vous plaisez-vous à m'affliger, moi qui crains tant la dureté de vos paroles ? Faut-il donc que Turnus périsse victime de l'ambition troyenne ? Si l'on veut que la mort de Turnus soit retardée, répond Jupiter, si vous jugez que je

doive lui accorder cette grâce, faites en sorte qu'il se retire aujourd'hui du combat, et tâchez de le soustraire à la poursuite du destin. Si vous cachez quelques autres prétentions, votre espérance est vaine. Junon insinue adroitement que s'il vouloit, il pourroit changer les destinées. Elle fait entrevoir ses désirs et sa grande répugnance aux ordres de Jupiter, mais avec beaucoup de modestie. Ah! puissé-je n'avoir qu'une fausse alarme; puissiez-vous, ce qui vous est facile, changer vos divins décrets! Elle profite cependant du moment que lui accorde Jupiter. Elle descend, enveloppée d'un gros nuage, dans la plaine, théâtre du combat. Là, d'une épaisse nuée, elle forme une vaine image du prince Troyen: O prodige! elle donne à ce fantôme un bouclier, un casque, une aigrette, et enfin des armes semblables à celles d'Enée; elle lui donne une fausse voix, des paroles sans pensées, et une démarche conforme à celle du héros. Le spectre se montre hardiment à la tête de l'armée troyenne, défie Turnus : ce héros court à lui. Le spectre effrayé tourne le dos : Où fuis-tu, Enée, lui crie Turnus, rempli d'une vaine espérance? n'abandonne pas l'épouse qui t'est promise. Assez près de là étoit le grand vaisseau d'Osinius, roi de Clusium, amarré à un rocher avec les échelles. L'ombre fugitive va s'y cacher. Turnus

vole après ; mais à peine a-t-il le pied sur la proue, que Junon coupe le câble et fait voguer le vaisseau. Le fantôme en même temps s'évanouit ; Turnus, qui ne connoît pas la main qui le sauve, se livre au désespoir. Où vais-je me réfugier ? D'où suis-je parti ? grands Dieux ! Quel est donc mon crime ? Comment rejoindre mon armée ? Que pensent de moi tous ces guerriers que j'ai honteusement abandonnés ? Je les vois fuir de tous côtés ; j'entends les cris des mourans ; que ferai-je ? Quel abîme assez profond m'engloutira ? Vents, prenez pitié de moi, brisez ce vaisseau contre les rochers, ou poussez-le jusqu'aux Syrtes. Que j'échoue sur un rivage où mon peuple ne puisse me chercher, ni ma honte me suivre. Trois fois, dans ce dépit, il veut attenter à sa vie, trois fois la puissante Junon le retient. Le navire arrive enfin à Ardée, et rend Turnus à son père et à sa patrie. Cette fiction est empruntée d'Homère. ILIAD. LIV. 5e. Apollon laisse à Diomède le fantôme d'Enée. Le même Dieu, LIV. 20.e, prend la forme d'Agénor, et trompe Achille. Le sens naturel de cette fiction est que le corps commandé par Turnus, avoit été taillé en pièces par Enée. Le poète a aussi son dessein en faisant disparoître Turnus. Il va mettre sur le champ de bataille Mézence et son fils Lausus, contre lesquels Enée va faire un nouveau pro-

dige de valeur. Jupiter, dit le poète, inspiroit à l'impie Mézence l'envie de se mesurer avec Enée, parce qu'il vouloit le faire périr. Tous les Etrusques, suivant leur haine, tournent leurs armes contre lui seul; mais il n'en est pas moins ferme. Semblable à un rocher en butte aux vents et aux vagues, ILIAD. LIV. 15.e, il brave toute leur fureur et n'est point ébranlé. Il immole tout ce qu'il rencontre; tel un sanglier féroce, habitant des bois ou des roseaux du marais de Laurente, lancé par les chiens et arrêté par les toiles, frémit, s'agite, dresse ses soies. Les chasseurs n'osent l'assaillir ni avancer : ils lui lancent des traits de loin, et tâchent de l'effrayer par leurs cris. L'intrépide animal se tourne de tous côtés, présente les défenses et secoue son dos hérissé de vains traits; ILIAD. LIV. 2e. De tant d'ennemis qu'un juste ressentiment réunit contre Mézence, aucun n'ose, le fer à la main, le combattre de près. On se contente de lui lancer de loin des dards impuissans, et de l'étourdir de vaines clameurs. Acron, grec d'origine, parti de l'ancienne ville de Corythe, et sur le point de s'engager dans les nœuds de l'hymen, avoit quitté son amante pour se rendre à l'armée d'Enée. Virgile insère ces petits traits pour intéresser. Dès que Mézence eut aperçu de loin son panache brillant et son écharpe de pourpre, présent de

son épouse promise; comme un lion pressé de la faim, qui parcourt toutes les grandes bergeries de la contrée, s'il voit paroître une chêvre ou un jeune cerf, il tressaille, ouvre une large et effroyable gueule, hérisse sa crinière; se jette sur sa proie, y demeure attaché et s'abreuve de son sang. Mézence fond avec la même fureur sur les ennemis, tombe sur le malheureux Acron, qu'il massacre. Ce guerrier expirant frappe la terre de ses pieds, et le sang qu'il verse inonde ses armes brisées. Cette magnifique comparaison est empruntée du LIV. 23.e de l'ILIAD. et du 22.e de l'ODYSS. On voit dans ce morceau toute la force de génie et toute la richesse d'Homère. Mézence voit fuir Orode; tel qu'Achille contre Hector, il ne veut pas le percer par derrière; il l'atteint, l'arrête, l'attaque de front et le terrasse. Compagnons, s'écrie-t-il, voici un grand avantage que nous remportons; le grand Orode est vaincu. Ces paroles sont de plusieurs héros de l'ILIAD. Orode, mourant, lui tient le même discours qu'Hector à Achille, ILIAD. LIV. 22.e, et Mézence lui répond dans les termes d'Achille. Messape se signale de son côté. Mars avoit jusqu'alors balancé les avantages, aucun des deux partis ne reculoit. Les Dieux assemblés regardoient du ciel, avec compassion, la fureur des mortels. Ici Junon, là, Vénus, sont attentives à tous

ces mouvemens, tandis que la pâle Tisiphone échauffe le carnage.

Cependant le fougueux Mézence reparoît tel que le géant Orion, dont la tête se cache dans les nues lorsque, ses pieds touchent à la terre. Enée marche à lui. Mézence immobile attend fièrement son ennemi. Mon bras, dit-il, est mon Dieu (ce discours d'un athée contraste bien avec la piété d'Enée). Lausus, mon fils, si j'immole ce brigand, je fais vœu de te consacrer sa dépouille. On ne doit pas être révolté de ce que Virgile offre sur la scène un si méchant homme; il n'est pas possible que tous les héros soient vertueux; il n'y auroit aucun contraste dans l'ouvrage. Il suffit que la vertu soit victorieuse; plus Mézence paroît impie ici, plus nous admirerons bientôt l'habileté du poète. Mézence lance son trait, mais il glisse sur le bouclier d'Enée, et va tuer Anthor. Le prince troyen lui répond d'un bras vigoureux, et le blesse à la hanche (*voy.* ILIAD. LIV. 3e.). Ce coup est le même que celui de Ménélas. Enée, l'épée à la main, fond sur son ennemi; Lausus, qui aimoit tendrement son père, frémit du danger où il le voit. Virgile, touché des larmes de ce fils généreux, déplore sa triste fin.

Hic mortis duræ casum, tua que optima facta...

Ce retour est semblable à celui que nous

avons à la fin de l'épisode de Nisus et d'Euryale. Ce seroit faire un crime à Virgile de sa sensibilité que de l'improuver.

Mézence blessé se retire, Enée le suit, lève le bras pour lui porter un coup d'épée; mais Lausus se jette entre les deux, et donne à son père le temps de se mettre en sûreté. Les Latins poussent de grands cris, et lancent mille traits contre Enée. Ce prince, tel qu'Ajax, ILIAD. LIV. 12.e, s'arrête et se couvre de ses armes. Ainsi, quand une grêle impétueuse se précipite des nuages sur la terre, quand les laboureurs et tous ceux qui cultivent les campagnes fuient de toute part, le voyageur se réfugie comme dans un sûr asyle, soit dans le creux d'un rocher escarpé, soit dans un antre au bord d'un fleuve; là, il attend que la fin de l'orage et le retour du beau temps lui permettent de profiter du reste du jour. Cette comparaison est dans le goût d'Homère. Enée, sans être ému, attend que tous ces traits aient cessé de pleuvoir sur lui. Alors il se tourne vers Lausus, et lui représente le péril où il s'expose. Pourquoi cherches-tu la mort? Pourquoi ton audace est-elle au-dessus de tes forces? Jeune homme, ton imprudent amour pour ton père t'aveugle. L'insensé Lausus ne rabat rien de sa présomptueuse confiance. L'ardeur du prince troyen se rallume, il lui plonge dans le corps

son épée jusqu'à la garde. A la vue de Lausus expirant, Enée se sent vivement touché. Il se représente l'amour de ce prince pour son père, et lui tend la main. Jeune guerrier dont je plains le sort, lui dit-il, que peut faire maintenant Enée pour honorer tant de vertu? Je te laisse tes armes que tu aimois, et si cela est capable de te toucher, je te renvoie au tombeau de tes pères, afin que tes cendres soient réunies à celles de ta famille. Console-toi, cependant, prince malheureux, de ta funeste mort. Tu n'as succombé que sous la main du grand Enée. En même temps il appelle les soldats de Lausus, et lui-même il aide à soulever son corps. Quoi qu'on soit touché des sentimens généreux d'Enée, on trouvera peut-être mauvais cet éloge qu'il fait de lui-même. Les Anciens, sans être plus vains que nous, étoient, en parlant d'eux-mêmes, un peu moins délicats. Nous voyons dans Homère la même franchise.

Cependant Mézence, appuyé contre un arbre, tâchoit de recouvrer ses forces. Foible, abattu, il respire à peine, sa tête est penchée sur sa poitrine, ombragée d'une longue barbe. Inquiet sur le sort de son fils, il ne cesse d'en demander des nouvelles. Mais bientôt on lui apporte son corps étendu sur ses propres armes. Mézence nous rappelle ici le deuil d'A-

chille à la mort de Patrocle, et celui de Priam à celle de son fils. Mais aux regrets qui sont communs à Mézence et à ces héros, le poète ajoute les remords qu'éprouvent toujours les impies dans leurs calamités, sans en devenir meilleurs pour cela. Il se laisse tomber, souille ses cheveux blancs de poussière, lève les deux mains au ciel, puis, embrassant le corps de son fils : Faut-il que je t'aie permis d'exposer ta vie pour sauver la mienne ! Quoi ! je vis, mon cher fils, parce que tu meurs ! C'est maintenant que je sens tout ce que mon exil a de douloureux, et que mon cœur reçoit une blessure profonde. O mon fils, mes crimes t'ont déshonoré ; ils ont révolté mes sujets contre moi, et m'ont chassé du trône de mes pères ! Que n'ai-je succombé sous leur haine ! que n'ai-je été immolé à la patrie ! j'eusse accepté tous les genres de mort pour finir ma coupable vie, et je respire ! je puis demeurer parmi les hommes ! je puis jouir encore de la lumière ! mais non, je vais la perdre.

Nunc vivo, neque adhuc homines lucemque relinquo :
Sed linquam. . . . . . .

Il se lève malgré sa blessure, ordonne qu'on lui amène son cheval ; il lui parle comme fait Achille, ILIAD. LIV. 20.e et Hector LIV. 8e. Ce

superbe coursier semble prendre part à sa douleur. Racine a imité dans sa tragédie de Phèdre cet endroit copié d'Homère.

> Ses superbes coursiers qu'on voyoit autrefois
> Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
> L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
> Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Quant au discours que tient Mézence à son cheval, il est justifié par l'exemple d'Achille, d'Hector et d'Antiloque, et par la nature même, modèle unique d'Homère. Ne voyons-nous pas tous les jours des gens fort sensés parler tranquillement à des animaux? Comment donc ne le feroient-ils pas, s'ils étoient agités par une violente passion qui, en nous animant, semble communiquer la vie et nos pensées à tout ce qui nous environne, fût-ce des rochers? Rhèbe, lui dit Mézence, ma vie a été assez longue, si l'on peut dire que les hommes vivent long-temps; ou nous vengerons la mort de Lausus, et tu rapporteras les dépouilles sanglantes et la tête d'Enée, ou nous périrons ensemble : car je ne crois pas que tu veuilles jamais obéir à un autre maître que moi, ni te soumettre aux Troyens. On sent assez la fierté et le mépris dans ces dernières paroles. Il dit, et se fait mettre aussitôt sur son cheval; il prend plusieurs javelots, couvre sa tête d'un casque

orné d'une queue de cheval flottante, et bientôt dans sa course rapide il fend les bataillons. La honte, la douleur de la perte de son fils, le désespoir, l'amour paternel, la fureur, la confiance en son propre courage agitent son ame, et l'excitent à la vengeance; trois fois il appelle Enée à haute voix; Enée l'entend et le reconnoît. Transporté de joie, il s'écrie : Que le père des Dieux et le grand Apollon inspirent à Mézence l'envie de combattre encore contre moi! A ces mots, Enée s'avance la pique à la main. Cruel meurtrier de mon fils, lui dit le roi des Etrusques, crois-tu m'intimider? tu as trouvé le seul moyen de me faire périr. Je ne redoute pas la mort, et je brave tous les Dieux. Cesse de me menacer, je viens mourir, mais avant d'expirer je t'envoie ces présens. Il dit, et soudain il lance avec fureur un javelot contre son ennemi : il redouble, il tourne autour de lui, et formant un grand cercle, il le harcelle sans cesse. Enée lui présente autant de fois son bouclier d'airain, qui reçoit tous ses traits. Fatigué d'un long combat où il est vivement assailli, et las d'arracher tant de dards dont son bouclier est hérissé, il délibère sur la manière dont il combattra. Il prend enfin son parti; il s'avance, lance contre le cheval de Mézence un

javelot qui lui perce les tempes. Le cheval se cabre, frappe les airs de ses pieds, renverse le cavalier, et s'abat sur lui. A cette vue, les Troyens et les Latins poussent de grands cris; Enée accourt, et tirant son épée: Où est à présent Mézence, dit-il, et sa féroce intrépidité? Mézence, reprenant ses esprits et levant les yeux au ciel, lui répond : Ennemi barbare, pourquoi insultes-tu à mon malheur? pourquoi me menaces-tu? tu peux sans crime couper le fil de mes jours : je ne suis point venu combattre pour que tu me pardonnes. Mon fils Lausus n'a point fait avec toi un si honteux traité. Cependant, si les vaincus peuvent obtenir quelque grâce, permets seulement que mon corps soit inhumé. Je sais que mes sujets me détestent; sauve-moi de leur fureur, et consens qu'un même tombeau réunisse Mézence et Lausus. Quel triste aveuglement! cet impie craint après sa mort les insultes de ses sujets, auxquels il sera insensible. En achevant ces mots, il reçoit à la gorge le coup auquel il s'attendoit, et rend l'ame avec des flots de sang.

Outre les beautés de détail qui se trouvent en grand nombre dans ce morceau admirable, on ne sauroit assez louer l'art du poète, qui, dans un si court espace, remue le cœur par tant d'objets attendrissans, en même temps

qu'il remplit l'esprit d'admiration par ces images surprenantes. On est étonné de la valeur incroyable des trois héros, Lausus, Mézence et Enée. Mais quel intérêt ne prend-on pas au jeune Lausus, qui s'expose pour son père ? Quel plaisir n'éprouve-t-on pas, quelqu'idée qu'on ait de l'humanité du héros troyen, en le voyant, au fort du combat, ému et pénétré de cet amour sacré de Lausus pour son père ! Quels que soient les blasphèmes que l'on entend proférer à Mézence, sa douleur, son désespoir nous portent, presque malgré nous, à la compassion. On est indigné de son impiété, mais on aime en lui la tendresse et le retour qu'il a pour son fils. On diroit que Virgile l'a fait impie à dessein de faire voir jusqu'à quel point et pour qui il sauroit inspirer de l'intérêt. On trouvera peut-être ici un passage bien brusque de la mort de Mézence, qui arriva probablement sur le soir, au lever de l'aurore, où le poète se dispense de dire que Turnus étant absent, et Mézence tué, les ennemis ne firent plus de résistance, et cédèrent à Enée le champ de bataille. Il est aisé d'y suppléer par une légère attention. Le héros, dès le point du jour, quelqu'empressement qu'il ait à inhumer les siens, en homme pieux et digne de fonder un empire et une religion, commence par rendre grâces aux Dieux de sa victoire ; il érige

un trophée des armes de Mézence, et tenant à ses troupes le même discours qu'Hector aux siennes, après la mort de Patrocle : Compagnons, leur dit-il, voilà un grand événement. Vous voyez les prémices de la guerre, les dépouilles du superbe roi Mézence, que ma main a vaincu. Il se félicite de s'être ouvert un chemin vers la ville de Latinus ; il avertit ses soldats de se préparer à de nouveaux travaux ; mais avant tout, leur dit-il, allez rendre les derniers devoirs à ces braves guerriers, dont le sang versé nous donne une nouvelle patrie. D'abord, faisons conduire à Pallantée le fils d'Evandre, ce jeune prince que sa funeste destinée nous a ravi. En louant ces morts, il entre dans le vestibule où le corps étoit exposé. A la vue d'Enée, tous les esclaves du prince Arcadien, une troupe de troyens et de troyennes redoublent leurs cris, et se frappent la poitrine. Énée, en jetant les yeux sur le prince, aussi affligé, mais plus modéré qu'Achille : Jeune guerrier, s'écrie-t-il, quoi ! il faut que la fortune favorable à mes armes, m'ait envié la consolation de t'avoir pour témoin de mes succès, et de te conduire triomphant à la cour de ton père ! Est-ce donc là ce que je lui avois promis en le quittant ? Enée n'oublie rien dans ce discours de tout ce que peuvent suggérer la douleur et les regrets. Il se représente

Evandre qui charge les autels de présens, et s'attend à une toute autre nouvelle. Il s'adresse à lui comme s'il le voyoit présent. Malheureux père! tu verras les cruelles funérailles de ton fils. Voilà le fruit de la confiance entière que tu as eue en moi! Il le console en relevant la vertu de son fils. Evandre, au moins, tu ne verras point Pallas percé de coups qui te fassent rougir, et l'indigne salut d'un fils ne fera point désirer la mort à son père. Il finit, et revenant à lui-même, comme il a commencé, ô Italie! ô Ascagne! hélas! quel appui vous perdez!

Il commande un détachement de mille hommes pour accompagner la pompe funèbre, et mêler leurs larmes à celles d'Evandre: foible consolation pour une si grande douleur, mais bien due à un père aussi infortuné! On étend le corps sur un brancard de rameaux entrelacés. Le visage du prince est semblable à une violette ou à une hyacinthe que la main d'une jeune fille a nouvellement cueillie. La fleur n'a pas encore perdu son éclat ni sa beauté, mais la terre, sa mère, ne la nourrit et ne la soutient plus. Cette belle comparaison est de Catule. Presque toutes les circonstances du convoi sont empruntées des funérailles de Patrocle. ILIAD. LIV. 22e. Enée fait apporter de magnifiques habits dont il revêt le corps, et couvre la tête d'un voile. Il veut que l'on porte devant le cercueil

tout le butin que Pallas a fait sur l'ennemi; il y joint les armes et les chevaux qu'il a pris. Marchent ensuite les captifs, les mains liées derrière le dos; les officiers avec des trophées d'armes, sur chacun desquels étoit inscrit le nom de l'ennemi vaincu, entourent le corps. Au milieu paroît le vieux Acétès, gouverneur du prince, tantôt se meurtrissant la poitrine et se déchirant le visage, tantôt se laissant tomber de foiblesse et de douleur. Viennent ensuite les chars du prince, teints du sang des Rutules, et Ethon, son cheval de bataille, marche après, nud et sans harnois; on voit de grosses larmes couler de ses yeux. On ne porte que la lance et le casque du prince; ses autres armes étoient au pouvoir de Turnus. La marche est fermée par un triste bataillon, composé de capitaines Troyens, Etrusques et Arcadiens, qui tenoient leurs lances renversées. Lorsque le convoi eut marché quelque temps, Enée, qui l'accompagnoit, s'arrêta, et poussant un profond soupir: Nous aurons, dit-il, d'autres larmes à verser encore dans cette funeste guerre. Je te salue, illustre Pallas, adieu pour jamais. La première phrase de ce petit discours est d'Ulysse en parlant à Achille. Après ces paroles, il retourne au camp. Des ambassadeurs envoyés par le roi Latinus, qui l'attendoient tenant à la main des rameaux d'olivier, et demandant la permission

mission d'enlever leurs morts. Des vaincus privés du jour, lui dirent-ils, ne sont plus des ennemis; ils le supplient par l'accueil favorable que leur a fait Latinus à son arrivée. Enée ne se plaint qu'avec amitié de ce qu'ils ne demandent la paix qu'à l'égard de leurs morts : Que ne puis-je, leur dit-il, l'accorder aux vivans! je ne suis venu que par l'ordre des destins. Ce n'est point aux Latins à faire la guerre; il eût été plus juste que le roi des Rutules eût combattu contre moi. Celui de nous deux à qui le ciel eût donné la victoire, vivroit aujourd'hui sans rival. Allez, enlevez vos morts, et rendez-leur les honneurs du bûcher. Ce discours frappe les ambassadeurs d'étonnement; ils se regardent les uns les autres sans parler. Enfin, le vieillard Drancès, toujours ennemi de Turnus et de ses projets, rompt le silence : Illustre prince des Troyens, dit-il, dont les exploits sont encore au-dessus de la renommée, quels éloges peuvent dignement vous célébrer? Que dois-je plus admirer en vous, ou vos travaux guerriers, ou votre équité pacifique? Pleins de reconnoissance, nous allons rapporter dans notre patrie ce que vous venez de nous dire, et s'il est possible, nous ménagerons une alliance entre vous et le roi notre maître. Que Turnus cherche d'autres alliés : les Latins se feront un plaisir de seconder les destins,

de vous aider à bâtir les murs de la nouvelle Troye, et de porter eux-mêmes sur leurs épaules des pierres pour la construire. Virgile étend avec dessein cette réponse de Drancès, pour faire connoître son caractère, et préparer le lecteur à l'avis qu'ouvrira ce vieillard dans l'épisode suivant. On connoît ici ses dispositions et son éloquence. Les députés se retirent; on élève partout des bûchers; les Troyens et les Latins confondus errent librement dans les bois pendant douze jours que durera l'armistice.

On voit deux trèves dans Homère, une de deux jours, au LIV. 7.e de l'ILIAD., et une autre de douze jours, qu'Achille accorde à Priam, au LIV. 4.e, et dont celle-ci est une imitation. Cependant la renommée, qui avoit d'abord publié les exploits de Pallas dans la ville de Pallantée, y sème la triste nouvelle de sa mort et de son convoi. Les Arcadiens sortent de la ville, tenant des torches à la main, et accompagnent la pompe funèbre. Ce spectacle lugubre fait pousser des cris lamentables à toutes les dames Arcadiennes. On ne peut retenir le roi Evandre. Il sort de son palais, s'avance jusqu'au lieu où l'on avoit déposé le cercueil de son fils; il se jette sur son corps, le serre entre ses bras, l'arrose de ses larmes. Sa vive douleur lui permet à peine de prononcer ces tristes mots: Ah! mon fils, tu m'a-

vois promis de ne t'exposer qu'avec prudence aux dangers de la guerre. Est-ce ainsi que tu as tenu ta promesse? Je savois combien la passion naissante de la gloire anime un jeune homme. Après l'avoir ainsi excusé tendrement, il s'écrie : Déplorable essai! funeste apprentissage! Il envie le bonheur de son épouse. Chère et respectable épouse! la mort est un bonheur pour toi ; tu n'as point été réservée pour ce jour douloureux, et moi, malheureux père, je vis plus que je ne devois vivre; j'ai forcé mes destinées, je survis à mon fils. Il se reproche de n'être point parti plutôt: Ah! si au lieu de l'envoyer à l'armée des Troyens, j'eusse marché moi-même contre les Rutules, j'aurois péri glorieusement les armes à la main, et cette pompe funèbre seroit pour moi et non pas pour lui. Dans sa douleur, il craint de mortifier trop les Troyens: Troyens, je ne vous impute point mes malheurs. Il se console par l'idée que du moins son fils l'a vengé, en mourant, de ses ennemis, et ouvert le Latium aux Troyens; il fait leur éloge et leur témoigne sa reconnoissance, aussi ingénieuse que naturelle. Ah, Pallas! je ne puis te rendre de plus grands honneurs que ceux que le pieux Enée, les illustres Phrygiens, et toute l'armée des Etrusques te rendent aujourd'hui. Sa douleur lui fait apostropher Turnus: Ta dé-

pouille, ô Turnus, seroit bientôt la matière d'un trophée, si j'avois ta jeunesse et ta vigueur! Il n'attend de consolation que de la valeur d'Enée, et de la vengeance qu'il tirera de cet ennemi. Mais je vous arrête en vain, braves Troyens : allez, et dites à votre roi, qu'après avoir perdu mon fils, la vie m'est odieuse; dites-lui que la mort de Turnus est due au père et au fils, et qu'il n'a que ce seul moyen de m'obliger et d'adoucir mon sort : que je renonce aux douceurs de la vie, qui ne sont plus pour moi, et que je n'aspire qu'à pouvoir porter à mon fils, dans l'empire des ombres, la nouvelle de sa mort vengée !.... Ce discours est-il d'imagination, ou plutôt ne sont-ce pas les paroles d'Evandre lui-même, inspiré par la nature et le désir de la vengeance? Tel est le talent d'Homère et de Virgile : leurs expressions sont si vraies, qu'elles semblent plutôt être ce qu'ils ont entendu, que feindre des discours vraisemblables; rien n'y sent la déclamation; les préceptes de l'art y sont d'autant mieux observés, qu'il paroissent partout appliqués sans dessein. Ils semblent venir d'eux-mêmes en leur lieu, et obéir sans gêne au génie du poète; on n'y voit rien de superflu. C'est que ces deux poètes savoient se mettre à la place de leurs personnages, prendre leur esprit et leurs passions; ils s'oublioient eux-mêmes, et

par ce secret, ils saisissoient toujours le naturel, évitoient l'affectation et le bel esprit, défauts plus contraires au but de l'éloquence que tout ce qu'on peut imaginer. Car quelque grossier et quelque peu habile que soit un orateur, il pourra persuader, s'il sait cette première et la plus essentielle de toutes les règles, *si vis me flere*, etc..., ce qu'il faut entendre de toutes les passions comme de la tristesse, c'est-à-dire, s'il paroît pénétré de ce qu'il dit. Au lieu qu'un orateur précieux et affecté, quelqu'esprit qu'il ait, marquant par son air et sa composition qu'il pense plus à faire admirer sa personne qu'à prouver ce qu'il avance, n'occupe son auditeur que de lui-même, n'excite aucune passion; il amuse, et ne touche point, corrompt le goût, et fait de l'éloquence, uniquement destinée à former les hommes, un amusement frivole, souvent même criminel. C'est l'oubli de cette règle qui a fait tomber le goût dans la Grèce après Démosthènes, en Italie après Auguste, et qui aujourd'hui appauvrit si fort le siècle.

La situation d'Evandre peut se comparer avec celle de Priam, ILIAD. LIV. 24.e; le lendemain on ne vit que bûchers allumés de toute part; Tarchon et Enée sur le rivage, les Latins dans leurs champs, célèbrent les funérailles pendant trois jours; mais la désolation est

extrême dans le palais de Latinus; les Laurentins maudissent les ambitieux desseins de Turnus; ce prince a néanmoins ses partisans; ses mémorables exploits et l'auguste nom de la Reine sa tante, parlent en sa faveur, et lui donnent un grand crédit.

Cet épisode est de treize jours en comptant les douze de Trève.

ÉTUDE ONZIÈME.

Cinquième Episode.

Au milieu de ces mouvemens, les ambassadeurs envoyés à Diomède reviennent avec la triste réponse, que leur voyage a été infructueux, ce qui confirme Latinus dans l'opinion qu'Enée est cet étranger que le ciel destine à sa fille. Il convoque tous les grands du royaume, et fait rendre compte aux ambassadeurs, devant toute l'assemblée, de leur négociation. Venulus, qui en étoit le chef, parle, pour obéir au Roi : d'abord il expose l'accueil grâcieux que leur a fait Diomède; il étoit occupé à bâtir sa nouvelle ville d'Argyripe : Après lui avoir exposé le motif qui nous conduisoit à sa cour, et nous avoir écoutés, il nous répondit en ces termes : Illustres Ausoniens, anciens peuples de Saturne, quel sort fâcheux vous arme aujourd'hui contre une nation qui ne vous est pas

connue. Tous tant que nous sommes, qui avons ravagé la ville de Troye, sans parler des fatigues d'un long siége, ni de tant de guerriers précipités en foule dans les flots du Simoïs, nous avons expié nos crimes par des châtimens connus de tout l'univers. Priam lui-même, s'il vivoit encore, seroit touché de nos malheurs. Il cite pour exemple, Ajax, fils d'Oïlée, Ulysse, Idoménée, Ménélas, Agamemnon et lui-même. Tout ce morceau est tiré de l'Odyss. liv. 3.e, des discours de Nestor et de Ménélas à Télémaque : ce qui suit est du discours de Dionée, mère de Vénus, à sa fille, Iliad. liv. 5e. Après ce récit touchant des malheurs de ses amis et des siens, il continue : Je devois bien m'attendre à ces rigueurs du ciel, moi qui ai eu la témérité de combattre contre les Dieux mêmes, et de percer la main de Vénus; ainsi ne m'invitez pas à me liguer contre les Troyens; je ne veux plus de guerre avec cette nation, et je ne me rappelle qu'à regret les maux que je lui ai causés. Portez à Enée les présens que vous m'offrez ; j'ai éprouvé la valeur de ce guerrier, croyez-en mon expérience : si la Phrygie avoit encore eu deux hommes comme lui (compliment d'Agamemnon à Nestor), les Troyens, loin d'être vaincus, seroient venus attaquer nos villes, et la Grèce désolée gémiroit des revers du sort. C'est Hector, c'est Enée qui nous ont

fait languir dix années devant les murs de Troye. Ces deux guerriers étoient égaux pour le courage et les hauts faits; mais Enée étoit un prince plus religieux. Je vous conseille donc de conclure la paix avec lui, à quelque prix que ce soit, et de ne point essayer vos armes contre les siennes. Grand Roi, ajouta Vénulus, vous avez entendu la réponse de Diomède.

Virgile ne pouvoit mieux placer l'éloge de son héros, que dans la bouche d'un ennemi, ni plus à propos. C'est devant le Roi Latinus, c'est devant les principaux seigneurs d'Italie. La grande idée que Diomède donne d'Enée, le parallèle de ce héros avec Hector, la sagesse de ses conseils, la peinture touchante de ses malheurs et de ceux des autres princes de la Grèce, ne pouvoient manquer de faire de vives impressions sur tous les esprits, principalement sur celui du Roi. A peine le chef des ambassadeurs eut cessé de parler, qu'on entend un bruit confus de diverses voix dans la tumultueuse assemblée. Ainsi les deux rives d'un torrent impétueux retentissent du bruit de ses flots resserrés, dont les pierres retardent le rapide cours, ILIAD. LIV. 3.e et ailleurs. Dès que le calme eut commencé, le Roi, après avoir invoqué les Dieux, se plaint finement de l'imprudence de ceux qui ont fait prendre les armes à son peuple. Latins, dit-il,

j'aurois voulu, et il auroit été à propos qu'on eût délibéré sur cette guerre avant de l'entreprendre, plutôt que de tenir conseil aujourd'hui que l'ennemi est sous les murs. Nous faisons une guerre imprudente à une nation issue des Dieux. Il expose l'état déplorable où sont les affaires, le peu de ressources que l'on doit attendre. Je n'accuse personne.... Ce tour paroît emprunté du discours de Cicéron pour la loi Manilia, où, parlant des échecs arrivés à l'armée romaine en Asie, par l'avarice de Lucullus, il dit de même *neminem nomino*. Le roi continue en faisant l'éloge de Turnus; on a combattu avec toute la valeur possible et avec toutes les forces de l'Etat. Il ne trouve qu'un expédient, savoir, de donner des terres aux Troyens, si l'Italie a pour eux tant de charmes; ou de leur fournir de quoi équiper une flotte, s'ils cherchent d'autres contrées. Députons cent des principaux de la nation, qui aillent, l'olivier à la main, trouver le roi des Troyens, pour lui faire ces propositions, et lui offrir les marques de la royauté. Virgile, pour relever celles des consuls, et leur donner de l'antiquité, les nomme ici par la bouche de Latinus, l'ivoire, l'or, la chaire curule et la trabée. Il ne parle point du mariage de Lavinie, pour ne point trop aigrir Turnus, et il feint aussi de douter que les Troyens veuillent

rester en Italie, afin d'amener plus facilement Turnus à son avis. Alors Drancès, ennemi déclaré de Turnus, dont la gloire blessoit ses yeux jaloux, et agitoit violemment ses esprits, se leva pour parler. Il étoit d'une naissance illustre du côté de sa mère, mais son père étoit peu connu. Riche, plus éloquent que brave, et habile politique, il avoit un grand crédit sur les esprits, et les soulevoit à son gré. Quelques personnes prétendent que Virgile a voulu donner le portrait de Cicéron dans le personnage de Drancès; mais à quel propos le taxe-t-on de lâcheté, et sur quoi fonde-t-on cette prévention? Il parloit beaucoup; ce qui appartient en effet à bien des faux braves. Mais n'a-t-on jamais vu de vrais braves grands parleurs? la Gascogne en produiroit plus d'un exemple. Ce que l'on peut assurer, c'est que Cicéron n'a jamais donné de marques de poltronnerie comme Démosthènes. Au contraire, on trouvera qu'il a montré en plusieurs rencontres le courage d'un vaillant capitaine. Ce préjugé peut venir de la jalousie naturelle à l'homme, qui aime à voir ou à imaginer de grands défauts à côté d'éminentes qualités. L'un obscurcit l'autre, et l'amour-propre, qui veut toujours rabaisser les autres pour s'élever, y trouve son compte. Au reste, Drancès parle avec une éloquence digne de Cicéron, et les discours qui suivent

ont fait dire à plus d'un homme de goût, que Virgile eût au moins égalé ce grand orateur, s'il eût suivi le barreau ; quoi qu'en dise Voltaire dans ses réflexions sur Virgile, où, trompé par quelques mauvais critiques, il soutient que Virgile eût été un mauvais écrivain en prose. Drancès appuie d'abord le discours du Roi, et rend odieux le trop grand pouvoir que s'arroge Turnus. Si personne n'ose blâmer hautement la guerre, c'est que celui sous les auspices duquel nos armes ont été si malheureuses (il ne nomme point Turnus, mais on le devine), c'est que cet ambitieux ne laisse point la liberté de parler. Pour moi, malgré la mort dont il me menace, je vais déclarer hautement ma pensée. C'est lui qui nous a causé tous ces désastres, par l'attaque du camp des Troyens, entreprise téméraire où il sembloit vouloir escalader le ciel, et dont il ne s'est tiré que par une lâche fuite. Après ce trait outrageant, il supplie instamment le Roi de donner sa fille à Enée. O le meilleur des rois! ne craignez la violence de qui que ce soit. Cependant, si Turnus est si redoutable, tâchons de le fléchir : il tourne ici en forme de prières et d'instances, les invectives les plus mortifiantes : Conjurons-le de permettre que le Roi use de son droit sur sa fille, et de renoncer au sien pour l'amour de la patrie. Il ose s'adresser à Turnus

même. Oui, c'est vous, Turnus, qui êtes la cause de tous les malheurs du Latium. Pourquoi voulez-vous prodiguer la vie de tant d'infortunés citoyens? nous vous demandons la paix ; moi-même, qui consens que vous me regardiez comme votre ennemi, je suis le premier à me jeter à vos genoux ; renoncez à vos ambitieux projets, et puisque vous êtes vaincu, retirez-vous. Si vous avez tant de confiance en vos forces, si vous désirez avec tant d'ardeur une couronne en dot, osez vous offrir seul au combat contre votre ennemi ; il finit par une ironie amère. Il affecte de se rabaisser, pour faire ressortir d'autant plus les hauteurs de Turnus. Pour assurer à Turnus la main de la princesse, faut-il que nous, ames viles, troupe peu regrettée, et digne à peine de la sépulture, nous soyons sacrifiés sur un champ de bataille. Turnus ne pouvoit répondre de sang froid à un semblable discours ; le sien renferme deux parties. Dans la première, il s'adresse à Drancès, auquel il reproche sa lâcheté avec toute la véhémence dont Achille parle à Agamemnon, Iliad. liv. 1er. Ta bouche, Drancès, est toujours éloquente, lorsque la guerre demande des bras. Tonne ici avec ton éloquence ordinaire, et traite-moi de lâche, toi dont le bras vainqueur a immolé tant de Troyens, et a jusqu'ici décoré nos campagnes de tant de glo-

rieux trophées. Mais l'ennemi n'est pas loin, marchons; qui t'arrête? Ton courage martial ne seroit-il jamais que dans des discours pleins de vent? et n'aurois-tu d'ardeur que pour fuir? J'ai été mis hors de combat, indigne calomniateur, moi qui ai enflé le Tibre du sang des Troyens, qui ai éteint la race d'Evandre! Ai-je été lâche aux yeux de Bitias et de Pandarus? Tu prétends qu'il n'y a plus de salut pour nous dans la guerre; vas tenir ce langage insensé au chef des Troyens et à ton parti; sème ici l'alarme; vante une nation deux fois vaincue.

Nulla salus bello! capiti cane talia demens
Dardanio, rebusque tuis.

Soutiens qu'Achille, que Diomède, et tous les capitaines Grecs ont redouté les armes troyennes: dis aussi qu'à leur arrivée dans ces lieux, l'Aufide épouvanté suspendit le cours de ses ondes. L'imposteur feint de me craindre; mais sa crainte simulée n'est que pour me rendre odieux. Cesse de trembler, Drancès, jamais cette main ne sera souillée de ton sang. Que ton ame vile reste dans ton corps; elle est digne d'un pareil séjour.

Je viens à présent, grand Roi, à la matière qui fait le sujet de la délibération. Il s'efforce de relever les espérances abattues du Roi. Un

seul échec suffit pour mettre bas les armes; si nous sommes sans ressource (l'orateur entasse ici plusieurs pensées équivalentes, pour faire sentir d'autant plus au Roi son trop prompt découragement); s'il n'y a plus d'espérances, allons, tendons aux Troyens des mains suppliantes. Ah! que dis-je? s'il nous restoit quelque vestige de notre ancien courage, pourrions-nous prendre ce honteux parti? Dans cette adroite correction, de peur de choquer Latinus, il parle au pluriel et à la première personne, comme s'adressant autant à lui-même qu'à la nation le reproche qui tombe sur le Roi et sur son conseil. Il prétend prouver qu'ils sont d'autant moins excusables, que l'on a tous les moyens de continuer la guerre; il en fait l'énumération. Si nous pouvons lever de nouvelles troupes, si des peuples nous promettent leurs secours, si la perte des Troyens est égale à la nôtre, pourquoi trembler avant le son de la trompette? Cette répétition de la particule *si* donne une nouvelle force, et semble grossir les raisons de Turnus. La fortune, dit-il, se fait un jeu de voler d'un parti à un autre. Les conseils de Diomède et son refus avoient fait de vives impressions. Il tâche de les effacer en opposant à Diomède, Messape, Tolumnius, la reine des Volsques, la célèbre Camille. Le roi des Etoliens nous refuse

son appui! Et n'avons-nous pas dans nos intérêts Messape, et.... Enfin, pour répondre au défi que lui a fait Drancès, il s'offre à combattre seul contre Enée. Si je suis le seul obstacle à la paix, si ce parti vous plaît, je marcherai avec confiance contre ce rival, fût-il un autre Achille, et dût-il combattre avec des armes forgées par Vulcain (Turnus fait ici allusion à Achille, sans peut-être savoir pour cela qu'Enée eût reçu des armes de Vulcain). Il continue : Turnus prétend ne le céder à aucun des plus célèbres guerriers. Il se dévoue aujourd'hui pour vous et pour le roi son beau-père ; Enée m'appelle seul au combat, c'est-ce que j'ambitionne. Si les Dieux sont contre nous, il ne faut pas que le brave Drancès périsse ; s'il y a de la gloire à acquérir, elle ne doit pas être pour lui. Que de noblesse et de force dans ce discours! Après des sentimens si beaux, et relevés par de si grands exploits, il n'est pas surprenant que Turnus ait ébloui tant de personnes, même de grands poètes, et se soit fait tant de partisans au préjudice d'Enée. Enthousiasmés par l'éloquence véhémente du héros Rutule, plus encore que par ses actions, et refroidis, pour ainsi dire, par la tranquillité que montre le Troyen dans les combats les plus chauds, ils ont blâmé hardiment Virgile d'avoir mis plus de grandeur d'ame dans Turnus

que dans son héros. Mais il est aisé de le justifier, en faisant voir combien l'humanité du prince Troyen, au milieu des combats, est au-dessus de ces transports violens qui sont ordinaires aux héros du commun. Nous ne craindrons pas de dire que ces critiques, séduits par la beauté de ce discours, ont pris pour grandeur d'ame ce que de sages philosophes appelleroient emportement. Turnus veut que pour son intérêt particulier, tout un État s'expose à périr. Car c'est à quoi tout son discours se réduit. Si l'on veut juger équitablement, il faut entendre parler Enée à son tour, et pénétrer les sentimens qui l'animent, dans les six derniers livres; il n'agit aussi que pour son intérêt, comme Turnus; ce n'est donc pas là qu'il faut le considérer. C'est au second livre du poème, au sac de Troye; c'est là qu'il paroît tout entier dans le plus grand éclat; c'est dans ce livre qu'il faut le comparer au Rutule; là, le héros Troyen veut se sacrifier pour sa patrie, pour son Roi, son père et son épouse : il s'oublie pour le salut public. Quel feu dans ses discours! Ses sentimens sont d'autant plus généreux, qu'il n'a que ses Dieux et sa patrie en vue; ici Turnus fait tout le contraire. Lequel des deux doit être considéré comme le plus grand homme? Virgile avoit pris assez de précaution pour faire connoître son héros. On ne

pouvoit, sans injustice, se laisser éblouir; mais il faut attribuer cette erreur à un préjugé généralement accrédité, et surtout en France: préjugé qui consiste à croire la bonté inséparable de la foiblesse. Turenne en a souffert dans plusieurs parallèles. Au reste, tout en cela tourne à la gloire du poète, et au plaisir du lecteur, qui se voit enchanté et détrompé par les charmes de l'enchanteur même.

Dans le caractère et le discours de Drancès, on reconnoît assez la liberté de Polydamas en parlant à Hector, ILIAD. LIV. 12.e; la dureté d'Agamemnon, ILIAD. LIV. 1.er; le sage avis d'Anténor, qui conseille aux Troyens de finir en rendant Hélène aux Grecs. Turnus traite Drancès à peu près comme Ulysse traite Thersyte. Pour montrer combien il est facile aux Latins de suppléer aux secours que leur refuse Diomède, il emploie les paroles dont se sert Diomède lui-même, en consolant Agamemnon du refus opiniâtre où persistoit Achille, de ne vouloir point combattre. Achille, dit-il, s'obstine à rester dans sa tente, eh bien! qu'il y demeure. Combien n'avons-nous pas d'autres chefs à opposer aux Troyens? Turnus s'exprime de la même manière: Diomède nous refuse son appui; mais. . . . . .

Tandis qu'on est au conseil, un courrier apporte la nouvelle qu'Enée s'avance en bataille

vers la ville : l'alarme se répand partout ; Turnus, profitant alors du moment : Continuez donc, citoyens, vos délibérations : discourez tranquillement sur les avantages de la paix.

Imo, ait, ô cives, arrepto tempore, Turnus,
Cogite concilium, et pacem laudate sedentes :

Il sort brusquement de la salle, et donne ses ordres à Voluse et à Messape. Le Roi quitte le conseil, pénétré de douleur : chacun pense dans la ville à se bien défendre ; on se fortifie : la Reine et la Princesse Lavinie, cause innocente de tous les malheurs, suivies des dames latines, vont au temple implorer le secours de Pallas. Amate lui adresse la même prière contre Enée, qu'Hécube contre Diomède dans une occasion pareille. ILIAD. LIV. 6e. Puissante Pallas, qui réglez le sort des armes, brisez de vos mains celles d'un usurpateur ; étendez-le sur la poussière, et qu'il périsse sous nos murailles.

Armipotens, belli præses, Tritonia virgo,
Frange manu telum phrygii prædonis....

Déjà Turnus avoit endossé sa cuirasse, couverte d'écailles d'airain à la manière des Rutules ; déjà il avoit mis ses cuissards dorés et ceint son épée. Ce guerrier, tout brillant d'or et d'acier, descend, la tête nue, du haut de

la citadelle; la joie remplit son ame, et il goûte d'avance le plaisir de la victoire. Virgile ne met pas un si long-temps qu'Homère à habiller ses héros. Ce morceau, qui répond à celui d'Agamemnon, ILIAD. LIV. 3.e, est beaucoup plus vif par sa briéveté, et n'en est que plus parfait. Les détails d'Homère, surtout au milieu d'une action, paroissent déplacés, et le peu qu'en tire Virgile, est une critique tacite; mais il n'avoit garde d'oublier la comparaison magnifique du superbe coursier, qu'Homère, sans craindre de se répéter, applique dans le 6.e livre à Pâris, et au 19.e à Achille; tel un coursier qui a brisé ses liens, etc.....

La reine des Volsques vient à la rencontre de Turnus; elle s'offre de faire tête avec sa cavalerie à celle des Troyens et des Etrusques. Turnus regarde cette respectable fille avec admiration : il lui dit que ses courriers l'ont instruit qu'Enée avoit envoyé sa cavalerie légère, pour battre la campagne, tandis qu'à la tête de son armée, il viendroit par les montagnes pour surprendre la ville; que son dessein est d'aller se mettre en embuscade dans un poste très-favorable. Pour vous, dit-il, Princesse, vous vous opposerez dans la plaine aux Etrusques avec le brave Messape. Il part, et va se loger au-dessus du défilé, par où devoit passer son ennemi. Virgile écarte Turnus, avec toute la vraisem-

blance possible, afin de ménager à Camille le temps de se distinguer à son tour, et de nous apprendre commodément l'histoire de cette héroïne, par la bouche de Diane. La Déesse, du haut du ciel, voit avec douleur cette Reine courir au trépas, et en explique les motifs à Opis, nymphe de sa cour, qui étoit auprès d'elle. Il ne faut pas demander à Virgile, si la nymphe Opis n'étoit pas déjà instruite de la naissance et de l'éducation de Camille; et si elle l'étoit, pourquoi Diane l'en entretient sans nécessité; Virgile pouvoit fort bien supposer que cette nymphe l'ignoroit, sans démentir le système de la Théologie poétique, qui distribue avec une mesure fort inégale la divination à tous les Dieux subalternes, et surtout aux Nymphes et aux Faunes qui étoient du dernier rang; de plus, Diane, dans sa douleur, peut se répéter et aimer un peu à parler; rien de plus vraisemblable que cela dans une Déesse, fût-elle du premier ordre. Au reste, on ne se lassera pas de l'entendre; elle conte avec tant de grâce, que la plus petite circonstance retranchée de son récit, lui feroit beaucoup perdre de ses agrémens : c'est un des riches morceaux du poème, et aussi bien placé qu'aucun autre. Homère ne fait pas tant de façons, et ses récits ne sont pas ménagés, à beaucoup près, avec tant de précautions.

Métabe, roi des Volsques, avoit révolté ses sujets par la dureté de son gouvernement : chassé et poursuivi, il arrive tenant sa fille entre ses bras, sur les bords de l'Amazone, fort grossi par les pluies : pressé de toute part, il eût passé le fleuve; mais son précieux fardeau le retient. Enfin, il imagine cet expédient : il fait un berceau de liége, où il met sa fille, l'attache au milieu de sa longue javeline. Déesse des forêts, s'écrie-t-il, je te consacre ma fille, qui déjà tient tes armes, et qui t'implore en fuyant l'ennemi. Accepte, ô Déesse, le don que t'en fait un père ! A ces mots, il lance la javeline, qui porte dans un instant l'infortunée Camille d'une rive à l'autre, et se jette lui-même à la nage. Ce prince féroce, refusant l'hospitalité qu'on lui offrit, passa le reste de ses jours dans les bois, et ne donna à sa fille, pour toute nourriture, que le lait d'une cavale. A peine ses pieds formoient ses premiers pas, qu'il lui met un dard à la main, et charge ses foibles épaules d'un arc et d'un carquois; au lieu d'une tresse d'or, au lieu d'une longue robe flottante, elle avoit pour tout habillement une peau de tigre qui lui couvroit tout le corps. Déjà elle lançoit dans cet âge tendre de petits javelots; déjà elle savoit se servir de la fronde, et la tournoit avec adresse au-dessus de sa tête, en frappoit les cygnes et les gruës. Lorsqu'elle eut atteint un âge

plus avancé, les dames Thyrréniennes, qui entendirent parler d'elle, la souhaitoient pour épouse à leurs fils.

Multæ illam frustra, tyrrhena per oppida matres
Optavêre nurum. . . . . .

Ce vers est tiré du charmant épithalame que nous lisons dans Catule; mais Camille, vouée à la virginité, aux armes et à tous les exercices, n'écouta point leur recherche. Hélas! ajoute la Déesse, je voudrois que sa passion fût moins vive, et qu'elle ne l'eût point entraînée dans la guerre contre les Troyens. Camille seroit à ma suite; mais puisqu'elle doit périr en ce jour, Nymphe, descendez d'un vol rapide dans le pays des Latins, où il va se livrer une cruelle bataille, prenez ses armes, tirez de mon carquois une flèche vengeresse; quel que soit l'ennemi qui perce ce chaste corps, ausonien ou troyen, il faut qu'il perde la vie. Je descendrai moi-même dans un nuage, afin d'enlever le corps de cette guerrière infortunée, et de le renvoyer dans sa patrie pour y être inhumé. Je ne permettrai point qu'on la dépouille de ses armes. Cette bienséance est digne de la chaste Diane. La fin de ce discours est de Jupiter, ILIAD. LIV. 15.e, où il plaint Sarpédon, et ordonne à Apollon de transporter son corps dans la Lycie. La Nymphe

aussitôt fend les airs, et descend à grand bruit, enveloppée d'une nuée orageuse.

Cependant la cavalerie troyenne et étrusque s'avance en escadron vers Laurente. Virgile, échauffé du feu d'Homère, fait choquer les deux armées avec toute la fureur imaginable. Les Latins sont repoussés jusque sous leurs murs; mais ils se rallient, et, à leur tour, mettent les Troyens en fuite. Ainsi la mer, alternativement agitée, tantôt se répand sur ses rivages, ensevelit les sables et les rochers sous ses flots écumans : tantôt elle fuit avec la même impétuosité, laisse à sec ses bords qu'elle abandonne, et ramène dans son sein les pierres qu'elle avoit entraînées dans son flux.

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacit undam.
Spumeus, ...

Deux fois les Etrusques font reculer les Rutules, et deux fois les Rutules font plier les Etrusques; enfin on se mêle, on combat homme à homme, chacun choisit son ennemi; on n'entend que les cris des blessés et des mourans; les armes, les cavaliers, les chevaux étendus pêle-mêle nagent dans le sang dont la plaine est inondée. Jamais combat ne fut plus affreux.

Bis Tusci Rutulos egêre ad mania versos :
Bis rejecti armis respectant terga tegentes.

Au milieu de tant de morts et de blessés, l'amazone Camille, tantôt lance coup sur coup des javelots pliants, tantôt prend sa hache, et, sans se lasser, la manie avec fureur. Ses épaules agitées font retentir l'air de son arc et de son carquois.

At medias inter cædes exsultat amazon,
Unum exserta latus pugnæ, pharetrata Camilla.

Cette dernière image est d'Apollon, ILIAD. LIV. 1er. Trois jeunes Italiennes sont à ses côtés; on les eût prises pour ces célèbres amazones de la Thrace, habitantes des bords du Thermodon, qu'elles faisoient autrefois retentir de leurs armes, sous les ordres de leur reine Hippolyte, ou de la belliqueuse Panthésilée, qui, montées sur des chars, conduisoient au milieu des hurlemens leurs bataillons de femmes armées de boucliers en forme de croissant. Qui pourroit compter, s'écrie le poète, à l'exemple d'Homère, en parlant d'Agamemnon et de plusieurs autres; qui pourroit compter tous ceux qui expirèrent sous tes coups, formidable Camille? Elle abat autant de Phrygiens qu'elle lance de traits. Ornite, fameux chasseur, monté sur un cheval Apulien, se distinguoit par une singulière

singulière armure. Une peau de bœuf lui servoit d'armes, et couvroit ses larges épaules. La tête d'un loup avec sa gueule ouverte et ses dents lui tenoit lieu de casque; sa lance étoit un épieu (Cette description singulière cadre bien avec les mœurs des anciens, et fait honneur au bon goût de Virgile, qui sait si habilement, au milieu des combats, varier son style, et égayer son lecteur). Ce guerrier, qui surpassoit de la tête tous ceux de sa troupe, se distinguoit encore par son air menaçant. Camille l'ayant aperçu, court sur lui, et le perce de son dard. Téméraire Tyrrhénien, lui dit-elle, en le voyant abattu à ses pieds, t'es-tu imaginé être ici dans les forêts à la poursuite de bêtes faroucheſ; le jour est venu où le bras d'une femme confond tes menaces. Cependant tu pourras raconter aux mânes de tes ancêtres la mort que Camille te donne, et t'en glorifier. Le fils d'Aunus se trouve sur son passage; il la défie de combattre contre lui de près et à pied; mais tandis qu'elle descend de cheval, le rusé ligurien s'enfuit. Il se fie en vain à la vîtesse de son coursier: Fourbe, lui crie Camille, malgré ta supercherie, ton père, rusé comme toi, ne te reverra plus. A ces mots, telle que Diomède, Iliad. liv. 8.e, aussi ardente que légère, elle se met à courir après le cavalier; elle l'atteint en un moment, saisit

la bride de son cheval, l'attaque de front, et punit sa perfide audace. On voit facilement que le poète a imaginé la ruse du fils d'Aunus, pour faire voir la légèreté de Camille, qui, à pied, devançoit les chevaux à la course. Cependant Jupiter inspire à Tarchon l'envie de signaler son bras. Il étoit convenable que Virgile fît aussi honneur au chef des Toscans. Ce général pousse son coursier au plus fort de la mêlée & du côté que les troupes plioient. Par le mot *moriturus*, que le poète emploie, il faut entendre *déterminé à mourir*: car il ne paroît pas que Tarchon périsse dans ce combat. Il ranime ses gens par un discours dans le goût de celui de Diomède à Pâris, et de plusieurs d'Hector au même prince. Dans son transport, Vénulus est le premier qui s'offre à ses coups; il le saisit, l'embrasse, le serre de toutes ses forces et l'enlève de dessus son cheval. Ce prodige de force et de valeur excite de grands cris, et attire les regards de tous les Latins. Le furieux Tarchon fait voler son coursier dans la plaine, emportant avec lui son ennemi tout armé, dont il saisit le dard; il en arrache le fer, et cherche le défaut de son armure, pour lui donner la mort. Vénulus se défend entre ses bras, et opposant la force à la force, il tâche d'éloigner de sa gorge la main qui veut le percer. Tel un aigle enlève jusqu'aux nues

un serpent qu'il tient dans ses serres; déchiré par les ongles de son ravisseur, le serpent en fureur s'agite, plie son corps tortueux, hérisse ses écailles, dresse sa tête, et pousse d'horribles sifflemens; malgré tous les efforts du reptile, l'oiseau de Jupiter continue de fendre les airs, chargé de sa proie, qu'il déchire de son bec redoutable. Tel le fier Tarchon emportoît celle qu'il avoit enlevée de l'escadron des Tiburtins. Les Etrusques, excités par ce glorieux exploit de leur général, accourent de toute part pour charger les Latins. Cette image de Tarchon appartient à Virgile; la belle comparaison dont il la relève est d'Homère, ILIAD. LIV. 12e. Cicéron l'a traduite en vers dans son Marius. Ces vers ne sont pas si méprisables que bien des critiques le prétendent. Ils valent au moins ceux d'Ennius; et s'ils n'ont pas la douceur et la netteté de ceux de Virgile, ils approchent assez de leur énergie. On se battoit des deux côtés avec chaleur; mais Arruns, comdamné à périr, ne cherche que Camille, il n'épie que l'occasion de la surprendre, il la suit partout, et ne la perd point de vue. Les superbes habillemens de Chlorée, ancien prêtre de Cybèle, éblouissent tellement les yeux de cette reine, qu'excitée par le goût naturel à son sexe, soit pour s'orner de ces armes magnifiques, soit pour avoir la gloire de les sus-

pendre à la porte d'un temple, elle ne s'occupe que de combattre contre le Phrygien. Elle court à lui sans aucune précaution. Arruns saisit le moment, adresse à Apollon une prière où Virgile fait entrer, plus adroitement qu'Homère, certaines coutumes particulières aux Toscans. Cette prière est dans le style de celle de Chrysès. Il lance son javelot bruyant; les bataillons l'entendent et le voient; tous les yeux se tournent aussitôt du côté de la reine, qui, sans avoir aperçu le vol, ni entendu le bruit du javelot, se sent tout à coup blessée au-dessous du sein. Le dard pénètre sa poitrine et la couvre de sang. Les femmes de sa suite accourent éplorées, et reçoivent dans leurs bras tremblans leur maîtresse expirante. Arruns, effrayé lui-même du coup qu'il a porté, se retire avec une joie mêlée de crainte; il ne songe plus à combattre; il n'ose approcher de Camille et craint encore ses armes. Tel un loup qui a étranglé un berger ou un jeune taureau, épouvanté lui-même de sa périlleuse audace, s'enfuit dans les montagnes de peur d'être poursuivi; honteux et timide, il court s'ensevelir dans les bois. Arruns troublé se dérobe ainsi à tous les yeux; content de se mette en sûreté, il fuit et va se confondre au milieu des escadrons latins. Cette comparaison est imitée de l'Iliad. liv. 15.e. Elle est ici beaucoup mieux

frappée que dans Homère. Camille mourante essaie vainement d'arracher le trait dont elle est blessée; il est retenu par le fer, qui a pénétré entre les côtes; elle tombe en foiblesse, le feu de ses yeux s'éteint dans les glaces de la mort, et son teint vermeil se change en une pâleur funeste. Cependant, près d'expirer, elle commande à la triste Acca d'aller annoncer à Turnus qu'il vienne prendre promptement sa place, et qu'il éloigne les Troyens des murs de Laurente; elle lui dit adieu, et les rènes de son coursier, qu'elle tenoit encore, lui échappent des mains avec ses armes. Elle tombe de son cheval; les frissons de la mort se répandent dans tout son corps; elle penche sur son sein sa tête languissante, pousse un profond soupir, et son ame en couroux s'envole dans l'empire des ombres. Alors il s'élève de grands cris; les Troyens, les Etrusques, les Arcadiens, n'ayant plus à redouter les armes de Camille, fondent de toute part sur l'ennemi. La nymphe Opis plaint le sort de Camille, et accomplit les ordres de Diane; elle punit le meurtrier Arruns. L'attitude dans laquelle on la voit courbant son arc avec force, est imitée de l'Iliad. liv. 5.e, où il s'agit de Pandarus, Virgile, pour amener avec vraisemblance la mort de cette reine, profite habilement de l'amour de la parure, si ordinaire aux femmes,

Les Volsques, privés de leur commandante, se laissent enfoncer sans résistance. Leur déroute offre ici de nouvelles images. Ils répandent la confusion dans la ville; les fuyards qui sont entrés ferment les portes à leurs compagnons, crainte que l'ennemi n'entre à leur suite. Il se fait un horrible massacre de ceux qui défendent l'entrée et de ceux qui veulent pénétrer. Les uns, ne pouvant reculer, se précipitent dans les fossés de la place; d'autres, guidés par le désespoir, poussent leurs chevaux avec fureur, et s'efforcent de renverser les portes. Les femmes de Laurente, excitées par un véritable amour pour la patrie, s'empressent de lancer des dards. Elle s'arment de bâtons durcis au feu, qui leur tiennent lieu de fer; elles ont toutes le courage de vouloir mourir les premières pour la défense de leurs murs.

Cependant Acca annonce à Turnus la mort de la Reine, et la consternation où est toute la ville. Il sort furieux de son embuscade. A peine commençoit-il à s'étendre dans la campagne, qu'Enée traverse sans obtacle le défilé, et paroît dans la plaine. Les deux armées, peu éloignées l'une de l'autre, s'avancent avec une égale diligence du côté de Laurente. Enée aperçoit de loin des tourbillons de poussière, et reconnoît les bataillons ennemis. Turnus re-

connoît aussi le redoutable Enée sous ses armes. Il entend la marche de son infanterie, et la bruyante haleine de ses chevaux. On auroit vu ce jour là même un autre combat, si Phébus au teint de rose n'eût été près de plonger dans la mer d'Ibérie ses chevaux fatigués, et de faire succéder les ténèbres à la lumière. Les deux armées s'arrêtent devant les murs de la ville, et se retranchent chacune dans son camp.

Cet épisode occupe un jour, et contient le conseil et le choc de la cavalerie.

ÉTUDE DOUZIÈME ET DERNIÈRE.

Sixième Episode.

Turnus voyant que les Latins abattus demandent hautement l'exécution de sa parole, n'en paroît que plus fier. Agité d'un violent transport, il se présente devant le roi Latinus, et d'un air fougueux lui déclare qu'il va se rendre sur le champ de bataille. Les Latins seront tranquilles spectateurs du combat; ou cette main, seigneur, précipitera dans le Tartare le Troyen déserteur de l'Asie, et ma seule épée vengera la querelle commune, ou il sera mon vainqueur, et Lavinie son épouse. Le Roi, plus tranquille, lui répond: Prince trop généreux, autant vous montrez d'ardeur et d'intrépidité, autant je dois avoir de modéra-

tion et de prudence, et réfléchir sur tous les dangers du parti que vous prenez. Vous êtes le seul héritier du royaume de Daunus, votre père, et que vous avez agrandi par la prise de plusieurs villes. Latinus vous aime et vous garde des trésors : mais il y a dans le Latium d'autres jeunes princesses que Lavinie. Cette dernière raison ne devoit pas beaucoup plaire à Turnus, et ne cadroit guères avec le dessein d'étendre ses états : aussi Latinus, qui le sent bien, ajoute-t-il que les Dieux lui défendent absolument de lui donner sa fille. Vaincu par l'amitié que j'ai pour vous, par les liens du sang et par les larmes d'une épouse désolée, j'ai rompu mes engagemens et violé ma parole (Virgile justifie ici la foiblesse que plusieurs critiques ont condamnée dans Latinus, comme nous l'avons remarqué). J'ai enlevé à Enée ma fille que je lui avois promise, et lui ai déclaré une guerre impie. Vous en voyez les tristes suites. Il fait une peinture du fâcheux état de ses affaires. A peine cette ville qui nous reste peut-elle soutenir les foibles espérances de l'Italie. Faut-il que mon esprit, jouet d'une folle inconstance, balance toujours ? Latinus est déterminé à donner sa fille à Enée, et les oracles lui font regarder la mort de Turnus comme certaine ; il continue donc. Si après la mort de Turnus je dois donner ma fille au prince Troyen, que ne l'accepté-je

aujourd'hui pour gendre, sans qu'il vous en coûte la vie? Quels reproches me feront les Rutules, mes alliés, si (ce qu'aux Dieux ne plaise) le désir d'épouser ma fille est cause de votre mort? Considérez que le sort des armes est incertain, et soyez touché de celui du vieux Daunus, votre père, qui dans Ardée gémit de votre absence.

Ce discours, loin de calmer l'ame de Turnus, ne sert qu'à l'enflammer. Seigneur, dit-il au Roi, c'est trop vous intéresser en ma faveur; laissez-moi préférer ma gloire à ma vie; celui que j'ai à combattre n'aura pas toujours auprès de lui une Déesse qui l'enveloppe d'un honteux nuage, et qui, cachée dans les ténèbres, favorise sa fuite. La reine Amate s'efforce aussi de l'arrêter. Elle serre Turnus entre ses bras, et sur le point d'expirer de douleur: Je vous conjure, lui dit-elle, par ces pleurs, et au nom d'Amate, si vous avez quelques égards pour elle, de ne point essayer vos armes contre celles du Troyen. Vous êtes la seule espérance de ma vieillesse, ma consolation dans nos malheurs, la gloire de cet empire, l'héritier de Latinus et le seul appui de votre maison. Le sort de votre combat, quel qu'il soit, sera le mien. Si vous êtes vaincu, je fermerai les yeux pour jamais à une lumière importune; et asservie aux lois d'Enée, je ne verrai point ma fille

entre ses bras. Cet endroit répond à celui d'Homère, ILIAD. LIV. 22.e, où Priam et Hécube tâchent en vain de retenir Hector. On trouvera les passions beaucoup plus vives dans le discours de Priam, ce qui vient de la différence des intérêts. Latinus ne doit point paroître aussi alarmé que Priam; il n'est pas le père de Turnus, et les risques qu'il court sont encore moins grands que ceux du roi de Phrygie. Amaté parle d'une manière bien plus animée. On en devine aisément la raison : elle étoit tante de Turnus. A l'exception qu'elle ne dit point l'avoir nourri de son lait, comme Hécube, son fils Hector, elle ne s'exprime pas avec moins de force. Cependant, quoique le discours de Latinus soit parfait dans son caractère, celui de Priam frappe si fort, que Virgile a craint que son lecteur ne fût que peu touché des situations du roi des Latins et d'Amate, en comparaison de ce que nous voyons dans Homère. C'est pourquoi il y joint l'admirable portrait de Lavinie, qui donne à ce morceau un nouvel éclat. Lavinie, qui accompagnoit sa mère, pleure et rougit de ce que son mariage doit coûter la vie à l'un de ces deux héros. Un feu secret se glisse dans ses veines, et son visage enflammé paroît tel qu'un ivoire embelli d'une couleur de pourpre, ou tel qu'un bouquet de roses et de lys. Turnus, épris de

ses charmes, ne respire que le combat pour mériter sa main. Cessez, ma mère, je vous prie, cessez de vouloir m'effrayer par vos alarmes, ou de m'attendrir par vos pleurs, lorsque je suis résolu de risquer ma vie. Quand même Turnus seroit sûr de périr, il ne pourroit différer. Ces paroles sont d'Hector à Andromaque, LIV. 6e. Turnus envoie Idmon porter son défi à Enée pour le lendemain, au lever de l'aurore. Dis-lui que son sang ou le mien terminera la guerre, et que la main de Lavinie doit être ainsi disputée sur le champ de bataille. A ces mots, il se retire brusquement dans son palais, pour se disposer au combat du lendemain. Le poète peint ici son impatience d'après Homère; toutes les images sont d'Achille, ILIAD. LIV. 19e. Il voit avec la même complaisance ses chevaux plus légers que le vent, plus blancs que la neige.

Qui candore nives anteirent, cursibus auras.

Il essaie l'armure dont il doit se servir, il prend son épée forgée par Vulcain, son énorme javeline qu'il avoit autrefois enlevée à Actor. Redoutable javeline, s'écrie-t-il en la balançant, toi qui n'as jamais trompé mon courage, c'est maintenant qu'il faut seconder mon bras; autrefois portée par le grand Actor, son vainqueur te porte aujourd'hui. Il faut que tu

perces la cuirasse de ce lâche Phrygien, que tu l'étendes sur le champ de bataille, et que ses cheveux frisés et parfumés de myrrhe soient traînés dans le sang et la poussière. Ces termes insultans sont d'Hector à Pâris, ILIAD. LIV. 3e. Tels sont les mouvemens furieux de Turnus; son visage est rouge et enflammé, et le feu qui embrase son ame sort de ses yeux étincelans. C'est ainsi qu'un jeune taureau s'excite au combat et essaie son courage; il heurte de son front les troncs d'arbres, il agite sa tête, éprouve ses cornes menaçantes, et préludant sur l'arène, fait voler la poussière de toute part. Cette comparaison est du 3.e livre des Géorgiques. Après l'avoir employée dans ses Géorgiques, Virgile a pu la répéter avec moins d'inconvéniens qu'Homère dans son Iliade. Enée, de son côté, fier des armes divines qu'il tient de sa mère, réveille son courage et son audace, et se prépare avec joie au combat décisif qui doit terminer la guerre. Il rassure ses sujets alarmés, et surtout Ascagne, son fils, en lui rappelant les oracles des Dieux. Ceci montre encore combien il étoit nécessaire que Virgile fît connoître dans le sac de Troye, et par le témoignage de Diomède lui-même, la valeur de son héros. Car, quelle louange lui donner pour tout ce qu'il fait ici, assuré de la vie et du succès de ses entreprises par la volonté manifeste du ciel? Il envoie sa

réponse au roi des Latins, avec les conditions du traité.

Le lendemain, à peine le jour naissant commençoit à éclairer le sommet des montagnes, que les Troyens et les Rutules marquent de concert le lieu où les deux princes doivent combattre sous les murs de Laurente. Cet endroit répond au liv. 3.e de l'Iliade, où Agamemnon et Priam jurent sur les autels que le succès du combat entre Pâris et Ménélas mettra fin à leur guerre. On élève des autels. Toutes les troupes ne laissent pas de se mettre de part et d'autre en ordre de bataille. Au signal de la trompette, chacun prend son poste. Tous plantent leur javeline dans la terre. Les femmes, excitées par la curiosité, les foibles vieillards, et tout le peuple qui ne porte point les armes, veulent être spectateurs du combat; ils s'emparent des tours et des plate-formes, ou montent sur les portes de la ville.

Mais Junon, toujours ennemie des Troyens, et qui prévoyoit la funeste issue de ce combat, envoie Juturne à son frère, comme elle envoie Minerve à Pandarus, Iliad. liv. 5.e, pour arrêter l'exécution du traité que demandoit Ménélas victorieux. Ici elle veut les empêcher d'en venir aux mains. Elle avertit la nymphe du risque qui menace son frère. Je ne puis voir sans frémir, lui dit-elle, le traité que l'on va

conclure, et le combat dont il sera suivi. Si vous pouvez servir votre frère, osez l'entreprendre, c'est votre devoir. Peut-être que la tentative sera heureuse, et que nos malheurs cesseront. Juturne s'abandonne aux pleurs, mais Junon la ranime. Il n'y a point de temps à perdre, rompez, s'il est possible, ce funeste traité, c'est Junon qui vous donne ce conseil.

Cependant le roi des Latins, le front ceint d'une couronne à douze rayons d'or qui représentent ceux du soleil, dont il étoit issu, se rend en pompe sur un superbe char traîné par quatre chevaux, au lieu où le sacrifice est préparé. Quelle majesté dans ce tableau ! Turnus arrive en même temps, tenant à la main deux javelots garnis d'un large fer. Le père des Romains, Enée, s'avance vers le même lieu, avec sa divine armure, accompagné de son fils Ascagne, seconde espérance de la ville de Rome. Après que les sacrificateurs eurent tout disposé, Enée tira son épée, et la tournant du côté de l'orient : Soleil, dit-il, et vous, terre d'Italie, qui me coûtez tant de travaux, père des Dieux, citoyens de l'Olympe, Dieux des fontaines et des fleuves, divinités de la mer ! je vous invoque tous, et vous prends à témoins de mon serment : si Turnus est vainqueur, nous nous retirerons dans la ville d'Evandre ; mon fils Ascagne renonce à l'empire de l'Italie,

et les Troyens promettent de ne jamais faire la guerre aux latins. Mais si la victoire se déclare pour moi, comme je l'espère, puissent les Dieux favoriser cette espérance ! je n'exige point que les peuples de l'Italie obéissent aux Troyens, et je ne prétends point régner sur eux. Que ces deux braves nations soumises aux mêmes lois, contractent une éternelle alliance; que mon beau-père, maître des affaires, continue de gouverner ses peuples avec un souverain pouvoir, mais qu'il reçoive mes Dieux et ma religion. Les Troyens bâtiront une ville sous mes ordres, et Lavinie y donnera son nom. Tel est le serment d'Enée, dont le début est semblable à celui d'Agamemnon, ILIAD. LIV. 3e. Les paroles d'Enée, et les propositions à l'égard des Latins, marquent sa sagesse et sa politique. Tous les termes y sont pesés et ménagés. Il n'impose de joug à personne : l'autorité des Latins reste entière. Il ne demande qu'une grâce qui lui a déjà été accordée, savoir, de bâtir une ville pour ses Troyens, et qu'on reçoive ses Dieux et sa religion en Italie. Ce sera Lavinie qui donnera le nom à cette ville; dernier trait de politique qui doit prévenir Latinus et ses sujets en sa faveur.

Le Roi assure la stabilité du traité par ce qu'il peut dire de plus fort; il prend tous les Dieux à témoins comme Enée : Je jure, Enée,

par les mêmes Dieux que vous, par la terre, par la mer, par les astres, par les deux enfans de Latone, par Janus au double front, par Pluton, par toutes les divinités des enfers, et puissé-je être entendu du grand Jupiter, dont la foudre est le garant du traité! j'atteste ces saints autels que je touche, ces feux sacrés et tous les Dieux du ciel, que, quelque chose qui arrive, l'Italie sera fidèle à ce traité de paix, et jamais rien ne me fera changer de résolution : quand la mer engloutiroit la terre, quand le ciel tomberoit dans les abîmes du Tartare, ma parole subsistera toujours; elle est aussi infaillible, qu'il est sûr que le sceptre que je tiens, comme symbole du souverain pouvoir, depuis que séparé de l'arbre qui l'a produit il a été dépouillé de son feuillage, et que la main d'un artisan l'a orné d'un brillant métal, ne peut ni se revêtir de feuilles, ni pousser de rameaux, ni fournir d'ombrage. Cette comparaison est tirée du serment d'Achille, Iliad. liv. 10e. C'est ainsi que l'alliance fut jurée solemnellement entre les deux Rois. Le fier Turnus, incertain du succès, et rebuté des disgrâces qu'il a déjà essuyées, paroît à l'autel d'un air pieux, humble et triste, les yeux baissés et le visage pâle. Cette contenance ne répond pas, ce semble, à son caractère. Homère donne pourtant de semblables frayeurs à Pâris et à

Hector lui-même. C'est en effet ce qui arrive aux braves téméraires, et c'est le rôle qu'Hector et Turnus font dans les deux poètes. Le danger les intimide lorsqu'il se montre à découvert, et les menace seuls. Turnus voit Enée de près; il le considère, il sent intérieurement la disproportion de ses forces, et craint, malgré lui, le coup qui menace sa tête. Ne pourroit-il pas cependant paroître un peu moins humilié? est-il temps que sa fierté soit ainsi tout à coup abattue? Les Rutules (ce qui est nécessaire pour amener l'événement qui suit) ne verroient pas moins son embarras, et Juturne, profitant de leurs dispositions, n'en exécuteroit pas moins son projet. Elle se déguise donc sous la figure de Camerte, à l'exemple de Pallas, ILIAD. LIV. 4.e; elle excite les Rutules et les Latins à empêcher le combat.

Le discours du faux Camerte ressemble assez à celui d'Agamemnon, où il représente aux Grecs combien ils surpassent les Troyens en nombre. Le sens naturel de ce merveilleux est que les Rutules, qui estiment leur prince, ne veulent pas l'exposer. Camerte sème le trouble de rang en rang. Les Laurentins qui, un moment auparavant, se félicitoient d'une paix prochaine, touchés à présent de l'injuste sort de Turnus, demandent la rupture du traité. Juturne emploie un autre moyen; elle fait

partir un aigle qui fond du haut du ciel sur une troupe d'oiseaux aquatiques; il emporte un cygne d'une beauté parfaite; tout à coup, par un prodige étonnant, les oiseaux qui fuyoient devant l'aigle, se réunissent, le pressent de toute part, et l'obligent de lâcher sa proie et de s'envoler. Ce merveilleux qui, dans l'histoire, ne mériteroit aucune foi, appartient de droit à la poésie; elle sait donner aux croyances les plus populaires, un tour intéressant et nouveau. L'augure Tolumnius s'écrie : Voilà, Rutules, voilà un prodige tel que j'en ai souvent demandé. J'accepte l'augure, et je reconnois que ce sont les Dieux qui nous l'envoient. A mon exemple, prenez tous les armes; cet odieux étranger qui ravage vos côtes, qui vous a jusqu'ici épouvantés comme de foibles oiseaux, va fuir au-delà des mers. Serrez vos rangs, et combattez pour sauver votre prince qu'on veut vous ravir. Il dit, et aussitôt s'étant avancé, il décoche une flèche. Virgile fait tomber le trait précisément sur un jeune guerrier qui avoit à ses côtés sept frères, tous d'une valeur distinguée. Animés par la vengeance, ils fondent en aveugles sur l'ennemi. Les Laurentins s'avancent pour les recevoir. L'armée Troyenne s'ébranle; l'action s'engage, les autels sont renversés, le Roi se retire indigné de l'insulte faite aux Dieux. Mes-

sape tue Auleste, l'un des magistrats d'Etrurie, et fait un trophée de ses armes. Enée, la tête nue et sans armes, rappelle du geste et de la voix ses troupes acharnées au combat. Tous ses efforts sont inutiles, il est même blessé par une main inconnue. L'auteur de ce coup glorieux ne se fait point connoître; personne ne s'en attribue l'honneur. Le poète dit, *ce coup glorieux*, par rapport à la personne d'Enée. Du reste, il étoit honteux pour celui qui avoit décoché le trait contre un homme désarmé, et violé l'alliance. Cette blessure ressemble à celle de Ménélas. Dès que Turnus voit qu'on emporte le prince, il reprend sa présomptueuse audace: tel Hector, lorsqu'Agamemnon blessé se retire du champ de bataille. Il demande ses armes et ses chevaux, monte d'un air triomphant sur son char, et tenant lui-même les rênes de ses coursiers, il vole à travers les rangs ennemis, renverse tout ce qui s'oppose à sa fureur, foule les uns sous les pieds de ses chevaux, écrase les autres sous les roues de son char, et perce de ses dards tous ceux que la terreur fait fuir... Des Troyens sans nombre tombent sous ses coups : Sthélénus, Thamyris, Eumède, fils du fameux Dolon, dont le poète conte l'histoire... Tout fuit devant le bouillant et impétueux Turnus, dont le vent agite les aigrettes flottantes. Les

bataillons s'ouvrent; tout plie, tout cède à son aspect. Pendant ce carnage, Enée s'avançoit à pas lents vers sa tente. Virgile le fait conduire par Mnesthée; il semble que cet officier eût été plus nécessaire pour le commandement. C'étoit le plus distingué des chefs, et il y avoit de l'imprudence à le retirer du champ de bataille, dans une circonstance aussi périlleuse. C'est le reproche que l'on fait au sujet d'Hector, Iliad. liv. 6e. Il paroît ici avoir au moins autant de fondement. Mnesthée avoit été chargé des ordres d'Enée pendant son voyage chez Evandre. Il est vrai qu'il les partageoit avec Sergeste : tout autre officier moins important pouvoit prêter le bras à Enée pour le soutenir. Ce prince, plein d'impatience, demande qu'on le mette au plutôt en état de combattre. Iapis est ici comme le Maeaon de l'Iliade, le favori d'Apollon, à qui ce Dieu offrit tous ses dons, son arc, ses flèches, sa lyre et la science augurale; mais dans le désir de prolonger les jours de son père infirme, Iapis aima mieux qu'Apollon lui dévoilât les vertus salutaires des plantes, et qu'il lui apprît à guérir les hommes: art qu'il préféra aux plus brillants. M. Atterburi prétend avec vraisemblance que Iapis est Antonius Musa, médecin d'Auguste et ami du poète. Ce savant fait voir dans sa dissertation que tous les traits

de ce tableau ont un rapport exact avec ce que l'histoire nous apprend de ce médecin. Cet éloge lui fait un grand honneur. Ce qu'il y a de fâcheux pour le public de son temps et pour sa propre fortune, c'est qu'il fut trop attaché aux bains d'eau froide, qu'il ordonnoit indistinctement pour toutes les maladies. Cette panacée tua le jeune Marcellus, et discrédita le médecin.

Le vieillard, suivant l'usage des médecins, ayant retroussé sa robe, essaie en vain de tirer le fer de la plaie, soit avec les doigts, soit avec la pince; inutilement applique-t-il sur la blessure des simples dont il connoît la vertu et l'usage : la science d'Apollon ne lui est d'aucun secours. Cependant le carnage augmente. Déjà la cavalerie latine paroît près des retranchemens, et les traits ennemis tombent au milieu du camp troyen. Alors Vénus, touchée des souffrances de son fils, descend secrettement du ciel, et jette du dictame dans l'eau où Iapis avoit fait infuser d'autres plantes; à peine la plaie en est-elle lavée, que le prince se sent guéri. Le médecin, surpris du prodige, est le premier à demander les armes du héros : Que tardez-vous, s'écrie Iapis? Sa guérison n'est ni l'effet de mon art, ni l'ouvrage d'un mortel. Non, Enée, ce n'est point ma main qui vous a sauvé, c'est un se-

cours plus puissant, c'est un Dieu qui conserve vos jours pour de plus grands exploits. Cette modestie n'honore pas moins le médecin que sa science. Déjà Enée, impatient de combattre, avoit repris sa cuirasse. Alors il embrasse Ascagne, tout armé qu'il est, et à travers son casque, il lui donne les plus tendres baisers. Mon fils, lui dit-il, d'autres vous apprendront à jouir des plaisirs de la fortune, apprenez de moi à soutenir courageusement ses revers et à braver les dangers. C'est vous que mon bras va défendre; c'est vous qui recueillerez le fruit de mes travaux: souvenez-vous, mon fils, lorsque vous serez plus âgé, de ce que je fais aujourd'hui pour vous. Rappelez-vous sans cesse les exploits de vos ayeux; que les exemples d'Enée votre père, et d'Hector votre oncle, soient pour vous un encouragement dans le chemin de la vertu et de la gloire. Ce discours ne dément point la grandeur d'ame et la sagesse d'Enée. Celui d'Hector à son fils a quelque chose de plus tendre; mais l'âge du petit Astyanax le demandoit. Celui-ci est une leçon d'un prince à son fils, dont le discernement commence à se former, l'autre n'est qu'un vœu.

Enée sort du camp, accompagné de ses officiers. Turnus, posté sur une hauteur, le voit arriver. Tous les Ausoniens en frémissent

d'effroi. Juturne, épouvantée de son aspect, prend aussitôt la fuite. Il vole au champ de bataille, suivi d'une nombreuse troupe de guerriers. Tel un nuage enfanté par une orageuse constellation, traverse les mers et fait pâlir les infortunés laboureurs qui prévoient, hélas! les ravages qu'il doit causer. Il déracinera les arbres, ruinera les fruits et les moissons, et désolera toute la campagne. Les vents marchent devant lui, et font retentir le rivage de leurs sifflemens. Tel Enée s'avance contre l'ennemi, à la tête de son bataillon; sa troupe se serre, se forme en colonne et charge l'épée à la main. Chacun des officiers immole son ennemi. L'augure Tolumnius est payé de sa perfidie. Mais Enée, tel qu'Achille, ne daigne ni attaquer de près ceux qui s'offrent à sa rencontre, ni combattre de loin avec le dard, ni poursuivre ceux que la crainte fait fuir à travers les nuages de poussière. Ses yeux ne cherchent que Turnus: la généreuse Juturne, alarmée du péril de son frère, court à son char, renverse le cocher Métisque, prend sa place, ainsi que Minerve monte sur le char du fils de Tydée, ILIAD. LIV. 5.e. Elle le conduit, le fait voler, le montrant de tout côté aux deux armées, comme dans une espèce de char de triomphe, et l'éloigne sans cesse de la rencontre d'Enée. Ce prince, de son côté, ob-

serve tous les détours de son rival, au milieu de ses bataillons rompus, il le suit des yeux et l'appelle à haute voix; mais toutes les fois qu'il s'offre à Enée, ou que celui-ci, par la vîtesse de sa course, est près d'atteindre le char, la nymphe le détourne aussitôt. Que fera le prince troyen? Tandis qu'il délibère, Messape court sur lui, lance un javelot qu'Enée évite; mais son panache en est abattu. Ce héros, voyant qu'on l'attaque lâchement, que Turnus est entraîné loin de lui, frémit de colère, et prend Jupiter à témoin de la foi violée. D'un bras vainqueur et terrible, il frappe sans distinction tout ce qui s'offre à lui, et n'écoute que son courroux. Quel Dieu donnera assez de force à ma voix, s'écrie le poète, pour chanter tous les sanglans exploits d'Enée et de Turnus pour peindre leurs divers combats? O Jupiter! comment permis-tu que des nations destinées à vivre un jour paisiblement sous les mêmes lois, combattissent avec tant de fureur l'une contre l'autre. Semblables à des feux allumés aux deux extrémités d'une forêt qu'ils dévorent, ou à deux torrens impétueux qui se précipitent du haut des montagnes, et roulent jusques à la mer leurs ondes écumantes à travers les campagnes ravagées par leur bruyant passage. Tels Enée et Turnus renversent tout ce qui s'offre à leurs coups. Mille guerriers jusqu'alors

jusqu'alors invincibles, succombent sous la fureur de leurs bras meurtriers; on se bat de toutes parts; les deux armées, témoins jusqu'alors des combats de leurs chefs, s'avancent l'une contre l'autre, se choquent et se mêlent.

Cependant Vénus inspire à son fils l'audacieux projet d'attaquer les murs de Laurente, et d'épouvanter les Latins par un assaut imprévu. Enée, cherchant Turnus des yeux, voit cette ville à l'abri des périls d'une si cruelle guerre, et impunément tranquille. L'idée de cette entreprise le remplit d'une nouvelle ardeur. Il assemble ses chefs, leur communique son dessein. Compagnons, dit-il, il s'agit de finir aujourd'hui une guerre criminelle; venez, c'est un coup décisif; venez, la flamme à la main, venger l'infraction d'un traité solemnel. Autant il est modeste et retenu dans le serment qu'il a prononcé plus haut, autant il est altier ici, et semble, dans sa colère, oublier les dispositions bienfaisantes de Latinus. Je suis résolu, dit-il, de ruiner l'empire de ce roi, objet de la guerre, et de raser sa ville jusqu'aux fondemens. Discours qu'il faut attribuer au ressentiment, sans pour cela que le caractère soit démenti.

Ses troupes sont à l'instant aux pieds des murs, où elles n'étoient point attendues; on

plante les échelles, on égorge les sentinelles aux portes; les citoyens se troublent : les uns veulent que l'on ouvre à Enée, les autres qu'on se défende; ce que le poète exprime par une comparaison tirée du second livre des Argonautes. Un triste accident achève de consterner les malheureux Laurentins, et remplit la ville d'effroi. La reine Amate, voyant que la place est investie, et que Turnus, avec ses Rutules, ne paroissoit plus, s'imagine que ce prince a perdu la vie dans le combat. Elle se trouble, son esprit s'égare, et le noir chagrin s'empare de son âme. C'est moi, s'écrie-t-elle, c'est moi qui suis l'auteur de tous ces maux. Dans son désespoir, elle vomit mille folles imprécations, et déchire sa robe de pourpre; enfin elle attache à une poutre un funeste cordon, qui termine indignement ses jours. A la nouvelle de cet événement tragique, Lavinie s'arrache les cheveux, tout le palais retentit de cris et de gémissemens. Le roi, accablé du sort de son épouse et du péril de sa capitale, déchire ses habits, et souille de poussière ses cheveux blancs.

Tandis que la ville est dans cette confusion, Turnus loin de là, et à l'extrémité de la plaine, poursuit foiblement l'ennemi; son courage et l'audace de ses chevaux commen-

cent à se ralentir. Alors l'haleine des vents porte à son oreille attentive des cris tumultueux. Hélas! s'écrie-t-il, quel nouveau désastre trouble Laurente? Surpris et interdit, il tire les rênes de son coursier et arrête son char. Juturne veut toujours l'éloigner des Troyens. Seigneur, lui dit-elle, toujours sous la forme de Métisque, poursuivons l'ennemi par ce chemin que la victoire nous ouvre; si la ville est attaquée, elle a des défenseurs. Ma sœur, lui répond Turnus, je vous ai reconnue dès que vous vous êtes mêlée parmi mes bataillons, et c'est par votre artifice que le traité de paix a été rompu. Qui vous a engagée à descendre du ciel? Est-ce pour être témoin de la cruelle mort d'un frère infortuné? Car, quel espoir me reste-t-il? J'ai vu périr le brave Murrhanus; Ufens a cherché la mort pour n'être pas spectateur de ma honte. Souffrirai-je que nos maisons soient réduites en cendres? il ne me manque plus que cet affront. Mon bras oisif autorisera-t-il les reproches de Drancès? Turnus se retirera-t-il, et cette terre le verra-t-elle fuir devant l'ennemi? mais est-ce donc un si grand malheur que la mort? Dieux des enfers, soyez-moi propices, puisque les Dieux du ciel m'abandonnent! mon ame pure descendra avec hon-

neur dans votre empire, sans être coupable de ce triste succès, et sans avoir fait rougir mes illustres ayeux. En achevant ces mots, il aperçoit Sagès, blessé d'une flèche au visage, qui le cherchoit et imploroit son secours. Il lui annonce le funeste état des choses; que le roi est sur le point de recevoir Enée; que la reine vient de s'ôter la vie : Le Troyen foudroie la ville, dit-il; des bataillons épais, et une forêt d'épées nues nous environnent de toutes parts. Cependant vous promenez votre char dans une plaine déserte! Turnus, frappé de ce discours et de la funeste situation des choses, paroît consterné. Il se tait, ses yeux sont immobiles; son ame est agitée par la honte, le dépit et la douleur. Le sentiment de son propre courage, et son ardeur pour la princesse le rendent furieux. Dès que le sombre nuage est dissippé, et que la lumière est rendue à son esprit, il tourne vers Laurente ses yeux enflammés, et se dresse sur son char pour considérer l'état de cette grande ville. Il voit un tourbillon de flammes ondoyantes envelopper une tour de bois à plusieurs étages, ouvrage qu'il avoit fait construire lui-même et élever sur des roues pour la défense de la place. Ah! ma sœur, s'écrie-t-il à ce spectacle, tout est perdu! Cessez de m'ar-

rêter; courons où les Dieux et la rigueur des destins m'appellent. Je suis résolu de combattre seul contre Enée; non, ma sœur, prêt à perdre la vie de la manière la plus cruelle, vous ne me verrez plus flétrir ma gloire. Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi, avant de mourir, me livrer à toute ma fureur.

Le sens du merveilleux, est que Turnus s'étoit, en jeune guerrier, attaché à la poursuite de quelques bataillons troyens. Ces troupes avoient sans doute été abandonnées par l'ordre d'Enée, pour l'occuper dans la plaine, tandis qu'il donneroit l'assaut à la ville. Le prince rutule s'aperçoit un peu tard de son imprudence; Sagès et ceux qui accourent pour l'avertir, augmentent sa fureur : rebuté de tant de revers, arrivés en partie par sa faute, il pressent qu'il sera la victime de cette guerre; il s'y résoud peut-être avec trop de paroles. Virgile, à l'exemple des anciens tragiques grecs, n'inspire à ce héros que des sentimens pieux au fort de ses malheurs, bien opposés à ces horribles blasphêmes contre les Dieux, qu'on voit trop fréquemment dans quelques-unes de nos tragédies françaises; il n'a pas cru, et avec raison, qu'un héros devînt plus grand en s'en prenant au ciel. Ce n'est pas que l'on ne puisse mettre des impies sur la scène; Racine l'a fait dans son

Athalie, et Virgile dans l'épisode de Mézence; mais ce n'est point par les blasphêmes de ce Roi, qu'il prétend remuer le cœur du lecteur. c'est par son amour pour son fils; il savoit que dans le poème épique, comme dans le tragique, la terreur et la compassion doivent surtout agir dans la catastrophe, ce qui n'arriveroit pas, si les principaux personnages étoient tout à fait méchans. L'indignation auroit plutôt lieu que la pitié, et l'on sentiroit même de la joie en voyant un scélérat puni de ses crimes. Cet épisode comprend un jour et demi, le dénouement l'achève.

DÉNOUEMENT DU POÈME.

D'un coup-d'œil on verra le grand rapport qu'il y a entre le combat d'Achille contre Hector, et celui qui va se livrer entre Turnus et Enée. Le poète y joint plusieurs circonstances qu'il tire des autres livres de l'Iliade. Turnus à l'instant saute de son char, et laisse Juturne désolée. Il vole vers la ville en dépit des ennemis, dont il brave les traits.

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit . . . . . .

Cette comparaison est imitée du 3.e LIV. de

l'Iliad.; tel le fougueux Turnus à travers les bataillons que renverse son bras, accourt vers Laurente; alors il fait un signe de la main, et prononce ces mots à haute voix : Rutules et Latins, retenez vos traits : quelle que soit la fortune, elle sera la mienne; il est juste que je combatte, et que pour vous sauver, j'exécute le traité, même aux dépens de mes jours : il semble que Turnus parle un peu trop de sa mort; c'est la craindre, que de dire si souvent qu'on se pique de la braver. A ses ordres on se retire; on laisse un vaste espace entre les deux armées. Enée, au seul nom de Turnus, abandonne l'attaque de la ville, interrompt tous les travaux, et se hâte de joindre son ennemi.

At pater Æneas, audito nomine Turni,
Deserit et muros, et summas deserit arces :

La joie éclate sur son visage, et l'air retentit du bruit terrible de sa marche et de ses armes; c'est le tableau de Ménélas, Iliad. liv. 3e. Les Rutules et les Troyens à l'envi fixent les yeux sur les deux rivaux. Le roi Latinus est lui-même étonné à la vue de deux guerriers, nés dans des pays si éloignés l'un de l'autre, et à qui la rivalité met les armes à la main, pour disputer une épouse. Quelle magnificence dans toute cette description! La comparaison du rocher ne sem-

blé-t-elle pas choisie pour annoncer au lecteur la chute de Turnus?

Les combattans s'avancent d'un pas intrépide, et se lancent de loin leurs javelots; bientôt ils se joignent l'épée à la main, les boucliers retentissent des coups qu'ils se portent; la terre gémit sous leurs pieds; la valeur et la fortune guident également leurs bras: tels sur le mont Sila ou sur le mont Taburne, deux taureaux, etc.... Telle est l'ardeur des deux princes; tel est le choc bruyant de leurs armes; cependant Jupiter met dans une balance les destinées des deux héros, *voy.* ILIAD. LIV. 22e.

Turnus, croyant saisir un moment favorable, se dresse et décharge un coup terrible sur Enée. Son épée saute en éclats contre le bouclier du prince troyen. Le même accident arrive à Ménélas, ILIAD. LIV. 3.e. On dit qu'au lieu de l'épée de Daunus il avoit inconsidérément pris celle de Métisque; il fuit plus vîte que le vent. Enée le poursuit. Les Rutules effrayés des menaces d'Enée, n'osent jeter une épée à leur prince. Il ne faut pas s'étonner ici si le prince troyen poursuit son ennemi désarmé; les anciens n'étoient pas si délicats que nous. Dans un combat singulier comme dans une bataille, ils profitoient de tous les avantages qu'offroit la fortune. Les deux héros

font cinq fois le tour du camp, comme Achille et Hector tournent trois fois autour de Troye. Le javelot d'Enée étoit demeuré enfoncé dans le tronc d'un olivier sauvage consacré à Faune. Turnus prie ce Dieu de ne point permettre qu'Enée l'arrache ; en même temps Juturne, sous la figure de Métisque, rend l'épée à son frère. Vénus, indignée de l'audace de cette nymphe, arrache elle-même le javelot et le donne à son fils. Il y a dans cette allégorie de Virgile plus d'équité et de bienséance que dans celle d'Homère. Chez lui, Hector est absolument abandonné ou plutôt trompé par Minerve. Ici, Vénus ne vient au secours de son fils qu'après que Juturne a rendu l'épée à Turnus. Nous pouvons même ajouter qu'il y a grande apparence que Virgile n'a point goûté les rôles que le poète grec fait jouer à Apollon contre Patrocle, et à Minerve contre Hector. Ces trahisons ont quelque chose de si odieux, que bien qu'elles ne soient qu'allégoriques, et qu'on entende l'esprit de l'auteur, la fiction n'en est pas plus supportable. L'idée que nous nous sommes faite aujourd'hui de la divinité, qui permet à peine que nous l'employions dans des fictions simples, se trouve tout à fait révoltée, lorsqu'on lui attribue des vices aussi monstrueux que la perfidie dont Pallas, symbole

de la sagesse divine, a usé en faveur d'Achille.

Le combat recommence alors : cependant Jupiter déclare à Junon qu'il veut que son courroux finisse; qu'Enée devant un jour être reçu parmi les Dieux, il ne convient pas qu'il soit blessé par la main d'un mortel; que tout ce que fait Juturne par ses ordres est inutile, et que le moment fatal est arrivé. Vous avez causé assez de maux aux Troyens sur la terre et sur la mer; je vous défends de porter plus loin votre animosité. Junon s'excuse, et se rend à la rigueur des destins. Elle demande pour toute satisfaction que les Latins gardent leur langue, leurs coutumes, leur nom antique, sans prendre celui des Troyens, ni adopter leur langage ni leur habillement : que ce soit par la valeur italienne que Rome un jour devienne si puissante. Il n'est plus de Troye : périsse son nom enseveli sous ses ruines!

C'est la coutume des vainqueurs de donner leur nom et leur langage aux nations vaincues. Les Italiens devoient donc naturellement s'appeler Troyens après la victoire d'Enée, comme les Gaulois ont pris le nom de Français, et les Bretons celui d'Anglais.

Les paroles que Virgile met dans la bouche de Junon, sont une fiction très-ingénieuse. Il semble, dit le père Catrou, que Virgile ait

prévu d'avance une des plus fortes objections que Bochard ait faites contre l'arrivée d'Enée en Italie. On trouve peu de vestiges de la langue phrygienne dans la latine. Virgile se débarrasse, en poète, d'une difficulté que quelque Varron de son temps avoit pu faire. Il feint que Jupiter a promis à Junon, pour la calmer, que les Italiens ne changeroient point de langage, et que la langue qu'on parloit à Troye périroit en Italie. Il ajoute qu'à l'égard de la religion il n'en fut pas ainsi, et qu'on reconnoissoit à Rome des restes de celle des Phrygiens. A ces réflexions, il faut ajouter que Virgile ne pouvoit faire un éloge plus délicat et plus agréable au peuple romain. Comme il étoit, en majeure partie, sorti des Latins, il ne pouvoit savoir que beaucoup de gré à Virgile de la prédilection que Junon montre pour les Latins. C'est assez pour ces derniers qu'Auguste en tire son origine; ils sont loués dans sa personne, de sorte que les deux partis ont lieu d'être satisfaits du poète.

Jupiter accorde à Junon la grâce qu'elle lui demande, et lui promet que les Troyens ne formeront avec les Latins qu'un corps de nation; que leur nom se perdra dans le leur. A l'égard de ce que dit Junon que Troye périsse, ce passage semble faire allusion à l'ode 3.e

du 3.e LIV., où Horace détourne finement Auguste de rebâtir Troye, dans laquelle on croyoit que ce prince vouloit transporter le siége de l'empire. Jules-César avoit eu ce dessein, et Constantin l'eût exécuté, si la peste ne se fût déclarée; ce qui fit qu'il le transporta à Bizance, qu'il appela de son nom Constantinople.

Jupiter, pour obliger Juturne à se retirer, l'effraie la nuit dans un songe. Cependant Enée, armé de son javelot redoutable, presse vivement son ennemi. Pourquoi fuis-tu, lui dit-il, pourquoi refuses-tu le combat? Est-il question du prix de la course, il s'agit de combattre, et.... Turnus, secouant la tête d'un air indigné, répond : Ennemi barbare, tes paroles ne m'épouvantent point, je ne redoute que les Dieux et Jupiter irrité. En proférant ces mots, il aperçoit une grosse pierre qui sert de borne à un champ. Douze hommes auroient eu de la peine à la remuer : Turnus, dans sa fureur, la lève et la lance à Enée. Au moment qu'il la jette, il ne s'aperçoit ni de sa course pénible, ni de son prodigieux effort. Son poids immense fait plier ses genoux et épuise ses forces, il se trouve tel que nous nous sentons dans un songe, quand il nous semble que nous tâchons vainement de courir. Nous tombons accablés de fatigue au mi-

lieu de notre course, nous voulons parler et nous n'avons ni force ni voix. Image empruntée de l'ILIAD. LIV. 22e., mais, au jugement de Scaliger, beaucoup plus heureusement rendue que dans le texte grec. De même, quoi que fasse Turnus pour signaler sa valeur, il se sent arrêté par un invincible pouvoir. Il hésite, et la crainte l'arrête, à la vue du dard prêt à le percer. Il ne sait ni comment en éviter l'atteinte, ni comment assaillir son adversaire. Il ne voit plus ni son char, ni sa sœur qui le conduisoit. Nouvelle image d'Hector abandonné par Déiphobe. Tandis qu'il délibère et n'ose avancer, Enée fait briller son fatal javelot : il saisit enfin l'instant favorable, et lance le dard de toute sa force. Jamais le bélier ne frappa avec tant de violence, et n'ébranla par de si rudes secousses les murs d'une ville assiégée. Jamais la foudre ne tomba des nues avec tant d'impétuosité. Le funeste dard vole, brise la bordure du bouclier de Turnus, pénètre le bas de la cuirasse, et lui perce la cuisse. Turnus atteint de ce coup terrible, plie les genoux et tombe par terre. A cette vue, les Rutules jettent des cris affreux, qui font retentir les montagnes et les forêts. Turnus, regardant alors son vainqueur d'un air humilié et soumis, et lui tendant une main suppliante : Je ne te

demande point la vie, lui dit-il, je mérite de la perdre; jouis de ton bonheur! *Utere sorte tua*.... Mais j'ai un père accablé d'années, tel que fut autrefois ton père Anchise. Sois touché de la douleur de Daunus, et s'il te plaît de me ravir la lumière, rends-lui au moins mon corps après mon trépas; tu as vaincu, et tous les Ausoniens m'ont vu te tendre les mains. Lavinie est à toi; ne porte pas plus loin ta haine. Malgré la fureur qui le transporte, Énée s'arrête, roule les yeux et retient son bras. Cette clémence satisfait infiniment plus le lecteur que la rage d'Achille; mais l'un et l'autre héros suivent leur caractère. Énée, attendri par ce discours, alloit lui accorder la vie, lorsqu'il aperçoit le fatal baudrier de Pallas. A la vue de cette funeste dépouille, qui lui rappelle un cruel souvenir, il n'est plus maître de lui-même. Puis-je te laisser vivre, dit-il à Turnus, d'un ton furieux, lorsque je te vois paré de la dépouille d'un de mes amis? Reçois ce coup de la main de Pallas, qui immole un barbare: c'est Pallas qui verse ton sang criminel; à ces mots, transporté de colère, il plonge son épée dans le sein de Turnus. Le froid de la mort coule dans tous ses membres, il pousse un profond soupir, et meurt.

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Voilà enfin le dénouement de tout le poème. C'est le même que dans l'Iliade, un passage du trouble au repos. Si Virgile n'ajoute rien, c'est qu'il à expliqué suffisamment dans le cours de son poème, dans les différentes prédictions, dans les conditions du traité, dans les dispositions mêmes d'Evandre, tout ce que l'on pourroit demander. Il étoit inutile qu'il s'arrêtât à célébrer le mariage d'Enée avec Lavinie. Il suffisoit que tous les obstacles fussent levés. Si l'action d'Enée, qui donne la mort à son rival lorsqu'il lui tend une main suppliante, blesse la délicatesse de quelques-uns, il faut considérer qu'il y étoit obligé par les lois de la reconnoissance. Evandre, son bienfaiteur, suivant les mœurs des hommes de ce temps-là, qui n'étoient guères philosophes, avoit expressément demandé à Enée la mort du meurtrier de son fils. *Vid. lib.* 11. *carm.* 178. Votre bras est cause qu'après avoir perdu mon fils, je conserve encore une vie qui m'est odieuse; ce bras qui, comme vous voyez, doit la mort de Turnus et au père et au fils; c'est pour vous le seul moyen de m'obliger et de me rendre moins malheureux. Nous avons eu soin en son lieu, de faire remarquer que ces sentimens d'Evandre étoient inspirés par la vengeance.

Le poète, en les mettant dans la bouche de ce Roi, ne prétend pas en faire un exemple à imiter. Mais, pour bien juger de l'effet de toutes les passions et du travail même des auteurs, quels qu'ils soient, il faut avant tout connoître la saine morale dans sa source; autrement beaucoup d'écrivains paroîtroient dangereux, et porter avec eux un poison contre lequel on ne pourroit jamais se précautionner.

RAPPROCHEMENT

D'HOMÈRE ET DE VIRGILE.

Jamais personne n'a tant profité de la lecture des anciens que Virgile; il a emprunté plusieurs choses des poètes latins; mais c'est surtout dans les auteurs grecs qu'il a puisé la plus grande partie de ce qu'on admire dans ses ouvrages. Tout le monde sait que Théocrite lui a servi de modèle dans les Bucoliques, ainsi qu'Hésiode dans les Géorgiques : que tout ce qui est dans ce dernier ouvrage, touchant les signes qui précèdent le bon ou le mauvais temps, est tiré d'Aratus; et que l'épisode de Protée est copié du 4.e liv. de l'Odyss.

Pour ce qui est du poème épique, il semble que Virgile a voulu rassembler dans son Enéide tout ce qu'il y avoit de plus beau dans l'Iliade et l'Odyssée. Il réduit quarante-huit chants à douze, et deux héros à un; de deux poèmes, dont l'un traite de guerres, et l'autre de voyages, il n'en a fait qu'un de guerres et de voyages tout ensemble; que si Virgile a commencé par ceux-ci, et fini par ceux-là, tandis qu'Homère

a parlé des guerres d'abord, et ensuite des voyages; c'est que l'ordre des choses règle celui des poèmes, et que la guerre de Troye a précédé les voyages d'Ulysse, au lieu que les voyages d'Enée ont précédé la guerre Lavinienne.

Il a donné à Enée le même caractère qu'Homère lui donne au LIV. 20.e de l'ODYSS.; mais en outre, il lui a donné les plus belles qualités d'Achille et d'Ulysse. Virgile a pris à tâche d'enchérir sur Homère dans les endroits où il l'a imité; de sorte que plusieurs critiques lui ont donné la palme, quoique pour mériter la préférence il ne suffise pas au poète latin d'avoir surpassé le poète grec dans les endroits qu'il a empruntés de lui, s'il ne l'égale pas dans le reste.

C'est dans Homère qu'il a pris le caractère de ses Dieux et cette haine implacable avec laquelle Junon poursuit les Troyens; cette équité de Jupiter; cet ordre immuable des destinées; cette affection de Neptune pour Enée; cette tendresse de Vénus pour son fils; ce qu'il dit d'Apollon, de Diane, de Mars, de Mercure, de Vulcain, d'Iris, d'Eole, du Sommeil, de Bellone, de la Discorde, de la Renommée, et de plusieurs autres Dieux, tout cela est pris ou imité. Il est vrai que les Dieux de Virgile paroissent plus retenus et plus graves que ceux

d'Homère ; mais ils ne laissent pas d'avoir aussi leurs passions et leurs emportemens ; ils ne s'intéressent guères moins aux hommes ; ils ne dépendent pas moins des destinées ; ils sont presqu'aussi souvent en dispute, et ils en viennent quelquefois jusqu'aux menaces, aussi bien que ceux du poète grec.

C'est aussi sur les héros d'Homère, que Virgile a calqué les siens. Nous avons déjà indiqué où il a pris le caractère d'Enée ; il a donné à Latinus celui de Priam, à Turnus celui d'Hector, à Drancès celui de Polydamas. Lavinie tient chez lui la place d'Hélène, Didon celle de Calypso et de Nausicaa, la Sybille celle de Circé ; Anchise, dans les enfers, fait l'office de Tirésias, Palinure dans le même endroit revient à Elpénor, Didon à Ajax, Déiphobe à Agamemnon ; Aceste a du rapport avec Alcinoüs, Achate et Pallas avec Patrocle, Evandre affligé avec Priam ; Ascagne enfant, avec Astyanax, comme Andromaque elle-même le dit dans le 3.e livre de l'Enéide.

O mihi sola mei super Astyanactis imago !

Ascagne, dans l'absence de son père, avec Télémaque ; Nisus et Euryale sont substitués à Ulysse et à Diomède ; Rémulus à Thersite ; la mère d'Euryale voyant la tête de son fils au bout d'une lance, ne diffère guère d'Hé-

cube, qui voit le corps d'Hector traîné par Achille, et ses plaintes sont assez semblables à celles que fait Pénélope lorsqu'elle apprend l'absence de son fils. Hélénus et Andromaque en usent à peu près avec Enée, comme Ménélas et Hélène avec Télémaque. Les disputes de Turnus et de Drancès reviennent à celles d'Achille et d'Agamemnon, aussi bien qu'à celles d'Hector et de Polydamas. Iarbas sollicite Jupiter contre Enée, comme Achille fait solliciter le même Dieu contre Agamemnon, pour un pareil sujet. Turnus vient brûler les vaisseaux d'Enée, comme Hector ceux des Grecs. Les bœufs des harpies ont beaucoup de rapport avec ceux du soleil; les dénombremens d'Homère ont servi de modèle à ceux de Virgile; les hôtes font des présens à leurs hôtes, et l'hospitalité est également recommandée chez l'un et chez l'autre poète. Les Latins rompent le traité qu'ils avoient fait avec Enée, comme les Troyens celui qu'ils avoient fait avec les Grecs. Ici Enée est blessé, là Ménélas. Ici Enée venge la mort de Pallas en tuant Turnus, là Achille venge la mort de Patrocle en tuant Hector. Les circonstances du combat sont presque les mêmes de part et d'autre.

C'est à l'exemple d'Homère que Virgile, ayant fait espérer dès les premiers vers de son Enéide

qu'il alloit prendre Enée sur les rivages de Troye pour l'emmener en Italie,

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam fato profugus, Lavinaque venit
Littora. . . . . .

le fait sauter tout d'un coup de Troye en Sicile ; et réservant à une occasion plus favorable le récit de ce qui est arrivé les six années précédentes, commence son poème par les dernières aventures de son héros.

Vix è conspectu siculæ telluris in altum
Vela dabant læti....

Homère semble aussi promettre au commencement de l'Odyssée, qu'il prendra d'abord Ulysse sur les côtes de Phrygie,

Andra moi, etc. . . . . .

et cependant il ne le prend que dans l'île de Calypso, réservant tout ce qui a précédé pour les entretiens que son héros aura avec le prince Alcinoüs, et évitant surtout de s'assujettir comme un historien à l'ordre des temps; ce qui a fait dire à Horace, en parlant d'Homère,

Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Et à Boileau,

> Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
> Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
> Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
> Maigres historiens suivent l'ordre des temps.

C'est Homère qui a fourni à Virgile ces descriptions de tempêtes, de ports, de torrens, de tableaux, de festins, de sacrifices, de palais, d'habillemens et d'armes, aussi bien que celles de Scylla, de Charibde, du Cyclope, des jeux funéraires, des enfers, de l'antre de Cacus, de la forge de Vulcain, du bouclier, des combats et des circonstances qui les accompagnent.

Il n'y a guère de comparaisons dans l'Enéide qui ne soient tirées de l'Iliade ou de l'Odyssée.

Quant à ces discours fréquens insérés dans le corps du poème, il n'est pas aisé d'en découvrir les sources, parce que Virgile a eu soin de les tenir plus cachées. Il y a telle harangue dans l'Enéide qui est tirée de cinq ou six endroits d'Homère. Qu'on examine, par exemple, le discours qu'Ilionée tient à Didon, dans le 1.er livre. On trouvera qu'il est composé de pièces rapportées, et il faudra parcourir toute l'Odyssée pour en faire la preuve.

Le merveilleux est poussé aussi loin dans

l'Enéide que dans l'Iliade et dans l'Odyssée. On y voit un cheval qui pleure la mort de son maître

Guttisque humectat grandibus ora.

comme ceux d'Achille pleurent la mort de Patrocle. On y voit des vaisseaux changés en nymphes : prodige plus étonnant que la métamorphose des compagnons d'Ulysse en pourceaux, que celle du vaisseau d'Ulysse en rocher, et que tout ce qu'Homère nous dit des autres vaisseaux phéaciens, auxquels il donne de l'esprit et de la pudeur.

On y voit des arbrisseaux dont il dégoutte du sang : ce qui a quelque rapport avec les visions du devin Théoclymène, qui, un peu avant la mort des courtisans, entend des cris lamentables, et voit les murailles teintes de sang : si on aime mieux comparer ces prodiges à ceux qui précédèrent la mort de Didon., et substituer le tombeau de Polydore aux bœufs du soleil, qui mugissoient encore après avoir été coupés par morceaux, et lors même qu'ils rôtissoient sur le feu.

Quelque sérieux que soit Virgile, il n'a pas laissé d'égayer quelquefois son poème par des traits plaisans. Il est difficile de ne pas rire lorsqu'on voit ce grand Bitias, qui, sans se faire

prier, avale tout d'un trait le vin qu'on lui présente et s'en arrose les poumons.

. . . . . Ille impiger hausit
Spumantem pateram et pleno se proluit auro.

Homère a dit quelque chose de semblable d'Ulysse dans le 6.e livre de l'Odyssée.

Étoi o pine kai. . . . . .

Peut-on voir une surprise plus agréable que celle qui est produite par les assiettes mangées?

Heus! etiam mensas consumimus, inquit Iulus.

C'est, je crois, le seul jeu de mots qui soit dans Virgile. On peut opposer à cela le nom que se donne Ulysse dans l'antre du Cyclope.

Le second livre de l'Enéide est le plus sérieux de tous, et cependant il s'y trouve quelque chose d'assez plaisant; c'est le déguisement d'Enée et de quelques autres braves qui trompent les ennemis et les attaquent avec leurs propres armes.

Mutemus Clypeos, Danaumque insignia nobis
Aptemus; dolus an virtus quis in hoste requirat?
Arma dabunt ipsi. . . . . .

Cela a quelque rapport avec l'échange que Diomède fait avec Glaucus, dans l'Iliade.

Le

Le troisième livre de l'Enéide est égayé par la prédiction de Céléno et par la description des Cyclopes, tirée du 9.e livre de l'Odyssée.

Le chant des jeux funéraires est plein d'incidens agréables, dont la plupart sont empruntés du 23.e livre de l'Iliade.

Le complot de Junon et de Vénus, pour ménager un rendez-vous à Didon et à Enée, n'a pas moins d'enjouement que l'endroit d'Homère où la même Déesse emprunte la ceinture de Vénus : et ce qui est à remarquer, c'est que chez l'un et chez l'autre poète, Junon et Vénus ne font paroître de complaisance l'une pour l'autre qu'en ces deux circonstances.

C'est encore quelque chose de fort agréable que de voir Evandre escorté de deux chiens; Vulcain dans sa forge, faisant des armes pour le fils de sa femme; un Rutule qui se cache derrière un grand vase (cela a du rapport avec ce qu'Homère dit de Médon dans le 22.e livre de l'Odyssée). Un second Thersite qui insulte aux Troyens, et qui est tué par un enfant; enfin, plusieurs traits semblables répandus dans des descriptions de combats, où l'on trouve souvent des railleries sanglantes.

Quant aux passions, elles sont traitées à peu près de même par l'un et par l'autre; à la réserve de l'amour, qui est bien plus violent et

bien plus emporté dans le 4.e livre de l'Enéide que dans aucun endroit d'Homère. J'ignore si d'ailleurs la tendresse et la pitié ne sont pas traitées par Homère d'une manière plus touchante, surtout dans l'entretien d'Hector et d'Andromaque, dans la prière que fait Glaucus à Apollon, lorsque Sarpédon mourant l'exhorte à combattre, pour empêcher que son corps et ses armes ne tombent en la puissance des ennemis; dans le discours que Priam tient à Achille pour émouvoir sa compassion, et pour obtenir de lui le corps de son fils; et enfin, dans ces admirables endroits de l'Odyssée, où Ulysse se fait reconnoître, soit à son fils, soit à ses plus fidèles domestiques; mais surtout dans celui où il se découvre à son père.

Le style de Virgile, comme celui d'Homère, est toujours proportionné au sujet: tantôt sublime et pompeux, tantôt naturel et coulant: quelquefois vif et serré, quelquefois diffus et étendu; quelquefois même négligé. Au lieu que la plupart des autres poètes sont uniformes dans le leur.

On trouve dans Homère des vers qui expriment parfaitement bien la chose dont il s'agit par le son et par le choix des mots; on en trouve aussi plusieurs dans Virgile.

Sternitur exanimisque tremens. . . .
Quadrupedante putrem. . . . . .
Ferte citi flammas. . . . . .
. . . . . *Ruit oceano nox*, etc. . .

Du reste, je ne me permettrai point de juger entre ces deux grands poètes.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

NOTES.

(*a*) Quant aux quatre premiers vers qui se trouvent au commencement de l'Enéide, nous n'examinerons pas s'ils doivent être attribués ou non à Virgile. Cette question est peu intéressante pour nous. Arrêtons-nous donc à quelque chose de plus important, et commençons par l'exorde ou proposition.

EXORDE.

La proposition ou l'exorde du poème épique est la partie du poème, où l'auteur propose d'une manière concise ce qu'il doit dire dans le cours de son ouvrage. Elle doit contenir l'action et les personnes qui l'exécutent, soit divines, soit humaines. Nous trouvons tout cela dans l'Iliade, l'Odyssée et l'Enéide.

L'action qu'Homère propose dans l'Iliade est la vengeance d'Achille; celle de l'Odyssée, est le retour d'Ulysse; celle de l'Enéide, est l'empire de Troye transporté en Italie par Enée.

Le poète latin a nettement distingué les deux parties de son Enéide; il met d'abord sa proposition générale en deux vers,

Arma virumque cano, Troja qui primus ab oris
Italiam fato profugus, Lavinaque venit
Littora : . . . . . .

Ensuite il en fait la division, savant : 1.° qu'il a beau-

coup souffert en ses voyages sur terre et sur mer, *multum ille*, etc..... ; 2.° qu'il a aussi beaucoup souffert dans la guerre, *multa quoque et bello passus*.

Nos deux poètes non-seulement nous annoncent l'action de leurs poèmes, ils nous apprennent encore le commencement de l'action qu'ils contiennent. Dans l'Iliade, c'est le commencement de la querelle d'Agamemnon et d'Achille.

L'action de l'Enéide commence dans Troye, d'où Enée fut obligé de sortir, *Trojæ qui primus*, etc....

L'Odyssée, au contraire, commence après la destruction de Troye.

Les divinités sont nommées dans les trois propositions. Dans l'Iliade, tout se fait par la volonté de Jupiter, et Apollon est cause de la querelle d'Agamemnon et d'Achille.

Dans l'Odyssée, c'est encore Apollon qui empêche le retour des compagnons d'Ulysse.

Virgile, de même, fait mention des destins, de la volonté des Dieux et de la colère de Junon, *Fato profugus, vi superûm et sævæ Junonis ab iram*.

D'ailleurs, le caractère que le poète veut donner à son héros et à tout son ouvrage, est encore marqué par Homère et par Virgile.

Toute l'Iliade n'est que violence et colère; c'est le caractère d'Achille, et c'est par où le poète a commencé.

Dès les premiers vers, l'Odyssée nous présente cette prudence, cette dissimulation et cette adresse qui ont fait jouer à Ulysse tant de personnages différens.

On voit le courage, la douceur, la piété d'Enée dans le commencement du poème latin, *insignem pietate virum*.....

Boileau, dans son Lutrin, observe la même règle.

> Je chante les combats et ce prélat terrible
> Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
> Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
> Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.

Despréaux semble ici s'écarter un peu de ses préceptes.

> N'allez point, dès l'abord, sur Pégase monté,
> Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre...

Les premiers vers du Lutrin sont, il est vrai, d'une grande pompe ; mais ils ne sont pas ici sans dessein. Ils annoncent avec le sujet le goût de l'ouvrage, et préparent à cette chute grotesque, qui fait une surprise agréable. Tous les travaux, tous les efforts du prélat, sa force invincible, l'intrépidité de son grand cœur se terminent, à quoi? à placer enfin un lutrin dans le chœur. Ce qui suit est dans le même ridicule.

INVOCATION.

(*b*) Nous avons vu que dans Homère la proposition et l'invocation ne sont pas distinguées. Il ne dit pas qu'il racontera l'action d'Achille ou celle d'Ulysse, il prie sa muse de faire ces récits ; Virgile a fait ces deux parties séparément. Il propose d'abord ce qu'il veut chanter, et ensuite il prie sa muse de faire ces récits.

(*c*) Boileau, à l'imitation de Virgile, après sa proposition, invoque une divinité qui lui révèle les causes surnaturelles de l'événement qu'il va raconter. Il prie les Muses de l'éclairer.

> Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance,
> De ces hommes sacrés rompit l'intelligence

Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux,
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Ensuite il s'adresse avec la même gravité à M. de Lamoignon.

Et toi, fameux héros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

On sent assez le sel de cette ironie.

Notre poète, avant d'entrer dans sa narration, commence par faire la description de Carthage, afin d'avoir lieu d'exposer pourquoi Junon étoit si courroucée contre les Troyens.

(*d*) Carthage, ville d'Afrique, et qui fut long-temps l'émule de Rome. Les trois guerres puniques ou carthaginoises sont célèbres dans l'histoire. Carthage fut d'abord vaincue et rendue tributaire des Romains par Scipion ; ensuite elle fut détruite par Scipion Emilien. Sa destruction est une des époques les plus importantes de l'histoire. C'est pourquoi Virgile, pour flatter les Romains, ouvre la scène par ce fameux événement, qui fut la source de toute la grandeur romaine.

(*e*) Les vers suivans produisent le même effet dans le poème du Lutrin.

C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre ;
Le prélat sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier....

NARRATION.

(*f*) Le poète, se supposant exaucé, commence d'un ton

soutenu et presque prophétique. On sent que c'est un Dieu qui parle : *vix è conspectu.....*

(*g*) Dans l'Iliade, le commencement de la narration ressemble à une scène de tragédie ; c'est Chrysès qui paroît chargé de présens avec le sceptre et la couronne d'Apollon. Il adresse la parole aux fils d'Atrée et à tous les autres Grecs. Comme, dans l'Enéide, la colère de Junon est la cause des malheurs des Troyens ; de même, dans l'Iliade, le mépris qu'Agamemnon marque pour Chrysès, le refus qu'il fait de lui rendre sa fille, occasionnent la colère d'Apollon, la querelle entre Achille et Agamemnon, et tous les malheurs des Grecs.

Despréaux entre en matière avec la même fierté que Virgile, quoique dans un sujet badin.

> Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
> Paris voyoit fleurir son antique chapelle ;
> Ses chanoines vermeils et brillans de santé
> S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté.
> Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
> Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
> Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
> A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Le poète peint le repos profond dont jouissoit la Sainte-Chapelle, comme Virgile décrit ici l'état du Latium à l'arrivée d'Enée.

> *Cùm Juno æternum servans sub pectore vulnus,*
> *Hæc secum, etc.* . . . . . .

Ces deux vers *Cùm Juno*, et qui précèdent le discours de Junon, tout simples qu'ils sont, nous annoncent un discours extrêmement emporté et violent, et nous marquent jusqu'où alloit l'aigreur de cette déesse. Le poète

appelle son ressentiment une plaie, *vulnus*, et une plaie profonde, *sub pectore;* ancienne et sans remède *œternum*, et que cette Déesse conserve et nourrit avec soin dans son cœur. *Servans. Hæc secum :* ajoutez *loquitur* qui est sous-entendu, vous éteignez tout le feu et toute la vivacité de ce récit.

Nous trouvons dans ce discours toutes les parties oratoires, l'exorde, la confirmation et la péroraison.

Quoique les orateurs emploient ordinairement l'exorde pour se concilier les esprits, il se trouve des occasions où l'on est obligé d'exciter l'indignation. On se sert alors d'un exorde, qu'on appelle *ab abrupto*, comme ici, par exemple, Junon, pour ainsi dire, s'excite elle-même, et tâche d'allumer sa fureur de plus en plus.

Mene incepto desistere victam ? . . . . . .

Cet exorde brusque convient parfaitement à une déesse pleine d'orgueil et de colère, qui, s'entretenant en elle-même du sujet de son mécontentement, exhale tout d'un coup par ce discours sa douleur et son indignation. Junon, voyant le départ des Troyens, est indignée. Il n'y a pas de mot dans ce discours qui ne mérite d'être pesé. L'indignation en est l'ame. C'est la Déesse la plus altière qui parle : ainsi l'ellipse, l'exagération, le mépris, les parallèles piquans, la crainte de se voir déchue de son rang, tout y est exprimé avec la plus grande énergie.

Mene incepto desistere victam : Moi, que je sois vaincue et réduite à la honte de céder. *Mene*, ce seul mot dit tout, et renferme l'exorde; et Junon elle-même nous développera dans la suite ce qui y est renfermé.

Incepto desistere, qu'une femme, qu'une Déesse, et quelle Déesse ! soit obligée de renoncer à son entreprise.

Victam.... qu'elle soit forcée de se reconnoître vaincue, malgré tous ses efforts et ses combats ; qu'elle voie sa rivale l'emporter sur elle, et triompher de sa foiblesse! Le mot *fas erit*, qui est sous-entendu dans cette phrase, la rendroit languissante, s'il étoit exprimé; tous les mêmes mots pourroient demeurer et n'avoir pas la même force. *Incepto cogor desistere victa,* c'est ce monosyllabe et cette interrogation *Mene*, c'est cet infinitif qui ne paroît gouverné par rien, qui anime cette pensée, et tel est le l angage de la colère.

Nec posse Italiâ Teucrorum avertere Regem.

Et ne pouvoir pas écarter de l'Italie un roi des Troyens ; voici la proposition : elle n'est pas moins forte que l'exorde. La voilà donc convaincue d'impuissance, cette reine des dieux et des hommes, *nec posse.* Et cela, en quelle occasion? Entreprend-elle de perdre un roi puissant, de l'arracher de son trône, de le chasser de ses états? Rien moins que cela. Il ne s'agit que d'éloigner, de détourner de l'Italie le chef malheureux d'un peuple vaincu. *Teucrorum regem.* Il lui est si odieux que même elle ne le nomme pas. C'est ce *teucrorum regem* qui forme l'opposition avec le *mene incepto* de l'exorde.

Quippe vetor fatis, oui, ce sont les destins qui s'opposent à ma volonté. Ici commence la confirmation. Junon réfute maintenant l'unique objection qu'on pouvoit lui faire, tirée de la force insurmontable des destins, qui s'opposent à son entreprise. Elle prouve leur injustice par le parallèle qu'elle fait d'elle-même avec Pallas.

PREMIÈRE PARTIE.

. . . . . *Pallasne exurere classem.*
Argivum. . . . . . .

Et les cinq vers suivans.

Pallas a pu brûler la flotte des Grecs et les submerger dans les flots, à cause d'une faute involontaire du seul Ajax, et qu'il avoit commise dans l'emportement de la passion; elle a dispersé leurs vaisseaux, et bouleversé les mers; elle a eu la satisfaction de lancer elle-même du haut de mon empire la foudre redoutable de Jupiter, d'en frapper son ennemi, de l'envelopper dans un tourbillon exhalant encore la flamme, et de l'attacher à la pointe d'un rocher.

C'est ici la première partie du parallèle ou de la comparaison, qui est traitée avec un art merveilleux. Le poëte emploie sept vers pour mettre cette vengeance dans tout son jour.

Junon commence par nommer Pallas, sans ajouter à son nom aucune épithète, aucune marque de dignité et de distinction. Cependant elle étoit fille de Jupiter; elle présidoit en même temps aux sciences et à la guerre. N'importe, elle dit seulement *Pallasne*, dans le dessein de faire connoître combien elle lui est supérieure.

Exurere classem argivúm, elle semble donner à entendre que c'est la flotte entière des Grecs que Pallas a fait périr, et ce n'étoit que celle des Locriens. Elle emploie un mot composé, *exurere*, qui marque que la flotte a été entièrement détruite; et de peur qu'on ne croie qu'il n'y a eu que les vaisseaux de brûlés, *atque ipsos*, etc... Autant Junon s'est appliquée à exagérer la grandeur de la vengeance, autant s'applique-t-elle à en diminuer la cause. C'est une simple faute, *noxam*, quoiqu'à la vérité cette faute d'Ajax fût d'avoir déshonoré Cassandre, fille de Priam et prêtresse de Pallas. C'est encore quelque chose de moindre, c'est une faute involontaire; *furias*, commise dans l'emportement de la passion, où un homme n'est pas maître de lui; enfin c'est la faute d'un seul homme, *unius Ajacis Oïlei*.

. . . . . *Ipsa Jovis jaculata*, etc.

Junon ajoute que Pallas a eu la satisfaction de se venger elle-même. Jupiter lui a prêté la foudre dont elle a percé Ajax, son ennemi, noyé ses compagnons, et brisé ses vaisseaux. La vengeance auroit paru imparfaite, si Pallas elle-même ne l'avoit exercée de ses propres mains; *ipsa*, ce mot marque qu'elle en a goûté et savouré toute la douceur.

Rapidum jaculata è nubibus ignem.

Périphrase pour dire simplement *fulmen*. *E nubibus :* cette circonstance n'est pas indifférente; c'est du milieu des nues, qui est l'empire de Junon, que Pallas a lancé ce feu vengeur et meurtrier, qui a fait un tel ravage dans la flotte des Locriens.

Illum expirantem, elle l'a enveloppé dans un tourbillon exhalant encore la flamme, et l'a attaché à la pointe d'un rocher. Une flotte entière dissipée et brûlée n'auroit pas satisfait Pallas, si elle n'avoit de sa propre main percé l'infortuné Ajax, objet de sa colère, et si elle ne l'avoit laissé attaché à un rocher aigu. Homère a parlé aussi d'Ajax; mais dans le poète grec c'est Neptune qui le fait périr (Odyssée, vers 491).

SECONDE PARTIE.

Ast ego, etc.... et moi, Reine des Dieux, sœur et épouse du grand Jupiter, j'ai la douleur de faire la guerre à une seule nation depuis tant d'années. Dans cette seconde partie, s'élevant autant qu'elle a abaissé Pallas, et avilissant autant les Troyens ses ennemis, qu'elle a grossi la flotte d'Ajax, elle prononce ces paroles, *ast ego*, d'un ton de fureur; en parlant de Pallas, elle

s'est contentée de dire, *Pallàsne*, sans relever le nom de cette Déesse par aucune épithète; ici il s'agit d'elle-même, et elle dit : *ast ego;* le contraste est sensible : le poète nous montre d'un côté, Pallas seule, sans crédit, sans distinction, *Pallasne;* de l'autre, il nous représente Junon comme environnée de gloire, de puissance et de majesté. *Ast ego quæ.... incedo Jovisque et soror...;* ce mot seul *incedo* fait tableau; il peint la démarche majestueuse d'une Reine et d'une Déesse; *et soror et conjux.* Cette conjonction est répétée pour insister davantage sur sa double qualité de sœur et de femme.

Unâ cum gente tot annos. . . bella gero.

La douleur de faire la guerre à une seule nation depuis tant d'années. Junon, malgré toute sa grandeur et toute sa puissance, malgré ses qualités de reine des Dieux, de sœur et de femme de Jupiter, a la douleur de se voir aux prises avec une seule nation, et cela depuis tant d'années, *unâ cum gente*, *tot annos*, belle opposition, et d'épuiser inutilement contre elle toutes ses forces, *bella gero.* Pallas n'avoit à se plaindre que d'une faute commise à l'égard d'une Troyenne par un Grec, et Junon a été outragée et méprisée en sa personne.

Et quisquam, etc. . . . . .

PÉRORAISON.

Qui désormais voudra adorer la divinité de Junon? qui voudra brûler de l'encens sur l'autel d'une Déesse impuissante? La péroraison répond parfaitement au discours. La douleur, le dépit, la vengeance éclatent également dans ces paroles pleines de feu et d'indignation; après un tel affront, Junon se regarde comme entièrement déshonorée, comme dégradée de sa qualité de

Déesse, comme devenue désormais l'objet du mépris des Dieux et des hommes. On sent bien quelle force ont ici l'interrogation et l'exclamation; *traité des études*, *tom.* 1er.

(*h*) Le discours de la Discorde dans le lutrin, est une imitation de celui-ci; il est moins passionné dans Boileau que dans Virgile, aussi le dépit de la Déesse est-il un peu moins sérieux.

Quoi, dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins;
J'aurai fait soutenir un siége aux Augustins,
Et cette église seule, à mes ordres rebelle
Nourrira dans son sein une paix éternelle!
Suis-je donc la Discorde? et parmi les mortels
Qui voudra désormais encenser mes autels?

Talia flammato secum dea corde volutans...

Le poète a bien raison de dire que la Déesse, en prononçant ce discours, avoit le cœur enflammé et embrasé de colère; tout y est animé, tout y est plein de feu, tout y respire le désir et l'ardeur de la vengeance; roulant ces pensées, elle va dans les îles Eoliennes, séjour des vents; le tableau qu'en fait le poète représente bien ces esprits mutins.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris,
Æoliam venit. . . . . .

Ce vers est fort beau, et peint parfaitement le caractère des sujets qui habitent ce royaume. On s'imagine entendre leur bourdonnement.

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras
Imperio premit, vinclis et carcere frænat.

Toute cette description est admirable, et ce vers en particulier, qui n'est composé que de spondées et de

grands mots, exprime par sa cadence pleine et nombreuse les efforts des vents. Dans les suivans, la majesté de leur Roi est fort bien représentée. *Celsâ sedet Œolus arce.* On n'auroit pas deviné comment Eole retient les vents, comme il lui plaît, si le poète ne les eût représentés enfermés dans des cavernes.

A l'exemple de Junon, la Discorde, dans le lutrin, ayant pris la forme d'un vieux chantre, et ayant orné, pour plus parfaite ressemblance, son nez des rubis de Bacchus, va trouver le trésorier.

> A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme
> Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme,
> Elle peint de bourgeons son visage guerrier
> Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

La description des îles Eoliennes a sans doute donné lieu à celle de l'alcove du trésorier, qui figure en grotesque avec celle de Virgile. Boileau s'égaie à peindre d'imagination l'alcove de son héros.

> Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
> S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
> Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
> En défendent l'entrée à la clarté du jour.
> Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
> Règne sur le duvet une heureuse indolence;
> C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
> Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
> La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
> Son menton sur son sein descend à double étage,
> Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
> Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Quelle mollesse raffinée! il n'y a pas un seul mot dans ce portrait, qui ne caractérise l'épicurien le plus recherché; les mots sont admirablement choisis. *Dans le réduit, etc...; réduit* marque un lieu écarté, isolé, bien clos. *Obscur*, il falloit qu'il le fût, pour y mieux dormir jusqu'au

grand jour. Ce n'est pas assez d'un réduit obscur, il y a encore une *alcove enfoncée*. C'est une retraite profonde, la retraite même du sommeil et de la mollesse. *S'élève* au commencement du vers, présente l'idée d'un duvet léger, rebondi....: *à grands frais amassée*; ce duvet est si fin! quelle quantité, quel temps, quelle dépense pour former cet amas qui s'enfle et s'élève mollement! Tout n'est pas dit encore; pour assurer le repos du prélat, *quatre rideaux pompeux*....; ce mot est placé à l'hémistiche, pour y reposer l'oreille et l'esprit, et faire sur eux une impression plus grande. *En défendent l'entrée*; quelle fierté! défendre au jour de venir troubler par sa clarté le sommeil précieux du prélat! *Là, parmi*, etc....; rien n'est si doux, si paisible que ce vers. Le suivant n'est pas moins beau; ce n'est pas un homme indolent, c'est l'indolence même; et une heureuse indolence qui règne, qui jouit de tout le bonheur qu'on se figure attaché à la royauté. *C'est là, que*.... Cet arrangement montre le lieu et le prélat; mais revenons à Virgil.; qu'elle peinture, dans les vers suivans :

Et premere, et laxas.....

Cette expression est fort énergique. Le poëte représente les Vents comme de fougueux coursiers, à qui Eole lâche ou reserre la bride, comme il le juge à propos. *Jussus* ayant reçu l'ordre. Ce participe fait voir que bien qu'il soit Dieu, il est subordonné au grand Jupiter.

Ad quem tum Juno, etc.....

Il faut que cette Déesse altière soit bien aveuglée par la colère, pour s'adresser à un Dieu inférieur; *Supplex* en qualité de suppliante. Ceci nous prouve qu'il n'est pas

de bassesse à laquelle on ne descende quand on veut se venger.

(*i*) Junon abordant Eole lui tient à peu près le même discours, et ce discours de Junon est d'ailleurs fort artificieux. D'abord dans l'exorde elle paroît devant Eole en qualité de suppliante, ensuite elle reconnoît sa puissance. *Et mulcere*...; pour le décider à lui accorder ce quelle demande, elle lui fait envisager qu'il tient sa puissance du souverain des Dieux.

Namque tibi divûm pater, etc. . . . .

Elle lui expose le sujet qui excite son indignation, *Gens, et*... pour faire naître les mêmes sentimens dans le cœur d'Eole contre les Troyens. *Gens*, elle ne nomme point ce peuple; suivant elle, il est assez connu par ses crimes. Elle dit une nation au lieu d'Enée, pour empêcher l'objection qu'auroit pu lui faire Eole. Enée est le fils de Vénus, le petit-fils de Jupiter; c'est un homme pieux, comment pourrois-je me déclarer contre lui? *Inimica mihi* s'est élevée contre elle: puissant motif pour porter Eole à entrer dans ses vues. Elle a donc raison de la haïr. *Mihi*, est aussi emphatique ici que dans son précédent discours, *ego*. Aussi elle en conclut tout de suite, *incute vim ventis*.... Elle le prie d'abord de déchaîner les vents, de submerger et d'engloutir les vaisseaux des Troyens. *Submersasque*.... Il y a beaucoup d'art dans l'arrangement de cette demande. Elle désireroit que les Troyens fussent submergés et engloutis au fond de la mer: cependant comme elle sait qu'elle ne peut pas empêcher l'accomplissement des destins, elle se contentera à moins. *Aut age*,... dispersez leur flotte, et jetez-en les débris de tous côtés.

Elle dit : *Victosque penates....* pour ôter toute crainte à Eole ; puisque ces Dieux sont vaincus et n'ont aucune puissance, il n'a pas à craindre leur ressentiment.

Incute. Bien qu'elle supplie, elle supplie toujours en déesse altière. *Incute*, cet impératif fait voir que, pour ainsi dire, elle lui commande. *Sunt mihi*, c'est ici la récompense que Junon lui propose pour le service qu'elle lui demande ; elle promet de lui donner en mariage la plus accomplie des nymphes qui composent sa cour.

Dans le Lutrin, le discours de la Discorde au trésorier répond à celui-ci. En entrant elle marche à grands pas vers son lit.

> Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :
> Tu dors, prélat, tu dors ; et là haut à ta place,
> Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
> Chante les *oremus*, fait les processions,
> Et répand à grands flots les bénédictions.
> Tu dors ! attends-tu donc que sans bulle et sans titre,
> Il te ravisse encor, le rochet et la mitre ?
> Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
> Et renonce au repos ou bien à l'évêché.
> Elle dit : et du vent de sa bouche profane
> Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.

Æolus hæc contra. Eole répond ici en fort peu de mots, non-seulement pour ôter à Junon toute crainte et toute inquiétude sur sa réponse, mais encore pour lui faire comprendre qu'il n'apportera aucun retardement, et qu'il sait que les Troyens sont déjà presque en Italie. Il lui déclare qu'il est tout disposé, et qu'il reconnoît être de son devoir d'exécuter même ce qu'elle peut désirer. *Tuus o regina....* et pour la convaincre qu'il pense ce qu'il dit, il rappelle tous les bienfaits qu'il a reçus de cette déesse. *Tu mihi, etc....*

O Regina ! Pour mettre le roi des Vents dans ses in-

térêts, Junon l'a appelé Eole, mon cher Eole; lui, pour témoigner le respect qu'il porte à la déesse, la nomme, par sa dignité : *O Regina !* ô reine des Dieux et des hommes !

Hæc ubi dicta.... *Sunt* est retranché pour exprimer la promptitude avec laquelle Eole seconde les désirs de Junon. C'est ce qu'exprime le dactyle qui commence le vers. Eole ouvre les barrières à trois vents. Ils sortent avec impétuosité : en un clin-d'œil ils bouleversent tout l'univers. Les matelots poussent des cris effroyables, les câbles gémissent, d'épaisses ténèbres augmentent l'horreur, le tonnerre se fait entendre; les éclairs enflamment l'air, la vue d'une mort inévitable épouvante tout le monde !

Cavum conversâ cuspide montem.... impulit in latus....

Ces mots nous annoncent combien la tempête sera furieuse.

Quâ data porta ruunt. Virgile s'est servi à dessein de mots où la lettre *a* est souvent répétée, pour exprimer l'impétuosité avec laquelle les Vents sortent de la montagne. *Ac venti....* On s'imagine voir les vents s'entasser pour sortir. On ne peut mieux peindre leur empressement, etc....

(*j*) *Insequitur clamorque virûm....* Nous venons de voir les causes de la tempête, ce qui l'a précédée; nous allons en voir les effets et ce qui l'a suivie. Tout ici paroît peindre l'horreur. Ces syllabes *clamor*, *rudentûm*, *stridor*, et la lettre *r* répétée six fois dans un seul vers produisent cet effet. Ensuite en un clin-d'œil, *subito*, surviennent tous les accidens capables d'épouvanter. *Eripiunt nubes cœlum....* et les trois vers suivans; la lecture

de ce morceau est propre à effrayer. Par *omnia*, toutes choses, il faut entendre les vents, les flots, les éclairs, le tonnerre.

Nox incubat atra. Cette épithète à la fin du vers a une force admirable. Il semble que Virgile affecte de la placer toujours de la sorte. Nous avons vu ci-dessus *Speluncis abdidit atris.*

Extemplo, etc. Enée est saisi d'effroi à la vue d'une tempête si subite. Il gémit et porte envie à ceux qui sont morts devant Troye.

Solvuntur.... Enée est effrayé, mais après tous ses compagnons. *Præsentemque.....* Son effroi est marqué par deux circonstances; un froid se saisit de ses membres. *Solvuntur frigore membra : ingemit;* il gémit, il soupire. Le poète ne lui fait pas verser de larmes, ce qui auroit été indigne d'un héros. Ce n'est point la mort qui l'effraie, puisqu'il s'écrie : *O terque;* mais une mort qui ne procure aucune gloire lui fait horreur. Ce qui est admirablement prouvé par cette exclamation et cette apostrophe pleine de sentiment, dont il se sert pour relever le bonheur de ceux qui ont péri devant Troye. Ce qu'il ajoute fortifie encore cette preuve, et démontre que ce n'est pas la lâcheté qui lui fait désirer la mort. *O Danaûm fortissime gentis....* Il est fâché de n'avoir pas péri de la main de cet ennemi contre lequel il a combattu devant Troye. Quelle délicatesse dans cet éloge d'Enée, non-seulement parce qu'il a eu la gloire d'avoir eu tête le plus courageux des Grecs, et qu'il ne lui a pas été inférieur, mais encore parce qu'il a combattu de façon qu'il auroit désiré être tué, et qu'il ne l'a pas pu! Car, autant qu'il a été en lui, il a voulu mourir.

Le poète, pour soutenir toujours le caractère courageux de son héros, et pour ne laisser aucun motif de

douter de sa bravoure, lui fait porter envie à Hector, à Sarpédon, et aux autres Troyens qui avoient eu le bonheur de périr les armes à la main pour la défense de Troye. *Sævus ubi*, etc. Hector avoit été tué par Achille, Sarpédon par Patrocle. En parlant du Simoïs, voici la pensée du poète. S'il est inévitable de périr dans les eaux, que n'ai-je eu le bonheur d'être précipité avec une infinité d'autres héros dans le Simoïs, fleuve de ma patrie!

Talia jactanti, etc. Ici commence la description du naufrage des Troyens, et particulièrement du vaisseau d'Enée. Examinons-en les effets; d'abord un vent furieux souffle dans les voiles et soulève les flots. *Procella stridens*. Ensuite les rames sont brisées. *Franguntur remi*. Enfin, la proue se tourne et présente le flanc aux flots qui viennent fondre sur le vaisseau. *Tum prora*, etc. Il passe ensuite au naufrage des Lyciens. Toute cette description est admirable, on ne peut mieux peindre une tempête.

Franguntur remi. Ce n'est pas sans dessein que ce vers est composé de mots où il se trouve beaucoup d'*r*. Cette lettre est propre à faire sentir les efforts des vents et la résistance qu'ils trouvent, mais dont ils triomphent à la fin.

Insequitur cumulo præruptus aquæ mons. Cette peinture est fort belle; et ce qui en fait la beauté, c'est le monosyllabe placé à la fin du vers qui représente la chose au naturel. On s'imagine voir les flots s'entasser les uns sur les autres.

Hi summo in fluctu pendent.... Quelle grâce et quelle force ce verbe *pendent* n'a-t-il pas à la fin de la phrase? Les mots ainsi placés produisent un grand effet, parce qu'ils donnent au tableau le dernier coup de pinceau, et parce qu'ils ajoutent encore un nouveau trait à une pen-

sée qu'on croyoit déjà parfaite ; qu'ils servent à mieux caractériser, et à rendre l'esprit de l'auditeur attentif à ce qu'elle a de plus important. Qu'on substitue *hi summo in fluctu apparent*, l'image et la beauté disparoissent.

Apparent rari nantes, etc. On ne peut mieux décrire les tristes suites de la tempête. L'opposition de *rari nantes* et de *gurgite vasto* est admirable. On ne voit que peu de monde se sauver sur la vaste étendue des mers. Ce vers tout composé de spondées représente, par sa lenteur, la tristesse du poète, et la difficulté que ce petit nombre échappé au malheur commun éprouve pour se sauver.

Interea. Neptune, du fond des eaux, s'aperçoit de la tempête : il entre en colère, il élève la tête ; il voit que les choses sont telles qu'il les a pressenties, et il sait quel est l'auteur de tout ce trouble.

Comment s'aperçoit-il de la tempête ? Par le trouble qui règne sur la mer et la grande agitation des eaux. *Magno misceri murmure pontum.*

Il entre en colère comme il convient à un supérieur vis-à-vis de son subalterne. Tout de suite le poète le représente élevant sa tête tranquille au-dessus des eaux. Il est en fureur contre Eole et ses suppôts, qui lui manquent de respect ; en même temps il montre un visage serein aux Troyens. On ne peut trop admirer l'art du poète à peindre ensemble la fureur et l'air calme du Dieu.

Il voit que le prince troyen et toute sa flotte sont le jouet des flots. *Disjectam*, etc. Enfin, il connoît l'auteur de tout ce désordre. *Nec latuére doli.* Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sait ce dont une femme en colère est capable, et principalement une déesse aussi altière que Junon.

Que fera-t-il ? Il va citer devant son trône les vents,

qui deviennent ses sujets sitôt qu'ils sont lâchés des prisons où Eole les retient. *Eurum ad se zephirumque vocat....* La colère le transporte tellement qu'il n'use d'aucun exorde. *Tanta ne vos generis tenuit fiducia vestri?* Il leur reproche leur témérité à troubler son empire sans ses ordres. *Jam*, etc. Quelle emphase dans ce mot. On s'imagine entendre le Dieu le prononcer avec peine, et faire un signe de tête menaçant. Dans sa fureur, il emploie l'ironie pour les déprimer. Il leur reproche la bassesse de leur naissance. *Generis vestri.* Leur sotte confiance. *Fiducia.* Leur témérité. *Audetis.* Leur présomption les porte à se déchaîner contre le ciel, la terre, et contre Neptune lui-même. Ce dieu les menace de les punir, *quos ego....* Leur crime est si énorme, qu'il n'imagine pas de supplice assez fort pour les punir; c'est pourquoi il se contente de dire *quos ego.* De plus, il use de cette réticence pour rendre le discours plus animé. S'il avoit dit *vos ego puniam*, c'eût été languissant; au lieu que *quos ego....* exprime parfaitement la fureur.

Enfin, la circonstance oblige Neptune de réprimer sa colère. S'il employoit le temps à punir ces insolens, il ne pourroit donner de secours aux Troyens. C'est pourquoi il ajoute tout de suite d'un air tranquille, *sed motos præstat componere fluctus.* Il est plus à propos de calmer les flots agités.

Post mihi non simili pœnâ commissa luetis.

Dans la suite, si vous retombez dans une pareille faute, vous n'en serez pas quittes pour des réprimandes, mais bien punis, comme vous le mériterez.

Regi hæc dicite vestro. C'est ici la seconde partie du discours de Neptune. Ici il se déchaîne contre Eole, qui avoit eu la hardiesse d'empiéter sur son royaume. Il compare

pare son empire à celui du dieu des Vents ; il élève le sien. *Imperium pelagi, sævum tridentem.* Voici ses différens attributs. *Datum sorte.* C'est du sort qu'il le tient, il ne le doit à personne. S'agit-il d'Eole ; il parle différemment. *Regnum*, ce n'est qu'un royaume, et non pas comme lui *imperium*, un vaste empire. Qu'est-ce que ce royaume? *Immania saxa.* Des rochers affreux. *Clauso carcere.* De noirs cachots : il pousse encore le mépris et l'insulte plus loin. Il ne donne à ce prince aucun titre, et affecte de se servir par trois fois de *ille immania saxa*, etc. *Non illi*, etc. *Illâ se jactet in aulâ.* Qu'oppose-t-il à ces mots *ille* ? *mihi*, à moi, qui est des plus emphatiques. *Sed mihi.* C'est comme s'il disoit : Moi qui suis un roi d'une autre trempe que lui.

Numine pour *nutu*, sans ma volonté. On pourroit ici faire une difficulté que voici. Les vents étoient dépendans d'Eole ; pourquoi donc avoient-ils besoin de la permission de Neptune pour soulever la mer ? Les vents, il est vrai, étoient sous la puissance d'Eole, tant qu'ils ne sortoient point de leurs cachots ; mais une fois lâchés dans l'empire de Neptune, ils devoient prendre ses ordres.

(k) *Sic ait, et dicto citiùs tumida æquora placat.*

On ne peut mieux représenter la puissance du Dieu. Le poète nous la peint en deux vers. En un instant *dicto citiùs*, le calme est rendu à toute la nature. Neptune parle : aussitôt les nuages, quoique rassemblés, se dissipent. *Collectasque fugat nubes*, et le soleil reparoît, *Solem que reducit.*

Reste actuellement à débarrasser les vaisseaux qui étoient engravés. Cimothoé et Triton, par l'ordre de Neptune, s'y livrent tout entiers, et en viennent à bout. Le

Dieu lui-même leur prête la main. Leurs efforts sont parfaitement rendus par la versification.

Vient ensuite un tableau admirable. Le poète, pour peindre la fureur des vents et la majesté du dieu des eaux, emploie une comparaison tirée d'une sédition décrite d'après nature. On s'imagine entendre d'abord la rumeur de cette populace mutinée; *ac veluti magno in populo....* voir cette canaille s'échauffer; *sævit que animis ignobile vulgus....* ramasser tout ce qu'elle trouve sous sa main, et se porter aux derniers excès. Les armes sont proportionnées à ceux qui les prennent, *jam que faces et saxa volant.* Cette noble comparaison exprime bien toute l'obéissance qui est due à l'époux de Thétis : cet homme recommandable par sa piété est Neptune. La cadence du vers, *si fortè virum quem*, rend sensible le calme qui succède au trouble. *Silent*, mis à la fin de la phrase, n'est pas placé ainsi sans dessein.

Suit l'application de la comparaison. Après avoir représenté les vents par cette populace mutinée, et Neptune par cet homme respectable, tout à coup le poète nous fait voir le calme que le Dieu rétablit. *Sic cunctus pelagi cecidit fragor.* Enfin il monte sur son char, et vole sur la surface des eaux, *cælo que invectus aperto...*

(*l*) Nous lisons à peu près la même chose dans le Lutrin.

> Illustres compagnons de mes longues fatigues,
> Qui n'avez soutenu par vos pieuses ligues,
> Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé
> Seul à *magnificat* je me vois encensé,
> Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage ?

O socii. C'est ici le commencement du discours d'Enée à ses compagnons : on y trouve un exorde, une confir-

mation et une péroraison qui renferme une exhortation.

En disant *ô socii*, il se rend favorable l'esprit de ceux à qui il parle : il appelle ses sujets *socii*, ses compagnons, comme s'ils étoient ses égaux. Pour leur faire connoître la tendresse qu'il leur porte, il leur proteste n'avoir pas oublié les maux qu'ils ont soufferts, *neque enim*.

Il veut ensuite les encourager en leur faisant envisager que les maux passés ont été plus considérables que ceux qui leur restent à essuyer, et qu'ils prendront fin de même; *ô passi graviora*.... Pour les en convaincre, il commence l'énumération des dangers qu'ils ont courus.

Vos et Scylleam, etc... Vous avez vu sans frémir l'écueil redoutable de Scylla; vous avez entendu le bruit de ces rochers retentissans....

Vos et Cyclopea saxa experti..... Vous avez côtoyé ces rochers, demeure affreuse des Cyclopes. Pour les consoler des dangers qu'ils ont essuyés, Enée leur rappelle fort adroitement le souvenir de pareils périls. Il ne leur parle pas de l'incendie de Troye, d'où ils s'étoient sauvés, ni des armes des Grecs qu'ils avoient évités; mais des dangers sur mer auxquels ils avoient échappé.

Revocate animos, etc..., jusqu'à *juvabit*. C'est la conséquence qu'Enée tire de ce qu'il a dit. Puisque vous avez été délivrés de tous ces maux, prenez donc courage : bannissez toute crainte; un jour vous prendrez peut-être plaisir à vous rappeler le souvenir de ces cruelles aventures. En effet, c'est une consolation, quand on est hors de danger, de s'en entretenir. Ceci est peint d'après nature.

Per varios, etc... C'est ici la seconde partie de la confirmation tirée des biens qui les attendent. A tous les dangers dont Enée a fait l'énumération, sont ici opposés

les avantages dont ils doivent jouir. *Vos et Scylleam rabiem.... experti :* vous avez vu sans frémir et.... ; actuellement *tendimus* et le vers suivant : c'est à travers tant d'obstacles qu'il faut nous ouvrir un passage dans l'Italie : c'est là que nous relèverons les murs de Troye ; c'est là que nous jouirons d'une paix heureuse, dans une retraite assurée. Ci-devant c'étoit *Scylleam rabiem*, *scopulos sonantes... Cyclopea saxa.* La fureur de Scylla, des rochers retentissans, les rochers des Cyclopes... Actuellement c'est *Latium*, l'Italie, ce séjour si désiré. *Sedes quietas*, des demeures tranquilles; *regna Trojæ*, une nouvelle Troye. Rien n'étoit plus capable de réveiller leur courage abattu, que ces idées qui les flattoient beaucoup.

Durate..... est la conséquence de tout le discours. Puisqu'un si grand bonheur vous attend, *durate*, souffrez avec constance, et faites tout ce qu'il faut pour y parvenir. *Et vosmet rebus servate secundis....*

(*m*) *Antenor.* Par la comparaison d'Enée avec Anténor, qui, parti de Troye, est parvenu en Italie, après avoir surmonté tant d'obstacles, Vénus prétend démontrer à Jupiter qu'Enée, qui est un homme pieux et son petit-fils, ne doit pas être exclu de l'Italie, à cause du ressentiment d'une seule femme. Pesons les expressions. Pour montrer la différence qu'il y a entre Enée et Anténor; en même-temps pour relever son héros, et déprimer ce dernier, Vénus ne dit pas *dimissus*, mais *elapsus*, échappé; par où elle représente Anténor comme un lâche qui a pris la fuite : elle ajoute *potuit*, et non pas *meruit*, pour désigner sa témérité : *mediis achivis*, du milieu des Grecs, afin de montrer les difficultés qu'il est venu à bout de surmonter. Deuxième obstacle. Il a péné-

tré dans le royaume des Liburniens, peuple belliqueux; *regna Liburnorum :* il à franchi la source du Timave, *fontem superare Timavi.* Examinons la progression : voyons comment Vénus exagère les difficultés qu'Anténor a vaincues, et comment elle le représente exécutant ce qu'il désiroit depuis long-temps; tandis qu'Enée a toujours été traversé dans ses entreprises. Elle parle du Timave, *fontem Timavi,* comme d'un fleuve considérable, et ce n'est pour ainsi dire qu'un petit ruisseau : néanmoins elle lui donne neuf embouchures; elle en fait une description pompeuse, pour faire concevoir une idée plus grande des dangers auxquels il a été exposé. *Tamen,* cependant, quoique tout lui parût contraire, il a eu tout le bonheur possible; il a bâti la ville de Padoue, *urbem Patavi fundavit;* il a donné son nom à cette ville, *et dedit nomen genti;* il y a suspendu ses armes triomphantes, *arma fixit troïa;* enfin il goûte les douceurs d'une paix que rien ne peut troubler, *nunc placidâ compostus pace quiescit.* Il ne lui reste plus rien à dire.

(*n*) *Nos tua progenies....* Autant Vénus a exagéré les obstacles qui se sont opposés à Anténor, et le bonheur avec lequel il les a surmontés, autant elle va exagérer la cruelle persécution qu'éprouve Enée, et le peu d'espérance qu'il a du changement de son sort. Enée est votre petit-fils; elle dit plus : *nos tua progenies;* Enée et moi, qui sommes vos enfans; elle se rend commune la cause de son fils, pour toucher davantage Jupiter : Enée, qui est votre petit-fils, avantage que n'avoit pas Anténor; *cœli quibus annuis arces;* nous à qui vous promettez les honneurs divins, au lieu qu'Anténor n'avoit rien de semblable à espérer. Observez ce verbe *annuis,* vous faites signe de la tête. Dans un Dieu, la volonté et l'exé-

cution sont la même chose ; il n'a pas besoin de parler pour que ses ordres s'exécutent. Poursuivons notre parallèle. Enée, votre fils, dont les destinées sont si brillantes, a perdu ses vaisseaux, *navibus amissis*, et Anténor n'en a perdu aucun ; il a été le jouet des tempêtes : Anténor a fait voile tranquillement, et sans éprouver aucun gros temps. *Infandum.* Que de choses renfermées dans ce seul mot ! Est-il possible que le fils d'un Dieu soit ainsi persécuté ; et la divinité à qui il appartient ne se déshonore-t-elle pas en souffrant qu'il soit ainsi traité ? *Infandum.* Enée est poursuivi à cause du ressentiment d'une seule personne, *unius ob iram.* Anténor, avec le consentement des Dieux, a bâti une ville. *Unius ob iram ;* elle ne nomme point Junon à dessein, pour ne point choquer Jupiter. Nous sommes trahis, *prodimur :* par cette expression elle attaque visiblement Junon, qui a eu recours aux ruses et aux trahisons pour en venir à ses fins. Mais Anténor n'a eu à se précautionner contre aucune embûche. Vénus prouve tout de suite que les Troyens sont trahis : ils ont perdu leurs vaisseaux ; ils sont écartés de l'Italie, *atque Italis longè disjungimur oris.* Pour Anténor, l'entrée lui en a été ouverte, et il y a fondé une ville. *Hic pietatis honos ? sic nos in sceptra reponis ?* Ce vers est admirable ; l'ironie en est sanglante ; c'est comme si Vénus disoit : est-ce par les persécutions que vous récompensez la vertu ? L'interrogation a beaucoup de force. Est-ce ainsi qu'après nous avoir fait abandonner Troye, vous nous donnez un nouvel empire ?

(o) *Olli subridens.* Le poète représente Jupiter souriant, par opposition à Vénus, que nous avons vue, *tristior,* triste, contre son ordinaire, elle qui est la mère des ris et des jeux : il sourit, pour calmer son chagrin.

Aussi les premières paroles qu'il lui adresse, *parce metu*, tranquillisez-vous, ma fille; cessez de vous alarmer. Vénus avoit dit : *certè hinc Romanos*..... Jupiter lui répond : *manent immota tuorum fata tibi*. Par égard pour vous, les destins des Troyens que vous protégez, sont immuables; paroles capables de ramener les espérances de Vénus. Il va lui prouver l'immutabilité de leur destinée. *cernes urbem et promissa Lavini mœnia;* vous aurez la consolation de voir la ville de Lavinie et ses murs élevés : par là il réfute ce que Vénus avoit avancé, *cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis*. C'est comme s'il disoit : non-seulement ils aborderont en Italie; bien plus, ils y bâtiront une ville : enfin il la flatte, en lui annonçant qu'elle aura le plaisir de placer elle-même son cher fils dans le ciel. *Sublimemque feres ad sidera cœli magnanimum Æneam*, par opposition à ce qu'elle avoit dit *quibus annuis arcem;* nous à qui vous promettez les honneurs divins. Tout de suite il conclut : puisque toutes ces choses doivent arriver, *non me sententia vertit*, je n'ai donc pas changé de sentiment. Ce tour du poète est fort ingénieux. Sous cet air de prédiction, si naturel dans la bouche de Jupiter, il découvre le dessein de son poème, et donne un abrégé de l'histoire Romaine, dont il rapporte toute la gloire à Enée et à ses descendans. Ils régneront à Albe....

(*p*) Le poète divise le discours de Jupiter en cinq parties : la première contient les guerres qu'Enée fera dans l'Italie, ses victoires, les peuples qu'il subjuguera, la ville qu'il bâtira, et le temps de son règne.

La deuxième, l'empire d'Ascagne, la ville d'Albe, qu'il doit bâtir, et le temps pendant lequel cette ville sera le siége de l'empire.

La troisième, la naissance de Rémus et de Romulus; la fondation de Rome, les présages qui l'ont accompagnée; ensuite l'empire Romain, le changement de Junon, et la domination des Romains sur les Grecs.

La quatrième renferme la naissance de Jules César, son empire, ses exploits et son apothéose.

La cinquième enfin contient la paix et le bonheur qu'on goûtera sous le règne d'Auguste, et les portes du temple de Janus fermées pour toujours.

(*q*) *Ille Sychæum.* Elle raconte le crime de Pygmalion. *Ille* est fort amphatique : *ille*, ce Roi, qui en cette qualité auroit dû être plus circonspect et ne point commettre d'injustice : *ille*, lui qui étoit riche, et qui par conséquent ne devoit point porter envie à Sychée : *ille*, lui qui étoit le frère de Didon, et qui auroit dû éviter de lui causer du chagrin. Mais en même-temps il joignoit à ces titres ces mauvaises qualités, *impius*, l'impiété : elle est prouvée par *ante aras*, il l'égorge au pied des autels : *clam incautum*, il le prend en traitre, dans un temps et dans un lieu où il ne pouvoit pas être sur ses gardes. *Securus amorum*, autre preuve de son impiété ; il se soucie peu de causer du chagrin à sa sœur. Voici déjà son impiété démontrée : voyons sa passion abominable pour l'argent, qui le porte à tremper ses mains dans le sang de son frère ; *auri cœcus amore*. C'est avec bien de la raison que notre poète s'écrie dans un autre endroit, *quid non mortalia cogis auri sacra fames ?* à quelles extrémités ne portes-tu pas, excécrable soif des richesses !...

(*r*) *Ipse ignotus, etc.* Malgré tous ces avantages, voyez à quel état je suis réduit. C'est ici la péroraison du discours d'Enée, où il rassemble tout ce qui est capable de rendre sensible à son sort, et de lui attirer la com-

passion. En effet, qui n'auroit le cœur attendri à un pareil récit? Considérez ce prince illustre par sa naissance, qui compte des Dieux et des Rois parmi ses ancêtres; fils d'une déesse et d'un héros, d'une piété sans exemple, dont les destinées sont les plus brillantes; qui avoit lieu de concevoir les plus belles espérances, puisqu'il s'est mis en mer sous la conduite d'une Déesse, sa mère, par l'ordre des destins, et avec une flotte considérable. Rapprochons de ce tableau celui de ses malheurs. Inconnu, dénué de tout, chassé de l'Europe et de l'Asie, je suis errant sur les côtes de Lybie, *ipse ignotus*, etc. De la flotte considérable que j'avois, à peine me reste-t-il sept vaisseaux, et encore sont-ils en mauvais état. *Vix septem....* Il a mis huit vers pour décrire son premier état; et deux suffisent pour représenter son état présent; quand on a presque tout perdu, l'énumération de ce qui reste est bientôt faite. *Ignotus*, il y a ici une contradiction apparente; il a dit ci-dessus, *fama super æthera notus*, dont le nom est connu par tout l'univers; sa bravoure, ses grandes actions, il est vrai, étoient célèbres; personne ne les ignoroit; on connoissoit le nom d'Enée, mais ce prince étoit inconnu dans le pays où il se trouvoit.

(s) *Namque, sub ingenti lustrat dum singula templo.* Le poète apporte le motif de son espérance. *Lustrat*; ce verbe représente l'attention et l'application de quelqu'un à tout examiner; on s'imagine le voir promener ses yeux de tous côtés; c'est l'attitude d'une personne de province qui arrive à Paris, et qui, à toutes les enseignes, reste la bouche béante. *Ingenti templo* est confirmé par ce qu'il a déjà dit, *ingens tem, lum. Reginam opperiens*,

il attendoit la Reine, parce qu'il cherchoit l'occasion de lui parler. *Dum, quæ*... tandis qu'il admire les premières peintures, représentant différentes choses relatives à ce nouvel empire, sa vue se fixe sur l'histoire de Troye. *Videt iliacas pugnas*, depuis l'enlèvement d'Hélène jusqu'à l'arrivée des vaisseaux grecs devant Troye, *ex ordine :* il voit le fils d'Atrée, c'est-à-dire, Agamemnon, roi de Mycènes, qui commandoit l'armée de toute la Grèce. *Atriden. Priamum*, Priam roi de Troye, et le cruel Achille, *sævum Achillem ambobus* redoutable à tous deux, savoir : à Agamemnon, parce que le fils de Pélée quitta l'armée des Grecs au sujet de sa querelle avec ce roi des Rois, lorsqu'il lui enleva Briseïs son esclave; et à Priam, parce qu'Achille étoit un des princes confédérés contre Troye, et qu'il avoit tué Hector, fils de Priam.

Constitit, et Lacrymans, etc.... Enée reste immobile et interdit à la vue de ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas. *Et Lacrymans*, cette peinture qui lui rappeloit ses malheurs l'attendrissoit; qui plus est, la joie de trouver son histoire à Carthage, pouvoit avoir part à ses larmes, ce qui suit le prouve assez; *quis jam locus* etc.; quel lieu, quel pays, dit-il, en s'adressant à Achate, ne sont pas instruits de nos malheurs; regardez Priam : voyez-vous comme il est représenté? De là, concluons-en qu'ici l'on est équitable, que l'on y rend justice à la vertu. *Sunt hic etiam*, on y est sensible aux malheurs des mortels, et en particulier aux nôtres; *sunt Lacrymæ*..., si cela est, comme nous ne pouvons en douter, *solve metus*, cessons de craindre : dans un pays où la vertu est estimée, dans un pays où les malheurs tirent des larmes, il y a tout lieu d'espérer. Ils avoient d'abord

appréhendé, parce qu'ils ne connoissoient pas les mœurs des habitans du pays : mais actuellement qu'ils savent à qui ils ont affaire, tout doit les rassurer.

Sic ait... Enée ne peut se rassasier de voir cette peinture; c'est pourquoi il y reporte ses yeux, et cette vue est si touchante pour lui, qu'il ne peut retenir ses larmes. *Multa gemens*, etc., *nunque videbat...* Virgile nous trace dans ces vers les différens tableaux qui attachoient Enée; et il nous les présente les uns après les autres; d'abord il voit un tableau où les Grecs prenoient la fuite étant poursuivis par les Troyens; *hàc fugerent...* dans un autre, les Troyens ont le même sort, *hàc Phrygès..*, comme tout doit tourner à la gloire des Troyens, il représente les Grecs en fuite avant ces derniers. Il affecte une certaine égalité, entre la valeur des uns et des autres, pour donner à entendre que si les Troyens ont été vaincus, ce n'est pas manque de courage; il oppose aux Troyens le plus redoutable des Grecs, *Instaret curru cristatus Achilles.*

Nec procul... Le tableau suivant représentoit Diomède, qui enlevoit les chevaux de Rhésus; son camp étoit reconnoissable à son pavillon blanc. *Parte aliâ....* Jamais on ne s'imagineroit que c'est ici un tableau, il est impossible de ne pas se figurer qu'on voit la chose de ses yeux; admirons l'adresse du poète qui compose ses tableaux des actions capables de déshonorer et de rendre les Grecs odieux. D'abord c'est le camp de Rhésus surpris par trahison; maintenant c'est le combat d'Achille, qui passoit pour le plus brave des Grecs, contre un enfant; quelle ignominie pour le prince grec! *Infelix puer,* épithète capable d'attendrir sur son triste sort. Troïle, jeune et malheureux prince (c'étoit un des fils de Priam), rendons-nous au champ de bataille; ce jeune prince

impar, quoique bien inférieur en forces, a cependant le courage de se mesurer avec Achille; *congressus*, nous nous sentons émus, nous attendons avec impatience le dénouement de cette sanglante tragédie, tous les vœux se réunissent en faveur du jeune prince; son âge encore tendre et sa délicatesse font craindre pour lui. *Fertur equis*, il est emporté par ses chevaux. *Curru hæret resupinus inani.* Le corps suspendu hors de son char, et embarrassé dans les rênes : *inani*, pour exprimer que ce jeune prince est renversé, *lora tenens* quoique dangereusement blessé, son courage ne l'abandonne pas, ses mains tiennent encore les rênes, *huic cervix*, ses cheveux et sa tête traînent par terre; autre coup de pinceau, *Versâ pulvis*, *hastâ* la pique dont il a été percé, d'un bout imprime un long sillon sur la poussière, et de l'autre demeure toujours enfoncée dans son sein; peut-on ne pas voir la situation de cette pique, et la trace qu'elle laisse à terre! Troïle, dont le tableau est une copie de l'Adraste, se trouve LIV. 6.e de l'ILIAD.

Racine a imité ce morceau dans sa description de la mort d'Hippolyte.

La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissans leur maître se consume,
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume; . . . . .
A travers les rochers la peur les précipite,
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé,
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé....
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie,
Ils courent; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie,
Leur fougue impétueuse enfin se rallentit, ...
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,

Où

Où des Rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit,
Les rochers en sont teints; les ronces dégoûtantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes;
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.

Interea ad templum.... C'est la suite des tableaux : les dames troyennes présentent des offrandes à la déesse Pallas, qui ne se laisse pas fléchir; ensuite vient Hector traîné autour de Troye par Achille, et vendu à Priam son père, après sa mort. Enée se reconnoît ensuite parmi les princes troyens, ainsi que Memnon et Penthésilée. *Interea,* le poète représente les dames troyennes qui, voyant Troye aux derniers abois, se refugient dans le temple de Pallas; on les aperçoit ici avec toutes les marques du deuil. *Passis crinibus*, les cheveux épars; *tristes*, avec un air triste et morne; *tonsæ pectora palmis*, se frappant la poitrine; *suppliciter,* extérieur propre aux supplians; *ibant ad templum*, marchoient vers le temple, ayant à leur tête Hécube, et par le conseil d'Hélénus et d'Hector; *Palladis non æquæ,* au temple de Pallas qui leur étoit contraire, à cause du jugement de Pâris qui avoit adjugé la fameuse pomme à Vénus. Dans ce morceau Virgile fait allusion à la coutume des dames romaines, qui dans le deuil laissoient flotter leurs cheveux; les dames grecques au contraire coupoient les leurs.

Peplumque ferebant. Virgile se sert du mot *peplum*, qui signifie un long manteau ou robe traînante, sans manches, dont on ornoit à Rome les statues des Déesses. On croyoit par ces sortes d'ajustemens, acheter la faveur des divinités qu'elles représentoient; le *peplum* étoit d'une étoffe à fond blanc, enrichie de diverses broderies,

qui représentoient les actions de Pallas et des autres Dieux.

Ter circum.... Ensuite il vit Achille qui traînoit le corps d'Hector; la vue des dépouilles d'Hector, *ut spoliâ;* du char auquel il avoit été traîné, *ut curru;* du cadavre de ce héros qui étoit son ami; *utque ipsum corpus amici.* C'est autour des murs de Troye, *ter circum....* et qui le vendoit au poids de l'or, *exanimumque.* Ce spectacle attendrissant le touche si fort, qu'il pousse de profonds soupirs, *tum verò....*, ce qui fait encore plus d'impression sur lui, c'est Priam désarmé qui tendoit des mains foibles et suppliantes à cet impitoyable vainqueur, *tendentemque*, etc., l'*ut* répété par trois fois peint sa douleur et semble exprimer ses soupirs.

Se quoque principibus.... Il se reconnut aussi dans la mêlée (il combattit contre Diomède et Achille, ILIAD. 5.e et 20.e LIV.), parmi les principaux Grecs....

Ducit.... Voici le dernier tableau. On ne peut mieux louer le courage de cette héroïne; *Furens*, la fureur étincelle dans ses yeux; *ducit*, elle-même est à la tête de ses troupes; *medii in militibus ardet*, elle se trouve au milieu des ennemis, où elle donne des preuves de sa bravoure. On se représente des milliers d'hommes hérissés de piques, et cette Reine s'élançant avec fureur au milieu d'eux; *bellatrix*, aussi mérite-t-elle la qualité de guerrière; *audetque viris concurrere Virgo*; quoique d'un sexe foible et délicat et peu propre aux combats, cependant elle a la hardiesse de faire tête aux plus courageux; l'opposition de *viris* et *virgo* est admirable.

(1) Enée eût-il mieux fait d'aller se battre contre Pyrrhus et contre tous les Grecs ensemble, avec la cer-

titude de mourir, que d'aller rendre à son père ce qu'il lui devoit? sans doute on blâmeroit cette pensée, s'il l'avoit eue. La véritable valeur n'est pas d'aller chercher la mort en toute rencontre, ou de regarder la vie et la mort comme indifférentes; elle consiste à mépriser la vie, quand on peut mourir utilement, et pour quelque bonne cause; mais on peut et l'on doit aussi la conserver quand la perte en peut être nuisible à la patrie, pourvu toutefois qu'on la conserve par des voies honnêtes, sans bassesse et sans lâcheté. C'est témérité, brutalité, désespoir, de se précipiter dans un péril évident, sans gloire et sans nécessité; une telle mort convient tout au plus à des héros de roman. *At me....*

(*u*) Ce discours renferme ce qu'il y a de plus attendrissant dans celui d'Andromaque à Hector, lorsqu'il veut retourner au combat : voici comment Lamothe a traduit cet endroit de l'Iliade.

Quoi! s'écrie Andromaque, où veut courir Hector?
Tout blessé, tout mourant, va-t-il combattre encor?
Tant de fois en un jour faudra-t-il que je tremble
D'un péril où je vois tous les malheurs ensemble?
Les Grecs vont sur toi seul réunir leur effort :
Que je crains l'intérêt qu'ils ont tous à ta mort!
Hélas! que devenir, si la Parque sévère
Me laisse sans époux, et cet enfant sans père?
Dieux! ne nous privez pas de notre unique appui!
Heureuse, si la mort me frappoit avant lui.
J'ai perdu dès long-temps ceux dont je tiens la vie
Dans Thèbes à mon père Achille l'a ravie;
En vain lui rendit-il les funèbres honneurs,
Sa superbe pitié n'essuya point mes pleurs;
Mes sept frères sont morts de ses traits sanguinaires,
Et ma mère a servi l'assassin de mes frères.